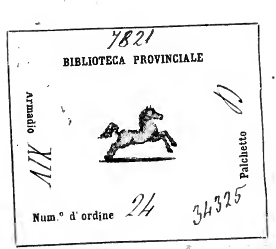








COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6

OEUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUDOIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

PHILOSOPHIE.
TOME VI.





PARIS
DELANGLE FRERES,
ÉDITEURS-LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXVI.

ROIS.



ANCIEN TESTAMENT.

ROIS.

LIVRE PREMIER.

(Chap. II, v. 12.)... Les enfants d'Héli, grand-prêtre, étaient des enfants de Bélial qui ne connaissaient point le Seigneur, et qui violaient le devoir des prêtres envers le peuple; car qui que ce fût qui immolât une victime, un valet de prêtre venait pendant qu'on cuisait la chair, tenant à la main une fourchette à trois dents; il la mettait dans la chaudière, et tout ce qu'il pouvait enlever était pour le prêtre...; et si celui qui immolait lui disait: Fesons d'abord brûler la graisse comme de coutume, et puis tu prendras de la viande autant que tu en voudras; le valet répondait: Non, tu m'en donneras à présent, ou j'en prendrai par force...

On ne sait pas quel est l'auteur du livre de *Samuel*. Le grand Newton croit que c'est Samuel lui-même; qu'il écrivit tous les livres précédents, et qu'il y ajouta tout ce qui regarde le grand-prêtre Héli et sa famille. Newton, qui avait étudié d'abord pour être prêtre, savait très bien l'hébreu; il était entré dans toutes les profondeurs de l'histoire orientale: son système cependant n'a paru qu'une conjecture.

Si Samuel n'a pas écrit une partie de ce petit

livre, c'est sans doute quelque lévite qui lui était très attaché. Le savant Fréret reproche à l'auteur, quel qu'il soit, un défaut dans lequel aucun historien de nos jours ne tomberait : c'est de laisser le lecteur dans une ignorance entière de l'état où était alors la nation. Il est difficile de savoir quel est le lieu de la scène, quelle étendue de pays possédaient alors les Juifs, s'ils étaient encore esclaves ou simplement tributaires des Phéniciens nommés Philistins. L'auteur paraît être un prêtre, qui n'est occupé que de sa profession, et qui compte tout le reste pour peu de chose.

Nous pensons qu'il y avait alors quelques tribus esclaves vers le nord de la Palestine ; et d'autres, vers le midi, seulement tributaires, comme celle de Juda, qui était la plus considérable, et celle de Benjamin, réduite à un très petit nombre : il nous semble que les Juifs ne possédaient pas encore une seule ville en propre.

Or Héli était très vieux (*Rois*, liv. Ier, chap. II, v. 22); et il apprit que ses fils fesaient toutes ces choses, et qu'ils couchaient avec toutes les femmes qui venaient à la porte du tabernacle...

(Chap. III, v. 1.) Or le jeune Samuel servait le Seigneur auprès du grand-prêtre Héli... La parole du Seigneur était alors très rare, et il n'y avait point de grande vision... Il arriva un certain jour qu'Héli couchait dans son lieu (chap. III, v. 2); ses yeux étaient obscurcis, et il ne pouvait voir...

L'auteur ne nous dit point où résidait ce grand-prêtre Héli, que les Phéniciens toléraient; il paraît que c'était dans le village appelé Silo, et que l'arche des Juifs était cachée dans ce village, qui appartenait encore aux Philistins, et dans lequel les Juifs avaient permission de demeurer et d'exercer entre eux leur police et leur religion. L'auteur fait entendre que les Juifs étaient si misérables, que Dieu ne leur parlait plus fréquemment comme autrefois, et qu'ils n'avaient plus de visions: c'était l'idée de toutes ces nations grossières, que quand un peuple était vaincu, son dieu était vaincu aussi; et que, lorsqu'il se relevait, son dieu se relevait avec lui.

Samuel dormait dans le temple du Seigneur, où était l'arche de Dieu; et avant que la lampe, qui brûlait dans le temple, fût éteinte, le Seigneur appela Samuel, et Samuel répondit: Me voici. Il courut aussitôt vers le grand-prêtre Héli, et lui dit: Me voici; car vous m'avez appelé. Héli lui dit: Je ne t'ai point appelé; et il dormit.

Le Seigneur appela encore Samuel, qui, s'étant levé, courut à Héli, et lui dit: Me voici...

Les critiques téméraires ne peuvent souffrir que le créateur de l'univers vienne appeler quatre fois un enfant pendant la nuit. Milord Bolingbroke traite le lévite, auteur de la *Vie de Samuel*, avec le même mépris qu'il traite les derniers de nos moines, et que nous traitons nous-mêmes les

auteurs de *la Légende dorée* et de *la Fleur des saints*; c'est continuellement la même critique, la même objection; et nous sommes obligés d'y opposer la même réponse.

Or Samuel ne savait point encore distinguer la voix du Seigneur; car le Seigneur ne lui avait point encore parlé...

Le Seigneur appela donc encore Samuel pour la troisième fois : il s'en alla toujours à Héli, et lui dit : Me voici...

Le Seigneur vint encore, et il l'appela, en criant deux fois, Samuel! Samuel!...; et le Seigneur lui dit : Tiens, je vais faire un verbe dans Israël (chap. III, v. 11), que quiconque l'entendra, les oreilles lui corneront... J'ai juré à la maison d'Héli que l'iniquité de cette maison ne sera jamais expiée, ni par des victimes, ni par des présents.

Woolston trouve l'auteur sacré excessivement ridicule de dire que le petit Samuel « ne savait pas « encore distinguer la voix du Seigneur, parceque « le Seigneur ne lui avait point encore parlé. » Effectivement on ne peut reconnaître à la voix celui qu'on n'a point encore entendu : c'est d'ailleurs supposer que Dieu a une voix comme chaque homme a la sienne. Boulanger en tire une preuve que les Juifs ont toujours fait Dieu corporel, et qu'ils ne le regardèrent que comme un homme d'une espèce supérieure, demeurant d'ordinaire dans une nuée, venant sur la terre visiter ses favoris, tantôt prenant leur parti, tantôt les abandonnant, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, tel, en un mot, que les dieux d'Homère. Il ne nie

pas que l'Écriture ne donne souvent des idées sublimes de la puissance divine; mais il prétend qu'Homère en donne de plus sublimes encore, qu'on en trouve de plus belles dans l'ancien Orphée, et même dans les mystères d'Isis et de Cérès. Ce système monstrueux est suivi par Fréret, par Dumarsais, et même par le savant abbé de Longuerue: mais c'est abuser de son érudition, et vouloir se tromper soi-même que d'égaler les vers d'Homère aux psaumes des Juifs, et la fable à la *Bible*.

(Chap. IV, v. I.) Et il arriva dans ces jours que les Philistins s'assemblèrent pour combattre...; et dès le commencement du combat Israël tourna le dos, et on en tua environ quatre mille. Le peuple ayant donc envoyé à Silo, on amena l'arche du pacte du Seigneur des armées, assis sur les chérubins: et lorsque l'arche du Seigneur fut arrivée au camp, tout le peuple jeta un grand cri qui fit retentir la terre; et les Philistins ayant entendu la voix de ce cri disaient: Quelle est donc la voix de ce cri au camp hébraïque? Confortez-vous, Philistins, soyez hommes, de peur que vous ne deveniez esclaves des Hébreux, comme ils ont été les vôtres.

L'auteur sacré ne nous apprend ni comment les Hébreux s'étaient révoltés contre les Philistins leurs maîtres, ni le sujet de cette guerre, ni quelle place avaient les Hébreux, ni où l'on combattit; il nous parle seulement de trente-quatre mille Juifs tués malgré la présence de l'arche. Com-

ment concevoir qu'un peuple esclave, qui a essuyé de si grandes et de si fréquentes pertes, puisse sitôt s'en relever? Les critiques ont toujours osé soupçonner l'auteur d'un peu d'exagération, soit dans les succès, soit dans les revers; il vaut mieux soupçonner les copistes d'inexactitude. L'auteur semble beaucoup plus occupé de célébrer Samuel que de débrouiller l'histoire juive; on s'attend en vain qu'il donnera une description fidèle du pays, de ce que les Juifs en possédaient en propre sous leurs maîtres, de la manière dont ils se révoltèrent, des places ou des cavernes qu'ils occupèrent, des mesures qu'ils prirent, des chefs qui les conduisirent: rien de toutes ces choses essentielles; c'est de là que milord Bolingbroke conclut que le lévite, auteur de cette histoire, écrivait comme les moines écrivirent autrefois l'histoire de leur pays.

Nous pouvons dire que Samuel, étant devenu un prophète et Dieu lui parlant déja dans son enfance, était un objet plus considérable que les trente mille hommes tués dans la bataille, qui n'étaient que des profanes, à qui Dieu ne se communiquait pas; et qu'il s'agit dans la sainte Écriture des prophètes juifs plus que du peuple juif.

Donc les Philistins combattirent, et Israël s'enfuit, et on tua trente mille hommes d'Israël.

L'arche de Dieu fut prise, et les deux fils du grand-prêtre

Héli, Ophni et Phinées, furent tués... Héli avait alors quatre-vingt-dix-huit ans...; et quand il eut appris que l'arche de Dieu était prise, il tomba de son siége à la renverse; et, s'étant cassé la tête, il mourut...

(Chap. v, v. 1.) Les Philistins ayant donc pris l'arche, ils la menèrent dans Azot, et la placèrent dans leur temple de Dagon auprès de Dagon... Le lendemain les habitants d'Azot s'étant levés au point du jour, voilà que Dagon était par terre devant l'arche du Seigneur; ils prirent Dagon et le remirent à sa place.

Le surlendemain s'étant levés au point du jour ils trouvèrent encore Dagon par terre devant l'arche du Seigneur; mais la tête de Dagon et ses mains coupées étaient sur le seuil. Or le tronc seul de Dagon était demeuré en son lieu; et c'est pour cette raison que les prêtres de Dagon, et tous ceux qui entrent dans son temple, ne marchent point sur le seuil du temple d'Azot jusqu'à aujourd'hui.

Le lord Bolingbroke fait sur cette aventure des réflexions trop critiques. « La ressource des vaincus, dit-il, est toujours de supposer des miracles qui punissent les vainqueurs. Ces mots, *ne marchent point sur le seuil du temple d'Azot jusqu'à aujourd'hui*, prouvent deux choses, que ce miracle pitoyable ne fut imaginé que long-temps après, et que l'auteur ignorait les coutumes des Phéniciens, dont il ne parle qu'au hasard. Il ne sait pas que les Phéniciens, les Syriens, les Égyptiens, les Grecs, et les Romains, consacraient le seuil de tous les temples, qu'il n'était pas permis d'y poser le pied; et qu'on le baisait en entrant dans le temple. »

Il fait une critique beaucoup plus insultante. Quoi! dit-il, Dagon avait un temple; Ascalon, Accaron, Sidon, Tyr, en avaient; et le Dieu d'Israël n'avait qu'un coffre, encore ses ennemis l'avaient-ils pris!

Nous avons déja réfuté cette critique blasphématoire, en fesant voir que le temple du Seigneur devait être bâti à Jérusalem dans le temps marqué par la Providence, et que c'est par un autre dessein de la Providence qu'il fut détruit par les Babyloniens; ensuite par Hérode, qui en bâtit un plus beau; que le temple d'Hérode fut détruit par les Romains; et que les mahométans ont enfin élevé une mosquée sur la même plate-forme, et sur les mêmes fondements construits par l'Iduméen Hérode.

Nous n'entrerons point dans la question que propose dom Calmet, si le grand-prêtre Héli est damné: il n'appartient point aux hommes de damner les hommes. Laissons à Dieu seul ses jugements.

Or la main du Seigneur s'aggrava sur les Azotiens, et il les démolit, et il les frappa dans la plus secrète partie des fesses, et les campagnes bouillirent, et les champs aussi au milieu de cette région, et il naquit des rats, et il fut fait une grande confusion de morts dans la cité.

Or ceux d'Azot, voyant ces sortes de plaies, dirent: Que le coffre du Dieu d'Israël ne demeure plus chez nous et sur Dagon notre dieu; et ils assemblèrent tous les princes phi-

listins, et ils dirent: Que ferons-nous de l'arche du Dieu d'Israël? Les Géthéens dirent: Qu'on la promène; et ils promenèrent l'arche du Dieu d'Israël.

Et comme ils la promenaient de ville en ville, la main de Dieu se fesait sur eux, et il tuait grand nombre d'hommes, et le boyau du fondement sortait à tous les habitants tant grands que petits, et leur fondement sorti dehors se pourrissait...

(Chap. VI, v. 1.) L'arche du Seigneur fut dans le pays des Philistins pendant sept mois; et les Philistins firent venir leurs prêtres et leurs prophètes, et leur dirent: Que feronsnous de l'arche du Seigneur? dites-nous comment nous la renverrons en son lieu. Ils répondirent: Si vous renvoyez l'arche du Dieu d'Israël, ne la renvoyez pas vide; mais rendez-lui ce que vous lui devez pour le péché... Faites cinq anus d'or et cinq rats d'or, selon le nombre des provinces des Philistins..... Pourquoi endurciriez-vous votre cœur, comme l'Égypte et Pharaon endurcirent leur cœur? Pharaon ayant été puni ne renvoya-t-il pas les Hébreux? ne s'en allèrent-ils pas?... Prenez donc une charrette toute neuve, et deux vaches nourrissant leurs veaux, et à qui on n'a pas encore mis le joug, et renfermez leurs veaux dans l'étable. Vous prendrez l'arche du Seigneur, et vous la mettrez sur la charrette avec les figures d'or dans un panier pour votre péché, et laissez aller la charrette, afin qu'elle aille...; et vous la regarderez aller, et si elle va à Bethsamès, ce sera le Dieu d'Israël qui nous aura fait ces grands maux.

Les incrédules, qui ne lisent les livres du canon juif que comme les autres livres, ne peuvent concevoir ni que le Seigneur n'eût qu'un coffre pour temple, ni qu'il laissât prendre ce temple par ses ennemis, ni qu'ayant vu prendre ce temple por-

tatif il ne se vengeât qu'en envoyant des rats dans les champs des Philistins, et des hémorroïdes dans la plus secrète partie des fesses de ses vainqueurs. Mais qu'ils considèrent que c'est ainsi à-peu-près que le Seigneur en usa quand Sara fut enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante-cinq ans, et à l'âge de quatre-vingt-dix ans; il ferma toutes les vulves, toutes les matrices de la cour d'Abimélech, roi d'un désert. Il y a peu de différence entre ce châtiment et celui des Philistins.

La commune opinion est que le Seigneur donna des hémorroïdes aux vainqueurs des Juifs. Nous sommes d'un sentiment contraire : les hémorroïdes, soit internes, soit externes, ne font point tomber le boyau rectum, qui d'ailleurs tombe très rarement. La chute du fondement est tout une autre maladie.

Il est étrange que les prophètes des Philistins, peuple maudit, soient ici regardés comme de vrais prophètes; mais chaque pays avait les siens; et l'auteur étant prophète lui-même respecte son caractère jusque dans les étrangers maudits qui en font profession. Le Seigneur inspire quand il veut les prophètes des faux dieux, témoin Balaam, comme il accorde le don des miracles aux magiciens, témoin les magiciens d'Égypte Jannès et Mambrès, qui firent les mêmes miracles que Moïse.

Les vaches qui ramenèrent l'arche sont une espèce de miracle: elles vont d'elles-mêmes à Bethsamès, village qui semble appartenir en propre aux Hébreux. Il semble que ces vaches fussent prophétesses aussi.

Si elle n'y va point, nous saurons que ce n'est pas lui qui nous a frappés, et que tout est arrivé par hasard..

Ils firent donc ainsi, et prenant deux vaches qui allaitaient leurs veaux, ils les attelèrent à la charrette, et enfermèrent leurs veaux dans l'étable, et ils mirent l'arche de Dieu sur la charrette, et le panier où étaient les rats d'or, et les figures de l'anus (ou du fondement)...

Les rats d'or et les anus d'or dans un panier sont les présents que les Philistins font au Dieu d'Israël leur ennemi. Les critiques prétendent qu'il n'est pas possible de forger une figure qui ressemble au trou qu'on nomme anus plus qu'à tout autre trou rond, et que ces figures ne pouvaient être que de petits cercles, de petits anneaux d'or. Mais qu'importe l'exactitude de la figure? un anus mal fait peut servir d'expiation tout aussi bien qu'un anus fait au tour. Il ne s'agit ici que d'une offrande qui marque le respect que le Seigneur imposait aux vainqueurs même de son peuple.

La charrette vint dans le champ de Josué de Bethsamès, et s'arrêta là. Il y avait là une grande pierre..., et ils coupèrent les bois de la charrette, et ils immolèrent les deux vaches au Seigneur en holocauste.

Les lévites déposèrent l'arche du Seigneur et le panier sur la grande pierre, et les gens de Bethsamès offrirent des holocaustes, et immolèrent des victimes au Seigneur.

... Or le Seigneur punit de mort ceux de Bethsamès, parcequ'ils avaient vu l'arche du Seigneur; et il fit mourir soixante et dix hommes du peuple, et cinquante mille de la populace.

Le célèbre docteur Kennicott dit que l'évêque d'Oxford et lui « sont bien revenus de leurs pré-« jugés en faveur du texte. Les Juifs et les chré-« tiens, dit-il, ne se sont point fait scrupule d'ex-« primer leur répugnance à croire cette destruction « de cinquante mille soixante et dix hommes. »

Le Seigneur ne punit ses ennemis qu'en leur donnant une maladie « dans la plus secrète partie « des fesses » pour avoir pris son arche; et il tue cinquante mille soixante et dix hommes de son propre peuple pour l'avoir regardée! Une telle providence semble impénétrable. Nous avons déja vu tant de milliers de ce peuple tués par ordre du Seigneur, que nous ne devons plus nous étonner. Plusieurs savants ont soutenu que ces phrases hébraïques, « Dieu les frappa, Dieu les fit mourir « de mort, Dieu les arma, Dieu les conduisit, « signifient simplement, ils moururent, ils s'ar-« mèrent, ils allèrent; » c'est ainsi que dans l'Écriture un *vent de Dieu* veut dire un *grand vent;* une *montagne de Dieu*, une *grande montagne*. Mais cette

explication ne résout pas la difficulté : on demande toujours pourquoi ces cinquante mille soixante et dix hommes moururent subitement. Calmet, il faut l'avouer, ne dit rien de satisfesant. Convenons qu'il y a dans l'Écriture bien des passages qu'il n'est pas donné aux hommes de comprendre : il est bon de nous humilier.

Et le peuple pleura, parceque le Seigneur avait frappé le peuple d'une si grande plaie... Ils envoyèrent donc aux habitants de Cariathiarim (chap. VII, v. 1) ; et ceux de Cariathiarim ramenèrent l'arche du Seigneur en Gabaa dans la maison d'Abinadab...

Et l'arche du Seigneur demeura donc à Cariathiarim, et elle y était depuis vingt ans, quand la maison d'Israël se reposa après le Seigneur.

(Chap. VIII, v. 1.) Il arriva que Samuel, étant devenu vieux, établit ses enfants juges sur Israël... ; mais ils ne se promenèrent point dans ses voies ; ils déclinèrent vers l'avarice ; ils reçurent des présents ; ils pervertirent la justice.

Il est manifeste que les enfants de Samuel furent aussi corrompus que les enfants d'Héli son prédécesseur : cependant Samuel conserva toujours son pouvoir sur le peuple.

Ainsi donc tous les anciens d'Israël assemblés vinrent vers Samuel à Ramatha, et lui dirent : Voilà que tu es vieux ; tes enfants ne se promènent point dans tes voies ; donne-nous donc un melch, un *roitelet*, comme en ont tous nos voisins, afin qu'il nous juge.

Ce discours déplut dans les yeux de Samuel, parcequ'ils

avaient dit: Donne-nous un roitelet; et Samuel pria au Seigneur.

Et le Seigneur lui dit: Tu entends la voix de ce peuple qui t'a parlé; ce n'est point toi qu'il rejette, c'est moi; ils ne veulent plus que je règne sur eux.

Ce peuple lui demande enfin un roi; et Samuel fait dire expressément à Dieu: « Ce n'est point toi « qu'il rejette, c'est moi. » On fait sur cette parole de Dieu une difficulté: il est certain, dit le docteur Arbuthnot, que Dieu pouvait gouverner aussi aisément son peuple par un roi que par un prêtre; ce roi pouvait lui être aussi subordonné que Samuel; la théocratie pouvait également subsister. M. Huet, petit-neveu de l'évêque d'Avranches, que nous connaissons sous le nom de Hut, établi en Angleterre, dit, dans son livre intitulé *The man after God's own heart*, qu'il est évident que Samuel voulait toujours gouverner; qu'il fut très fâché de voir que le peuple voulait un roi; que toute sa conduite dénote un fourbe ambitieux et méchant. Il n'est pas permis d'avoir cette idée d'un prophète, d'un homme de Dieu. M. Huet le juge selon nos lois modernes; il le faut juger selon les lois juives, ou plutôt ne le point juger. Nous en parlerons ailleurs.

C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis que je les ai tirés d'Égypte; ils m'ont délaissé; ils ont servi d'autres dieux; ils t'en font autant.

A présent, rends-toi à leur voix; mais apprends-leur et prédis-leur quels seront les usages de ce roi qui régnera sur eux.

Samuel rapporta donc le discours de Dieu au peuple qui lui avait demandé un roi, et lui dit: Voyez quel sera l'usage du roi qui vous commandera.

Il prendra vos fils ponr en faire ses charretiers, et il en fera des cavaliers, et il en fera des tribuns et des centurions; et des laboureurs de ses champs, et des moissonneurs de ses blés, des forgerons pour lui faire des armes et des chariots; et il fera de vos filles ses parfumeuses, ses cuisinières, et ses boulangères; et il prendra vos meilleurs champs, vos meilleures vignes, et vos meilleurs plants d'oliviers, et les donnera à ses valets. Il prendra la dîme de vos blés et de vos vignes pour donner à ses eunuques, et il prendra vos serviteurs et vos servantes, et vos jeunes gens et vos ânes, et les fera travailler pour lui.

Cette énumération de toutes les tyrannies qu'un roi peut exercer sur un peuple semble prouver que M. Huet pourrait être excusable de penser que Samuel voulait inspirer au peuple de l'horreur pour la royauté, et du respect pour le pouvoir sacerdotal. C'est, dit Arbuthnot, le premier exemple des querelles entre l'empire et le sacerdoce. Samuel, dit-il, *conatur evincere reges fieri non jure divino, sed jure diabolico.*

Il est vrai que dans une histoire profane la conduite du prêtre Samuel pourrait être un peu suspecte; mais elle ne peut l'être dans un livre canonique.

Pour donner à ses eunuques, semble marquer qu'il y avait déja des eunuques dans la terre de Canaan, ou que du moins les princes voisins fesaient châtrer des hommes pour garder leurs femmes et leurs concubines. Cet usage barbare est bien plus ancien, s'il est vrai que les pharaons d'Égypte eurent des eunuques du temps de Joseph.

Ceux qui pensent que tous les livres de la sainte Écriture, jusqu'au livre des *Rois* inclusivement, ne furent écrits que du temps d'Esdras, disent que les rois de Babylone furent les premiers qui firent châtrer des hommes, après qu'on eut châtré les animaux pour rendre leur chair plus tendre et plus délicate. Les empereurs chrétiens ne prirent cette coutume que du temps de Constantin.

Et vous crierez alors contre la face de votre roi; et le Seigneur ne vous exaucera point, parceque c'est vous-mêmes qui avez demandé un roi.

Or le peuple ne voulut point entendre ce discours de Samuel, et lui dit: Non, nous aurons un roi sur nous; nous serons comme les autres peuples, et notre roi marchera à notre tête, et il combattra nos combats pour nous.

Samuel, ayant entendu les paroles du peuple, les rapporta aux oreilles du Seigneur; et le Seigneur lui dit: Fais ce qu'ils te disent; établis un roi sur eux. Et Samuel dit aux enfants d'Israël: Que chacun s'en retourne dans sa bourgade.

(Chap. IX, v. 1.) Il y avait un homme de la tribu de Benjamin, nommé Cis, fort vigoureux; il avait un fils ap-

pelé Saül, d'une belle figure, et qui surpassait le peuple de toute la tête.

Cis, père de Saül, avait perdu ses ânesses. Et Cis, père de Saül, dit à son fils: Prends un petit valet avec toi, et va me chercher mes ânesses.

Après avoir cherché, le petit valet dit: Voici un village où il y a un homme de Dieu; c'est un homme noble; tout ce qu'il prédit arrive infailliblement; allons à lui, peut-être il nous donnera des indications sur notre voyage... Saül dit au petit valet: Nous irons; mais que porterons-nous à l'homme de Dieu? Le pain a manqué dans notre bissac, et nous n'avons rien pour donner à l'homme de Dieu.

Les incrédules prétendent que ce seul passage prouve que les prêtres et les prophètes juifs n'étaient que des gueux entièrement semblables à nos devins de village qui disaient la bonne aventure pour quelque argent, et qui fesaient retrouver les choses perdues. Milord Bolingbroke, M. Mallet, son éditeur, et M. Huet, en parlent comme des charlatans de Smithfields. Dom Calmet, bien plus judicieux, dit que, si on leur donnait de l'argent ou des denrées, c'était uniquement par respect pour leur personne.

Et le petit valet répondit: Voilà que j'ai trouvé le quart d'un sicle par hasard, dans ma main; donnons-le à l'homme de Dieu pour qu'il nous montre notre chemin.

Autrefois en Israël ceux qui allaient consulter Dieu se disaient: Allons consulter le voyant. Car celui qui s'appelle aujourd'hui prophète s'appelait alors le voyant.

Ces messieurs prennent occasion de ce demi-siele, de ce schelling donné par un petit garçon gardeur de chèvres au prophète Samuel, pour couvrir de mépris la nation juive. Saül et son valet demandent dans un petit village la demeure du voyant, du devin qui leur fera retrouver deux ou trois ânesses, comme on demande où demeure le savetier du village. Ce nom de devin, de voyant, qu'on donnait à ceux qu'on a depuis nommés prophètes; ces huit ou neuf sous présentés à celui qu'on prétend avoir été juge et prince du peuple, sont, selon ces critiques, les témoignages les plus palpables de la grossière stupidité de l'auteur juif inconnu. Les sages commentateurs pensent tout le contraire; la simplicité du petit gardeur de chèvres n'ôte rien à la dignité de Samuel; s'il reçoit huit sous d'un petit garçon, cela ne l'empêchera pas d'oindre deux rois et d'en couper un troisième par morceaux: ces trois fonctions annoncent un très grand seigneur.

Et Saül dit au petit valet: Tu parles très bien, viens, allons. Et ils entrèrent dans le bourg où était l'homme de Dieu; et comme ils montaient la colline du bourg, ils rencontrèrent des filles qui allaient puiser de l'eau. Ils dirent à ces filles: Y a-t-il ici un voyant? Les filles lui répondirent: Le voilà devant toi; va vite... Or le Seigneur avait révélé la veille à l'oreille de Samuel que Saül arriverait, en lui disant: Demain, à cette même heure, j'enverrai un

homme de Benjamin; et tu le sacreras duc sur mon peuple d'Israël; et il sauvera mon peuple de la main des Philistins, parceque j'ai regardé mon peuple, et que son cri est venu jusqu'à moi.

Samuel ayant donc envisagé Saül, Dieu lui dit: Voilà l'homme dont je t'avais parlé; ce sera lui qui dominera sur mon peuple.

Saül, s'étant donc approché de Samuel au milieu de la porte, lui dit: Enseigne-moi, je te prie, la maison du voyant. Samuel répondit à Saül, disant: C'est moi qui suis le voyant; monte avec moi au lieu haut, afin que tu manges aujourd'hui avec moi; et je te renverrai demain matin, et je te dirai tout ce que tu as sur le cœur...

(Ch. x, v. 1.) Or Samuel prit une petite fiole d'huile, et il la répandit sur la tête de Saül, et le baisa, et dit: Voilà que le Seigneur t'a oint en prince; et tu délivreras son peuple de la main de ses ennemis.

Le savant dom Calmet examine d'abord si l'huilier que Samuel avait dans sa poche était un pot de terre, un godet, ou une fiole de verre, quoique les Juifs ne connussent point le verre, et il ne résout point cette question.

Non seulement Samuel a une révélation que les ânesses de Saül sont retrouvées, mais il répand une bouteille d'huile sur la tête de Saül en signe de sa royauté; et c'est de là que tout roi juif s'est depuis nommé *Oint*, *Christ*, dans les traductions grecques, et que les Juifs ont appelé les grands rois de Babylone et de Perse du nom d'*Oint*, de *Christ*, d'*Oint* du Seigneur, *Christ* du Seigneur.

Il est dit dans le *Lévitique* qu'Aaron, tout prévaricateur, tout apostat qu'il était, fut oint par Mosé en qualité de grand-prêtre. Il se peut en effet que dans le désert, au milieu d'une disette affreuse, on eût trouvé une cruche d'huile que Mosé répandit sur les cheveux, la barbe, et les habits d'Aaron : cette cérémonie convenait à un peuple pauvre; et puisque le Dieu du ciel et de la terre y présidait, elle était sacrée. Les grands-prêtres juifs furent installés depuis avec la même onction d'huile. Toute cérémonie doit être publique; Samuel pourtant n'huila pas d'abord la tête de Saül devant le peuple; il crut apparemment qu'il ne pouvait imprimer un caractère plus auguste à Saül qu'en l'oignant de la même huile dont on prétend que lui Samuel avait été oint : cependant il n'est point dit que Samuel fut oint.

Quoi qu'il en soit, les rois juifs furent les seuls qui reçurent cette marque de la royauté. On ne connaît dans l'antiquité aucun prince oint par ses sujets. On prit cette coutume en Italie; et l'on croit que ce furent les usurpateurs lombards qui, devenus chrétiens, voulurent sanctifier leur usurpation en fesant répandre de l'huile sur leur tête par la main d'un évêque. Clovis ne fut pas oint; mais l'usurpateur Pepin le fut. On oignit quelques rois espagnols; mais il y a long-temps que cet usage est aboli en Espagne.

On sait qu'un ange apporta du ciel une bouteille sainte, pleine d'huile pour sacrer les rois de France; mais l'histoire de cette bouteille, appelée *sainte ampoule*, est révoquée en doute par plusieurs doctes; c'est une grande question.

Et voici le signe qui t'apprendra que Dieu t'a oint en prince. Tu rencontreras, en t'en retournant, deux hommes près du sépulcre de Rachel; et ils te diront qu'on a retrouvé tes ânesses... Tu viendras après à l'endroit nommé colline de Dieu, où il y a garnison philistine; et quand tu seras entré dans le bourg, tu rencontreras un troupeau de prophètes descendant de la montagne avec des psaltérions, des flûtes, et des harpes..... Et l'esprit du Seigneur tombera sur toi, et tu prophétiseras avec eux, et tu seras changé en un autre homme... Et lorsque Saül fut venu à la colline, il rencontra une troupe de prophètes; et l'esprit de Dieu tomba sur lui, et il prophétisa au milieu d'eux. Et tous ceux qui l'avaient vu hier et avant-hier disaient: Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis? Saül est-il devenu prophète?

L'huile de Saül eut quelque chose de divin, puisqu'elle le rendit prophète tout d'un coup; ce qui était bien au-dessus de la dignité de roi.

Après cela, Samuel assembla le peuple à Masphath, et il dit aux enfants d'Israël: Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël: J'ai tiré Israël de l'Égypte... Mais aujourd'hui vous avez rejeté votre Dieu, qui seul vous avait sauvés; vous m'avez répondu: Non; vous m'avez dit: Donnez-nous un roi. Eh bien! présentez-vous donc devant le Seigneur par tribus et par familles...

Et Samuel ayant jeté le sort sur toutes les tribus et sur

toutes les familles, il tomba enfin jusque sur Saül, fils de Cis.

Les critiques trouvent mauvais que Samuel oigne Saül roi, et le fasse Christ avant d'avoir assemblé le peuple et d'avoir obtenu son suffrage: s'il suffisait d'une bouteille d'huile pour régner, il n'y a personne qui ne pût se faire oindre roi par le vicaire de son village. Cette objection est forte en certains pays; mais Samuel, qui était le voyant, savait bien que, quand le peuple tirerait un roi au sort, le sort tomberait sur Saül, et qu'alors le peuple reconnaîtrait son légitime souverain déja oint.

Samuel prononça ensuite devant le peuple la loi du royaume, qu'il écrivit dans un livre, et la mit en dépôt devant le Seigneur...

Ils soutiennent encore que de jouer un roi aux dés (comme dit Boulanger) est une chose ridicule; que le sort peut très aisément tomber sur un homme incapable; qu'on n'a jamais tiré ainsi un monarque qu'au gâteau des rois; que chez les Grecs et chez les Romains on tirait aux dés un roi du festin, mais que dans une affaire sérieuse on devait procéder sérieusement. La réponse déja faite à cette critique est que Dieu conduisait le sort, et qu'il disposait non seulement du tirage, mais aussi de la volonté du peuple.

Pour la loi du royaume, que Samuel prononça, on dispute si c'est le *Lévitique* ou le *Deutéronome*. Quelques commentateurs pensent que ce fut une loi faite par Samuel.

(Chap. XI, v. 1.) Environ un mois après, Naas l'Ammonite combattit contre Galaad. Et les gens de Jabès en Galaad dirent à Naas : Reçois-nous à composition, et nous te servirons.

Naas l'Ammonite leur répondit : Ma composition sera de vous arracher à tous l'œil droit. Les anciens de Jabès lui dirent : Accordez-nous sept jours, afin que nous envoyions des messagers dans tout Israël ; et si personne ne vient nous défendre, nous nous rendrons à toi.

Or Saül (*revenant du labourage*) ayant fait la revue à Bézec, il trouva que son armée était de trois cent mille hommes des enfants d'Israël, et trente mille de Juda. Le lendemain il divisa son armée en trois corps, et ne cessa d'exterminer Ammon jusqu'à midi.

Les incrédules ne sont pas surpris que Saül revînt du labourage ; mais ils ne peuvent consentir à le voir à la tête de trois cent trente mille combattants, dans le même temps que l'auteur dit que les Juifs étaient en servitude, qu'ils n'avaient pas une lance, pas une épée ; que les Philistins, leurs maîtres, ne leur permettaient pas seulement un instrument de fer pour aiguiser leurs charrues, leurs hoyaux, leurs serpettes. « Notre *Gulliver*, dit le lord Bolingbroke, a de telles fables, mais non de telles contradictions. »

Nous avouons que le texte est embarrassant, qu'il faut distinguer les temps; que probablement les copistes ont fait des transpositions. Ce qui était vrai dans une année peut ne l'être pas dans une autre. Peut-être même ces trois cent trente mille soldats peuvent se réduire à trois mille: il est aisé de se méprendre aux chiffres. Le R. P. dom Calmet s'exprime en ces mots: « Il est « fort croyable qu'il y a un peu d'exagération dans « ce qui est dit de Saül et de Jonathas. »

Alors Samuel dit à tout le peuple d'Israël (chap. XII, v. 1): Vous voyez que j'ai écouté votre voix, comme vous m'avez parlé: je vous ai donné un roi; pour moi, je suis vieux, mes cheveux sont blancs... Et *il se retira*.

M. Huet de Londres dit encore que la retraite de Samuel, en voyant Saül si bien accompagné, prouve assez son dépit de ne plus gouverner. Mais quand cela serait, quand Samuel aurait eu cette faiblesse, quel est le chef d'une église qui ne serait pas un peu fâché de perdre son pouvoir? Nous verrons cependant que le pouvoir de Samuel ne diminua pas.

Or Saül était le fils de l'année (chap. XIII, v. 1) lorsqu'il commença à régner; et il régna deux ans sur Israël.

Le même M. Huet se récrie ici sur la contradiction et sur l'anachronisme: dans d'autres endroits, dit-il, l'Écriture marque que Saül régna

quarante ans. Il est vrai qu'il y a là une apparence de contradiction ; et dom Calmet lui-même n'a pu concilier les textes. Il se peut qu'il y ait là une erreur de copiste.

Les Philistins s'assemblèrent pour combattre contre Israël avec trente mille chariots de guerre, six mille cavaliers, et une multitude comme le sable de la mer, et ils se campèrent à Machmas, à l'orient de Béthaven.

MM. Leclerc, Fréret, Boulanger, Mallet, Bolingbroke, Middleton, se récrient sur ces trente mille chariots de guerre. Le docteur Stackhouse, dans son *Histoire de la Bible,* rejette ce passage. Calmet dit que « ce nombre de chariots de guerre « paraît incroyable, et qu'on n'en a jamais tant vu « à-la-fois. Pharaon, continue-t-il, n'en avait que « six cents; Jabin, roi d'Asor, neuf cents; Sésac, « roi d'Égypte, douze cents; Zarar, roi d'Éthio- « pie, trois cents, etc. »

Les critiques contestent encore à Calmet les neuf cents chariots du roi d'Asor. Tous conviennent d'ailleurs que tout le pays de Canaan ne connut la cavalerie que très tard. Nous avons observé que dans ce pays montueux, entrecoupé de cavernes, on ne se servit jamais que d'ânes. Quand nous mettrions trois mille chariots au lieu de trente mille, nous ne contenterions pas encore les incrédules. Nous ne connaissons point de manière d'expliquer cet endroit. Nous pour-

rions hasarder de dire que le texte est corrompu; mais alors on nous répondrait que le Seigneur, qui a dicté ce texte, doit en avoir empêché l'altération. Alors nous répondrions qu'il a prévenu en effet les fautes de copistes dans les choses essentielles, mais non pas dans les détails de guerre, qui ne sont point nécessaires au salut.

Quand ceux d'Israël se virent ainsi pressés, ils se cachèrent dans les cavernes, dans les antres, dans les rochers, dans les citernes. Les autres passèrent le Jourdain, et vinrent au pays de Gad et de Galaad... Et comme Saül était encore à Galgal, tout le peuple qui le suivait fut effrayé.

Les critiques disent que si Saül avait trois cent trente mille soldats et un prophète, et étant prophète lui-même, il n'avait rien à craindre; qu'il ne fallait pas s'enfuir dans des cavernes, quoique le pays en soit rempli. Il est à croire qu'on n'avait point alors des armées soudoyées qui restassent continuellement sous le drapeau.

Saül attendit sept jours selon l'ordre de Samuel; mais Samuel ne vint point à Galgal, et tout le peuple l'abandonnait.

Saül dit donc alors: Qu'on m'apporte l'holocauste pacifique. Et il offrit l'holocauste; et à peine eut-il fini d'offrir l'holocauste, voici que Samuel arriva; et Saül alla au-devant de lui pour le saluer. Samuel lui dit: Qu'as-tu fait? Saül lui répondit: Voyant que tu ne venais point au jour que tu m'avais dit, et les Philistins étant en armes à Machmas, contraint par la nécessité, j'ai offert l'holocauste.

Samuel dit à Saül : Tu as fait follement; tu n'as pas gardé les commandements du Seigneur : si tu n'avais pas fait cela, le Seigneur aurait affermi pour jamais ton règne sur Israël; mais ton règne ne subsistera point : le Seigneur a cherché un homme selon son cœur; et il l'a destiné à régner sur son peuple, parceque tu n'as pas observé les commandements du Seigneur.

M. Huet de Londres déclare que Samuel ne découvre ici que sa mauvaise volonté. Il prétend, avec Estius et Calmet, que Samuel n'était point grand-prêtre, qu'il n'était que prêtre et prophète; que Saül l'était comme lui, qu'il avait prophétisé dès qu'il avait été oint, et qu'il était en droit d'offrir l'holocauste. Samuel, dit-il, semble avoir manqué exprès de parole pour avoir occasion de blâmer Saül et de le rendre odieux au peuple. Nous ne voyons pas que Samuel mérite cette accusation. Huet peut lui reprocher un peu de dureté, mais non pas de la fourberie. Cela serait bon s'il avait été prêtre par-tout ailleurs que chez les Juifs.

Samuel s'en alla; et Saül ayant fait la revue de ceux qui étaient avec lui, il s'en trouva environ six cents.

Le lecteur est bien surpris de ne plus trouver Saül accompagné que de six cents hommes, lorsque le moment d'auparavant il en avait trois cent trente mille. Nous en avons dit la raison; les armées n'étaient point soudoyées; elles se déban-

daient au bout de quelques jours, comme du temps de notre anarchie féodale.

Même il ne se trouvait point de forgerons dans toutes les terres d'Israël. Car les Philistins le leur avaient défendu, de peur que les Hébreux ne forgeassent une épée ou une lance; et tous les Israélites étaient obligés d'aller chez les Philistins pour aiguiser le soc de leurs charrues, leurs cognées, leurs hoyaux, et leurs serpettes.

Nous avons parlé de cette puissante objeetion; mais elle n'est pas contre les trois cent trente mille hommes, qui peut-être n'avaient point d'armes; elle n'est que contre les six cents hommes qui restaient à Saül, et qui devaient être aussi désarmés. Le texte dit positivement que la victoire de Jonathas fut un miracle; et cela répond à toutes les eritiques.

Et lorsqne le jour du combat fut venu, il ne se trouva pas un Hébreu qui eût une épée ou une lance, hors Saül et Jonathas son fils.

(Chap. XIV, v. 1.) Un certain jour il arriva que Jonathas, fils de Saül, dit à son écuyer: Viens-t'en avec moi, et passons jusqu'au camp des Philistins. Et il n'en dit rien à son père... Jonathas monta, grimpant des pieds et des mains, et son écuyer derrière lui... De façon qn'une partie des ennemis tomba sous la main de Jonathas; et son écuyer, qui le suivait, tna les autres. Ils tuèrent vingt hommes dans la moitié d'un arpent; et ce fut la première défaite des Philistins...

Ce combat de deux hommes, qui n'ont qu'une

lance et une épée, contre toute une armée, est fort extraordinaire: mais aussi le texte nous apprend qu'il y avait là du miracle; et nous devons nous souvenir que Samson tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne dans le commencement de sa servitude.

Et les Israélites se réunirent. Saül fit alors ce serment: Maudit sera l'homme qui aura mangé du pain de toute la journée, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. Et le peuple ne mangea point de pain...

En même temps ils vinrent dans un bois où la terre était couverte de miel. Or Jonathas n'avait pas entendu le serment de son père; il étendit sa verge qu'il tenait en main, et la trempa dans un rayon de miel; et l'ayant portée à sa bouche, ses yeux furent illuminés.

Boulanger ne peut digérer ce serment de Saül. L'Écriture, dit-il, nous le donne pour un homme attaqué de manie: il était, sans doute, dans un de ses accès quand il défendit à ses soldats de manger de toute la journée. La critique de Boulanger tombe à faux: car Saül n'était pas encore fou alors: il ne le devint que quelque temps après.

La terre couverte de miel a paru à d'autres critiques une trop grande exagération. Les abeilles ne font leurs ruches que dans des arbres. Les voyageurs assurent qu'il n'y a aucun arbre dans cette partie de la Palestine, excepté quelques oliviers dans lesquels les abeilles ne logent jamais. Cette critique ne regarde que l'histoire naturelle

et ne touche point au fond des choses; d'ailleurs Jonathas peut avoir trouvé une ruche dans le chêne de Mambré, qui subsistait encore du temps de Constantin, à ce qu'on dit.

Saül consulta donc le Seigneur, et lui dit : Poursuivrai-je les Philistins? et les livreras-tu entre les mains d'Israël dans ce jour? Et Dieu ne répondit point...

Et Saül dit au Seigneur : Seigneur d'Israël! prononce ton jugement; pourquoi n'as-tu pas répondu aujourd'hui à ton serviteur? Découvre-nous si l'iniquité est dans moi ou dans mon fils Jonathas; et si l'iniquité est dans le peuple, donne la sainteté... Jonathas fut découvert aussi bien que Saül, et le peuple échappa... Et Saül dit : Qu'on jette le sort entre moi et mon fils; et le sort prit Jonathas.

Saül dit à Jonathas : Dis-moi ce que tu as fait? Jonathas répondit : En tâtant j'ai tâté un peu de miel au bout de ma verge; et voilà que je meurs...

Cette résolution de Saül, d'immoler son fils pour avoir mangé un peu de miel, a quelque chose de semblable au serment de Jephté, qui fut forcé de sacrifier sa fille. Saül dit en propres mots à son fils : Que Dieu me fasse tout le mal possible, et qu'il y ajoute encore, si tu ne meurs aujourd'hui, mon fils Jonathas.

Les savants allèguent encore cet exemple, pour prouver qu'il était très commun d'immoler des hommes à Dieu. Mais les exemples de Saül et de Jephté ne concluent pas que les Juifs fissent si souvent des sacrifices de sang humain.

Et le peuple dit à Saül : Quoi ! Jonathas mourra, lui qui a fait le grand salut d'Israël ! cela n'est pas permis. Vive Dieu ! il ne tombera pas un poil de sa tête. Ainsi le peuple sauva Jonathas, afin qu'il ne mourût point...

On demande pourquoi le peuple n'empêcha pas Jephté d'immoler sa fille, comme il empêcha Saül d'immoler son fils. Nous n'en savons pas bien précisément la raison ; mais nous oserons dire que le peuple, ayant mangé ce jour-là de la chair et du sang malgré la défense, craignait apparemment que le sort ne tombât sur lui comme il était tombé sur Jonathas ; et qu'il devait être très en colère contre Saül, qui avait été assez imprudent pour défendre à ses troupes de reprendre un peu de forces un jour de combat.

Après cela Saül se retira ; il ne poursuivit point les Philistins, et les Philistins se retirèrent en leur lieu...

Et Samuel dit à Saül (chap. xv, v. 1) : Le Seigneur m'a envoyé pour t'oindre en roi sur le peuple d'Israël ; écoute donc maintenant la voix du Seigneur ; voici ce que dit le Seigneur des armées : Je me souviens qu'autrefois Amalec s'opposa à Israël dans son chemin quand il s'enfuyait d'Égypte ; c'est pourquoi marche contre Amalec, frappe Amalec, et détruis tout ce qui est à lui, ne lui pardonne point, ne convoite rien de tout ce qui lui appartient, tue tout, depuis l'homme jusqu'à la femme (chap. xv, v. 3), et le petit enfant qui tette, le bœuf, la brebis, le chameau et l'âne. Donc Saül commanda au peuple ; et l'ayant assemblé comme des agneaux, il trouva deux cent mille hommes de pied, et dix mille hommes de Juda...

La foule des critiques ne parle de ce passage qu'avec horreur. Quoi! s'écrie sur-tout le lord Bolingbroke, faire descendre le Créateur de l'univers dans un coin ignoré de ce misérable globe, pour dire à des Juifs: A propos, je me souviens qu'il y a environ quatre cents ans qu'un petit peuple vous refusa le passage; allons, vous avez une guerre terrible avec vos maîtres les Philistins, contre lesquels vous vous êtes révoltés; laissez là cette guerre embarrassante; allez-vous-en contre ce petit peuple, qui ne voulut pas autrefois que vous vinssiez tout ravager chez lui en passant; tuez hommes, enfants, vieillards, femmes, filles, bœufs, vaches, chèvres, brebis, ânes; car, comme vous êtes en guerre avec le peuple puissant des Philistins, il est bon que vous n'ayez ni bœufs ni moutons à manger, ni ânes pour porter le bagage.

Ces paroles nous font frémir; et assurément si c'était un homme qui parlât, nous ne l'approuverions point: mais c'est Dieu qui parle; et ce n'est pas à nous de savoir quelle raison il avait pour ordonner qu'on tuât tous les Amalécites, leurs moutons, et leurs ânes.

Et il marcha à la ville d'Amalec, et il dressa des embuscades le long du torrent...

Et Saül frappa Amalec depuis Hévila jusqu'à Sûr, vis-à-vis de l'Égypte, et il prit vif Agag, roi des Amalécites, et tua tout le peuple dans la bouche du glaive. . Mais Saül et

les Israélites épargnèrent Agag et l'élite des brebis, des bœufs, des beliers, et de ce qu'il y avait de plus beau en meubles et en vêtements; ils ne démolirent que ce qui parut vil et méprisable.

Toujours les mêmes objections sur ces prodigieuses armées, que le prétendu roi d'une horde d'esclaves lève en un moment. Les Turcs ont bien de la peine à conduire aujourd'hui une armée de quatre-vingt mille combattants complète. On demande encore ce que sont devenus les autres cent vingt mille soldats du melch Saül, lesquels étaient venus combattre sans avoir une seule épée, une seule flèche. Tout-à-l'heure, dit le fameux curé Meslier, l'armée de Saül était de trois cent trente mille hommes; et il ne lui en reste plus que deux cent dix mille; le reste apparemment est allé conquérir le monde sur les pas de Sésostris.

Ces railleries indécentes du curé Meslier ne sont pas des raisons. Il était fort difficile de nourrir de si grandes armées dans un petit pays tel que la Judée: on était obligé de licencier ses troupes au bout de peu de jours; ainsi il ne serait pas surprenant que Saül eût été un jour suivi de trois cent mille hommes, et un autre de deux cent mille: il est vrai qu'il faut au moins quelques épées, quelques flèches à tant de soldats, et que selon le texte ils n'en avaient point; mais ils pouvaient se servir de frondes et de massues.

Alors le Verbe du Seigneur fut fait à Samuel, disant: Je me repens d'avoir fait Saül roi, parcequ'il m'a abandonné. Samuel en fut enflammé, et cria au Seigneur toute la nuit.

Donc s'étant levé avant le jour pour aller chez Saül au matin, on lui annonça que Saul était venu sur le mont Carmel, où il s'érigeait un monument, un four triomphal, et que de là il était descendu à Galgal. Samuel vint donc à Saül, et Saül offrait au Seigneur un holocauste des prémices du butin pris sur Amalec.

Samuel lui dit: Le Seigneur t'a oint roi sur Israël; le Seigneur t'a mis en voie, et t'a dit: Va, tue tous les pécheurs amalécites, et combats jusqu'à ce que tout soit tué: pourquoi donc n'as-tu pas tout tué? Obéissance vaut mieux que victime; il y a de la magie et de l'idolâtrie à ne pas obéir: ainsi donc, puisque tu as rejeté la parole de Dieu, Dieu te rejette et ne veut plus que tu sois roi...

Les déclamations de lord Bolingbroke sur ce passage sont plus violentes que jamais. Si un prêtre, dit-il, avait été assez insolent et assez fou pour parler ainsi, je ne dis pas à notre roi Guillaume, mais au duc de Marlborough, on l'aurait pendu sur-le-champ au premier arbre. Samuel, ajoute-t-il, n'est point un prêtre de Dieu, c'est un prêtre du diable.

Toutes ces exclamations de tant de critiques partent du même principe; ils jugent les Juifs comme ils jugeraient les autres hommes. « Pourquoi n'as-tu pas tout tué? » serait ailleurs un discours infernal; mais ici c'est Dieu qui parle par la bouche de Samuel; et il est sans doute le

maître de punir comme il veut, et quand il veut.

Les incrédules insistent: ils disent qu'il n'est que trop vrai qu'on s'est toujours servi du nom de Dieu pour excuser, si l'on pouvait, les crimes des hommes. Ils ont raison quand ils parlent des autres religions; mais ils ont tort quand il s'agit de la religion juive. Il leur semble absurde que Dieu ordonne qu'on tue toutes les brebis et tous les ânes; mais on leur dira toujours que ce n'est pas à eux de juger la Providence.

La querelle entre le sceptre et l'encensoir, qui a troublé si long-temps tant de nations, est ici bien marquée; nous ne pouvons en disconvenir. Samuel dit au roi que sa désobéissance aux ordres que ce prince a reçus de lui, de la part de Dieu, est aussi coupable que le serait la magie et l'idolâtrie; et il déclare à Saül: Dieu ne veut plus que tu régnes. C'est une question épineuse si Saül devait l'en croire sur sa parole.

M. Fréret prétend que Saül pouvait lui dire: Donne-moi un signe, fais-moi un miracle, pour me prouver que Dieu veut me détrôner, comme tu me donnas un signe quand tu me fis oint; tu me fis alors retrouver mes ânesses; fais au moins quelque chose de semblable.

Les commentateurs sont d'une autre opinion: ils disent que dès qu'un prophéte a donné une

fois un signe, il n'est pas obligé d'en donner d'autres.

Et Samuel se retourna pour s'en aller...; mais Saül le prit par le haut de son manteau qu'il déchira.

Et Samuel dit: Comme tu as déchiré mon manteau, Dieu déchire aujourd'hui le royaume d'Israël, et le donne à un autre qui vaut mieux que toi... Saül lui dit: J'ai péché; mais au moins rends-moi quelque honneur devant les anciens du peuple...

Samuel dit: Qu'on m'amène Agag, roi d'Amalec; et on lui amena Agag, qui était fort gras et tout tremblant; et Samuel lui dit: Comme ton épée a ravi des enfants à des mères, ainsi ta mère sera sans enfants parmi les femmes; et il le coupa en morceaux à Galgal...

Plusieurs personnes excusent les emportements du lord Bolingbroke quand ils lisent ce passage. Un prêtre, un ministre de paix, un homme qui serait souillé pour avoir touché seulement un corps mort, couper un roi en morceaux comme on coupe un poulet à table! Faire de sa main ce qu'un bourreau tremblerait de faire! Il n'y a personne que la lecture de ce passage ne pénètre d'horreur. Enfin, quand on est revenu du frissonnement qu'on a éprouvé, on est tenté de croire que cette abomination est impossible; un vieillard tel que Samuel aura eu difficilement la force de hacher en pièces un homme.

Calmet dit que « le zèle arma Samuel dans cette « occasion pour venger la gloire du Seigneur; » il

veut dire apparemment la *justice*. Peut-être qu'Agag avait mérité la mort; car quelle gloire peut revenir à Dieu de ce qu'un prêtre coupe un souverain en morceaux? Nous tremblons en examinant cette barbarie absurde: adorons la Providence sans raisonner.

(Chap. XVI, v. 4.) Or Samuel vint à Bethléem selon l'ordre du Seigneur; et les anciens de Bethléem, tout surpris, lui dirent: Viens-tu ici en homme pacifique? Et il répondit: Je viens en pacifique pour immoler au Seigneur; purifiez-vous, et venez avec moi pour que je sacrifie.

Il semble étrange que les habitants de Bethléem demandent à Samuel: Viens-tu ici avec un esprit de paix? Bethléem n'appartenait donc pas à Saül; et cela est très vraisemblable: car Jérusalem, qui est tout auprès, n'était point à lui. Il y avait donc dans Bethléem des Cananéens qui dominaient, et des Juifs tributaires. C'est aux Juifs pourtant que Samuel s'adressa: « Purifiez-vous, et venez avec « moi. » Jamais histoire ne fut plus divine; mais aussi elle est très obscure aux yeux des hommes.

Samuel purifia donc Isaï et ses enfants, et il les appela au sacrifice...

Et Samuel dit à Isaï: Sont-ce là tous tes enfants? Isaï lui répondit: Il en reste encore un petit qui garde les brebis; et Samuel dit à Isaï: Fais-le venir; car nous ne nous mettrons à table que quand il sera venu... On l'amena donc: il était roux et très beau; et Dieu dit à Samuel: C'est celui-

là que tu dois oindre. Samuel prit donc une corne pleine d'huile, et oignit David au milieu de ses frères. Et le souffle du Seigneur vint sur David; et le souffle du Seigneur se retira de Saül, et Dieu envoya à Saül un mauvais esprit...

Calmet observe que c'était une beauté chez les Juifs d'être roux, et que l'époux ou l'amant du Cantique des cantiques était rousseau. Nous ne sommes pas de cette opinion. L'amant du Cantique des cantiques était d'un blanc mêlé de rouge, *candidus et rubicundus*.

Mais le sacre de David est un objet plus important. C'est d'abord une chose remarquable que Dieu parle à Samuel chez le père de David même, en présence de toute la maison. Il faut croire qu'il lui parlait intérieurement; mais alors comment les assistants pouvaient-ils deviner qu'il avait une mission particulière et divine? Tous les Juifs devaient savoir que Saül régnait, parceque Samuel lui avait répandu de l'huile sur la tête. Or quand il en fait autant à David, son père, sa mère, ses frères, et les assistants, devaient s'apercevoir qu'il fesait un roi nouveau, et que par-là il exposait toute la famille à la vengeance de Saül. Il y a là quelque difficulté; mais elle disparaît dès qu'on sait que Samuel était inspiré.

Boulanger dit qu'il n'y a jamais eu de scène du théâtre italien plus comique que celle d'un prêtre de village qui vient chez un paysan, avec une

bouteille d'huile dans sa poche, oindre un petit garçon rousseau, et faire une révolution dans l'état : mais il ajoute que cet état et ce petit garçon rousseau ne méritaient pas un autre historien. Nous laissons ces blasphèmes pour ce qu'ils valent.

Et les officiers de Saül lui dirent : Tu vois qu'un mauvais souffle de Dieu te trouble ; s'il te plaît, tes serviteurs iront chercher un joueur de harpe, afin que, quand le mauvais souffle de Dieu te troublera le plus, il touche de la harpe avec sa main, et qu'il te soulage... Saül dit à ses serviteurs : Allez-moi chercher quelqu'un qui sache bien harper ; et l'un de ses serviteurs lui dit : J'ai vu un des fils d'Isaï de Bethléem, qui harpe fort bien ; c'est un jeune homme très fort et belliqueux, prudent dans ses paroles, fort beau, et Dieu est avec lui.

Les commentateurs exaltent ici le pouvoir de la musique. Calmet remarque que Terpandre apaisa une sédition en jouant de la lyre ; et il cite Henri Estienne, qui vit dans la tour d'Angleterre un lion quitter son dîner pour entendre un violon. Ces exemples sont assez étrangers à la maladie de Saül.

Le souffle malin de Dieu, c'est-à-dire un souffle très malin, une espèce de possession, l'avait rendu maniaque, et, selon plusieurs commentateurs, Dieu l'avait abandonné au diable. Mais il est prouvé que les Juifs ne connaissaient point encore d'esprit malin, de diable qui s'emparât du corps des hommes ; c'était une doctrine des Chal-

déens et des Persans; et jusqu'ici il n'en est pas encore question dans les livres saints.

Saül fit donc dire à Isaï : Envoie-moi ton fils qui est dans les pâturages. Isaï prit aussitôt un âne avec des pains, une cruche de vin, et un chevreau, et les envoya à Saül par la main de son fils David...

Saül aima fort David, et il le fit son écuyer; et toutes les fois que le mauvais souffle du Seigneur rendait Saül maniaque, David prenait sa harpe, il en jouait, Saül était soulagé, et le souffle malin s'en allait.

Les commentateurs remarquent que c'était un don particulier, communiqué de Dieu à David, de guérir les accès de folie dont Saül était attaqué. Mais en même temps ils veulent expliquer si ce don était la suite de son sacre et de l'huile que Samuel avait répandue sur sa tête.

(Chap. XVII, v. 1.) Cependant les Philistins assemblèrent toutes leurs troupes pour le combat. Saül et les enfants d'Israël s'assemblèrent aussi. Les Philistins étaient sur une montagne, et les Juifs étaient d'un autre côté sur une montagne.

Et il arriva qu'un bâtard sortit du camp des Philistins; il était de Geth, et il avait six coudées et une palme de haut (douze pieds et demi), et il avait des bottes d'airain, et un grand bouclier d'airain sur les épaules. La hampe de sa lance était comme un grand bois des tisserands, et le fer de sa lance pesait six cents sicles (vingt livres), et son écuyer marchait devant lui..., et il venait crier devant les phalanges d'Israël, et il disait : Si quelqu'un veut se battre contre moi, et s'il me tue, nous serons vos esclaves; mais si je le tue, vous serez nos esclaves... Saül et tous les Israé-

lites, entendant le verbe de ce Philistin, étaient stupéfaits, et tremblaient de peur.

On remarque qu'en cet endroit l'histoire est interrompue, et que l'auteur sacré passe rapidement de la folie de Saül à des opérations de guerre. Rarement il se sert de transitions. Quelques uns même affirment que c'est une marque infaillible de l'inspiration, de passer rapidement d'un objet à un autre. La cause, l'objet, et les détails de cette guerre ne sont pas exprimés selon notre méthode; c'est à nous à nous conformer à celle de l'auteur.

Ce géant Goliath, qui avait douze pieds et demi de haut, ne doit pas paraître une chose extraordinaire après les géants que nous avons vus dans la *Genèse*. Il est vrai que nous ne voyons plus aujourd'hui des hommes de cette taille; telle est même la constitution du corps humain, que cette excessive hauteur, en dérangeant toutes les proportions, rendrait ce géant très faible et incapable de se soutenir. Il faut regarder Goliath comme un prodige que Dieu suscitait pour manifester la gloire de David.

La *Vulgate* se sert ici du mot *phalange*, qui ne fut connu que long-temps après; c'est une anticipation.

Or David était fils d'un homme d'Éphrata, dont il a été

parlé; son nom était Isaï, qui avait huit fils, et qui était fort vieux et très âgé parmi les hommes.

Les trois plus grands de ses fils s'en allèrent après Saül pour le combat; David était le plus petit, et il avait quitté Saül pour venir paître les troupeaux à Bethléem.

M. Huet de Londres dit qu'il n'est pas naturel que David, ayant été fait écuyer du roi, le quittât pour aller paître des troupeaux au milieu de la guerre. Il convient que chez les anciens peuples, et sur-tout chez les premiers Romains, il n'était pas rare de passer de la charrue au commandement des armées; mais il soutient que personne ne quitta jamais l'armée pour mener des brebis paître. Il se peut cependant que le père de David l'eût appelé auprès de lui pour quelque autre raison, et qu'étant chez son père il lui eût rendu les mêmes services qu'auparavant.

* Cependant ce Philistin se présentait au combat le matin et le soir, et resta là debout pendant quarante jours...

Or Isaï dit à David son fils: Tiens, prends un litron de farine d'orge et dix pains, et cours à tes frères dans le camp. Porte aussi dix fromages à leur capitaine, visite tes frères, et vois comme ils se comportent... David se leva dès la pointe du jour, laissa son troupeau à un autre, et s'en alla tout chargé comme son père lui avait dit, et vint au lieu de Magala, où l'armée s'était avancée pour donner bataille, et qui criait déja bataille... David, ayant donc laissé au bagage tout ce qu'il avait apporté, courut au lieu de la bataille voir comment ses frères se comportaient; et comme il parlait encore, voilà que le bâtard, nommé Goliath,

Philistin de Geth, vint recommencer ses bravades, et tous les Israélites qui l'entendaient se mirent à fuir devant sa face en tremblant de peur...; et un homme d'Israël se mit à dire: Voyez-vous ce Philistin qui vient insulter Israël? S'il se trouve quelqu'un qui puisse le tuer, le roi l'enrichira de grandes richesses, et lui donnera sa fille, et sa famille sera affranchie de tout péage en Israël. Et David disait à ceux qui étaient auprès de lui: Que donnera-t-on à celui qui tuera ce Philistin? Et le peuple lui répétait les mêmes discours. .

On fait toujours la même question, pourquoi l'écuyer du roi l'avait abandonné. Nous y avons déja répondu.

Or ces paroles de David, ayant été entendues, furent rapportées au roi; et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla ainsi: Que personne n'ait le cœur troublé à cause de Goliath; car j'irai, moi ton serviteur, et je combattrai ce Philistin... Et Saül lui dit: Tu ne saurais résister à ce Philistin, parceque tu n'es qu'un enfant, et qu'il est homme de guerre dès sa jeunesse... Et David ajouta: Le Seigneur, qui m'a délivré de la main d'un lion et de la main d'un ours, me délivrera de la main de ce Philistin..... Saül dit donc à David: Va, et que le Seigneur soit avec toi; et il lui donna ses armes, lui mit sur la tête un casque d'airain, et sur le corps une cuirasse... Et David, ayant ceint l'épée par-dessus sa tunique, commença à essayer s'il pouvait marcher avec ces armes; car il n'y était pas accoutumé. David dit donc à Saül: Je ne puis marcher avec ces armes; car je n'en ai pas l'habitude, et il quitta ces armes: il prit le bâton qu'il avait coutume de porter, et il prit dans le torrent cinq pierres, et les mit dans sa panetière; et tenant sa fronde à la main, il marcha contre le Philistin.

Les critiques disent que ces histoires de géants vaincus par des hommes d'une taille médiocre sont très communes dans l'antiquité, soit qu'elles aient été véritables, soit qu'elles aient été inventées. Un fait n'est pas toujours romanesque pour avoir l'air romanesque. Ils censurent ces paroles de David, « que donnera-t-on? » Il semble que David ne combatte pas par amour pour la patrie, mais par l'espoir du gain. Mais il est permis de desirer une juste récompense.

Il y a des naturalistes qui prétendent qu'on ne voit point d'ours dans les pays qui nourrissent des lions. Nous ne sommes pas assez instruits de cette particularité pour les réfuter; l'histoire sacrée est bien plus croyable qu'eux.

Le Philistin s'avança aussi, et s'approcha de David, ayant devant lui son écuyer; et lorsqu'il eut regardé David, voyant que c'était un adolescent roux et beau à voir, il le méprisa, et lui dit: Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton?...

Et David mit la main dans sa panetière, prit une pierre, la lança avec sa fronde; la pierre s'enfonça dans le front du Philistin, et il tomba le visage contre terre... David courut, et se jeta sur le Philistin, prit son épée, la tira du fourreau, le tua, et coupa sa tête.

D'autres critiques disent qu'un caillou lancé de bas en haut contre un casque d'airain ne peut s'enfoncer dans le front: c'est une objection vaine.

Les Philistins voyant que le plus fort d'entre eux était mort, ils s'enfuirent...

Et David prit la tête du Philistin; il la porta dans Jérusalem, et il mit ses armes dans sa tente...

Or, lorsque Saül avait vu que David marchait contre le Philistin, il dit à Abner, prince de sa milice: Qui est ce jeune homme? de quelle famille est-il? Abner lui répondit: Vive ton ame! ô roi! je n'en sais rien. Le roi lui dit: Va l'interroger; il faut savoir de qui cet enfant est fils... Et lorsque David fut retourné du combat après avoir tué le Philistin, Abner le présenta au roi, tenant en sa main la tête de Goliath... Et Saül lui dit: De quelle famille es-tu! David lui dit: Je suis un des fils d'Isaï ton serviteur de Bethléem.

Il est plus difficile de répondre à ceux qui ne peuvent comprendre comment Saül ignore quel est ce David, comment il ne reconnaît point son joueur de harpe, son écuyer, qui portait ses armes. Nous n'avons point de solution pour cette difficulté; mais considérons que ces contradictions ne sont qu'historiques, et qu'elles ne touchent ni à la foi ni aux bonnes mœurs.

On ne peut comprendre encore comment David porta la tête de Goliath à Jérusalem, qui n'appartenait point alors au peuple de Dieu; mais c'est une anticipation; il se peut que David, s'étant emparé plusieurs années après de la place de Jérusalem, y ait porté le crâne de Goliath.

(Chap. XVIII, v. 6.) Or, quand David revenait après avoir tué le Philistin, les femmes sortirent de toutes les

villes d'Israël, chantant en chœur et dansant au-devant du roi Saül, avec des flûtes, des tambours, et des instruments à trois cordes; elles chantaient dans leurs chansons: Saül en a tué mille, et David dix mille.

Cette chanson mit Saül dans une grande colère... Le lendemain le souffle malin du Seigneur s'empara de Saül; il prophétisait au milieu de sa maison; et David jouait de la harpe devant lui comme à l'accoutumée; et Saül tenait sa lance; il la jeta contre David pour le clouer à la muraille. David se détourna, et évita le coup deux fois...

L'auteur sacré nous représente ici Saül dans un accès de folie. Quelques commentateurs disent que ce n'était qu'un accès de colère, et qu'il était jaloux de la chanson qu'on chantait à l'honneur de David, et sur-tout de ce qu'il avait été oint en secret.

Le temps étant venu que Saül devait donner Mérob, sa fille, en mariage à David, il la donna en mariage à Hadriel, Molathite. Mais Michol, autre fille de Saül, était amoureuse de David; cela fut rapporté à Saül, et il en fut bien aise; car il dit: Je lui donnerai celle-ci; elle lui sera pierre d'achoppement, elle le fera tomber dans les mains des Philistins. Or donc, dit-il à David, tu seras mon gendre à deux conditions... Et ensuite il lui fit dire par ses officiers: Le roi n'a point besoin de présent de noces pour sa fille, il ne te demande que cent prépuces des Philistins..... Quelques jours après, David marcha avec ses soldats; il tua deux cents Philistins, et apporta au roi deux cents prépuces, qu'il compta devant lui; et Saül lui donna sa fille Michol...

Alors Saül ordonna (ch. XIX, v. 1) à Jonathas, son fils, et à tous ses serviteurs, de tuer David; mais Jonathas ai-

mait beaucoup David, et il lui donna avis que son père voulait le tuer...

M. Huet d'Angleterre trouve de la contradiction dans la conduite de Saül, qui veut toujours tuer David, qui est jaloux de lui, et qui lui donne sa fille Michol en mariage. Mais il est dit que Saül était possédé d'un esprit malin. Lorsque le roi de France Charles VI donna sa fille au roi d'Angleterre son ennemi, on avoue qu'il était fou. A l'égard des deux cents prépuces, chaque pays a ses usages: on apporte aux Turcs des têtes, on apportait aux Scythes des crânes, on apporte aux Iroquois des chevelures.

Or il arriva que le souffle malin du Seigneur se saisit encore de Saül; et Saül étant dans sa maison comme David harpait de la harpe, il voulut le clouer contre la muraille avec sa lance; et David s'enfuit...

Saül envoya ses gardes dans la maison de David pour le tuer le lendemain matin..... Michol, sa femme, le fit sauter par une fenêtre, et il s'enfuit...

Michol aussitôt prit un téraphim, le coucha dans son lit à la place de David, et lui mit sur la tête une peau de chèvre...

Voilà la guerre déclarée entre Saül et David: le beau-père craint toujours que le gendre ne le détrône; cela ne peut être autrement. Quand Samuel a oint deux rois, deux christs, il a excité nécessairement une guerre civile. Michol sauve son mari

en mettant une figure dans son lit, coiffée d'une peau de chèvre: cette peau de chèvre était-elle le bonnet de nuit ordinaire de David? c'était un téraphim, mais un téraphim était, dit-on, une idole. Michol fesait-elle coucher des idoles avec elle? voulait-elle que les satellites envoyés par Saül prissent cette idole pour son mari? voulait-elle que la peau de chèvre fût prise pour la chevelure rousse de David? C'est sur quoi les commentateurs ne s'accordent pas.

David s'enfuit donc et se sauva, et alla trouver Samuel à Ramatha. Cela fut rapporté à Saül, qui envoya des archers pour prendre David. Mais les archers ayant vu une troupe de prophètes qui prophétisaient, et Samuel qui prophétisait par-dessus eux, ils furent saisis eux-mêmes du souffle du Seigneur, et ils prophétisèrent aussi...

Saül, en ayant été averti, envoya d'autres archers; et ils prophétisèrent de même.

Il en envoya encore; et ils prophétisèrent tout comme les autres. Enfin il y alla lui-même; et le souffle du Seigneur fut sur lui, et il prophétisa pendant tout le chemin... Il se dépouilla de ses habits, prophétisa avec tous les autres devant Samuel, et resta tout nu le jour et la nuit. C'est de là qu'est venu le proverbe: Saül est donc aussi devenu prophète...

L'auteur sacré a déja donné une autre origine à ce proverbe. M. Boulanger compare ici témérairement Saül à un juge de village en Basse-Bretagne, nommé Kerlotin, qui envoya chercher un témoin* par un huissier; le témoin buvait au cabaret, et

l'huissier resta avec lui à boire; il dépêche un second huissier, qui reste à boire avec eux; il y va lui-même, il boit et s'enivre, et le procès ne fut point jugé.

David s'enfuit donc (ch. XXII, v. 1); et tous les gens qui étaient mal dans leurs affaires, chargés de dettes, et d'un naturel amer, s'assemblèrent autour de lui dans la caverne d'Odollam; et il fut leur prince.

Or il y avait dans le désert de Maon (ch. XXV, v. 2) un homme très riche, nommé Nabal, qui possédait sur le Carmel trois mille brebis et mille chèvres; et il fit tondre ses brebis sur le mont Carmel. Sa femme, Abigaïl, était prudente et fort belle à voir. David envoya dix de ses gens à Nabal lui dire: Nous venons dans un bon jour; donnez à vos serviteurs et à votre fils David le plus que vous pourrez. Nabal répondit: Qui est ce David? on ne voit que des serviteurs qui fuient leur maître; vraiment oui! j'irai donner mon pain, mon eau et mes moutons à des gens que je ne connais pas!

M. Huet de Londres déclare la conduite de David insoutenable; il ose le comparer à un capitaine de bandits qui a ramassé six cents coupe-jarrets, et qui court les champs avec cette troupe de coquins, ne distinguant ni amis, ni ennemis, rançonnant, pillant tout ce qu'il rencontre. Mais cette expédition n'est pas approuvée dans la sainte Écriture: l'auteur sacré ne lui donne ni louange ni blâme; il raconte le fait simplement.

Alors David dit à ses garçons: Que chacun prenne son épée. Et David prit aussi son épée; et il marcha vers Nabal

avec quatre cents soldats, et en laissa deux cents au bagage.

Mais la belle Abigaïl prit deux cents pains, deux outres de vin, cinq moutons cuits, cinq boisseaux de farine d'orge, cent paquets de raisins secs, et deux cents cabas de figues, et les mit sur des ânes.

Abigaïl, ayant aperçu David, descendit aussitôt de son âne, tomba sur sa face devant David, l'adora, et lui dit: Que ces petits présents, apportés à monseigneur par sa servante pour lui et pour ses garçons, soient reçus avec bonté de monseigneur... David lui répondit: Sois bénie toi-même; car sans cela, vive Dieu! si tu n'étais venue promptement, Nabal ne serait pas en vie (ch. xxv, v. 34), et il ne serait pas resté un de ses gens qui pût pisser contre les murailles.

Or, dix jours après, le Seigneur frappa Nabal, et il mourut... Abigaïl monta vite sur son âne avec cinq servantes à pied, et David l'épousa le jour même.

M. Huet continue, et dit que si on avait voulu écrire l'histoire d'un brigand, d'un voleur de grand chemin, on ne s'y serait pas pris autrement; que ce Nabal, qui, après avoir été pillé, meurt au bout de peu de jours, et David, qui épouse sur-le-champ sa veuve, laissent de violents soupçons. Si David, dit-il, a été selon le cœur de Dieu, ce n'est pas dans cette occasion.

Nous confessons qu'aujourd'hui une telle conduite ne serait point approuvée dans un oint du Seigneur. Nous pouvons dire que David fit pénitence, et que cette aventure fut comprise dans les sept psaumes pénitentiaux implicitement. Nous n'osons prétendre que David fût impeccable.

David épousa aussi Achinoam; et l'une et l'autre furent ses femmes.

Saül, voyant cela, donna sa fille Michol, femme de David, à Phalti.

David s'en alla avec six cents hommes (chap. XXVII, v. 2) chez Achis, Philistin, roi de Geth. Achis lui donna la ville de Ciceleg; et David demeura dans le pays des Philistins un an et quatre mois... Il fesait des courses avec ses gens sur les alliés d'Achis à Gessuri, à Gerzi, chez les Amalécites. Il tuait tout ce qu'il rencontrait (*idem*, v. 9.), sans pardonner ni à homme, ni à femme, enlevant brebis, bœufs, ânes, chameaux, meubles, habits; et revenait vers Achis.

Et lorsque le roi Achis lui disait: Où as-tu couru aujourd'hui? David lui répondait: J'ai couru au midi vers Juda... Or David ne laissait en vie (*idem*, v. 11) ni homme ni femme, disant: Je les tue, de peur qu'ils ne parlent contre nous.

M. Huet remarque que d'abord David contrefit le fou et l'imbécile devant le roi Achis, chez lequel il s'était réfugié. Ce n'est pas une excellente manière d'inspirer la confiance à un roi qu'on se propose de servir à la guerre; mais la manière dont David sert ce roi son bienfaiteur est encore plus extraordinaire: il lui fait accroire qu'il fait des courses contre les Israélites, et c'est contre les propres amis de son bienfaiteur qu'il fait ces courses sanguinaires; il tue tout, il extermine tout, jusqu'aux enfants, de peur, dit-il, qu'ils ne parlent. Mais comment ce roi pouvait-il ignorer que David combattait contre lui-même sous prétexte de com-

battre pour lui? Il fallait que ce roi Achis fût plus imbécile que David n'avait feint de l'être devant lui. M. Huet déclare David et Achis également fous, et David le plus scélérat de tous les hommes. Il aurait dû, dit-il, parler de cette action abominable dans ses psaumes.

On peut répondre à M. Huet que David, dans cette guerre civile, ne portait pas au moins le ravage chez ses compatriotes; qu'il ne trahissait et qu'il n'égorgeait que ses alliés, lesquels étaient des infidèles.

Il y a aussi des commentateurs éclairés qui, regardant David comme l'exécuteur des vengeances de Dieu, l'absolvent de tout péché dans cette occasion.

Achis se fiait donc à lui, disant: Il fait bien du mal à Israël; il me sera toujours fidèle...

(Ch. XXVIII, v. 2.) Et il dit à David: Je ne confierai qu'à toi la garde de ma personne...

Voilà David qui, d'écuyer et de gendre de Saül son roi, devient formellement capitaine des gardes de l'ennemi d'Israël. Il est difficile, nous l'avouons avec douleur, de justifier cette conduite selon le monde; mais selon les desseins inscrutables de Dieu, et selon la barbarie abominable de ces temps-là, nous devons suspendre notre jugement, et tâcher d'être justes dans le temps où nous sommes, sans examiner ce qui était juste ou injuste alors.

Or, les Philistins s'étant assemblés, Saül ayant aussi assemblé ses gens vers Gelboé, et ayant vu les Philistins, il trembla de peur. Il consulta le Seigneur; mais il ne lui répondit rien, ni par les songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes.

Il est défendu dans le *Deutéronome* d'expliquer les songes; mais Dieu se réservait le droit de les expliquer lui-même. Aujourd'hui, un général d'armée qui déterminerait ses opérations de campagne sur un songe ne serait pas regardé comme un homme bien sensé. Mais, nous l'avons déja dit, ces temps-là n'ont rien de commun avec les nôtres.

Et il dit à un de ses gens (*idem*, v. 7): Va me chercher une femme (une ventriloque) qui ait un ob, un esprit de Python... La femme lui dit: Qui voulez-vous que j'évoque? Saül lui dit: Évoque-moi Samuel. Or, comme la femme eut vu Samuel, elle cria d'une voix grande: Pourquoi m'as-tu trompée; car tu es Saül? Le roi lui dit: Ne crains rien: qu'as-tu vu? Elle répondit: J'ai vu des dieux montant de la terre. Saül lui dit: Comment est-il fait? Elle dit: C'est un vieillard qui est monté; il est vêtu d'un manteau. Et Saül vit bien que c'était Samuel. Et il s'inclina la face en terre, et il l'adora.

Les devins, les sorciers, les pythonisses, les prophètes, dans tous les pays, ont toujours affecté de parler du creux de la poitrine, et de former des sons qui ont quelque chose de sombre et de lugubre: ils se disaient tous agités d'un esprit qui

les fesait parler autrement que les autres hommes; et la populace se laissait prendre à ces infames simagrées, qui effrayaient les femmes et les enfants. Les premiers prophètes des Cévennes, vers l'an 1704, parlaient tous du creux de la poitrine, et traînaient un peuple fanatique après eux. Il n'en était pas ainsi des vrais prophètes du Seigneur.

Saül demande une femme qui ait un *ob;* la *Vulgate* dit un esprit de Python. Les profonds mythologistes, qui ont sérieusement examiné l'histoire de Typhon, frère d'Osiris et d'Isis, ont conclu savamment qu'il était le même que le serpent Python. Le judicieux Bochart assure pourtant que Typhon était le même qu'Encelade. Leur histoire est aussi confuse que le reste de la mythologie.

Il n'est pas aisé de savoir si Jupiter se battit contre Typhon et le foudroya, ou si Apollon tua Python à coups de flèches. Quoi qu'il en soit la pythie, ou la pythonisse des Delphes, rendait des oracles de temps immémorial. Non seulement elle était ventriloque, mais elle recevait l'inspiration dans son ventre. Elle s'asseyait sur un triangle de bois ou de fer; une exhalaison qui sortait de la terre, et qui entrait dans sa matrice, lui fesait connaître le passé et l'avenir. La réputation de cet oracle pénétra dans l'Asie mineure, dans la Syrie, et enfin jusque dans la Palestine. Il est très vrai-

semblable que la pythonisse d'Endor était une de ces gueuses qui tâchaient de gagner leur vie à imiter comme elles pouvaient la pythie de Delphes.

Le texte nous dit donc que Saül se déguisa pour aller consulter cette misérable. Il n'y a rien que de très ordinaire dans cette conduite de Saül. Nous avons vu dans plusieurs endroits qu'il n'y a point de pays où la friponnerie n'ait abusé de la crédulité; point d'histoire ancienne qui ne soit remplie d'oracles et de prédictions. Long-temps avant Balaam on a prédit l'avenir; depuis Balaam on le prédit toujours; et depuis Nostradamus on ne le prédit plus guère.

Il y avait un an ou deux que Samuel était mort, lorsque Saül s'adressa à la pythonisse pour évoquer ses mânes, son ombre. Mais comment évoquait-on une ombre? Nous croyons avoir prouvé ailleurs que rien n'était plus naturel ni plus conforme à la sottise humaine. On avait vu dans un songe son père, ou sa mère, ou ses amis, après leur mort; ils avaient parlé dans ce songe; nous leur avions répondu; nous avions voulu, en nous éveillant, continuer la conversation, et nous n'avions plus trouvé à qui parler. Cela était désespérant; car il nous paraissait très certain que nous avions parlé à des morts, que nous les avions touchés; il y avait donc quelque chose d'eux qui subsistait après la mort, et qui nous avait apparu:

ce quelque chose était une ame, c'était une ombre, c'étaient des mânes. Mais tout cela s'enfuyait au point du jour; le chant du coq fesait disparaître toutes les ombres. Il ne s'agissait plus que de trouver quelqu'un d'assez habile pour les rappeler pendant le jour, et le plus souvent pendant la nuit. Or sitôt que des imbéciles voulurent voir des ames et des ombres, il y eut bientôt des charlatans qui les montrèrent pour de l'argent. On cacha souvent une figure dans le fond d'une caverne, et on la fit paraître par le moyen d'un seul flambeau derrière elle.

La pythonisse d'Endor n'y fait pas tant de façon: elle dit qu'elle voit une ombre; et Saül la croit sur sa parole. Par-tout ailleurs que dans la sainte Écriture, cette histoire passerait pour un conte de sorcier assez mal fait: mais puisqu'un auteur sacré l'a écrite, elle est indubitable; elle mérite autant de respect que tout le reste. Saint Justin ne doute pas, dans son Dialogue contre Tryphon, que les magiciens n'évoquassent quelquefois les ames des justes et des prophètes qui étaient tous en enfer, et qui y demeurèrent jusqu'à ce que Jésus-Christ vînt les en tirer, comme l'assurent plusieurs pères de l'Église.

Origène est fortement persuadé que la pythonisse d'Endor fit venir Samuel en corps et en ame.

Le plus grand nombre des commentateurs croit que le diable apparut sous la figure de Samuel. Nous ne prenons parti ni pour ni contre le diable.

Le R. P. dom Calmet prouve la vérité de l'histoire de la pythonisse, par l'exemple d'un Anglais qui avait le secret de parler du ventre. M. Boulanger dit que Calmet devait s'en tenir à ses vampires.

Samuel dit à Saül : Pourquoi as-tu troublé mon repos en me fesant évoquer? Saül lui dit : Je suis très embarrassé; les Philistins me font la guerre; Dieu s'est retiré de moi; il n'a voulu m'exaucer ni dans la main des prophètes, ni par les songes; ainsi je t'ai évoqué, afin que tu me montres ce que je dois faire.

Puisque Saül et l'ombre de Samuel ont ensemble une grande conversation, on peut inférer de là que c'était Samuel lui-même qui était monté de la terre. Samuel se plaint qu'on ait troublé son repos en enfer; il parle au nom de Dieu; c'est un fort préjugé que cette ombre n'était point le diable. Encore une fois, nous n'osons rien décider dans une question si ardue. Quelques critiques se sont enquis pourquoi l'ombre de Samuel était venue de l'enfer avec son manteau. Ils demandent si on a des manteaux en enfer; si les ames sont habillées quand elles sont évoquées. Ce sont des questions plus ardues encore.

Samuel lui dit : Pourquoi m'interroges-tu quand Dieu

s'est retiré de toi? Il livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins; demain, toi et les fils vous serez avec moi.

L'ombre de Samuel prédit réellement à Saül qu'il perdra la bataille, qu'il y sera tué avec ses fils. Pourquoi donc Saül donne-t-il cette bataille? il ne croyait donc pas aux prédictions de Samuel.

Saint Éphrem dit que cette obstination de combattre, malgré les prédictions d'une ombre, est une preuve que ce roi était tout-à-fait fou. Le père Quénel en tire un grand argument en faveur de la prédestination. Le père Doucin soutient que Saül était libre de refuser la bataille après que l'ombre lui avait promis qu'il serait tué.

On dispute sur une autre question. Samuel dit à Saül: Tu seras demain avec moi. Saül sera-t-il sauvé? sera-t-il damné? Samuel est en enfer, mais il n'est pas probablement dans l'enfer des damnés, il est dans l'enfer des élus. Saül sera-t-il élu? nous protestons que nous n'en savons rien.

Des incrédules demandent s'il y a jamais eu un Saül et un Samuel. Ils disent qu'il n'y a que les livres juifs qui en parleut, et que les annales de Tyr ont parlé de Salomon, et n'ont jamais parlé de David. Un pareil scepticisme ruinerait toutes les histoires particulières. Ces incrédules ont beau traiter de fable le combat de David et de Goliath, les deux cents prépuces philistins présentés à Saül, Agag haché en morceaux par un prêtre âgé d'en-

viron cent ans, et enfin l'histoire de la pythonisse d'Endor; tous ces faits, même indépendamment de la révélation, sont aussi certains qu'aucune autre histoire ancienne.

Or la pythonisse avait un veau gras pour la pâque; elle alla le tuer, prit de la farine, fit des azymes, et donna à souper à Saül.

Voilà la première fois que des sorcières donnent à souper à ceux qui les consultent.

Nous n'en dirons pas davantage sur la pythonisse d'Endor. Le lecteur peut consulter, s'il veut, tous les livres qu'on a écrits sur les sorciers; il n'en sera pas plus instruit.

(Chap. XXXI, v. 2.) Or les Philistins fondirent sur Saül et sur ses enfants, et ils tuèrent Jonathas, et Abinadab, et Melchisua, les fils de Saül...; et tout le poids du combat fut sur Saül; et les sagittaires le poursuivirent, et il fut grièvement blessé par les sagittaires; et Saül dit à son écuyer: Tire ton épée et achève-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent et ne me tuent en m'insultant. Son écuyer effrayé n'en voulut rien faire; ainsi Saül tira son épée et tomba sur elle.

Il est étrange que, le moment d'après, l'auteur sacré raconte la mort de Saül d'une manière toute différente; car il dit qu'un Amalécite vint se présenter à David, lui disant: Saül m'a prié de le tuer, et je l'ai tué; et je t'apporte son diadème et son bracelet à toi mon maître. Laquelle de ces deux

leçons devons-nous adopter? L'auteur donne une autorité pour la seconde leçon, il cite le livre des *Justes*, le *Droiturier* (Rois, liv. II, chap. 1, v. 18).

Il y a encore là une terrible difficulté que nous n'avons pas la témérité de résoudre. Comment ce même livre des *Justes*, que nous avons vu écrit du temps de Josué, peut-il avoir été écrit du temps de David? Il faudrait, disent les critiques, que l'auteur eût vécu environ quatre cents ans.

Les commentateurs répondent que c'était un livre où les lévites inscrivaient tous les noms des justes, ou tout ce qui concernait la justice. Il est triste qu'un tel livre, qui devait être fort curieux, ait été perdu sans ressource.

ROIS.

LIVRE II.

Isboseth, fils de Saül (chap. II, v. 10), avait quarante ans lorsqu'il commença à régner sur Israël, et il régna deux ans, et il n'y avait que la tribu de Juda qui suivît le parti de David, et David demeura à Hébron sept ans et demi.....

Il y eut donc une longue guerre (chap. III, v. 1) entre la maison de Saül et la maison de David...

Or Saül avait eu une concubine nommée Respha, fille d'Aja; et le roi Isboseth dit à son capitaine Abner: Pourquoi es-tu entré dans la concubine de mon père? Le capitaine Abner, en colère, répondit au roi Isboseth: Comment donc! tu me traites aujourd'hui comme une tête de chien! moi qui t'ai soutenu contre la tribu de Juda après la chute de ton pere et de tes frères! il t'appartient bien de me chercher querelle pour une femme! Que Dieu me traite encore plus mal que toi, si je ne donne à David ton trône comme Dieu a juré de le lui donner, et si je ne transfère le règne de la maison de Saül à celle de David, depuis Dan jusqu'à Bersabée.

Tout rentre ici pour la première fois dans le train des choses ordinaires. L'intervention du ciel ne dispose plus du gouvernement, on ne voit plus de ces aventures que les incrédules traitent de romanesques, et dans lesquelles les sages commentateurs reconnaissent la simplicité des temps antiques; tout se fait, comme par-tout ailleurs, par les passions humaines. Le roi Isboseth est mécon-

tent de son général Abner; et Abner, mécontent de son roi, le trahit pour se donner à David. Joab, général de David, est jaloux d'Abner; il craint d'être supplanté par lui, et il l'assassine. Deux chefs de voleurs qui ont vendu leurs services au roi Isboseth, l'ayant massacré, croient qu'ils obtiendront une grande récompense de David son compétiteur. David, pour se dispenser de les payer, les fait assassiner eux-mêmes. Il semble qu'on lise l'histoire des successeurs d'Alexandre, qui signalèrent les mêmes perfidies et les mêmes cruautés sur un plus grand théâtre.

Isboseth n'osa répondre à Abner, parcequ'il le craignait... Après cela, Abner parla aux anciens d'Israël... Il alla trouver David à Hébron, et il arriva accompagné de vingt hommes...; et David lui fit un festin... Mais Joab, étant sorti d'auprès de David, envoya après Abner, sans que David le sût; et lorsqu'il fut arrivé à Hébron, il tira Abner à part, et le tua en trahison en le perçant par les parties génitales...

Le roi Isboseth, fils de Saül (ch. IV, v. 1), ayant appris qu'Abner avait été tué à Hébron, perdit courage... Or Isboseth avait à son service deux capitaines de voleurs, dont l'un s'appelait Baana, et l'autre Rechab.

Il faut qu'il y ait ici quelque méprise de la part des copistes; car il n'est pas possible que le roi Isboseth ait perdu courage uniquement parcequ'on avait assassiné son nouvel ennemi Abner; il perdit sans doute courage quand son général

Abner l'abandonna pour passer au service de son compétiteur David : il y a quelque chose d'oublié ou de transposé dans le texte. Plusieurs incrédules nous reprochent de recourir si fréquemment à la ressource d'imputer tant de fautes aux copistes : ils affirment qu'il était aussi aisé à l'Esprit saint de conduire la plume des scribes que celle des auteurs. Nous les confondons en disant que les scribes n'étaient pas sacrés, et que les auteurs juifs l'étaient.

Or Rechab et Baana entrèrent la nuit dans la maison d'Isboseth, et le tuèrent dans son lit, et ayant marché toute la nuit par le chemin du désert, ils présentèrent à David la tête d'Isboseth, fils de Saül... David commanda à ses gens de les tuer, et ils les tuèrent...

C'est une excellente politique; on pourrait la comparer à celle de César, qui fit mourir les assassins de Pompée, s'il était permis de comparer les petits événements d'un pays aussi chétif que la Palestine aux grandes révolutions de la république romaine. Il est vrai qu'Isboseth est fort peu de chose devant Pompée; mais l'histoire de Pompée et de César n'est que profane; et l'on sait que la juive est divine. Cela est sans réponse.

Alors le roi David, avec ses suivants (chap. v, v. 6), marcha contre Jérusalem, habitée par des Jébuséens...

Or David habita dans la forteresse, et il l'appela la cité de David, et il bâtit des édifices tout autour...

Hiram, roi de Tyr, envoya des ambassadeurs à David

avec du bois de cèdre, des charpentiers et des maçons pour lui faire une maison...

Il prit donc encore de nouvelles concubines et de nouvelles femmes; et il en eut des fils et des filles...

A cette époque de la prise de Jérusalem commence le véritable établissement du peuple juif, qui jusque-là n'avait jamais été qu'une horde vagabonde, vivant de rapine, courant de montagne en montagne, et de caverne en caverne, sans avoir pu s'emparer d'une seule place considérable, forte par son assiette. Jérusalem est située auprès du désert sur le passage de tous les Arabes qui vont trafiquer en Phénicie. Le terrain, à la vérité, n'est que de cailloux, et ne produit rien; mais les trois montagnes sur lesquelles est bâtie la ville en fesaient une place très importante. On voit que David manquait de tout pour y bâtir des maisons convenables à une capitale, puisque Hiram, roi de Tyr, lui envoya du bois, des charpentiers, et des maçons; mais on ne voit pas comment David put payer Hiram, ni quel marché il fit avec lui. David était à la tête d'une nation long-temps esclave, qui devait être très pauvre. Le butin qu'il avait fait dans ses courses ne devait pas l'avoir beaucoup enrichi, puisqu'il n'est parlé d'aucune ville opulente qu'il ait pillée. Mais enfin, quoique l'histoire juive ne nous donne aucun détail de l'état où était alors la Judée, quoique nous ne sachions

point comment David s'y prit pour gouverner ce pays, nous devons toujours le regarder comme le seul fondateur.

Dès qu'il se vit maître de la forteresse de Jérusalem, et de quinze à vingt lieues de pays, il commença par avoir de nouvelles concubines et de nouvelles femmes, à l'imitation des plus grands rois de l'Orient.

David assembla de nouveau (chap. VI, v. 1) toute l'élite, au nombre de trente mille hommes, et alla, accompagné de tout le peuple de Juda, pour amener l'arche de Dieu sur laquelle on invoque le Dieu des armées qui s'assied sur l'arche et sur les chérubins. On mit donc l'arche de Dieu sur une charrette toute neuve, et ils prirent l'arche qui était au bourg de Gabaa, dans la maison d'Abinadab...; et les enfants d'Abinadab, nommés Oza et Ahio, conduisirent la charrette qui était toute neuve...; mais lorsqu'on fut arrivé près de la grange de Nachon, les bœufs s'empêtrèrent, et firent pencher l'arche. Oza la retint en y portant la main. La colère de Dieu s'alluma contre Oza; Dieu le frappa à cause de sa témérité. Oza tomba mort sur la place devant l'arche de Dieu...

Alors David craignit Dieu dans ce jour, disant: Comment l'arche de Dieu entrera-t-elle chez moi? Et il la fit entrer dans la maison d'un Géthéen, nommé Obed-Édom.

L'auteur sacré, qui était sans doute un prêtre, recommence ici à parler des choses qui sont de son ministère. Il dit que le Dieu des armées est assis sur l'arche et sur des chérubins. Cette arche, quoique divine, ne devait pas tenir une grande

place, puisqu'elle n'occupait qu'une simple charrette, laquelle devait être fort étroite, puisqu'elle passait par les défilés qui règnent de la montagne de Gabaa à la montagne de Jérusalem. On ne conçoit pas comment des prêtres ne l'accompagnaient pas, et comment on ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de tomber. On comprend encore moins pourquoi la colère de Dieu s'alluma contre le fils aîné de celui qui avait gardé l'arche si long-temps dans sa grange, ni comment cet Oza fut puni de mort subite pour avoir empêché l'arche de tomber.

Les incrédules révoquent en doute ce fait, qu'ils prétendent être injurieux à la bonté divine. Il leur paraît que, s'il y avait quelqu'un de coupable, c'étaient les lévites, qui abandonnaient l'arche, et non pas celui qui la soutenait. Le lord Bolingbroke conclut qu'il est évident que tout cela fut écrit par un prêtre qui ne voulait pas que d'autres que des prêtres pussent jamais toucher à l'arche. On la mit pourtant dans la grange d'un laïque nommé Obed-Édom; et encore ce laïque pouvait être un Philistin.

Ces commencements grossiers du règne de David prouvent que le peuple juif était encore aussi grossier que pauvre, et qu'il ne possédait pas encore une maison assez supportable pour y déposer l'objet de son culte avec quelque décence.

Nous convenons que ces commencements sont très grossiers. Nous avons remarqué que ceux de tous les peuples ont été les mêmes, et que Romulus et Thésée ne commencèrent pas plus magnifiquement. Ce serait une chose très curieuse de bien voir par quels degrés les Juifs parvinrent à former, comme les autres peuples, des villes, des citadelles, et à s'enrichir par le commerce et par le courtage. Les historiens ont toujours négligé ces ressorts du gouvernement, parcequ'ils ne les ont jamais connus; ils s'en sont tenus à quelques actions des chefs de la nation, et ont noyé ces actions, toujours ridiculement exagérées, dans des fatras de prodiges incroyables: c'est ce que dit positivement le lord Bolingbroke. Nous soumettons ces idées à ceux qui sont plus éclairés que lui et que nous.

Après cela, David battit les Philistins (chap. VIII, v. 1), et les humilia, et il affranchit le peuple d'Israël...

Et il défit aussi les Moabites; et les ayant vaincus, il les fit coucher par terre et mesurer avec des cordes. Une mesure de corde était pour la mort, et une autre était pour la vie; et Moab fut asservi au tribut...

David défit aussi Adarézer, roi de Soba en Syrie. Il lui prit sept cents cavaliers et vingt mille hommes de pied. Il coupa les jarrets à tous les chevaux de chariots, et n'en réserva que pour cent chariots.

Les Syriens de Damas vinrent au secours d'Adarézer, roi de Soba, et David en tua vingt-deux mille... La Syrie entière lui paya tribut; il prit les armes d'or des officiers d'Adarézer, et les porta à Jérusalem...

On est bien étonné que David, après la conquête de Jérusalem, ait payé encore tribut aux Philistins, et qu'il ait fallu de nouvelles victoires pour affranchir les Juifs de ce tribut. Cela prouve que le peuple était encore un très petit peuple.

La manière dont David traite les Moabites ressemble à la fable qu'on a débitée sur Busiris, qui fesait mesurer ses captifs à la longueur de son lit. On leur coupait les membres qui débordaient, et on alongeait par des tortures les membres qui n'étaient pas assez longs. L'horrible cruauté de David fait de la peine à dom Calmet : « Cette exécution, « dit-il, fait frémir; mais les lois de la guerre, de « ces temps-là, permettaient de tuer les captifs. »

Nous osons dire à dom Calmet qu'il n'y avait point de lois de la guerre, que les Juifs en avaient moins qu'aucun peuple, et que chacun suivait ce que sa cruauté ou son intérêt lui dictait. On ne voit pas même que jamais des peuples ennemis des Juifs les aient traités avec une barbarie qui approche de la barbarie juive: car lorsque les Amalécites prirent la bourgade de Siceleg, où David avait laissé ses femmes et ses enfants, il est dit *qu'ils ne tuèrent personne*, ils ne mesurèrent point les captifs avec des cordes, et ne firent point périr dans les supplices ceux dont les corps ne s'ajustaient pas avec cette mesure.

Plusieurs savants nient formellement ces vic-

toires de David en Syrie et jusqu'à l'Euphrate. Ils disent qu'il n'en est fait aucune mention dans les histoires; que si David avait étendu sa domination jusqu'à l'Euphrate, il eût été un des plus grands souverains de la terre. Ils regardent comme une exagération insoutenable ces prétendues conquêtes du chef d'une petite nation, maîtresse d'une seule ville qui n'était pas même encore bâtie.

Comme nous n'avons que des Juifs qui aient écrit l'histoire juive, et que les historiens orientaux qui auraient pu nous instruire sont perdus, nous ne pouvons décider sur cette question. Il n'est pas improbable que David ait fait quelques courses jusqu'auprès de Damas.

Et en revenant de Syrie il tailla en pièces dix-huit mille hommes dans la vallée des Salines... et les enfants de David étaient prêtres...

Des commentateurs que Calmet a suivis prétendent que *prêtres* signifie *princes*. Il est plus probable que David voulut joindre dans sa maison le sacerdoce avec l'empire; rien n'est plus politique. Au reste, ces mots *étaient prêtres* n'ont aucun rapport avec ce qui précède et ce qui suit: c'est une marque assez commune de l'inspiration.

Cependant il arriva que David (chap. XI, v. 2), s'étant levé de son lit après midi, se promenait sur le toit de sa maison royale; et il vit une femme qui se lavait sur son toit vis-à-vis de lui. Or, cette femme était fort belle. Le roi

envoya donc savoir qui était cette femme, et on lui rapporta que c'était Bethsabée, fille d'Éliam, femme d'Urie l'Éthéen.

David l'envoya prendre par ses gens, et dès qu'elle fut venue, il coucha avec elle; après quoi, en se lavant, elle se sanctifia, se purifiant de son impureté...

Et après que David eut fait tuer Urie, la femme d'Urie, ayant appris que son mari était mort, le pleura... Et après qu'elle eut pleuré, David la prit grosse de lui dans sa maison, et l'épousa.

L'aventure de Bethsabée est assez connue, et n'a pas besoin de long commentaire. Nous remarquerons que la maison d'Urie devait être très voisine de la maison de David, puisqu'il voyait de son toit Bethsabée se baignant sur le sien. La maison royale était donc fort peu de chose, n'étant pas séparée des autres par des murailles élevées, par des tours et des fossés, selon l'usage.

Il est remarquable que l'écrivain sacré se sert du mot *sanctifier* pour exprimer que Bethsabée se lava après le coït. On était légalement impur chez les Juifs, quand on était malpropre. C'était un grand acte de religion de se laver; la négligence et la saleté étaient si particulières à ce peuple, que la loi l'obligeait à se laver souvent, et cela s'appelait se *sanctifier*.

Le mariage de Bethsabée, grosse de David, est déclaré nul par plusieurs rabbins et par plusieurs commentateurs. Parmi nous une femme adultère

ne peut épouser son amant, assassin de son mari, sans une dispense du pape: c'est ce qui a été décidé par le pape Célestin III. Nous ignorons si le pape peut en effet avoir un tel pouvoir; mais il est certain que chez aucune nation policée il n'est permis d'épouser la veuve de celui qu'on a assassiné.

Il y a une autre difficulté: si le mariage de David et de Bethsabée est nul, on ne peut donc dire que Jésus-Christ est descendant légitime de David, comme il est dit dans sa généalogie. Si on décide qu'il en descend légalement, on foule aux pieds la loi de toutes les nations: si le mariage de David et de Bethsabée n'est qu'un nouveau crime, Dieu est donc né de la source la plus impure. Pour échapper à ce triste dilemme, on a recours au repentir de David, qui a tout réparé. Mais en se repentant il a gardé la veuve d'Urie; donc, malgré son repentir, il a encore aggravé son crime: c'est une difficulté nouvelle. La volonté du Seigneur suffit pour calmer tous ces doutes qui s'élèvent dans les ames timorées. Tout ce que nous savons, c'est que nous ne devons être ni adultères, ni homicides, ni épouser les veuves des maris que nous aurions assassinés.

Le Seigneur envoya donc Nathan vers David... (ch. XII v. 1). Et Nathan lui dit: Tu as fait mourir Urie l'Éthéen, et tu lui as pris sa femme; c'est pourquoi le glaive ne sortira

jamais de ta maison dans toute l'éternité, parceque tu m'as méprisé et que tu as pris pour toi la femme d'Urie l'Éthéen... Je prendrai donc tes femmes à tes yeux, je les donnerai à un autre, et il dormira avec elles devant les yeux de ce soleil; car tu as fait la chose secrètement, et moi je la ferai ouvertement à la face d'Israël et à la face du soleil... Et David dit à Nathan: J'ai péché contre le Seigneur. Et Nathan dit à David: Ainsi Dieu a transféré ton péché, et tu ne mourras point...

On demande si le prophète Nathan, en parlant au prophète David de ses femmes et de ses concubines, avec lesquelles Absalon, son fils, coucha sur la terrasse du palais, lui parlait avant ou après cette aventure. Il nous semble que le discours de Nathan précède de quelques années l'affront que fit Absalon à son père David, en couchant avec toutes ses femmes l'une après l'autre sur la terrasse du palais.

Et l'enfant qu'il avait eu de Bethsabée étant mort, il consola Bethsabée, sa femme; il entra vers elle, et engendra un fils qu'il appela Salomon, et Dieu l'aima...

Les critiques prétendent que le Seigneur ne fut point fâché que David eût épousé la veuve d'Urie, puisqu'il aima tant Salomon, né de David et de cette veuve. Nathan a prévenu cette critique en disant que Dieu a transféré le péché de David. Ce fut le premier-né sur lequel le péché fut transporté; cet enfant mourut, et Dieu pardonna à son père: mais la menace de faire coucher toutes ses femmes

et toutes ses filles avec un autre sur la terrasse de sa maison subsista entièrement.

Or David assembla tout le peuple, et marcha contre Rabbath, et ayant combattu, il la prit. Il ôta de la tête du roi son diadème, qui pesait un talent d'or, avec des perles précieuses; et ce diadème fut mis sur la tête de David. Il rapporta aussi un très grand butin de la ville... Et s'étant fait amener tous les habitants, il les scia en deux (ch. XII, v. 31) avec des scies, et fit passer sur eux des chariots de fer; il découpa des corps avec des couteaux, et les jeta dans des fours à cuire la brique.

On prétend qu'un talent d'or pesait environ quatre-vingt-dix de nos livres de seize onces; il n'est guère possible qu'un homme ait porté un tel diadème; il aurait accablé Polyphème et Goliath. C'est là où Calmet pouvait dire encore que l'auteur sacré se permet quelques exagérations. Le diadème, d'ailleurs, n'était qu'un petit bandeau.

Il est à souhaiter que les inconcevables barbaries exercées sur les citoyens de Rabbath soient aussi une exagération. Il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'une cruauté si énorme et si réfléchie. M. Huet de Londres ne manque pas de la peindre avec les couleurs qu'elle semble mériter. Calmet dit « qu'il est à présumer que David ne « suivit que les lois communes de la guerre; que « l'Écriture ne reproche rien sur cela à David, et « qu'elle lui rend même le témoignage exprès que,

« hors le fait d'Urie, sa conduite a été irrépro-
« chable. » Cette excuse serait bonne dans l'histoire des tigres et des panthères. « Quel homme, « s'écrie M. Huet, s'il n'a pas le cœur d'un vrai « Juif, pourra trouver des expressions convenables « à une pareille horreur? » Est-ce là l'homme selon le cœur de Dieu? *bella, horrida bella!*

Nous croirions outrager la nature, si nous prétendions que Dieu agréa cette action affreuse de David; nous aimons mieux douter qu'elle ait été commise.

Immédiatement après, Amnon, fils de David, aima sa sœur appelée Thamar (ch. XIII, v. 1), sœur aussi d'Absalon, fils de David; et il l'aima si fort, qu'il en fut malade; car comme elle était vierge, il était difficile qu'il fît rien de malhonnête avec elle... Or Amnon avait un ami fort prudent, qui s'appelait Jonadab, et qui était propre neveu de David. Et Jonadab dit à Amnon: Pourquoi maigris-tu, fils de roi? que ne m'en dis-tu la cause? Amnon lui dit: C'est que j'aime ma sœur Thamar, sœur de mère de mon frère Absalon.

M. Huet s'exprime bien violemment sur cet inceste d'Amnon, et sur tous les crimes qui en résultèrent. « On ne sort, dit-il, d'une horreur que « pour en rencontrer une autre dans cette famille « de David. »

L'histoire profane rapporte des incestes qui ont quelque ressemblance avec celui d'Amnon; et il n'est pas à présumer que les uns aient été copiés

des autres; car, après tout, de pareilles impudicités n'ont été que trop communes chez toutes les nations. Mais ce qu'il y a ici d'étrange, c'est qu'Amnon confie sa passion criminelle à son cousin germain Jonadab. Il fallait que la famille de David fût bien dissolue pour qu'un de ses fils, qui pouvait avoir tant de concubines à son service, voulût absolument jouir de sa propre sœur, et que son cousin germain lui en facilitât les moyens.

Jonadab lui ayant donné conseil..., et Thamar étant venue chez son frère Amnon, qui était couché dans son lit... Amnon se saisit d'elle, et lui dit: Viens, couche avec moi, ma sœur. Elle lui répondit: Non, mon frère, ne me violente pas: cela n'est pas permis dans Israël; ne me fais pas de sottises; car je ne pourrais supporter cet opprobre, et tu passerais pour un fou dans Israël... Demande-moi plutôt au roi en mariage, et il ne refusera pas de me donner à toi...

Amnon ne voulut point se rendre à ses prières; étant plus fort qu'elle, il la renversa et coucha avec elle; et ensuite il conçut pour elle une si grande haine, que sa haine était plus grande que ne l'avait été son amour; et il lui dit: Lève-toi et va-t'en. Thamar lui dit: Le mal que tu me fais à présent est encore plus fort que le mal que tu m'as fait. Mais Amnon, ayant appelé un valet, lui dit: Chasse de ma chambre cette fille, et ferme la porte sur elle...

Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que Thamar dit à son frère: « Demande-moi en mariage, etc. » Le *Lévitique* défend expressément, au chapitre XVIII, de révéler la turpitude de sa

sœur. Mais quelques Juifs prétendent qu'il était permis d'épouser la sœur de père, et non pas de mère. C'était tout le contraire chez les Athéniens et chez les Égyptiens : ils ne pouvaient épouser que leur sœur de mère ; il en fut de même, dit-on, chez les Perses.

Il fallait bien que les Hébreux fussent dans l'usage d'épouser leurs sœurs, puisque Abraham dit à deux rois qu'il avait épousé la sienne. Il se peut que plusieurs Juifs aient fait depuis comme le père des croyants disait qu'il avait fait. Le chapitre XVIII du *Lévitique*, après tout, ne défend que de révéler la turpitude de sa sœur; mais quand il y a mariage il n'y a plus turpitude. Le *Lévitique* pouvait très bien avoir été absolument inconnu des Juifs pendant leurs sept servitudes, et ce peuple, qui n'avait pas de quoi aiguiser ses serpettes, et qui n'avait eu si long-temps ni feu ni lieu, pouvait fort bien n'avoir point de libraire, puisqu'on ne trouva que long-temps après le *Pentateuque* sous le melch Josias.

Absalon, fils de David, ne parla à son frère Amnon de cet outrage ni en bien ni en mal; mais il le haïssait beaucoup, parcequ'il avait violé sa sœur Thamar...

Et il donna ordre à ses valets que, dès qu'ils verraient Amnon pris de vin dans un festin, ils l'assassinassent en gens de cœur... Les valets firent à Amnon ce qu'Absalon leur avait commandé, et aussitôt tous les enfants du roi s'enfuirent chacun sur sa mule.

C'est une grande impureté de coucher avec sa sœur; c'est une extrême brutalité de la renvoyer ensuite avec outrage: mais c'est sans doute un crime encore beaucoup plus grand d'assassiner son frère dans un festin. Il est triste de ne voir que des forfaits dans toute l'histoire de Saül et de David.

Tous les frères d'Absalon, témoins de ce fratricide, sortent de table et montent sur leurs mules, comme s'ils craignaient d'être assassinés ainsi que leur frère Amnon.

C'est la première fois qu'il est parlé de mulets dans l'histoire juive. Tous les princes d'Israël, avant ce temps, sont montés sur des ânes. Le père Calmet dit que « les mulets de Syrie ne sont pas « produits de l'accouplement d'un âne et d'une « jument, et qu'ils sont engendrés d'un mulet et « d'une mule. » Il cite Aristote; « mais il vaudrait « mieux, sur cette affaire, consulter un bon mu- « letier. » Nous avons vu plusieurs voyageurs qui assurent qu'Aristote s'est trompé, et qu'il a trompé Calmet. Il n'y a point de naturaliste aujourd'hui qui croie aux prétendues races de mulets.

Un bourriquet fait un beau mulet à une cavale; la nature s'arrête là, et le mulet n'a pas le pouvoir d'engendrer. Pourquoi donc la nature lui a-t-elle donné l'instrument de la génération? On dit qu'elle ne fait rien en vain; cependant l'instrument d'un

mulet devient la chose du monde la plus vaine: il en est des parties du mulet comme des mamelles des hommes; ces mamelles sont très inutiles, et ne servent qu'à figurer.

(Ch. XIV, v. 25.) Or il n'y avait point d'homme dans tout Israël plus beau qu'Absalon; il n'avait pas le moindre défaut depuis les pieds jusqu'à la tête; et lorsqu'il tondait ses cheveux, qu'il ne tondait qu'un fois l'an, parceque le poids de ses cheveux l'embarrassait, le poids de ses cheveux était de deux cents sicles...

Absalon demeura deux ans à Jérusalem sans voir la face du roi... Ensuite il fit dire à Joab de venir le trouver, pour le prier de le remettre entièrement dans les bonnes graces du roi son père; mais Joab ne voulut pas venir chez Absalon...; et étant mandé une seconde fois, il refusa encore de venir... Absalon dit alors à ses gens: Vous savez que Joab a un champ d'orge auprès de mon champ; allez, et mettez-y le feu... Et les gens d'Absalon brûlèrent la moisson de Joab... Joab alla trouver Absalon dans sa maison, et lui dit: Pourquoi tes valets ont-ils mis le feu à mon orge? Absalon répondit à Joab: Je t'ai fait prier de me venir voir, afin de me raccommoder avec le roi; je t'en prie, fais-moi voir la face du roi, et s'il se souvient encore de mon iniquité, qu'il me tue.

M. Huet dit que cette conduite d'Absalon avec Joab est moins horrible que tout le reste, mais qu'elle est excessivement ridicule; que jamais on ne s'est avisé de brûler les orges d'un général d'armée, d'un secrétaire d'état, pour avoir une conversation avec lui; que ce n'est pas là le moyen

d'avoir des audiences. Il va jusqu'à la raillerie: il dit que le capitaine Joab ne fit pas ses orges avec Absalon. Cette plaisanterie est froide; il ne faut pas tourner la sainte Écriture en raillerie.

Joab alla donc parler au roi, qui appela Absalon; et Absalon s'étant prosterné, le roi le baisa...

(Ch. XV, v. 1.) Ensuite Absalon se fit faire des chariots; il assembla des cavaliers, et cinquante hommes qui marchaient devant lui... Et il fit une grande conjuration, et le peuple s'attroupa auprès d'Absalon...

Et quarante ans après, Absalon dit à David: Il faut que j'aille à Hébron, pour accomplir un vœu que j'ai voué au Seigneur dans Hébron. Et David dit à Absalon: Va-t'en en paix. Et Absalon s'en alla dans Hébron; et Absalon fit publier dans tout Israël, au son de la trompette, qu'il régnait dans Hébron.

David dit à ses officiers qui étaient avec lui à Jérusalem: Allons, enfuyons-nous vite, hâtons-nous de sortir, de peur qu'on ne nous frappe dans la bouche du glaive... Le roi David sortit donc avec tout son monde, en marchant avec ses pieds, laissant seulement dix de ses concubines pour garder la maison... Ainsi étant sorti avec ses pieds, suivi de tout Israël, il s'arrêta loin de sa maison, et tous ses officiers marchaient auprès de lui; et les troupes des Céréthins, des Phélétins, et six cents Géthéens, très courageux, marchaient à pied devant lui...

Le lord Bolingbroke raconte que le général Widers, qui s'était tant signalé à la fameuse bataille de Blenheim, entendant un jour son chapelain lire cet endroit de la *Bible*, lui arracha le livre, et lui dit: Par D... chapelain, voilà un grand poltron

et un grand misérable que ton David, de s'en aller pieds nus avec son beau régiment de Géthéens; par D..., j'aurais fait volte-face; jarni D..., j'aurais couru à ce coquin d'Absalon; mord..., je l'aurais fait pendre au premier poirier.

Le discours et les jurements de ce Widers sont d'un soldat; mais il avait raison dans le fond, quoique ses paroles soient fort irrévérencieuses.

Tout le peuple pleurait à haute voix; et le roi passa le torrent de Cédron; et tout le peuple s'en allait dans le désert...

Après que David fut monté au haut du mont (ch. XVI, v. 1), Siba, intendant de la maison de Miphiboseth, petit-fils de Saül, vint au-devant de lui avec deux ânes chargés de deux cents pains, de cent cabas de figues, de cent paquets de raisins secs, et d'une peau de bouc pleine de vin. Le roi lui dit: Où est Miphiboseth, le fils de votre ancien maître Jonathas? Siba répondit au roi: Miphiboseth est resté dans Jérusalem, disant: Aujourd'hui Israël me rendra le royaume de mon père. Le roi dit à Siba: Eh bien! je te donne tous les biens de Miphiboseth...

Or, le roi David étant venu jusqu'à Bahurim, il sortit un homme de la maison de Saül, nommé Séméi, qui le maudit et lui jeta des pierres et à tous ses gens, pendant que tout le peuple et tous les guerriers marchaient à côté du roi à droite et à gauche... Et il maudissait le roi, en lui disant: Va-t'en, homme de sang, va-t'en, homme de Bélial.

Si l'auteur sacré n'avait été qu'un écrivain ordinaire, il aurait détaillé la rébellion d'Absalon; il aurait dit quelles étaient les forces de ce prince; il nous aurait appris pourquoi David, ce grand

guerrier, s'enfuit de Jérusalem avant que son fils y fût arrivé. Jérusalem était-elle fortifiée, ne l'était-elle pas? Comment tout le peuple qui suit David ne fait-il pas résistance? Est-il possible qu'un homme aussi impitoyable que David, qui vient de scier en deux, d'écraser sous des herses, de brûler dans des fours ses ennemis vaincus, s'enfuie de sa capitale en pleurant comme un sot enfant, sans faire la moindre tentative pour réprimer un fils criminel? Comment, étant accompagné de tant d'hommes d'armes, et de tous les habitants de Jérusalem, ce Séméi lui jeta-t-il des pierres impunément tout le long du chemin?

C'est sur de telles incompatibilités que les Tilladet, les Leclerc, les Astruc, ont pensé que nous n'avons que des extraits informes des livres juifs. Les auteurs de ces extraits écrivaient pour des Juifs qui étaient au fait des affaires; ils ne savaient pas que leurs livres seraient lus un jour par des Bretons et par des Gaulois.

A l'égard de ce pauvre Miphiboseth, fils de Jonathas, fils de Saül, comment ce boiteux espérait-il de régner? Comment David, qui n'a plus rien, qui ne peut plus disposer de rien, donne-t-il tout le bien du prince Miphiboseth à son domestique Siba? Fréret dit que si ce prince Miphiboseth avait un intendant (ce qui est difficile à croire), cet intendant se serait emparé du bien

de son maître sans attendre la permission du roi David.

Cependant Absalon entra dans Jérusalem avec tout le peuple de son parti, et accompagné de son conseiller Achitopel... Et Achitopel dit à Absalon : Crois-moi, entre dans toutes les concubines de ton père, qu'il a laissées pour la garde de sa maison, afin que, quand tous les Israélites sauront que tu as ainsi déshonoré ton père, ils en soient plus fortement attachés à toi. Absalon fit donc tendre (chap. XVI, v. 22) un tabernacle sur le toit de la maison, et entra dans toutes les concubines de son père devant tout Israël.

Les critiques disent que ce n'est pas un moyen bien sûr de s'attacher tout un peuple, que de commettre en public une chose si indécente.

Les incrédules refusent de croire qu'Absalon, tout jeune qu'il était, ait pu consommer l'acte avec dix femmes devant tout le peuple; mais le texte ne dit pas qu'Absalon ait commis ces dix incestes tout de suite; il est naturel qu'il ait mis quelque intervalle à sa lubricité.

Les mauvais plaisants sont inépuisables en railleries sur ces prouesses du bel Absalon : ils disent que, depuis Hercule, on ne vit jamais un plus beau fait d'armes. Nous ne répèterons pas leurs sarcasmes et leurs prétendus bons mots qui alarmeraient la pudeur autant que les dix incestes consécutifs d'Absalon.

Les sages se contentent de gémir sur les barba-

ries de David, sur son adultère avec Bethsabée, sur son mariage infame avec elle, sur la lâcheté qu'il montre en fuyant pieds nus, quand il peut combattre, sur l'inceste de son fils Amnon, sur les dix incestes de son fils Absalon, sur tant d'atrocités et de turpitudes, sur toutes les horribles abominations des règnes du melch Saül et du melch David.

Or, du temps de David (ch. XXI, v. 1), il arriva une famine qui dura trois ans. David consulta l'oracle du Seigneur, et le Seigneur dit: C'est à cause de Saül et de sa maison sanguinaire, parcequ'il tua des Gabaonites. Le roi ayant fait appeler des Gabaonites leur rapporta l'oracle... Or les Gabaonites n'étaient point des Israélites, ils étaient des restes des Amorrhéens, et les Israélites avaient autrefois juré la paix avec eux, et Saül voulut les détruire dans son zèle, comme pour servir les enfants d'Israël et de Juda...

David dit donc aux Gabaonites: Que ferai-je pour vous? comment vous apaiserai-je, afin que vous bénissiez l'héritage du Seigneur? Ils lui répondirent: Nous devons détruire la race de celui qui nous opprima injustement, de façon qu'il ne reste pas un seul homme de la race de Saül dans toutes les terres d'Israël.

Ce passage a fort embarrassé tous les commentateurs. Il n'est dit en aucun endroit de la sainte Écriture que Saül eût fait le moindre tort aux Gabaonites; au contraire il était lui-même un des habitants de Gabaa; et il est naturel qu'il ait favo-

risé ses compatriotes, quoiqu'ils ne fussent pas Juifs.

Quant à la famine qui désola trois ans le pays du temps du melch David, rien ne fut si commun dans ce pays qu'une famine. Les livres saints parlent très souvent de famine; et quand Abraham vint en Palestine, il y trouva la famine.

On ne sort point de surprise lorsque Dieu lui-même dit à David que cette famine n'est envoyée qu'à cause de Saül, qui était mort si long-temps auparavant, et parceque Saül avait eu de mauvaises intentions contre un peuple qui n'était pas le peuple de Dieu.

Donnez-nous sept enfants de Saül, afin que nous les fassions pendre au nom du Seigneur dans Gabaa; car Saül était de Gabaa, et il fut l'élu du Seigneur...; et le roi David leur dit: Je vous donnerai les sept enfants...; et il prit les deux enfants de Saül et de Respha, fille d'Aja, qui s'appelaient Armoni et Miphiboseth, et cinq fils que Michol, fille de Saül, avait eus de son mari Hadriel *...; et il mit ces sept enfants entre les mains des Gabaonites (chap. XXI, v. 9), qui les pendirent devant le Seigneur, et ils furent

* Dans l'hébreu comme dans la *Vulgate*, il y a très probablement ici confusion de noms, et Michol est mise pour Mérob. C'est cette dernière qui fut mariée par Saül à Hadriel le Molathite (*Rois*, I, 18). Michol, mariée d'abord à David, l'avait été ensuite a Phalti, fils de Laïs (*Rois*, I, 25), et point à Hadriel; au moins n'y en a-t-il aucune mention dans l'Écriture. David aurait donc donné à pendre les fils de sa belle-sœur, et non pas les fils de celle qui avait été sa femme.

pendus tous ensemble au commencement de la moisson des orges.

Le lord Bolingbroke, MM. Fréret et Huet, s'élèvent contre cette action avec une force qui fait trembler : ils décident que de tous les crimes de David celui-ci est le plus exécrable. David, dit M. Huet, cherche un infame prétexte pour détruire, par un supplice infame, toute la race de son roi et de son beau-père; il fait pendre jusqu'aux enfants que sa propre femme Michol eut d'un autre mari, lorsqu'il la répudia; il les livre, pour être pendus, entre les mains d'un petit peuple qui ne devait nullement être à craindre, puisqu'alors David est supposé être vainqueur de tous ses ennemis. Il y a dans cette action non seulement une barbarie qui ferait horreur aux sauvages, mais une lâcheté dont le plus vil de tous les hommes ne serait pas capable. A cette lâcheté et à cette fureur David joint encore le parjure; car il avait juré à Saül de ne jamais ôter la vie à aucun de ses enfants. Si, pour excuser ce parjure, on dit qu'il ne les pendit pas lui-même, mais qu'il les donna aux Gabaonites pour les pendre, cette excuse est aussi lâche que la conduite de David même, et ajoute encore un degré de scélératesse.

De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve dans toute cette histoire que l'assemblage de tous les crimes, de toutes les perfidies, de toutes les

infamies, au milieu de toutes les contradictions.

Ces reproches sanglants font dresser les cheveux à la tête. Le R. P. dom Calmet repousse ces invectives en disant « que David avait ordre de la « part de Dieu qu'il avait consulté, et que David « ne fut ici que l'exécuteur de la volonté de Dieu; » il cite Estius, Grotius, et les Antiquités de Flavius Josèphe.

Et la fureur du Seigneur (chap. XXIV, v. 1) se joignit à sa fureur contre les Israélites, et elle excita David contre eux, en lui disant: Va, dénombre Israël et Juda... Le roi dit donc à Joab, chef de son armée: Proméne-toi dans toutes les tribus d'Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabée: dénombre le peuple, afin que je sache son nombre... Et Joab ayant parcouru toute la terre pendant neuf mois et vingt jours, il donna au roi le dénombrement du peuple, et l'on trouva dans les tribus d'Israël huit cent mille hommes robustes tirant l'épée, et dans Juda cinq cent mille combattants... Le lendemain au matin, David s'étant levé, la parole de Dieu s'adressa au prophète Gad, lequel était le devin, le voyant de David... Dieu dit à Gad: Va, et parle ainsi à David: Voici ce que dit le Seigneur: De trois choses choisis-en une, afin que je te la fasse: ou tu auras la famine sur la terre pendant sept ans; ou tes ennemis te battront, et tu fuiras pendant trois mois; ou la peste sera dans ta terre pendant trois jours: délibère, et vois ce que tu veux que je dise à Dieu qui m'a envoyé.

Il y a beaucoup de choses importantes à remarquer dans cet article. D'abord le texte de la *Vulgate*

dit expressément que la fureur de Dieu redoublée inspira David, et le porta, par un ordre positif, à faire ce dénombrement, que Dieu punit ensuite par le fléau le plus destructif. C'est ce qui fournit un prétexte à tant d'incrédules de dire que Dieu est souvent représenté chez les Juifs comme ennemi du genre humain, et occupé de faire tomber les hommes dans le piége.

Secondement, le Seigneur a lui-même ordonné trois dénombrements dans le *Pentateuque*.

Troisièmement, rien n'est plus utile et plus sage, comme rien n'est plus difficile, que de faire le dénombrement exact d'une nation; et non seulement cette opération de David est très prudente, mais elle est sainte, puisqu'elle lui est ordonnée par la bouche de Dieu même.

Quatrièmement, tous les incrédules crient à l'exagération, à l'imposture, au ridicule, d'admettre à David treize cent mille soldats dans un si petit pays; ce qui ferait, en comptant seulement pour soldats le cinquième du peuple, six millions cinq cent mille ames, sans compter les Cananéens et les Philistins qui venaient tout récemment de livrer quatre batailles à David, et qui étaient répandus dans toute la Palestine.

Cinquièmement, le livre des *Paralipomènes*, qui contredit très souvent le livre des *Rois*, compte quinze cent soixante et dix mille soldats; ce qui

monterait à un nombre bien plus prodigieux encore et plus incroyable.

Les commentateurs succombent sous le poids de ces difficultés; et nous aussi. Nous ne pouvons que prier l'Esprit saint qu'il daigne nous éclairer.

Sixièmement, les critiques malintentionnés, comme Meslier, Boulanger et autres, pensent qu'il y a une affectation puérile, ridicule, indigne de la majesté de Dieu, d'envoyer le prophète Gad au prophète David, pour lui donner à choisir l'un des trois fléaux pendant sept ans, ou pendant trois mois, ou pendant trois jours. Ils trouvent dans cette cruauté une dérision, et je ne sais quel caractère de conte oriental qui ne devrait pas être dans un livre où l'on fait agir et parler Dieu à chaque page.

David dit à Gad: Je suis dans un grand embarras; mais il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu par la peste, que dans la main des hommes; car ses miséricordes sont grandes.

Aussitôt Dieu envoya la peste en Israël. Depuis le matin jusqu'au troisième jour, et depuis Dan jusqu'à Bersabée, il mourut du peuple soixante et dix mille mâles.

Et comme l'ange du Seigneur étendait encore sa main sur Jérusalem pour la perdre, le Seigneur eut pitié de l'affliction, et il dit à l'ange qui frappait: C'est assez; à présent arrête la main. Or l'ange du Seigneur était alors tout vis-à-vis d'Areuna le Jébuséen...; et David, voyant l'ange qui frappait toujours le peuple, dit au Seigneur: C'est moi qui ai péché: j'ai agi injustement; ces gens, qui sont des

brebis, qu'ont-ils fait? Je te prie que ta main se tourne contre moi et contre la maison de mon père.

Alors Gad vint à David, et lui dit: Monte, et dresse un autel dans l'aire d'Areuna le Jébuséen.

Une peste qui extermine en trois jours soixante et dix mille mâles, *viros*, doit avoir tué aussi soixante et dix mille femelles. Il paraît affreux aux critiques que Dieu tue cent quarante mille personnes de son peuple chéri, auquel il se communique tous les jours, avec lequel il vit familièrement; et cela parceque David a obéi à l'ordre de Dieu même, et a fait la chose du monde la plus sage.

Ils trouvent encore mauvais que l'arche du Seigneur soit dans la grange d'un étranger. David, selon eux, devait au moins la loger dans sa maison.

Enfin M. Fréret pense que l'auteur sacré imite visiblement Homère, quand le Seigneur arrête la main de l'ange exterminateur. Selon lui, il est très probable que l'auteur, qu'il croit être Esdras, avait entendu parler d'Homère. En effet Homère, dans son premier chant de l'Iliade, peint Apollon descendant des sommets de l'Olympe, armé de son carquois, et lançant ses flèches sur les Grecs, contre lesquels il était irrité.

Nous ne sommes pas de l'avis de M. Fréret. Nous pensons qu'Esdras lui-même ne connut ja-

mais les Grecs, et que jusqu'au temps d'Alexandre il n'y eut jamais le moindre commerce entre la Gréce et la Palestine. Ce n'est pas que quelque Juif ne pût, dès le siècle d'Esdras, aller exercer le courtage dans Corinthe et dans Athènes; mais les gens de cette espèce ne composaient pas l'histoire des Israélites.

Pour les autres objections, il faut avouer que Calmet y répond trop faiblement.

Nous ne croyons pas que le choix des trois fléaux soit puéril: au contraire, cette rigueur nous semble terrible. Mais qui peut juger les jugements de Dieu!

ROIS.

LIVRE III.

Or le roi David avait vieilli (chap. 1er, v. 1), ayant beaucoup de jours; et quoiqu'on le couvrît de plusieurs robes, il ne se réchauffait point. Ses officiers dirent donc: Allons chercher une jeune fille pour le seigneur notre roi, et qu'elle reste devant le roi, et qu'elle le caresse, et qu'elle dorme avec le seigneur notre roi; et ayant trouvé Abisag de Sunam, qui était très belle, ils l'amenèrent au roi, et elle coucha avec le roi, et elle le caressait, et le roi ne fornica pas avec elle.

Le R. P. dom Calmet observe qu'une jeune fille fort belle est très propre à ranimer un homme de soixante et dix ans; c'était alors l'âge de David. Il dit qu'un médecin juif conseilla à l'empereur Frédéric Barberousse de coucher avec de jeunes garçons et de les mettre sur sa poitrine. Mais on ne peut pas toute la nuit tenir sur sa poitrine un jeune garçon. On emploie, ajoute-t-il, de petits chiens au même usage. Il faut que Salomon crût que son père avait mis la belle Abisag à un autre usage, puisqu'il fit assassiner (comme nous le verrons) son frère aîné Adonias, pour lui avoir demandé Abisag en mariage, comme s'il avait voulu épouser la veuve ou la concubine de son père.

Cependant Adonias, fils de David, disait: Ce sera moi qui régnerai... Il avait dans son parti Joab le général des armées, et Abiathar le grand-prêtre; mais un autre grand-prêtre, nommé Sadoc, et le capitaine Banaias, et le prophète Nathan et Séméi, n'étaient pas pour Adonias...

Ce prince donna un grand festin à tous ses frères et aux principaux de Juda; mais il n'invita ni son frère Salomon, ni le prophète Nathan, ni Banaias, ni les autres prêtres.

Alors Nathan dit à Bethsabée, mère de Salomon: N'avez-vous pas ouï dire qu'Adonias s'est déja fait roi, et que notre seigneur David n'en sait rien? Allez vite vous présenter au roi David... Pendant que vous lui parlerez, je surviendrai après vous, et je confirmerai tout ce que vous aurez dit...

M. Huet ne passe pas sous silence cette intrigue de cour; il s'élève violemment contre elle. On ne voit point, dit-il, le Seigneur ordonner d'abord que l'on verse de l'huile sur la tête de Salomon, et qu'il soit oint et christ; tout se fait ici par cabales. L'ordre de la succession n'était pas encore bien établi chez les Juifs: mais il était naturel que le fils aîné succédât à son père, d'autant plus qu'il n'était point né d'une femme adultère, comme Salomon. L'auteur sacré ne présente pas Nathan comme un prophète inspiré de Dieu dans cette occasion, mais comme un homme qui est à la tête d'un parti, qui fait une brigue avec Bethsabée pour ravir la couronne à l'aîné, et qui emploie le mensonge pour parvenir à ses fins; car il accuse Adonias de s'être fait roi; et ce prince avait

dit seulement : J'espère d'être roi ; son droit était reconnu par les deux principales têtes du royaume, un grand-prêtre et un général d'armée. C'est une chose étonnante qu'il y ait deux grands-prêtres à-la-fois. La loi en cela était violée ; et deux grands-prêtres opposés l'un à l'autre devaient nécessairement exciter des troubles.

M. Huet excuse un peu David, qui était affaibli par l'âge ; mais il ne pardonne ni à Salomon ni à Bethsabée, encore moins au prophète Nathan, auquel il donne les épithètes les plus injurieuses. Nous ne pouvons nous empêcher de voir qu'il y avait en effet une grande cabale pour Salomon contre Adonias ; mais enfin le doigt de Dieu est par-tout : il se sert des moyens humains comme des plus divins.

... Le roi David dit : Faites-moi venir le prophète Sadoc, le prophète Nathan, et le capitaine Banaias ; prenez avec vous mes officiers ; mettez mon fils Salomon sur ma mule, chantez avec la trompette, et vous direz : Vive le roi Salomon !...

Les convives d'Adonias se levèrent de table, et chacun s'en alla de son côté, et Adonias alla se réfugier à la corne de l'autel...

(Chap. II, v. 1.) Or, la mort de David approchant, il recommanda à Salomon, en lui disant : Tu sais ce qu'a fait autrefois Joab, qui mit du sang autour de ses reins, et dans les souliers qu'il avait aux pieds. Tu ne permettras pas que ses cheveux blancs descendent en paix au tombeau ; je compte sur ta sagesse... J'ai juré à Séméi que je ne le ferais

point périr par le glaive; mais tu es sage, tu sauras ce qu'il faut faire; ne permets pas que ses cheveux blancs descendent dans la fosse autrement que par une mort sanglante; et David s'endormit avec ses pères.

M. Huet dit, sans détour, que David meurt comme il a vécu. Il a l'horrible ingratitude d'ordonner qu'on tue son général d'armée auquel il devait sa couronne. Il se parjure avec Séméi, après lui avoir fait serment de ne jamais attenter à sa vie. Enfin il est assassin et perfide jusque sur les bords du tombeau.

Le R. P. dom Calmet justifie David par ces paroles remarquables : « David avait reçu de grands services de Joab, et l'impunité qu'il lui avait accordée pendant si long-temps était une espèce de récompense de ses longs travaux : mais cette considération ne dispensait pas David de l'obligation de punir le crime et d'exercer la justice contre Joab. Enfin les raisons de reconnaissance ne subsistaient pas à l'égard de Salomon; et ce prince avait un motif particulier de faire mourir Joab, qui est, qu'il avait conspiré de donner le royaume à Adonias, à son exclusion. »

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le commentateur qui avait entrepris de continuer cet ouvrage s'est arrêté ici, ayant été appelé à la cour d'un grand prince pour être son aumônier. Un troi-

sième commentateur s'est présenté, et a continué avec la même érudition et la même impartialité, mais avec trop de véhémence peut-être, et trop de hardiesse.

Salomon prit possession du trône de son père, et affermit son règne... Adonias alla implorer la protection de sa belle-mère Bethsabée, et lui dit: Vous savez que le règne m'appartenait comme à l'aîné, et que, de plus, tout Israël m'avait choisi pour roi; mais mon royaume a été transporté à mon frère, et le Seigneur l'a constitué ainsi: je ne demande qu'une grace; le roi Salomon ne vous refusera rien; je vous prie qu'il me laisse épouser Abisag la Sunamite... Bethsabée dit donc à Salomon son fils: Je te prie, donne pour femme Abisag la Sunamite à ton frère Adonias. Le roi Salomon répondit à sa mère: Pourquoi demandes-tu Abisag la Sunamite pour Adonias? Demande donc aussi le royaume; car il est mon frère aîné, et il a pour lui Abiathar le grand-prêtre, et le capitaine Joab... Salomon jura donc (chap. II, v. 23 et 24) par Dieu.... disant: Je jure par Dieu, qui m'a mis sur le trône de David mon père, qu'aujourd'hui Adonias mon frère sera mis à mort; et le roi Salomon envoya le capitaine Banaias, fils de Joïada, qui assassina Adonias, et il mourut... Cette nouvelle étant venue au capitaine Joab, qui était attaché au prince Adonias, il s'enfuit dans le tabernacle du Seigneur, et embrassa la corne de l'autel... On vint dire au roi Salomon que Joab s'était réfugié dans le tabernacle de Dieu, et qu'il s'y tenait à l'autel; et le roi Salomon envoya aussitôt le capitaine Banaias, fils de Joïada, disant: Cours vite, va tuer Joab..... Banaias alla donc au tabernacle de Dieu, et dit à Joab: Sors d'ici, que je te tue. Joab lui répondit: Je ne sortirai point; je mourrai ici... Le capitaine Banaias alla rapporter la chose au roi. Le roi lui répondit: Fais comme je t'ai dit, assassine Joab et l'enterre, et je ne serai point responsable,

ni moi, ni la maison de mon père, du sang innocent répandu par Joab; que le Seigneur donne une paix éternelle à David, à sa semence, à sa maison, et à son trône... Donc le capitaine Banaias, fils de Joïada, retourna vers Joab, et l'assassina à l'autel, et il enterra Joab en sa maison dans le désert.

En tâchant de suivre mes deux prédécesseurs, j'observe d'abord que cette histoire n'a rien de commun ni avec nos saints dogmes, ni avec la foi, ni avec la charité. Le jeune Adonias demande à son frère puîné, devenu roi par la brigue de Bethsabée et du prophète Nathan, une seule grace, qui ne tire à aucune conséquence : il veut, pour tout dédommagement du royaume qu'il a perdu, une jeune fille, une servante, qui réchauffait son vieux père; il est si simple et de si bonne foi, qu'il implore, pour obtenir cette fille, la protection de la mère de Salomon, de cette même Bethsabée qui lui a fait perdre la couronne; et, pour toute réponse, le sage Salomon jure par Dieu qu'il fera assassiner son frère Adonias; et sur-le-champ, sans consulter personne, il commande au capitaine Banaias d'aller tuer ce malheureux prince. Est-ce là l'histoire du peuple de Dieu? Est-ce là l'histoire du sérail du grand Turc? Est-ce celle des voleurs de grands chemins?

Si l'on peut ajouter un crime nouveau aux scélératesses par lesquelles Salomon commence son

règne, il y ajoute un sacrilége. Le capitaine Banaias lui rapporte que Joab implore la miséricorde de Dieu dans le tabernacle, et qu'il embrasse la corne de l'autel. Cet officier n'ose commettre un assassinat dans un lieu si saint. Salomon n'en est point touché; il ordonne au capitaine de massacrer Joab à l'autel même. S'il est quelque chose d'étrange après tant d'horreurs, c'est que Dieu qui a fait périr cinquante mille hommes de la populace, et soixante et dix hommes du peuple, pour avoir regardé son arche, ne venge point ce coffre sacré, sur lequel on a égorgé le plus grand capitaine des Juifs, à qui David devait sa couronne.

Le roi envoya aussi vers Séméi, et lui dit: Bâtis-toi une maison dans Jérusalem, et n'en sors point pour aller d'un côté ni d'un autre; si tu en sors jamais, et si tu passes le torrent de Cédron, je te ferai tuer au même jour.

Séméi dit au roi: Cet ordre est très juste. Mais, au bout de trois ans, il arriva que les esclaves de Séméi s'enfuirent vers Achis, roi de Geth. Séméi fit aussitôt sangler son âne, et s'en alla vers Achis à Geth pour redemander ses esclaves, et les ramena de Geth...

Et Salomon, en ayant été averti, commanda à Banaias, fils de Joïada, d'aller tuer Séméi; et le capitaine Banaias y alla sur-le-champ, et il assassina Séméi, qui mourut...

A peine Salomon, cruel fils de l'infame Bethsabée, s'est-il signalé par l'assassinat, par le sacrilége et par le fratricide, qu'il tend un piége à ce

Séméi, conseiller d'état du roi son père. Il attend que ce pauvre vieillard ait sellé son âne pour aller redemander son bien, et qu'il ait passé le torrent de Cédron, pour le faire tuer sous couleur de justice. Qu'on lise l'histoire de Caligula et de Néron, et qu'on voie si ces monstres ont commencé ainsi leur règne par de tels crimes. On dit que Dieu punit Salomon pour avoir offert de l'encens aux dieux de ses femmes et de ses maîtresses; et moi j'ose croire que s'il fut enfin puni, ce fut pour ses assassinats.

Cependant le Seigneur apparut (chap. III, v. 5) à Salomon, en songe, disant: Demande ce que tu veux que je te donne... Et Salomon dit au Seigneur: Je te prie de me donner un cœur docile, afin que je puisse juger ton peuple, et discerner entre le bon et le mauvais; car qui pourra juger ce peuple, qui est fort nombreux?

..... Et Dieu lui dit dans ce songe: Parceque tu as demandé cette parole, et que tu n'as pas requis longues années, ni richesses, ni la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé sagesse pour discerner justice, je ferai selon ton discours; je te donne un cœur intelligent, de sorte que jamais homme, ni avant toi, ni après toi, n'aura été semblable à toi. Mais je te donnerai en outre richesses et gloire que tu n'as point demandées; de sorte que nul ne sera semblable à toi en gloire et en richesses. Salomon se réveilla; et il vit que c'était un songe.

C'est cependant immédiatement après cette foule de crimes que Dieu parle à Salomon. Dieu venir continuellement sur la terre pour s'entre-

tenir avec des Juifs! mais passons. Cette fois-ci Dieu n'apparait à Salomon que dans un rêve: comment l'a-t-on su? il le dit donc à quelque autre Juif; et c'est sur la foi de cet autre Juif qu'un scribe juif a écrit cette histoire singulière! histoire fondée sur un rêve, comme toutes les aventures de Joseph et du pharaon sont fondées sur des rêves!

S'il se pouvait qu'un ministre du Dieu suprême fût descendu du haut des cieux pour dire à Salomon devant tout le peuple: « Demande à Dieu « ce que tu veux, il te l'accordera, » que Salomon lui eût demandé la sagesse, et que Dieu, en la lui donnant, y eût ajouté les trésors et la puissance, ce serait un très bel apologue: mais le rêve gâte tout.

Salomon avait donc sous sa domination (chap. IV, v. 21) tous les royaumes depuis l'Euphrate jusqu'aux Philistins et à la terre d'Égypte. Et il y avait pour la nourriture de Salomon, chaque jour, trente muids de fleur de farine, et soixante muids de farine commune, dix gros bœufs engraissés, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, et grande quantité de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages, et d'oiseaux de toute espèce; car il avait tout le pays au-delà du fleuve d'Euphrate depuis Taphsa jusqu'à Gaza.

Je dirai hardiment que jamais Salomon, ni aucun prince juif, n'eut tous ces royaumes. Je ne ménage point le mensonge, comme ont fait mes deux prédécesseurs; mon indignation ne me per-

met pas cette lâche complaisance. Qui jamais avait entendu dire que des Juifs aient régné de l'Euphrate à la Méditerranée? Il est vrai que le brigandage leur valut un petit pays au milieu des rochers et des cavernes de la Palestine, depuis le désert de Bersabée jusqu'à Dan (voyez la lettre de saint Jérôme); mais il n'est point dit que jamais Salomon ait conquis par la guerre une lieue de terrain. Le roi d'Égypte possédait de grands domaines dans la Palestine; plusieurs cantons cananéens n'obéissaient pas à Salomon: où est donc cette prétendue puissance?

Ce pauvre Calmet, copiste de toutes les fadaises qu'on a compilées avant lui, a beau nous dire que les rois de Babylone nourrissaient tous leurs officiers; un roi juif était auprès d'un roi de Babylone, ce qu'était le roi de Corse Théodore en comparaison d'un roi d'Espagne, ou le roi d'Ivetot vis-à-vis un roi de France. Quatre-vingt-dix muids de farine et trente bœufs par jour! en vérité cela ressemble aux cinq cents aunes de drap employées pour la braguette de la culotte de Gargantua.

Et Salomon avait (chap. IV, v. 26) quarante mille écuries pour les chevaux de ses chars, et douze mille chevaux de selle... Et la sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les Orientaux et de tous les Égyptiens; il était plus sage què tous les hommes, plus sage qu'Éthan Ezrahite, et que Héman, et que Chalcol, et que Dorda.

Salomon composa trois mille paraboles, et il fit mille et cinq cantiques...

Les quarante mille écuries de Salomon valent mieux encore que les quatre-vingt-dix muids de farine. Au reste, les commentateurs permettent de prendre quarante mille juments, au lieu de quarante mille écuries. On peut choisir.

Je ne sais point qui étaient ce Dorda et ce Chalcol; et personne ne le sait: mais pour les trois mille paraboles, et les mille cinq cantiques, il nous en reste quelques uns qu'on attribue à ce Salomon. Flavius Josèphe, ce transfuge juif, ce hâbleur épargné par Vespasien, dit que Salomon composa trois mille volumes de paraboles; et la mauvaise traduction dite des *Septante* attribue à Salomon cinq mille odes. Plût à Dieu qu'il eût toujours fait des odes hébraïques au lieu d'assassiner son frère!

Hiram, roi de Tyr (chap. v, v. 1), envoya ses serviteurs vers Salomon, ayant appris qu'il avait été oint et christ à la place de son père. Et Salomon envoya aussi à Hiram, disant: J'ai dessein de bâtir un temple au nom de mon Dieu Adonaï, comme Adonaï l'avait dit à mon père; commande donc à tes serviteurs qu'ils coupent pour moi des cèdres du Liban; car tu sais que je n'ai pas un seul homme parmi mon peuple qui puisse couper du bois comme les Sidoniens... Hiram donna donc à Salomon des bois de cèdre et de sapin; et Salomon donna à Hiram, pour la nourriture de sa maison, vingt mille muids de froment par année, et vingt mille muids d'huile très pure chaque année...

L'historien juif Flavius Josèphe n'est pas d'accord avec l'écrivain que nous commentons sur les mesures de vin et d'huile; mais il affirme que les lettres de Salomon et d'Hiram existaient encore de son temps. Serait-il possible que les archives tyriennes eussent subsisté après la destruction de Tyr par Alexandre, et les Juifs après la ruine du temple sous Nabuchodonosor!

Le roi Salomon choisit dans Israël trente mille ouvriers..., soixante et dix mille manœuvres et portefaix, quatre-vingt mille tailleurs de pierre, et trois mille trois cents intendants des ouvrages....

Tout ce détail semble terriblement exagéré. Cent quatre-vingt-trois mille trois cents hommes employés aux seuls préparatifs d'un temple qui ne devait avoir que quatre-vingt-onze pieds de face révoltent quiconque a la plus légère connaissance de l'architecture. Cinquante ouvriers bâtissent en Angleterre une belle maison de cette dimension en six mois. Au reste, les mesures du livre des *Rois,* des *Paralipomènes,* d'Ézéchiel et de Josèphe, ne s'accordent pas, et cette différence entre les trois auteurs est assez extraordinaire.

Or on commença à bâtir le temple du Seigneur (ch. VI, v. 1), quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Égypte.

Les auteurs ne s'accordent pas davantage sur

la chronologie de ce temple. Les prétendus *Septante* le disent bâti quatre cent quarante ans après la fuite d'Égypte; Josèphe, cinq cent quatre-vingt-douze ans; et parmi les modernes on trouve vingt opinions différentes : cette question n'est d'aucune importance; mais dans un livre sacré l'exactitude ne nuirait pas.

Or cette maison, que le roi Salomon bâtit au Seigneur, avait soixante coudées en longueur, vingt coudées en largeur, et trente coudées en hauteur...

Et il fit au temple des fenêtres de côté; et il fit sur la muraille du temple des échafauds tout autour; et l'échafaud d'en bas avait cinq coudées de large, et celui du milieu avait six coudées de large, et le troisième échafaud avait sept coudées de large..... et il plaça des poutres tout autour, afin qu'ils ne touchassent pas à la muraille..... et il fit un étage sur toute la maison, qui avait cinq coudées de hauteur. Il fit l'oracle au milieu du temple, en la partie la plus intérieure, pour y mettre le coffre du pacte. L'oracle avait vingt coudées de long, vingt de large, et vingt de haut. Il fit, dans l'oracle, des chérubins de bois d'olivier, qui avaient dix coudées de haut; une aile de chérubin avait cinq coudées de longueur, et l'autre avait aussi cinq coudées.

Il fit aussi un grand bassin de fonte (chap. VII, v. 23), nommé *la mer*, de dix coudées d'un bord à l'autre, et elle était toute ronde.

Et il y avait une mer, et douze bœufs sur cette mer...

Il paraît que le surintendant des bâtiments de Salomon n'était ni un Michel-Ange, ni un Bramante: on ne sait ce que c'est que ces fenêtres de

côté, ces fenêtres obliques. D'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que ces temples eussent la moindre ressemblance avec les nôtres. C'étaient des cloîtres au milieu desquels était un petit sanctuaire: on fesait de ces cloîtres une citadelle; les murs étaient solides, et les prêtres avaient leurs maisons adossées à l'intérieur de ces murs: ces trois échafauds, ces trois étages, dans l'intérieur du temple, bâtis pour les prêtres, étaient de bois, et avançaient d'une coudée l'un sur l'autre. Nous avons encore d'anciennes villes bâties de cette manière barbare.

On a remarqué que ces figures de veau dans le sanctuaire, et ces douze veaux qui soutenaient la cuve appelée la mer, où les prêtres se lavaient, était une transgression formelle contre la loi.

Or le roi et tout Israël avec lui (chap. VIII, v. 5) immolèrent des victimes devant le Seigneur; et Salomon égorgea et immola au Seigneur vingt-deux mille bœufs gras et six-vingt mille brebis... Ainsi le roi et le peuple dédièrent le temple au Seigneur...

Il ne fallait pas faire souvent de pareils sacrifices; on aurait bientôt été réduit à la famine. Comptez pour chaque bœuf gras quatre cents livres de viande: voilà huit millions huit cent mille livres de bœuf, et douze cent mille livres de mouton; ajoutez-y le pain et le vin, c'est un grand repas.

Et Hiram, roi de Tyr (chap. IX, v. 11), lui envoyait tous les bois de cèdre et de sapin, et tout l'or dont il avait besoin; et Salomon donna à Hiram vingt villes dans la Galilée..... Hiram, roi de Tyr, vint voir ces villes; mais il n'en fut point du tout content, et il dit à Salomon: Mon frère, voilà de pauvres villes que vous m'avez données là !.....

On ne sait pas trop où Salomon aurait pris ces vingt villes. Samarie n'existait pas, Jéricho n'était qu'une masure; Sichem, Béthel, n'étaient pas rebâties; elles ne le furent que sous Jéroboam. C'étaient apparemment des villages que Salomon donna au roi de Tyr; et que ce Tyrien en ait été content ou non, cela est fort indifférent.

Le roi Salomon équipa aussi une flotte à Asion-gaber, auprès d'Ailat, sur le rivage de la mer, au pays d'Idumée; et Hiram lui envoya de bons hommes de mer.....; et étant allés en Ophir, ils en rapportèrent quatre cent vingt talents d'or au roi Salomon.

Ce voyage d'Ophir est peu de chose. Si vous comptez le talent d'or à cent vingt mille livres de la monnaie de France, ce n'est qu'une affaire de cinquante millions quatre cent mille livres. Les *Paralipomènes* vont bien plus loin : ce livre assure que David, avant sa mort, donna à son fils cent mille talents d'or de ses épargnes et un million de talents d'argent. Nous comptons le talent d'or à quarante mille écus, et le talent d'argent à deux mille, ce qui fait juste six milliards d'écus, dix-

huit milliards de France. Ce que Salomon amassa pouvait bien aller à une somme aussi forte. Il est comique de voir un melch, un roitelet juif, avoir à sa disposition trente-six milliards de livres françaises, ou neuf milliards d'écus d'Allemagne, ou environ un milliard et demi sterling. On est dégoûté de tant d'exagérations puériles; cela ressemble à la Jérusalem céleste, qui descend du ciel dans l'*Apocalypse*, et que le bon homme saint Justin vit pendant quarante nuits consécutives : les murailles étaient de jaspe, la ville était d'or, les fondements étaient de pierres précieuses, et les portes de perles.

La reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon (chap. x, v. 1), vint le tenter par des énigmes.

La reine de Saba donna au roi Salomon six vingts talents d'or, une quantité très grande d'aromates et de pierres précieuses. On n'a jamais apporté, depuis ce temps-là, tant de parfums à Jérusalem.....

La reine de Saba, qui vient proposer des énigmes à Salomon, et qui lui fait un petit présent de seize millions huit cent mille livres de France, ou de quatre millions deux cent mille écus d'Allemagne, est bien une autre dame que l'impératrice de Russie. Salomon, qui était fort galant, dut lui faire des présents qui valaient au moins le double.

La dîme de tout cet argent appartient aux

prêtres. On cherche ce royaume de Saba; il était sans doute dans le pays d'*Utopie*.

Le poids de l'or qu'on apportait chaque année à Salomon était du poids de six cent soixante et six talents d'or.

Le roi Salomon eut aussi deux cents boucliers d'or pur, et trois cents autres boucliers d'or pur.

Le roi Salomon fit aussi un trône d'ivoire revêtu d'un or très pur.

Tous les vases dans lesquels Salomon buvait étaient aussi d'or; et toute sa vaisselle, et tous les meubles de sa maison du Liban étaient d'un or très pur.

On lui amenait aussi un quadrige d'Égypte pour six cents sicles d'argent, et chaque cheval pour cent cinquante sicles.

Mettons le sicle d'argent à un écu de France de trois livres. Salomon n'achetait pas cher ses chevaux dans un temps où l'on marchait sur l'or et sûr l'argent dans les rues de Jérusalem. L'Égypte ne nourrissait guère de chevaux. Que ne les fesait-il venir d'Arabie et de Perse? Ne savait-il pas que la plupart des chevaux d'Égypte deviennent tous aveugles en peu de temps?

Cependant le roi Salomon (chap. XI, v. 1) aima plusieurs femmes étrangères, et la fille aussi de Pharaon, et des Moabites, et des Ammonites, et des Iduméennes, et des Sidoniennes, et des Éthéennes..... Salomon eut donc copulation avec ces femmes d'un amour véhémentissime.....

Et il eut sept cents femmes qui étaient reines, et trois cents concubines.....

Et comme il était déja vieux, elles séduisirent son cœur pour lui faire adorer des dieux étrangers...

Il bâtit alors un temple à Chamos sur la montagne qui est auprès de Jérusalem.

Il semble assez prouvé que les Juifs n'avaient point encore de culte fixe et déterminé. S'ils en avaient eu, Jacob et Ésaü n'auraient point épousé des filles idolâtres; Samson n'aurait point épousé une Philistine; Jephté n'aurait point dit que tout ce que le dieu Chamos avait conquis pour son peuple lui appartenait de droit. Il est très vraisemblable qu'aucun des livres juifs, tels qu'ils nous sont parvenus, n'était encore écrit. Il était fort indifférent que Salomon adorât un dieu sous le nom de Chamos, ou de Moloch, ou de Milkon, ou d'Adonaï, ou de Sadaï, ou de Jéhova.

Or le Seigneur suscita Adad l'Iduméen, de race royale, qui était dans Édom... Dieu suscita aussi pour ennemi à Salomon, Razon, fils d'Éliada..... qui fut ennemi d'Israël pendant tout le règne de Salomon, et qui régna en Syrie.

Ce Razon, roi de Syrie, qui fit tant de peine à Salomon pendant tout son règne en Judée, démontre évidemment que l'auteur sacré se contredit grossièrement quand il dit que Salomon régna de l'Euphrate à la Méditerranée. Les contradictions sont fréquentes dans l'auteur sacré.

Jéroboam, fils de Nabath (chap. XI, v. 26), leva aussi la main contre le roi. Or Jéroboam était un homme courageux, fort et puissant.

Et il arriva dans ce temps-là que Jéroboam, sortant de Jérusalem, rencontra dans son chemin Ahias le prophète, qui avait un manteau tout neuf; et Ahias coupa son manteau en douze morceaux, et dit à Jéroboam : Prends pour toi dix morceaux de mon manteau; car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Je diviserai le royaume, et je t'en donnerai dix tribus, et il ne restera qu'une tribu à Salomon, à cause de David mon serviteur, et de la ville de Jérusalem que j'ai choisie dans toutes les tribus d'Israël...

Nous avons déja vu un lévite qui coupa sa femme en douze morceaux, parcequ'elle était morte de lassitude d'avoir été violée en Gabaa; et maintenant voici un prophète nommé Ahias, qui ne coupe que son manteau en douze parts, pour signifier au rebelle Jéroboam que des douze tribus d'Israël il en aurait dix. Il aurait pu comploter contre Salomon avec ce rebelle sans qu'il lui en coûtât un bon manteau tout neuf; le Dieu d'Israël ne donnait pas beaucoup de manteaux à ses prophètes; on sait que leur garde-robe était mal fournie; apparemment que Jéroboam lui paya la valeur de son manteau.

Or Salomon voulut faire assassiner Jéroboam.....; et Salomon s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la ville de David son père.

Si Salomon voulut faire assassiner ce Jéroboam, il paraît qu'en effet Dieu lui avait donné la sagesse : il est toujours fort vilain d'assassiner;

mais enfin il s'agissait d'un royaume qui, dit-on, s'étendait de l'Euphrate à la mer. Salomon ne put venir à bout de son dessein, il mourut; et de bonnes gens disputent encore s'il est damné. Les prophètes juifs n'agitèrent point cette question. Il n'y avait point encore d'enfer de leur temps.

Roboam, fils de Salomon (chap. XII, v. 1), vint à Sichem; car toutes les tribus y étaient assemblées pour l'établir roi; mais Jéroboam, fils de Nabath, ayant appris en Égypte la mort du roi Salomon, revint de l'Égypte. Il se présenta donc avec tout le peuple d'Israël devant Roboam, disant: Ton père nous avait chargés d'un joug très dur: diminue donc à présent un peu de l'extrême dureté de ton père, et nous te servirons.... Roboam ayant consulté des jeunes gens de sa cour répondit au peuple: Le plus petit de mes doigts est plus gros que le dos de mon père; si mon père vous a imposé un joug pesant, j'y ajouterai un joug plus pesant; si mon père vous a fouettés (chap. XII, v. 11) avec des verges, je vous fouetterai avec des scorpions.

Ce Salomon était donc le plus avare Juif qui fût parmi les Juifs; et son contrôleur général des finances méritait d'être pendu.

Quoi! de son temps on marchait sur l'or et l'argent dans les rues; nous avons vu qu'il possédait environ trente-six milliards d'argent comptant; et le cancre accablait encore son peuple d'impôts, après lui avoir fait manger en un jour cent quatre-vingt-neuf millions deux cent mille livres de viande à seize onces la livre! On a bien

raison de dire qu'il n'y a rien de si avare qu'un prodigue.

Pour Roboam, qui dit que Salomon avait fouetté son peuple avec des verges, et qu'il le fouetterait avec des scorpions, c'est la réponse d'un tyran. Roboam méritait pis que ce qui lui arriva.

Le peuple, voyant donc que le roi n'avait pas voulu l'entendre, lui répondit: Qu'avons-nous à faire à David ton grand-père? quel héritage avons-nous à partager avec le fils d'Isaï? Allons, Israël, allons-nous-en dans nos tentes. Adieu, David; pourvois à ta maison comme tu pourras, et tout Israël s'en alla dans ses tentes.

Tout Israël avait grande raison. Une nation entière n'aime point à être fouettée avec des scorpions. La maison de David n'était pas meilleure qu'une autre: c'était le fils de l'habitant d'un village; et les autres familles avaient autant de droit que la sienne de se servir de scorpions pour fouetter le peuple; mais Dieu choisit la famille de David.

Roboam ne régna donc que dans les bourgs de la tribu de Juda.

Or le roi Roboam envoya l'intendant de ses tributs, nommé Aduram; mais tout le peuple le lapida, et il en mourut..... Le roi Roboam monta aussitôt sur sa charrette, et s'enfuit à Jérusalem; et tout Israël se sépara de la maison de David, comme il en est séparé encore aujourd'hui.

Ces mots, « comme il en est séparé encore aujourd'hui » (*usque in præsentem diem*), prouvent

que l'auteur sacré écrivait très long-temps après l'événement. Cela prouve encore que, s'il n'était qu'un homme ordinaire, on pourrait douter de tout ce qu'il raconte; mais il était inspiré comme on sait.

Cette scission entre Israël et Juda dura toujours jusqu'à la dispersion des dix tribus, et recommença ensuite entre Samarie et Jérusalem. De là toutes les prophéties en faveur de Juda par les prophètes du parti de Juda; de là toutes ces invectives contre les ennemis de Juda, et toutes ces prédictions de la grandeur de Juda, qu'on a ensuite appliquées à Jésus, fils de Marie, quand la religion chrétienne a été établie avec tant de peine et de temps sur les ruines de la religion judaïque.

Or tout Israël, sachant que Jéroboam était revenu, le constitua roi; et personne ne suivit la maison de David, excepté la maison de Juda.

Roboam, étant donc à Jérusalem, assembla la tribu de Juda et celle de Benjamin, et vint avec cent quatre-vingt mille soldats choisis pour combattre contre la maison d'Israël, et pour réduire tout le royaume de Roboam, fils de Salomon.

Voilà une des exagérations incroyables qui se sont glissées dans les livres saints du peuple de Dieu (sans doute par la faute des copistes). Un misérable roitelet de la dixième partie d'un petit pays barbare pouvait-il avoir une armée de cent

quatre-vingt mille combattants? Les exagérations précédentes, dit-on, sont encore plus incroyables. Il est vrai; et j'en suis très fâché. Mes deux prédécesseurs ont dit avec raison que dans ces temps-là rien ne se fesait comme aujourd'hui.

Alors Dieu parla à Séméias, homme de Dieu, disant: Va parler à Roboam, fils de Salomon, roi de Juda, et à toute la maison de Juda et de Benjamin, disant: Voici ce que commande le Seigneur: Vous ne monterez point contre vos frères les enfants d'Israël; que chacun s'en retourne chez soi; car c'est moi qui ai dit cette parole. Ils écoutèrent tous ce discours de Dieu, et ils s'en retournèrent comme le Seigneur l'avait ordonné...

Tous les bons critiques soupçonnent quelqu'un de ces rabbi, de ces roé, de ces prophètes, d'avoir écrit tous ces livres juifs. L'auteur représente toujours un prophète prédisant l'avenir et disposant du présent: mais de quelle autorité ce Juif inconnu, nommé Séméias, était-il donc revêtu pour dissiper tout d'un coup une armée de cent quatre-vingt mille hommes? Ce prophète-là n'était pas de la faction de Juda; aussi n'était-il point compté parmi ceux qui ont prédit Jésus fils de Marie en Bethléem.

Or Jéroboam fit bâtir Sichem dans les montagnes d'Éphraïm.....

Et il disait en lui-même: Le royaume pourrait bien retourner à la maison de David; si ce peuple monte en la maison du Seigneur à Jérusalem pour y sacrifier, le cœur

de ce peuple se tournera à la fin vers Roboam, roi de Juda; ils me tueront et reviendront à lui: donc, après y avoir bien pensé, il fit faire deux veaux dorés, et il dit à son peuple: Gardez-vous de monter à Jérusalem; voilà vos dieux qui vous ont tirés de l'Égypte; et il mit ces deux veaux, l'un à Béthel, et l'autre à Dan.

Nouvelle preuve que la religion judaïque n'était point fixée. Cette misérable nation juive change de culte à tout moment, depuis sa singulière évasion d'Égypte jusqu'au temps d'Esdras. Remarquez son goût pour les veaux d'or ou dorés. Il en coûta vingt-trois mille hommes pour le veau d'Aaron. Le Seigneur Adonaï, ou Sadaï, ou Sabbaoth, ou Jéhova, ou Jhao, devait naturellement égorger quarante-six mille Israélites pour les deux veaux de Jéroboam.

Au reste, ce Jéroboam était fort sensé de ne vouloir pas que son peuple allât sacrifier à Jérusalem. Les rois de Perse ne souffrent pas que les Persans aillent baiser la pierre noire à la Mecque; et le roi de Prusse n'envoie point ses grenadiers demander des pardons à Rome.

En même temps Addo *le voyant*, le prophète, l'homme de Dieu, vint de Juda en Béthel (chap. XIII, v. 1), quand Jéroboam était monté sur l'autel, et qu'il jetait de l'encens; et il cria contre l'autel dans le verbe de Dieu; et il dit: Autel! autel! voici ce que dit le Seigneur: Il naîtra un jour un fils de la maison de David, qui s'appellera Josias, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui, à présent,

brûlent sur toi de l'encens, et il brûlera sur toi les os des hommes; et aussitôt il donna un signe, disant: Ceci sera le signe que c'est Dieu qui a parlé. Voici que l'autel va se fendre, et que la cendre qui est dessus va se répandre.

Le roi, ayant entendu cet homme qui criait contre son autel en Béthel, étendit sa main et cria: Qu'on saisisse cet homme-là; mais sa main, qu'il avait étendue, devint paralytique sur-le-champ, et il ne put la retirer à lui.....

C'est l'historien Flavius Josèphe qui appelle ce prophète Addo: les sacrés cahiers ne le nomment pas. Le Seigneur Adonaï donne à son prophète Addo un pouvoir plus qu'humain. Dès que le roitelet Jéroboam veut faire saisir ce prophète de malheur, sa main se sèche, et son bras reste étendu sans pouvoir remuer. Cependant Adonaï avait lui-même envoyé un autre prophète à ce même Jéroboam pour lui donner dix parts sur douze de ce beau royaume de quarante-cinq lieues de long sur quinze de large.

Le miracle de cette main séchée est bien peu de chose en comparaison de la mer Rouge fendue en deux et du soleil s'arrêtant un jour entier sur Gabaon, comme la lune sur Aïalon. Mais nous verrons d'aussi beaux miracles quand nous serons parvenus au temps du devin Élie et du roitelet Achab *.

* Ce troisième commentateur s'exprime en termes trop peu mesurés.

L'autel se fendit, et la cendre se répandit, selon le signe que l'homme de Dieu avait prédit dans le verbe de Dieu...

Alors le roi dit à l'homme de Dieu: Conjure la face du Seigneur ton Dieu, et prie pour moi, afin qu'il me rende ma main. L'homme de Dieu pria la face du Seigneur Dieu, et le roi reprit sa main.

Le roi dit donc à l'homme de Dieu: Viens-t'en dîner avec moi dans ma maison, et je te ferai des présents.

L'homme de Dieu répondit au roi: Quand tu me donnerais la moitié de ta maison, je n'irais point avec toi, et je ne mangerai point de pain, ni ne boirai point d'eau ici; car le Seigneur, qui m'a envoyé ici, m'a ordonné en m'ordonnant: Tu ne mangeras point de pain, et tu ne boiras point d'eau en ce lieu-là, et tu ne retourneras point par le chemin que tu es venu... Addo, le prophète, s'en retourna donc par un autre chemin.

Cette défense de manger sur les terres de Jéroboam prouve encore que ces terres n'étaient pas fort étendues. Un bon piéton pouvait aisément déjeuner à Samarie, et souper à Jérusalem; à plus forte raison un prophète, accoutumé à une vie sobre, pouvait se passer de déjeuner à Béthel, qui était encore plus près de Jérusalem que de Samarie.

Or il y avait un vieux prophète qui demeurait à Béthel; et ses enfants contèrent au vieux prophète leur père tout ce que l'homme de Dieu venait de faire. Et leur père leur dit: Quel chemin a-t-il pris pour s'en aller? Et ils lui montrèrent le chemin. Et il dit à ses fils: Sanglez-moi mon âne. Et ils lui sanglèrent son âne; et il monta dessus; et il trouva Addo, l'homme de Dieu, assis sous un térébinthe; et il lui

dit: Es-tu l'homme de Dieu qui est venu de Juda? Et Addo répondit: C'est moi. Le vieux prophète lui dit: Viens-t'en avec moi pour manger du pain. Addo répondit: Je ne peux m'en retourner, ni venir avec toi, ni manger du pain, ni boire de l'eau en ce lieu; car le Seigneur m'a parlé dans le verbe du Seigneur, disant: Tu ne mangeras pain, ni ne boiras eau en ce lieu, et tu ne t'en retourneras pas par la même voie.

Le vieux *voyant* lui repartit: Écoute; je suis prophète aussi, et semblable à toi; et un ange m'est venu parler dans le verbe du Seigneur, disant: Ramène-moi cet homme-là dans ta maison, afin qu'il mange pain et qu'il boive eau. Et ainsi il le trompa, et le ramena avec lui; et Addo mangea pain et but eau. Et lorsqu'ils étaient assis à table, le verbe du Seigneur se fit entendre au prophète qui avait ramené le prophète Addo; et ensuite le même verbe cria au prophète Addo: Homme de Dieu, qui viens de Juda, voici ce que dit le Seigneur: Parceque tu n'as pas été obéissant à la bouche du Seigneur, et que tu n'as point gardé le commandement que le Seigneur t'a commandé, et que tu t'en es retourné, et que tu as mangé pain et que tu as bu eau dans le lieu où je t'ai défendu de manger pain et de boire eau, ton cadavre ne sera point porté dans le sépulcre de tes pères...

Remarquez que dès qu'un homme se disait prophète en Israël ou en Juda on le croyait sur sa parole. Nous avons vu qu'il y avait du temps de Saül des troupes de prophètes; mais on n'était point reçu dans ces bandes comme on est reçu licencié à Salamanque et à Coïmbre. Dès que le vieillard se dit prophète, Addo le reconnaît pour tel, et se met à manger sans difficulté.

Donc après qu'Addo, homme de Dieu, eut bu et mangé, le vieux devin sangla son âne pour le ramener.....

Et comme Addo, homme de Dieu, était en chemin, il fut rencontré par un lion qui le tua; son corps demeura dans le chemin; et l'âne se tenait auprès de lui d'un côté, et le lion de l'autre.

Sans l'aventure du lion et de l'âne qui restèrent tous deux en sentinelle à côté du corps mort, nous n'aurions fait aucun commentaire sur le prophète Addo, qui n'a pas fait une grande figure dans le monde, et à qui l'on ne peut reprocher que d'avoir eu faim et d'avoir déjeuné mal à propos dans un endroit plutôt que dans un autre. On ne peut le ranger que parmi les petits prophètes.

DÉCLARATION DU COMMENTATEUR.

« Dans la crainte où je suis que cette histoire et ce commentaire ne causent au lecteur un ennui aussi mortel qu'à moi, je passerai tous les assassinats des rois de Juda et d'Israël, qui ne forment qu'un tableau dégoûtant et monotone de guerres civiles entre deux petits pays barbares, dont les capitales n'étaient qu'à sept ou huit lieues l'une de l'autre. Je ne parlerai de ces roitelets qu'autant qu'ils auront quelque rapport aux grands miracles que Dieu daignait faire continuellement dans ce coin du monde ignoré. Ces miracles, opérés par les prophètes juifs, soutiennent l'attention que l'uniformité des guerres lasserait infailliblement. Je n'entrerai dans quelques détails que lorsqu'à la fin

les rois de Babylone viendront venger la terre des abominations de ce peuple non moins cruel que superstitieux, lorsqu'ils brûleront Jérusalem, qu'ils disperseront dix tribus, dont on n'entendra jamais plus parler, et qu'ils mettront les deux autres dans les fers. »

En ce temps (chap. XIV, v. 1) Abia, fils de Jéroboam, tomba malade. Et le roi Jéroboam dit à sa femme: Ma femme, déguise-toi, change d'habit; va-t'en au village de Silo, où est le prophète Ahias; prends avec toi dix pains, un petit gâteau, un pot de miel, et va-t'en trouver le prophète; car il te dira tout ce qui arrivera au petit enfant..... Or le prophète Ahias, que la vieillesse avait rendu aveugle, entendit le bruit des souliers de la reine, qui était à sa porte en Silo; et lui dit: Entre, entre, femme de Jéroboam; pourquoi te déguises-tu?... Ceux de la maison de Jéroboam, qui demeurent dans la ville, seront mangés par les chiens; et ceux qui mourront à la campagne seront mangés par les oiseaux... Va-t'en donc; et sitôt que tu auras mis le pied dans la ville, l'enfant mourra.

Ce prophète Ahias n'est pas consolant. Mais observez qu'il n'est que prophète d'Israël, et que par conséquent il est hérétique. Le peuple d'Israël était plongé dans l'hérésie; il sacrifiait chez lui; il ne sacrifiait point à Jérusalem. Et il n'est point exprimé que le prophète Ahias fût de la faction de Juda. Mais il y a eu de tout temps des prophètes chez les hérétiques. Jurieu l'était en Hollande; il prophétisa contre Louis XIV. Le nommé Carré

de Montgeron prophétisa en faveur des jansénistes. Il y a des prophètes par-tout.

Or Juda fit aussi le mal devant le Seigneur. Car ils firent aussi des autels et des statues, et des bois consacrés sur les hauts. Il y eut aussi des Sodomites prostitués, et des abominations.

Mais la cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, s'empara de Jérusalem, et il enleva tous les trésors de la maison du Seigneur et les trésors du roi; il pilla tout, jusqu'aux boucliers d'or que Salomon avait faits.....

Le lion de Juda, dont la verge ne devait jamais sortir d'entre ses jambes jusqu'à ce que le Silo vînt, sent cette fois-ci ses ongles rognés de bien près; et sa verge n'a pas grand pouvoir. Sésac vient d'Égypte piller tous les trésors prétendus qui étaient dans le temple de Salomon.

De graves savants prouvent que Sésac était le grand Sésostris: d'autres graves savants prouvent que Sésostris naquit mille ans avant Sésac. Des savants encore plus graves prouvent qu'il n'y eut jamais de Sésostris.

Une raison qui ferait croire que ce ne fut pas Sésostris qui pilla Jérusalem, c'est qu'il ne pilla point Sichem, Jéricho, Samarie, et les deux veaux d'or hérétiques; car Hérodote dit que ce grand Sésostris pilla toute la terre.

Or Asa, petit-fils de Roboam, marcha droit devant le

Seigneur (chap. XV, v. 11); il chassa les Sodomites prostitués... et empêcha Maacha, sa mère, de sacrifier à Priape, et il brisa le simulacre honteux de Priape, et le brûla dans le torrent de Cédron. Cependant il ne détruisit pas les hauts lieux. Mais son cœur était parfait devant le Seigneur.....

L'auteur sacré (chap. XV. v. 2 et 13) dit que la reine Maacha était mère du roitelet Abia; et ensuite il dit qu'elle était mère du roitelet Asa; mais il ne dit point ce que c'était que ces Priapes dont la mère Maacha était grande-prêtresse à Jérusalem. On ne sort point de surprise quand on voit des Priapes adorés par la maison de David et par les enfants de Jacob. Y a-t-il une plus forte preuve que la religion judaïque ne fut jamais fixée jusqu'au temps d'Esdras?

Quant aux jeunes Sodomites chassés par le roi Asa ou par le roi Abia, il est étonnant qu'il y eût encore de ces gens-là après le terrible exemple de Sodome et Gomorrhe. Il est souvent parlé de ces jeunes Sodomites dans le troisième livre des *Rois*.

*Abia eut guerre avec Jéroboam. Il avait quatre cent mille combattants bien choisis et très vaillants. Et Jéroboam avait huit cent mille combattants bien choisis aussi et très vaillants..... Et il y eut cinq cent mille hommes des plus vaillants tués dans la bataille du côté d'Israël.....

Je ne puis ni concilier les contradictions énor-

* Cet alinéa et les trois suivants sont des *Paralipomènes*, liv. II, chap. 13 et 14.

mes qui se trouvent entre le livre des rois et celui des *Paralipomènes*, ni éclaircir leurs obscurités. Je donne seulement ce petit exemple concernant le roitelet de Juda, nommé Abia, et le roitelet Jéroboam.

Abia, voyant donc son royaume affermi, épousa quatorze femmes, dont il eut vingt-deux fils et seize filles...

Asa, fils d'Abia, fit ce qui était bon et agréable devant le Seigneur. Il leva dans Juda une armée de trois cent mille hommes portant boucliers et piques, et dans Benjamin deux cent quatre-vingt mille hommes portant boucliers et carquois.....

Et Zara, roi d'Éthiopie, vint l'attaquer avec un million de combattants et trois cents chariots de guerre...; et les Éthiopiens furent entièrement défaits; car c'était le Seigneur qui les frappait.

Que dites-vous, mon cher lecteur, des vingt-deux fils de cet Abia et de ses seize filles, dont ces quatorze femmes accouchent en deux ans de temps? Que dites-vous de son armée de cinq cent quatre-vingt mille hommes, et de celle du roi d'Éthiopie, qui se montait à un million? Vous savez qu'il y a un peu loin de l'Éthiopie à Jérusalem. Par où était venu ce roi d'Éthiopie? Comment le roi d'Égypte Sésac ou Sésostris l'avait-il laissé passer?

Je n'insiste pas sur ces prodiges; nous en avons vu et nous en verrons bien d'autres: prenons courage.

Or Amri acheta (chap. XVI, v. 24) la montagne de Samarie d'un Hébreu nommé Somer, pour deux talents d'argent, et il bâtit la ville de Samarie du nom de ce Somer, à qui la montagne avait appartenu.

Et Hiel, natif de Béthel, rebâtit la ville de Jéricho.

Ces grands rois d'Israël ne possédaient pas une ville passable avant qu'on eût bâti Samarie, Jéricho et Sichem. Jéricho fut une place importante contre les irruptions des Arabes et des Syriens: ainsi Josué n'avait pas agi en politique lorsqu'il la détruisit entièrement: et l'anathème prononcé contre elle ne subsista pas.

En ce temps-là Élie le Thesbite (chap. XVII, v. 1), habitant de Galaad, dit à Achab, roi d'Israël: Vive Dieu! il ne tombera pas pendant sept ans une goutte de rosée et de pluie, si Dieu ne l'ordonne par ma bouche...

Le Seigneur Adonaï s'adressa ensuite à Élie, et lui dit: Retire-toi d'ici; va-t'en vers l'orient; cache-toi dans le torrent de Carith; j'ai ordonné aux corbeaux de ce pays-là de te nourrir... Élie fit comme le verbe d'Adonaï lui avait dit, il se mit dans le torrent de Carith, qui est contre le Jourdain. Les corbeaux lui apportaient le matin du pain et de la viande, et le soir encore du pain et de la viande, et il buvait de l'eau du torrent.

C'est ici où l'on parle pour la première fois d'Élie le Thesbite, cet homme unique, qui n'avait pas de pain à manger sur la terre, et qui monta au ciel dans un char de feu, traîné par quatre chevaux de feu. On ne connaît guère plus le bourg de Thesbe sa patrie que sa personne; et le voilà qui

annonce tout d'un coup qu'il ne pleuvra que par son ordre. Remarquons d'abord que Dieu ne l'emploie que chez les Israélites hérétiques, comme nous l'avons déja insinué.

Adonaï lui ordonne de s'asseoir, non pas au bord du torrent, mais dans le torrent même; et c'est là que les corbeaux viennent le nourrir de la part de Dieu. Cette idée de nourrir les saints par des corbeaux fut imitée depuis dans l'histoire des pères du désert. Un corbeau nourrit pendant soixante ans l'ermite Paul dans une caverne de la Thébaïde, et lui apportait chaque jour la moitié d'un pain dans son bec. Paul n'avait que cent treize ans lorsque l'ermite Antoine, âgé de quatre-vingt-dix, vint lui faire une visite. Alors le corbeau apporta un pain entier pour le déjeuner des deux saints, comme saint Jérôme l'atteste.

Quelques jours après, le torrent se sécha; car il ne pleuvait point sur la terre. Le verbe d'Adonaï se fit donc encore entendre à lui, en disant: Lève-toi, va-t'en à Sarepta, village des Sidoniens, et demeure là; car j'ai commandé à une veuve de te nourrir.... Élie alla aussitôt à Sarepta; et quand il fut à la porte, une veuve se mit à ramasser quelques brins de bois. Il lui dit: Donne-moi un peu d'eau dans un gobelet, et une bouchée de pain. La veuve répondit: Vive Adonaï ton dieu! Je n'ai point de pain; je n'ai qu'un petit pot de farine qui n'en contient qu'autant qu'il en peut tenir dans ma main, et un peu d'huile dans un petit vase; et je viens ici ramasser deux brins de bois pour

faire manger mon fils et moi, après quoi nous mourrons. Élie lui dit: Cela ne fait rien; fais comme je t'ai dit: fais-moi cuire un petit pain sous la cendre; apporte-le-moi; tu en feras après un autre pour ton fils et pour toi; car voici ce que dit Adonaï, Dieu d'Israël: Le pot de farine ne manquera point, et le pot d'huile ne diminuera point, jusqu'à ce qu'Adonaï fasse tomber de la pluie sur la face de la terre... La veuve s'en alla donc, et fit ce qu'Élie lui avait dit. Élie mangea, elle aussi, et sa maison aussi; et la farine du pot ne manqua point, et l'huile du petit huilier ne diminua point...

Or il arriva après que l'enfant de cette veuve, mère de famille, fut si malade, qu'il ne respirait plus. Cette femme dit donc à Élie: Homme de Dieu, es-tu venu chez moi pour faire mourir mon fils? Élie lui dit: Donne-moi ton fils; et il le prit du sein de la veuve, et le porta dans la salle à manger où il demeurait. Il se mit par trois fois sur l'enfant en le mesurant, et il cria à Adonaï: Mon Seigneur, fais, je te prie, que l'ame de cet enfant revienne dans ses entrailles; et Adonaï exauça la voix d'Élie, l'ame de l'enfant revint, et il ressuscita.

Le Seigneur envoie Élie du milieu des hérétiques chez les infidèles. Le prophète commence par deviner qu'une femme qui ramasse du bois est veuve; il commence par demander pour lui le seul morceau de pain qui reste à cette femme, bien sûr qu'il lui en donnera d'autre. Mais il n'est pas dit que cette femme sidonienne se soit convertie, et ait quitté le dieu de Sidon pour le dieu de Juda, malgré tous les miracles que fait Élie en sa faveur; mais sa conversion peut se supposer.

De plus, un grand nombre de savants suppose, et nous l'avouons souvent, que tous les peuples reconnaissaient un Dieu suprême qui communiquait une partie de son pouvoir à ceux qu'il voulait favoriser, tantôt à des mages d'Égypte, tantôt à des mages de Perse ou de Babylone, à des hérétiques samaritains, à des idolâtres même, comme Balaam. Si vous en croyez ces savants, chacun conservait ses rites, son culte, ses dieux secondaires, en adorant le Dieu universel. Ainsi le pharaon qui vit les miracles de Moïse reconnut la puissance de Dieu, et ne changea point de culte: ainsi la veuve de Sarepta, dont Élie multiplia l'huile et la farine et ressuscita l'enfant, resta dans sa religion; car il n'est point dit qu'Élie l'engagea à judaïser.

Quelques commentateurs ont remarqué qu'Élisée, valet d'Élie et son successeur en prophétie, fit la même chose en faveur d'un petit enfant qu'il ne ressuscita qu'après s'être étendu sur lui. L'enfant bâilla sept fois, et ouvrit les yeux. Les impies ont prétendu conclure qu'Élisée lui-même était le père de cet enfant, parceque le mari de la mère était fort vieux, et que Giézi, valet d'Élisée, qui lui amena cette femme dans sa chambre, lui dit: Ne vois-tu pas ce qu'elle te demande? Mais il n'est pas permis de soupçonner ainsi un prophète.

Nous ne répondrons point à ceux qui nient

absolument tous les miracles d'Élie et d'Élisée, et jusqu'à l'existence de ces deux hommes. *Contra negantem principia non est disputandum.*

Après plusieurs jours (chap. XVIII, v. 1), le verbe d'Adonaï fut fait à Élie: disant: Va, montre-toi au roi Achab, afin que je fasse tomber la pluie sur la face de la terre. Élie alla donc pour se montrer au roi Achab..... Or il y avait alors grande famine sur la terre. Achab vint aussitôt devant Élie, et lui dit: N'es-tu pas celui qui troubles Israël? Élie lui répondit: Ce n'est pas moi qui trouble Israël; c'est toi et la maison de ton père, quand vous avez tous abandonné Adonaï et suivi Baal... Fais assembler tout le peuple sur le mont Carmel, avec tes quatre cent cinquante prophètes de Baal, et avec les quatre cents prophètes des bocages, qui mangent de la table de ta femme Jézabel...

Toujours la famine dans la terre de promission. Il y a encore une autre famine du temps d'Élisée. A peine Abraham y était-il arrivé qu'il y eut famine; et il y avait encore famine lorsque Joseph le Juif gouvernait l'Égypte despotiquement.

Le mont Carmel appartenait aux Sidoniens. On sait que c'est sur cette montagne que le prophète Élie fonda les carmes. Ces savants moines ont plus d'une fois traité d'hérétiques ceux qui ont osé combattre cette vérité.

Achab fit donc venir tous les enfants d'Israël, et il assembla ses prophètes sur le mont Carmel..... Élie dit: Qu'on me donne deux bœufs (chap. XVIII, v. 23), qu'ils en choisissent un pour eux, et que l'ayant coupé par mor-

ceaux, ils le mettent sur le bois, sans mettre du feu par-dessous; et moi je prendrai l'autre bœuf; je le mettrai sur du bois, sans mettre du feu par-dessous... Invoquez tous le nom de vos dieux, et moi j'invoquerai le nom du mien. Que le Dieu qui exaucera par le feu, soit Dieu! Tout le monde lui répondit: Très bonne proposition.

Les prophètes d'Achab, ayant donc pris leur bœuf, invoquèrent le nom de Baal jusqu'à midi, disant: Baal, exaucez-nous; et Baal ne disait mot. Ils sautaient par-dessus l'autel; il était déja midi, et Élie se moquait d'eux, en disant: Criez plus fort, car Baal est un Dieu; il parle peut-être à quelqu'un, ou il est au cabaret, ou il voyage, ou il dort, et il faut le réveiller. Ils se mirent donc à crier encore plus; ils se firent des incisions selon leurs rites avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang.

Il est évident par l'acceptation universelle et soudaine que les Israélites font de l'offre d'Élie, qu'ils étaient dans la bonne foi.

Il n'est pas moins évident que leurs prêtres avaient une confiance aussi grande dans leur dieu Baal, qu'Élie dans le vrai Dieu, puisqu'ils se donnaient des coups de couteau, et qu'ils fesaient couler leur sang pour obtenir le feu du ciel.

Il semble même que le peuple d'Israël et le peuple de Juda adoraient le même dieu sous des noms différents. Israël avait des veaux d'or; mais Juda avait ses bœufs d'or, placés par Salomon dans le sanctuaire avant que Sésac vînt piller Jérusalem et le temple. Il est clair, par le texte, qu'Israël n'adorait point ses veaux, puisqu'il n'adorait que

Baal. Or ce mot, Bal, Bel, Baal, signifiait le Seigneur, comme Adonaï, Éloa, Sabbaoth, Sadaï, Jéhova signifiait aussi le Seigneur. Les rites, les sacrifices, étaient entièrement les mêmes; les intérêts seuls étaient différents. L'hérésie d'Israël ne consistait donc qu'en ce que les Israélites ne voulaient pas porter leur argent à Jérusalem, dont la tribu de Juda était en possession.

Élie rétablit l'autel d'Adonaï en prenant douze pierres, et fesant une rigole tout autour, arrangea son bois, coupa son bœuf par morceaux. Il fit répandre par trois fois quatre cruches d'eau sur son holocauste et sur le bois, et il dit: Adonaï! dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! fais voir aujourd'hui que tu es le dieu d'Israël, et que je suis ton serviteur, et que c'est par ton ordre que j'ai fait tout cela.

Et en même temps le feu d'Adonaï descendit du ciel et dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la cendre, et l'eau qui était dans les rigoles.

Ce que voyant le peuple, il cria: Adonaï est dieu! Adonaï est dieu!

Alors Élie leur dit: Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul; et le peuple les ayant pris, Élie les mena au torrent de Cison, et les y massacra tous.

Quelques savants prétendent qu'Élie n'est qu'un personnage allégorique, et qu'il n'y eut jamais d'Élie. Mais si Élie exista, les critiques disent que jamais Juif ne fut plus barbare. Les prophètes de Baal étaient aussi dévots à leur dieu que lui au sien; leur foi était aussi grande que la sienne. Ils

n'étaient donc pas coupables; ils étaient fidèles à leur dieu et à leur roi. Il y avait donc une injustice horrible à leur faire souffrir la mort. Et comment le roi d'Israël permit-il cette exécution? c'était se condamner soi-même à assister à la potence. De plus, Élie devait espérer que le miracle inouï de la foudre qui vint en temps serein brûler les pierres de son autel, la cendre de son bois et l'eau de ses rigoles, convertirait infailliblement les hérétiques. Il devait donc porter sur ses épaules les brebis égarées. Il devait vouloir le repentir des pécheurs et non leur mort. Mais il les massacra lui-même. *Interfecit eos* (chap. XVIII, v. 40). C'était un rude homme que cet Élie, qui égorgeait tout seul huit cent cinquante prophètes ses confrères: car il est dit qu'il les tua tous.

Mes prédécesseurs, dans l'explication de la sainte Écriture, n'ont pu répondre aux critiques, ni moi non plus. Puisse seulement cet exécrable boucherie d'Élie ne point encourager les persécuteurs!

Élie dit ensuite au roi Achab: Allez, mangez, et buvez; car j'entends le bruit d'une grande pluie...., et il tomba une grande pluie. Achab monta donc sur sa charrette....; et Élie s'étant ceint les reins, courut devant Achab jusqu'au village de Jesrahel.

Le roi Achab ayant rapporté à Jézabel (chap. XIX, v. 1) ce qu'Élie avait fait, et comme il avait massacré ses prophètes, la reine Jézabel envoya un messager à Élie, disant:

Les dieux m'exterminent, si demain je ne tue ton ame, comme tu as tué l'ame de mes prophètes.

Élie trembla de peur, et s'enfuit dans le désert, et il se jeta par terre et s'endormit. L'ange de Dieu le toucha, et lui dit: Lève-toi et mange. Élie se retourna, et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un pot d'eau. Il mangea et but, et marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Horeb, montagne de Dieu...; et il se cacha dans une caverne.

Nos critiques ne cessent de s'étonner de voir le plus grand des prophètes, le premier ministre de l'Éternel, courir comme un valet de pied devant la charrette du roi d'Israël.

Il est dit dans l'*Histoire de François Xavier*, apôtre des Indes, qu'il courait, comme Élie, devant la charrette qui mena ses compagnons de Rome en Espagne. Nos critiques s'étonnent bien davantage que la reine Jézabel soit assez sotte pour faire avertir Élie, par un messager, qu'elle le fera pendre le lendemain. C'était lui donner un jour pour se sauver. Ils ne conçoivent pas qu'un homme qui ressuscitait des morts, qui disposait des nuées et de la foudre, soit assez poltron pour s'enfuir sur les menaces d'une femme. Dieu ne l'assiste qu'avec un petit pain cuit et de l'eau. L'ange qui lui donna ce pain et cette eau était apparemment l'ange qui donna à boire au petit Ismaël et à sa mère Agar.

Le seigneur Adonaï lui dit: Que fais-tu là? Sors et va sur la montagne. Puis le Seigueur passa, et on entendit devant

le Seigneur un grand vent, qui déracinait les montagnes et qui brisait les roches; et le Seigneur n'était point dans le vent. Puis, après le vent, il se fit un grand tremblement de terre, et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement; et après ce tremblement de terre, il s'alluma un grand feu, et Dieu n'était pas dans ce feu. Après ce feu on entendit le sifflement d'un petit vent, et Dieu était dans ce sifflement; et Adonaï dit à Élie: Retourne dans le désert de Damas (chap. XIX, v. 15), et tu oindras Hazaël pour être roi de Syrie, et tu oindras Jéhu, fils de Namsi, pour être roi sur Israël. Tu oindras aussi le bouvier Élisée pour être prophète. Quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu sera tué par Élisée.

Dieu qui n'était pas dans ce grand vent, mais qui était dans ce petit vent, fournit de belles réflexions aux commentateurs, et sur-tout au profond Calmet. Il soupçonne, après de grands hommes, que le grand vent signifie l'ancien *Testament*, et que le petit vent signifie le nouveau.

Ce petit morceau est le plus important de tous. Dieu ordonne à Élie de faire un oint, un christ, un messie d'Hazaël, de le sacrer roi, oint de Syrie; et d'oindre, de sacrer pareillement Jéhu, roi d'Israël; et d'oindre, de sacrer aussi le bouvier Élisée en qualité de prophète, titre qui est bien au-dessus du titre de roi. Cet Élisée est le premier prophète pour lequel l'Écriture ait jamais employé ce mot d'oint, de christ. Milord Bolingbroke dit que pour faire deux rois et un prophète il ne faut qu'un demi-setier d'huile. Cependant nous ne

voyons pas qu'Élisée ait été jamais oint. Nous voyons encore moins qu'Élisée ait égorgé ceux qui échappèrent à l'épée de Jéhu. On nous a épargné les meurtres dont Élisée devait décorer son ministère. C'est bien assez de huit cent cinquante prophétes tués de la propre main d'Élie.

Or Élie ayant rencontré Élisée qui labourait avec vingt-quatre bœufs, il mit son manteau sur lui....

Bénadab, roi de Syrie (chap. xx, v. 1), ayant assemblé toute son armée et sa cavalerie, et ses chars de guerre, et trente-deux rois avec lui, marcha contre Samarie et l'assiégea.

Le roi d'Israël (chap. xxii, v. 6) assembla ses prophétes au nombre de quatre cents, et leur dit: Dois-je aller à la guerre en Ramoth de Galaad? Et ils lui répondirent: Marche à la guerre dans la ville de Galaad, et le Seigneur la mettra dans ta main.

Le roi Josaphat, roi de Juda (l'ami et l'allié du roi d'Israël Achab), dit aussi: N'y a-t-il point quelque autre prophéte pour prophétiser? Achab répondit au roi Josaphat: Il y en a encore un par qui nous pourrions interroger Adonaï; mais je hais cet homme-là, parcequ'il ne prophétise jamais rien de bon; c'est Michée, fils de Jemla...

Cependant Achab, roi d'Israël, fit venir Michée. Le roi d'Israël et le roi de Juda étaient dans l'aire d'une grange, chacun sur son trône, vêtus à la royale, près de Samarie; et tous les prophétes prophétisaient devant eux. Le prophéte Sédékias, fils de Chanaana, se mit des cornes de fer sur la tête, et dit: Ces cornes frapperont la Syrie jusqu'à ce qu'elle soit détruite.

Tous les prophétes prophétisaient de même, et disaient aux deux rois: Montez contre Ramoth en Galaad; et le

Seigneur vous la livrera.... Mais Michée, étant interrogé, dit: J'ai vu le Seigneur assis sur son trône (chap. XXII, v. 19), et toute l'armée du ciel rangée à sa droite et à sa gauche, et le Seigneur a dit: Qui de vous ira tromper Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth en Galaad et qu'il y périsse? Et un ange autour du trône disait une chose, et un autre ange en disait une autre... Alors un méchant ange s'est avancé, et en se présentant devant le Seigneur, il lui a dit: c'est moi qui tromperai Achab. Et Adonaï lui a dit: Comment t'y prendras-tu? Et l'ange malin a répondu: Je serai un esprit menteur dans la bouche des prophètes; Adonaï lui a reparti: Oui tu le tromperas, et tu prévaudras; va-t'en, et fais cela ainsi.

Le reste des discours d'Achab (chap. XXII, v. 39) et de tout ce qu'il fit, et la maison d'ivoire qu'il construisit, et toutes les villes qu'il bâtit, tout cela n'est-il pas écrit dans le livre des discours et des jours des rois d'Israël?

Mes prédécesseurs, dans le travail épineux et désagréable de ce commentaire, se sont appliqués à citer et à réfuter milord Herbert, Woolston, Tindal, Toland, l'abbé de Tilladet, l'abbé de Longuerue, le curé Meslier, Boulanger, Fréret, Dumarsais, le comte de Boulainvilliers, milord Bolingbroke, Huet, et tant d'autres. Nous nous en tiendrons ici à milord Bolingbroke; et nous croirons, en le réfutant, avoir réfuté tous les critiques. Voici donc comme il s'exprime dans son livre aussi profond que hardi, donné au public par l'Écossais M. Mallet, son secrétaire et son disciple.

« Je suis bien aise de voir un roi qui se dit ca-

tholique, comme Josaphat, et un roi hérétique, comme Achab, réunis contre l'ennemi commun, contre un infidèle tel que le roi de Syrie, souillé du crime d'adorer Dieu sous le nom d'Adad et de Remnon, au lieu de l'adorer sous le nom d'Adonaï ou de Sabbaoth. Mais je suis fâché de voir le roi d'Israël assez imbécile pour appeler à son conseil de guerre quatre cents gueux de la lie du peuple, qui se disaient prophètes. Je ne sais même où il put trouver ces quatre cents énergumènes, après qu'Élie avait eu la condescendance d'en tuer huit cent cinquante de sa main; savoir, quatre cent cinquante prophètes commensaux de la reine Jézabel, et quatre cents prophètes des bocages.

« Quoique je sache bien que les rois d'Israël et de Juda n'étaient pas riches, et que la ville de Samarie était alors fort peu de chose, cependant je n'aime point à voir deux rois vêtus à la royale, assis chacun sur un trône dans une aire où l'on bat du blé. Ce n'est pas là un lieu propre à tenir un conseil.

« Le prophète Sédékias, fils de Chanaana, pouvait prédire aux deux rois des choses agréables sans se mettre deux cornes de fer sur la tête. C'eût été un beau spectacle, si tous les autres prophètes et tous les officiers de l'armée s'étaient mis des cornes pour opiner.

« Michée ne se met point de cornes; mais il est

assez fou pour dire qu'il vient d'assister au conseil de Dieu, et qu'il a vu Dieu assis sur son trône, environné de toutes les troupes célestes.

« Ce furieux insensé ose attribuer à Dieu deux choses également abominables et ridicules : l'une, de vouloir tromper Achab, roi d'Israël ; l'autre, de ne savoir comment s'y prendre.

« Mais le comble de l'extravagance est de faire entrer un esprit malin, un diable, dans le conseil de Dieu, quoique le peuple hébreu n'eût jamais encore entendu parler du diable, et que ce diable n'eût été inventé que par les Perses, avec qui ce peuple n'avait encore aucune communication.

« Dieu ne sait comment le diable s'y prendra. Le diable, qui a plus d'esprit que lui, et plus de puissance, lui dit qu'il se mettra dans la bouche de tous les prophètes pour les faire mentir.

« Du moins, lorsque dans le second livre de l'*Iliade*, Jupiter cherche des expédients pour relever la gloire d'Achille aux dépens d'Agamemnon, il trouve un expédient de lui-même : c'est de tromper Agamemnon par un songe menteur. Il ne consulte point le diable pour cela ; il parle lui-même au songe ; il lui donne ses ordres. Il est vrai qu'Homère fait jouer là un rôle bien bas et bien ridicule à son Jupiter.

« Il se peut que, les livres juifs ayant été écrits très tard, le prêtre qui compila les rêveries hébraï-

ques aît imité cette rêverie d'Homère. Car dans toute la *Bible* le dieu des Juifs est très inférieur au dieu des Grecs, il est presque toujours battu; il ne songe qu'à obtenir des offrandes, et son peuple meurt toujours de faim. Il a beau être continuellement présent, et parler lui-même, on ne fait rien de ce qu'il veut. Si on lui bâtit un temple, il vient un Sésac, roi d'Égypte, qui le pille et qui emporte tout. S'il donne en songe la sagesse à Salomon, ce Salomon se moque de lui, et l'abandonne pour d'autres dieux. S'il donne la terre promise à son peuple, ce peuple y est esclave depuis la mort de Josué jusqu'au régne de Saül. Il n'y a point de Dieu ni de peuple plus malheureux.

« Les compilateurs des fables hébraïques ont beau dire que les Hébreux n'ont toujours été misérables que parcequ'ils ont toujours été infidèles; nos prêtres anglicans en pourraient dire autant de nos Irlandais et de nos montagnards d'Écosse. Rien n'est plus aisé que de dire: Si tu as été battu c'est que tu as manqué aux devoirs de ta religion; si tu avais donné plus d'argent à l'Église, tu aurais été vainqueur. Cette infame superstition est ancienne; elle a fait le tour de la terre. »

On peut dire à milord Bolingbroke que les écrivains sacrés n'ont pas plus connu Homère que les Grecs n'ont connu les livres des Juifs. Jupiter, qui trompe Agamemnon, ressemble, il est vrai,

au dieu Sabbaoth qui trompe le roi Achab; mais l'un n'est point emprunté de l'autre. C'était une créance commune dans tout l'Orient, que les dieux se plaisaient à tendre des piéges aux hommes, et à ouvrir sous leurs pas des précipices dans lesquels ils les plongeaient. Les poëmes d'Homère et les tragédies grecques portent sur ce fondement. D'ailleurs, l'exemple de la mort d'Achab rentre dans les exemples ordinaires d'une justice divine, qui venge le sang innocent. Achab était très coupable, et méritait que Dieu le punît. Il avait pris dans la ville de Samarie la vigne de Naboth sans la payer; et il avait fait condamner injustement Naboth à la mort. Il n'est donc ni étonnant ni absurde que Dieu le punisse, de quelque manière qu'il s'y prenne.

A l'égard du luxe d'Achab et de sa maison d'ivoire, ou ornée d'ivoire, cela prouve que les caravanes arabes apportaient depuis long-temps des marchandises des Indes et de l'Afrique. Quelques ornements d'ivoire aux chaises curules furent long-temps la seule magnificence que les Romains connurent. Quoique les commentateurs reprochent aux écrivains hébreux des hyperboles et de l'exagération, cependant il faut bien que les chefs de la nation hébraïque eussent quelque sorte de décoration.

ROIS.

LIVRE IV.

Or il arriva qu'Ochosias, roi d'Israël, étant tombé par les barreaux d'une salle à manger, en Samarie (chap. I, v. I), en fut très mal. Et il dit à ses domestiques : Allez consulter Béelzébub, ou Belzébuth, le dieu d'Accaron, pour savoir si je pourrai en réchapper...

En même temps un ange du Seigneur parla à Élie le Thesbite, et lui dit : Va-t'en aux gens du roi de Samarie, et dis-leur : Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël ? pourquoi consultez-vous un dieu en Accaron ? c'est pourquoi voici ce que dit Adonaï : O roi ! tu ne relèveras point de ton lit, ô roi ! mais tu mourras de mort. Et ayant parlé ainsi, Élie s'en alla. Les gens du roi retournèrent donc vers lui, et lui dirent : Il est venu un homme qui nous a dit : Tu ne relèveras point de ton lit, ô roi ! mais tu mourras de mort... Cet homme est très poiloux, et il a une ceinture de cuir sur les reins. Ah ! c'est Élie le Thesbite, dit le roi. Et aussitôt il envoya un capitaine avec cinquante soldats pour prendre Élie, qui était sur le haut d'une montagne. Le capitaine dit à Élie : Homme de Dieu, le roi t'ordonne de descendre de ta montagne. Élie lui répondit : Si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel, et te dévore toi et tes cinquante hommes. Et la foudre descendit du ciel, et dévora les cinquante hommes et le capitaine.

Nous n'examinerons ici que les objections de milord Bolingbroke. Selon lui, « Élie le Thesbite est un personnage imaginaire ; et Thesbe, sa pa-

trie, est aussi inconnue que lui. Ses premières paroles confirment que chaque bourgade, dans tous ces pays-là, avait son dieu qui en valait bien un autre. Il était indifférent au roi Ochosias d'envoyer chez le dieu Adonaï, ou chez le dieu Belzébuth. Il paraît qu'Élie était très connu du roi Ochozias, puisque, lorsque ses gens lui dirent qu'il est venu un fou poiloux avec une ceinture de cuir, il dit tout d'un coup : C'est Élie. Il ne crut pas devoir consulter un homme que toute sa cour regardait avec dérision.

Le roi Ochozias euvoya aussitôt un autre capitaine avec cinquante autres soldats. Le capitaine dit à Élie: Allons, allons, homme de Dieu, descends vite. Élie lui répondit: Si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel, et te dévore toi et tes cinquante. Et la foudre descendit, et dévora encore ce capitaine et cette cinquantaine.

Milord Bolingbroke continue ainsi: « Cet Élie, qui fait descendre deux fois la foudre sur deux capitaines, et sur deux compagnies de soldats envoyées de la part de son roi, ne peut être qu'un personnage chimérique; car s'il pouvait se battre ainsi à coups de foudre, il aurait infailliblement conquis toute la terre en se promenant seulement avec son valet. C'est ce qu'on disait tous les jours aux sorciers: Si vous êtes sûrs que le diable, avec qui vous avez fait un pacte, fera tout ce que vous lui ordonnerez, que ne lui ordonnez-vous de vous

donner tous les empires du monde, tout l'argent, et toutes les femmes? On pouvait dire de même a Élie: Tu viens de tuer deux capitaines et deux compagnies de gens d'armes à coups de tonnerre; et tu t'enfuis comme un lâche, et comme un sot, dès que la reine Jézabel te menace de te faire pendre! Ne pouvais-tu pas foudroyer Jézabel, comme tu as foudroyé ces deux pauvres capitaines? Quelle impertinente contradiction fait de toi tantôt un dieu, et tantôt un goujat? Quel homme sensé peut supporter ces détestables contes, qui font rire de pitié et frémir d'horreur?»

Ces invectives terribles seraient à leur place contre les prêtres des faux dieux; mais non pas contre un prophète du Seigneur, qui ne parle et n'agit jamais de lui-même, et qui n'est que l'instrument du Seigneur. Il n'a point fait son marché avec Dieu, comme les sorciers prétendaient en avoir fait un avec le diable.

Les enfants des prophètes, qui étaient à Jéricho, vinrent dire à Élisée (chap. II, v. 1): Ne sais-tu pas que le Seigneur doit enlever aujourd'hui Élie? Élisée répondit: Je le sais; n'en dites mot.... Et cinquante enfants des prophètes suivirent Élie et Élisée jusqu'au bord du Jourdain. Alors Élie prit son manteau; et l'ayant roulé, il en frappa les eaux du Jourdain, qui se divisèrent en deux parts; et Élie et Élisée passèrent à sec. Quand ils furent passés, Élie dit à Élisée: Demande-moi ce que tu voudras avant que je sois enlevé d'avec toi. Élisée lui répondit: Je te prie

que ton double esprit soit fait en moi. Élie lui dit : Tu me demandes là une chose bien difficile ; cependant, si tu me vois quand je serai enlevé, tu l'auras ; mais si tu ne me vois point, tu ne l'auras pas.

L'enlèvement admirable d'Élie au ciel se prépare ; mais d'où ces fils de prophètes le savaient-ils? Pourquoi Élie roule-t-il son manteau? Pourquoi diviser les eaux du Jourdain, comme avait fait Josué? le char de feu dans lequel Élie monta ne pouvait-il pas l'enlever aussi bien à la droite qu'à la gauche du Jourdain?

« Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus. »
Hor., de Art. poet.

On s'est beaucoup tourmenté pour savoir ce que c'est que ce double souffle, ou ce double esprit, qu'Élisée, valet et successeur d'Élie, demande à son maître. Il lui demande un esprit aussi puissant que le sien, un esprit qui en vaut deux ; c'est le *duplici panno* d'Horace ; c'est, comme disent nos distillateurs, de l'eau de fleur d'orange double.

A l'égard de la réponse d'Élie, les commentateurs ne l'ont jamais expliquée. Torniel pense qu'elle signifie : Si tu as les yeux assez bons pour me distinguer quand je serai dans mon char de feu environné de lumière, ce sera signe que tu auras autant de génie que moi ; mais si tu ne peux me voir, ce sera signe que tu seras toujours mé-

diocre. Sur quoi Toland dit que le savant Torniel est encore plus médiocre qu'Élisée. Nous n'approuvons pas ces écarts de Toland.

Et comme ils continuaient leur chemin en causant ensemble, voici qu'un char de feu et des chevaux de feu descendirent et séparèrent Élie et Élisée; et Élie fut enlevé au ciel dans un tourbillon.

Ce char de lumière, ces quatre chevaux de feu, ce tourbillon dans les airs, ce nom d'Élie, ont fait penser au lord Bolingbroke et à M. Boulanger que l'aventure d'Élie était imitée de celle de Phaéton, qui s'assit sur le char du soleil. La fable de Phaéton fut originairement égyptienne: c'est du moins une fable morale, qui montre les dangers de l'ambition. Mais que signifie le char d'Élie? Les écrivains juifs, dit le lord Bolingbroke, ne sont jamais que des plagiaires grossiers et maladroits.

Élisée ramassa le manteau qu'Élie avait laissé tomber par terre; il prit le manteau, et il en frappa les eaux du Jourdain; mais elles ne se divisèrent pas. Élisée dit: Eh bien! où est donc ce Dieu d'Élie? Mais en frappant les eaux une seconde fois, elles se divisèrent à droite et à gauche, et Élisée passa à pied sec.

Or Élisée monta de là à Béthel; et comme il marchait dans le chemin, de petits enfants étant sortis de la ville, se moquèrent de lui en lui disant: Monte, monte, chauve. Élisée, se retournant, les anathématisa au nom du Seigneur, et en même temps deux ours sortirent d'un bois, et déchirèrent quarante-deux enfants.

Si l'histoire des quarante-deux petits garçons était vraie, dit encore milord Bolingbroke, « Élisée ressemblerait à un valet qui vient de faire fortune, et qui fait punir quiconque lui rit au nez. Quoi! exécrable valet de prêtre, tu ferais dévorer par des ours quarante-deux enfants innocents pour t'avoir appelé chauve! Heureusement il n'y a point d'ours en Palestine; ce pays est trop chaud, et il n'y a point de forêt. L'absurdité de ce conte en fait disparaître l'horreur. » C'est ainsi que s'exprime un Anglais, qui avait cet esprit puissant, ce double génie que demandait Élisée, mais qui avait aussi double hardiesse.

Je n'oserais assurer qu'il n'y ait point d'ours en Galilée; c'est un pays plein de cavernes, où ces animaux, venus de loin, auraient pu se retirer.

Or le roi d'Israël (chap. III, v. 1), Joram, fils d'Achab, régnant dans Samarie, et le roi Josaphat régnant dans Jérusalem, et un autre roi régnant dans l'Idumée, s'étant joints ensemble contre un roi de Moab, ayant marché par le désert pendant sept jours, et n'ayant d'eau ni pour leur armée ni pour leurs bêtes, le roi d'Israël Joram dit: Hélas! hélas! le Seigneur nous a joints ici trois rois ensemble pour nous livrer dans les mains de Moab.

Le roi Josaphat dit: N'y aurait-il point ici quelque prophète d'Adonaï pour prier Adonaï? Un des gens du roi répondit: Il y a ici le bouvier Élisée, fils de Saphat, lequel était valet d'Élie. Et Josaphat dit: La parole du Seigneur est dans lui. Alors Joram, roi de Samarie, Josaphat,

roi de Jérusalem, et le roi d'Édom, allèrent trouver Élisée.

C'est toujours milord Bolingbroke qui parle: « Si on voyait trois rois, l'un papiste, et les deux autres protestants, aller chez un capucin pour obtenir de lui de la pluie, que dirait-on d'une pareille imbécillité? Et si un frère capucin écrivait un pareil conte dans les annales de son ordre, ne conviendrait-on pas de la vérité du proverbe: *Orgueilleux comme un capucin?* »

Ces paroles du lord Bolingbroke ne peuvent faire aucun tort à Élisée. On peut dire qu'Élisée entendait qu'un orthodoxe ne doit parler à un hérétique que pour tâcher de le convertir.

Joram, roi de Samarie, dit à Élisée: Dis-nous pourquoi le Seigneur a assemblé trois rois pour les livrer aux mains du roi de Moab? Élisée lui répondit: Vive Adonaï Sabbaoth, si je n'avais de respect pour la face de Josaphat, roi de Juda, je ne t'aurais pas seulement écouté, et je n'aurais pas daigné te regarder; mais maintenant, qu'on m'amène un harpeur. Et le harpeur vint chanter des chansons sur sa harpe; et la main d'Adonaï fut sur Élisée... Les Israélites battirent les Moabites, qui s'enfuirent..... Le roi de Moab, ayant vu cela, prit son fils aîné qui devait régner après lui, et il l'offrit en holocauste sur la muraille, et les Israélites, étant épouvantés, s'en retournèrent chacun chez soi.

M. Collins et milord Bolingbroke disent que cette réponse d'Élisée est bien d'un bouvier qui a

fait fortune. Mais le jacobin Torquemada dit que c'est la noble fierté d'un prophète qui daigne s'abaisser à parler à un roi hérétique qu'il aurait pu mettre à l'inquisition.

Pourquoi Élisée ne peut-il prophétiser sans le secours d'un ménétrier? Ces insolents Anglais le comparent *to an old lecher who cannot suit if he does not fumble*. Nous nous garderons bien de traduire ces paroles infames.

L'action du roi de Moab est d'une autre nature que celle du prophète Élisée, qui ne peut prophétiser si on ne joue du violon ou de la harpe: elle prouve que les Juifs ne furent pas les seuls de ces cantons qui sacrifièrent leurs enfants. Mais devaient-ils s'enfuir parceque leur ennemi, le roi de Moab, fesait une action abominable qu'ils commirent souvent eux-mêmes? Au contraire ils devaient presser le siége, ils devaient abolir cette horrible coutume, comme les Romains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes, et comme César le défendit aux sauvages Gaulois.

Un certain jour (chap. IV, v. 8) Élisée passait par le village de Sunam, et il y avait une grande dame dans ce village qui lui donna du pain..... Cette femme dit à son mari: Je vois que cet homme, qui passe souvent chez nous, est un saint homme de Dieu; fesons-lui faire une petite chambre; mettons-y un petit lit, une table, une chaise, et une lampe.

Un jour donc Élisée étant venu dans le village de Su-

nam, il alla loger dans cette chambre; et il dit à son valet Giézi: Fais-moi venir cette Sunamite, et elle vint. Élisée dit à son valet: Demande-lui ce qu'elle veut que je fasse pour elle, si elle a quelque affaire, et si elle veut que je parle au roi d'Israël Joram, ou au prince de sa milice; que faut-il que je fasse pour elle?

Dès qu'Élisée est logé et nourri par une dévote, il oublie qu'il est infiniment au-dessus du roi Joram, auquel il disait tout-à-l'heure qu'il ne daignait le regarder ni lui parler. Il se dit ici son favori, et demande s'il peut rendre service à sa dévote auprès du roi Joram.

« Qualis ab incœpto processerit, et sibi constet. »
HOR., de Art. poet.

Il semble qu'Élisée change ici de caractère; on peut dire qu'il préfère au maintien de la dignité de son ministère le plaisir de rendre service.

Son valet Giézi lui répondit: Est-ce que cela se demande? ne vois-tu pas que son mari est vieux, et qu'elle n'a point d'enfant? Élisée la fit donc revenir, puis lui dit: Tu auras un enfant dans ta matrice, si Dieu plaît, dans un an..... Cette femme eut donc un fils au bout de l'année... L'enfant mourut. La mère fit seller son ânesse, et alla trouver l'homme de Dieu sur le mont Carmel. Cette femme ayant fait des reproches à Élisée, il dit à Giézi son valet: Mets ta ceinture, prends ton bâton et marche; si tu rencontres quelqu'un, ne le salue point; si on te salue, ne réponds point; mets ton bâton sur le visage de l'enfant pour le ressusciter.

Giézi courut donc, et mit son bâton sur le visage de l'enfant; mais l'enfant ne branla point, et la parole et le sentiment ne lui revinrent point. Giézi revint donc dire à son maître que l'enfant ne voulait pas ressusciter. Élisée entra donc dans la maison, et trouva l'enfant, mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et se courba sur l'enfant. Et la chair de l'enfant se réchauffa, et Élisée descendant du lit se promena dans la maison par-ci par-là, et puis il remonta, et se courba sur lui, et l'enfant bailla sept fois, et ouvrit les yeux.

Nous ne sommes pas de ces gausseurs impies, qui prétendent que le texte insinue que le prophète fit un enfant à sa dévote; nous sommes bien loin de soupçonner une chose si incroyable d'un disciple de prophète, devenu prophète lui-même, et auquel il n'a manqué qu'un char de feu et quatre chevaux de feu pour égaler Élie.

On demande pourquoi Élisée envoie son valet ressusciter le petit garçon avec son bâton, puisqu'il savait bien que son valet ne le ressusciterait pas. On demande pourquoi il lui ordonne de ne saluer personne en chemin. Il est clair que c'est pour aller plus vite; et Calmet remarque que Jésus-Christ ordonne la même chose à ses apôtres dans *saint Luc*. Mais pourquoi courir si vite pour ne rien faire?

Les incrédules se moquent de ce miracle d'Élisée et de toutes ses simagrées, et de toutes ses contorsions; ils disent que ce n'est là qu'une fade imita-

tion du miracle d'Élie, qui ressuscita le fils de la veuve de Sarepta. Mais il y a un sens mystique; et ce sens est qu'il faut se proportionner aux petits pour leur faire du bien. Le R. P. dom Calmet, profond dans l'intelligence de l'Écriture, ne doute pas, après plusieurs autres pères, que le bâton du valet d'Élisée ne soit évidemment la Synagogue, et qu'Élisée ne soit l'Église romaine.

Élisée revint ensuite à Galgala : il y avait une grande famine. Les enfants des prophètes demeuraient avec lui, et il dit à un valet : prends une grande marmite, et fais à manger pour les enfants des prophètes. Le valet, ayant trouvé des coloquintes, les mit dans sa marmite..... Les prophètes, en ayant goûté, s'écrièrent : Homme de Dieu, la mort est dans la marmite. Oh bien donc, dit Élisée, apportez-moi de la farine. Ils apportèrent de la farine; il la mit dans la marmite, et il n'y eut plus d'amertume dans le pot.

Et encore famine, et toujours famine; et toujours preuve que ce beau pays de Canaan, avec ses montagnes pelées, ses cavernes, ses précipices, son lac de Sodome et son désert de sable et de cailloux, n'était pas tout-à-fait aussi fertile que de bonnes gens le chantent; et qu'il en faut croire saint Jérome plutôt que les espions de Josué, qui rapportèrent sur une civière un raisin que deux hommes avaient bien de la peine à soulever.

Or il vint un homme de Baal-Salisa, qui portait des prémices et vingt pains d'orge, avec du froment nouveau

dans sa poche... Le cuisinier lui répondit: Il n'y en a pas là pour servir à cent convives. Élisée dit: Donne, donne cela au peuple, afin qu'il mange; car Adonaï dit: Ils mangeront, et il y en aura de reste. Le cuisinier servit donc ces pains devant le peuple: ils mangèrent, et il y en eut de reste, selon la parole d'Adonaï.

Ce passage semble indiquer bien des choses: mais la plus remarquable est que des évangiles racontent la même chose de Jésus-Christ, afin que l'ancien *Testament* fût en tout une figure du nouveau.

Or Naaman (chap. v, v. 1), prince de la milice du roi de Syrie: était un homme grand et honoré chez son maître; car c'était par lui qu'Adonaï avait sauvé la Syrie; il était vaillant et riche; mais lépreux.

Or des voleurs de Syrie ayant fait captive une fille d'Israël, cette fille était au service de la femme de Naaman; cette fille dit à sa maîtresse: plût à Dieu que monseigneur eût été vers le prophète qui est à Samarie!

Donc Naaman alla au roi son maître, et lui raconta le discours de cette fille. Le roi de Syrie lui répondit: Va, j'écrirai pour toi au roi d'Israël. Il partit donc de Syrie; il prit avec lui dix talents d'argent, six mille pièces d'or, et dix robes.... Naaman vint donc avec ses chariots et ses chevaux, et se tint à la porte de la maison d'Élisée; et Élisée lui envoya dire: Lave-toi sept fois dans le Jourdain; et ta chair sera nette.

Naaman fut fort étonné qu'on lui ordonnât de se baigner pour la gale. Il y avait de beaux fleuves à Damas qui pouvaient le guérir; mais ces fleuves

n'avaient pas la vertu du Jourdain, purifiante par la vertu d'Élisée.

Il s'en alla donc, se lava sept fois dans le Jourdain, et sa chair devint comme la chair d'un enfant...

Naaman dit donc à Élisée: Certainement il n'y a point d'autre dieu dans toute la terre, si ce n'est le dieu d'Israël... Je ne ferai plus d'holocaustes à d'autres dieux; mais je te demande de prier ton Dieu pour ton serviteur; car lorsque le roi mon maître viendra dans le temple de Remnon pour adorer, et que je lui donnerai la main, si j'adore aussi dans le temple de Remnon, il faut que ton Dieu me le pardonne. Élisée lui répondit: Va-t'en en paix...

Il est bien juste que le général du roi de Syrie, ayant été guéri de la gale par Élisée, confesse que le Dieu d'Israël est le plus grand de tous les dieux, et jure qu'il n'en servira jamais d'autre; mais il est bien étrange que dans le même moment il demande la permission d'adorer le dieu Remnon. Il est encore plus étrange que le Juif Élisée lui donne cette licence sans restriction, sans modification. Si c'est par esprit de tolérance, Élisée soit béni! salut à Élisée! Ce n'est pourtant pas le premier Juif qui ait trouvé bon qu'on adorât d'autres dieux qu'Adonaï. Jacob avait trouvé bon que son beau-père et ses deux femmes et ses deux servantes eussent d'autres dieux; un petit-fils de Mosé, ou Moïse, avait été prêtre des dieux de Michas dans la tribu de Dan; Salomon, et presque tous ses suc-

cesseurs, adoraient des dieux étrangers; et malgré les lévites, malgré l'atroce et cruelle stupidité de la nation, les Juifs furent souvent plus tolérants qu'on ne pense.

Quelque temps après, Bénadad, roi d'Assyrie (chap. VI, v. 24), assembla toute son armée; il monta, et vint assiéger Samarie... Or il y avait grande famine en Samarie, et la tête d'un âne se vendait quatre-vingts écus, et un quart de boisseau de crottins de pigeons cinq écus.

Et toujours famine dans la terre promise!

Et le roi d'Israël passant par les murailles, une femme s'écria, et lui dit: O roi monseigneur! sauve-moi; et le roi lui répondit: Comment puis-je te sauver? je n'ai ni pain ni vin, que veux-tu me dire? Et la femme repartit: Voilà ma voisine qui m'a dit: Donne-moi ton fils, afin que nous le mangions aujourd'hui, et demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l'avons mangé; je lui ai dit le lendemain: Fesons cuire aussi ton fils, afin que nous le mangions; elle n'en veut rien faire; elle a caché son enfant.

Le roi, ayant entendu cela, déchira ses vêtements, et passa vite la muraille; il dit: Que Dieu m'extermine si la tête d'Élisée, fils de Saphat, demeure aujourd'hui sur ses épaules; car c'est lui qui nous a envoyé la famine.

Il faut avouer que si Élisée avait envoyé la famine par malice dans la terre promise, le roi Joram aurait été excusable de lui faire couper le cou; puisqu'Élisée aurait été cause que les mères mangeaient leurs enfants.

Pour la femme qui avait donné la moitié de son fils pour souper à sa voisine, c'est une grande question, dit Dumarsais, si elle avait le droit de manger à son tour la moitié de l'enfant de cette commère, selon son marché; il y a de grandes autorités pour et contre.

Ce passage de Dumarsais fait trop voir qu'il ne croyait point cette aventure, et qu'il la regardait comme une de ces exagérations que les Juifs se permettaient si souvent.

Or Élisée était assis dans sa maison. Des vieillards étaient avec lui. Le roi envoya donc vers lui un homme; mais Élisée dit à ses amis: Prenez garde; quand cet homme viendra pour me couper le cou, fermez bien la porte... Comme il disait cela, le bourreau arriva, et lui dit: Voilà un grand mal: que pourrons-nous attendre du Seigneur?

Élisée lui répondit (chap. VII, v. 1): Écoute la parole du Seigneur; car voici ce que dit le Seigneur: Demain à cette même heure le sac de farine se vendra trente-deux sous, et deux sacs d'orge se donneront pour trente-deux sous.

Or pendant ce temps-là le Seigneur fit entendre un grand bruit de chariots, de chevaux, et d'une grande armée dans le camp des Syriens; et tous les Syriens s'enfuirent pendant la nuit, abandonnant leurs tentes, leurs chevaux, leurs ânes, et ne songeant qu'à sauver leur vie..... Tout le peuple aussitôt sortit de Samarie et pilla le camp des Syriens, et le sac de farine fut vendu trente-deux sous, et deux sacs d'orge trente-deux sous, selon la parole d'Adonaï...

Dieu merci, si Élisée a envoyé la famine, il en-

voie aussi l'abondance; et un grand sac de farine ne coûtera que trente-deux sous. On est seulement un peu surpris que le roi de Syrie s'enfuie tout d'un coup sans raison; mais c'est encore un miracle d'Élisée.

Or Élisée (chap. VIII, v. 1) parla à la femme dont il avait ressuscité l'enfant, et il lui dit: Va-t'en, toi et ta famille, où tu pourras; car Adonaï a appelé la famine; elle sera sur la terre pendant sept ans...

Pour Élisée, il s'en alla à Damas. Bénadad, roi de Syrie, était alors malade; ses gens vinrent en hâte lui dire: Voici l'homme de Dieu; sur quoi le roi dit à Hazael: Qu'on aille vite au-devant de l'homme de Dieu avec des présent; qu'on le consulte, si je pourrai relever de ma maladie.... Hazael alla donc vers Élisée avec quarante chameaux chargés de présents; et quand il fut devant Élisée, il lui dit: Ton fils le roi de Syrie m'a envoyé à toi avec ces présents, disant: Pourrai-je guérir de ma maladie?

Élisée lui dit: Va-t'en, dis-lui qu'il guérira. Cependant le Seigneur m'a dit qu'il mourra; et l'homme de Dieu, disant cela, se mit à pleurer. Hazael lui dit: Pourquoi monseigneur pleure-t-il? Élisée dit: C'est que je sais que tu feras grand mal aux fils d'Israël; tu brûleras leurs villes, tu tueras avec le glaive les jeunes gens, tu fendras le ventre aux femmes grosses...

La conduite d'Élisée ne paraît pas cette fois si édifiante. Il dit au capitaine Hazael: Capitaine, va dire au roi qu'il guérira; mais je sais qu'il mourra. Il est difficile d'excuser le prophète sans une direction d'intention. La solution de cette difficulté

est peut-être que le prophète ne veut pas effrayer le roi, mais il veut que la parole du Seigneur s'accomplisse.

Hazael lui dit: comment veux-tu que je fasse de si grandes choses, moi qui ne suis qu'un chien? Élisée répondit: C'est qu'Adonaï m'a révélé que tu seras roi de Syrie.... Le lendemain Hazael, ayant quitté Élisée, vint retrouver Bénadad son maître, qui lui dit: Eh bien! que t'a dit Élisée? Il répondit: O roi! il m'a dit que tu guériras. Alors il prit une peau de chèvre mouillée, la mit sur le visage du roi et l'étouffa. Le roi mourut, et Hazael régna à sa place.

Nous voilà retombés dans cet épouvantable labyrinthe d'assassinats multipliés que nous voulions éviter. Les rois de Syrie disputent de crimes avec les roitelets de Juda et d'Israël. Le seigneur avait ordonné à Élisée d'oindre Hazael christ et roi de Syrie: il n'en fait rien; mais Hazael n'est pas moins roi pour avoir étouffé son souverain avec une peau de chèvre.

En ce temps-là le prophète Élisée appela un des enfants des prophètes (chap. IX, v. 1), et lui dit: Prends une petite bouteille d'huile, et va-t'en à Ramoth de Galaad; quand tu seras là, tu verras Jéhu, fils de Josaphat, fils de Namsi, et tu lui répandras en secret ta bouteille sur la tête, en lui disant: Voici comme parle Adonaï: Je t'oins roi d'Israël. Aussitôt tu ouvriras la porte, et tu t'enfuiras.... Le jeune prophète alla donc en Ramoth de Galaad.., et versa sa bouteille d'huile sur la tête de Jéhu, lui disant: Je t'ai oint roi sur le peuple d'Israël de la part du Seigneur, à

condition que tu vengeras le sang des prophètes, etc.....

Or Jéhu frappa le roi Joram son maître d'une flèche entre les épaules, qui lui perça le cœur, et il tomba mort de son chariot.

Ochozias, roi de Juda, son ami, qui était venu le voir, s'enfuit par le jardin. Jéhu le poursuivit, et dit: Qu'on le tue aussi celui-là, et il fut tué...

.... Et Jéhu leva la tête vers une fenêtre où était Jézabel, veuve du roi d'Israël Achab...., et il dit: Qu'on la jette par la fenêtre; et on la jeta par la fenêtre, et la muraille fut mouillée de son sang...

Or, Achab (chap. x, v. 1) avait eu soixante et dix fils dans Samarie; et Jéhu écrivit aux chefs de Samarie, et leur manda: Coupez les têtes des fils de votre roi, et venez nous les apporter demain dans Israël.... Dès que les premiers de la ville de Samarie eurent reçu ces lettres du roi Jéhu, ils prirent les soixante et dix fils du roi Achab, leur coupèrent le cou, et mirent leurs têtes dans des corbeilles...

Jéhu fit mourir ensuite tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous ses amis, tous ses officiers, tous les prêtres; de sorte qu'il ne resta plus personne.

Après cela, il vint à Samarie; il rencontra les frères d'Ochozias, roi de Juda; il leur demanda: Qui êtes-vous? Ils lui répondirent: Nous sommes quarante-deux frères d'Ochozias, roi de Juda; et Jéhu dit à ses gens: Eh bien! qu'on les prenne tout vifs, et les ayant pris tout vifs, il fit égorger tous les quarante-deux dans une citerne, et il n'en resta rien.

Athalie, mère d'Ochozias (chap. xi, v.° 1), voyant son fils mort, *et les quarante-deux frères d'Ochozias morts*, fit tuer tous les princes du sang royal; mais Josaba, sœur d'Ochozias, cacha le petit Joas, fils d'Ochozias...; et sept ans après, Joïada, grand-prêtre, fit tuer par le glaive Athalie.

Élisée avait aussi un ordre exprès d'Adonaï d'aller oindre Jéhu roi, christ d'Israël: il envoie à sa place un petit prophète; et dès que Jéhu est oint, il devient plus méchant que tous les autres: il assassine son roi Joram; il assassine le roi de Juda Ochozias, qui était venu faire une visite à son ami Joram; « il assassine sa reine Jézabel, qui ne valait pas mieux que lui, et la donne à manger aux chiens; il assassine soixante et dix fils du roi Achab, mari de Jézabel, et on met leurs têtes dans des corbeilles; il assassine quarante-deux frères d'Ochozias, roitelet de Jérusalem. Athalie, grand'-mère du petit Joas, assassine tous ses petit-fils dans Jérusalem, à ce que dit l'histoire, à la réserve du petit Joas, qui échappe: elle avait près de cent ans, selon la computation judaïque, et n'avait d'ailleurs aucun intérêt à les égorger: elle ne commet tous ces prétendus assassinats que pour le plaisir de les commettre, et pour donner un prétexte au grand-prêtre Joïada de l'assassiner elle-même. Enfin c'est une scène de meurtres et de carnage, dont on ne pourrait trouver d'exemple que dans l'histoire des fouines, si quelque coq de basse-cour avait fait leur histoire. »

Ce sont les propres paroles du curé Meslier; nous ne pouvons les réfuter qu'en avouant cette multitude effroyable de crimes, et qu'en redisant ce que mes deux prédécesseurs et moi avons tou-

jours dit, que le Seigneur n'abandonna son peuple aux mains des ennemis que pour le punir de cette persévérance dans la cruauté, depuis l'assassinat du roitelet de Sichem et de tous les Sichemites, jusqu'à l'assassinat du grand-prêtre Zacharie, fils du grand-prêtre Joïada, par le roi Joas, petit-fils de la reine Athalie; ce qui fait une période d'assassinats d'environ neuf cents années presque sans interruption; et les mœurs de ce peuple, depuis le rétablissement de Jérusalem jusqu'à Adrien, ne sont pas moins barbares.

Les critiques disent qu'il ne profita point aux Hébreux d'être le peuple de Dieu, et que, s'ils avaient été expressément le peuple du diable, ils n'auraient jamais pu être plus méchants ni plus malheureux. Il est vrai que ce peuple est d'autant plus coupable, que Dieu ne cesse jamais d'être avec lui, soit pour le favoriser, soit pour le punir. Les autres nations, et jusqu'aux Romains même, se vantèrent aussi d'avoir leurs dieux présents parmi elles, mais de loin à loin, et rarement en personne; mais depuis le temps d'Abraham le seigneur Adonaï habita presque toujours avec les Hébreux, leur parlant de sa bouche, les conduisant par sa main; de sorte que le plus grand des prodiges opérés sur cette petite nation, c'est qu'elle ait persévéré, presque sans relâche, dans l'apostasie et dans le crime.

La vingt-troisième année de Joas (chap. XIII, v. 1), fils d'Ochozias, roi de Juda, la fureur du Seigneur s'alluma contre Israël, et il les livra entre les mains d'Hazael, roi de Syrie...

Et Élisée étant tombé malade, un autre Joas, roi d'Israël, vint le voir; Élisée dit au roi Joas: Apporte-moi des flèches. Puis il dit: Ouvre la fenêtre à l'orient; jette une flèche par la fenêtre....; frappe la terre avec tes flèches.... Le roi Joas ne frappa la terre que trois fois. L'homme de Dieu se mit en colère contre le roi Joas, et lui dit: Si tu avais frappé la terre cinq fois, six fois, ou sept fois, tu aurais exterminé la Syrie; mais puisque tu n'as frappé la terre que trois fois, tu ne battras les Syriens que trois fois... Puis Élisée mourut, et il fut enterré.

Les critiques cherchent en vain à comprendre pourquoi le melch de Samarie Joas aurait exterminé les Syriens s'il avait jeté sept flèches par la fenêtre. Élisée savait donc, non seulement ce qui devait arriver, mais encore ce qui devait ne pas arriver, et le futur absolu, et le futur contingent. Songeons que la prophétie est une chose si surnaturelle, que nous ne devons jamais l'examiner selon les régles de la sagesse humaine.

Or il arriva que des gens qui portaient un corps mort en terre aperçurent des voleurs; et, s'enfuyant, ils jetèrent le corps mort dans le sépulcre d'Élisée..... Dès que le corps mort toucha le corps d'Élisée, il ressuscita sur le champ, et se dressa sur ses pieds.

Les critiques ne se lassent point de faire des objections. Ils demandent pourquoi le Seigneur ne ressuscita pas Élisée lui-même, au lieu de res-

susciter un inconnu que des porteurs avaient jeté dans sa fosse. Ils demandent ce que devint cet homme qui se dressa sur ses pieds. Ils demandent si c'était une vertu secrète, attachée aux os d'Élisée, de ressusciter tous les morts qui les toucheraient. A tout cela que pouvons-nous répondre? que nous n'en savons rien.

Pendant le règne de Phacée, roi d'Israël (ch. XV, v. 29), Téglathphalasar, roi des Assyriens, vint en Israël; il prit toute la Galilée et le pays de Nephthali, et en transporta tous les habitants en Assyrie....

Enfin voici le dénouement de la plus grande partie de l'histoire hébraïque. C'est ici que commence la destruction des dix tribus entières, et bientôt la captivité des deux autres: c'est à quoi se terminent tant de miracles faits en leur faveur. Les sages chrétiens voient, avec douleur, le désastre de leurs pères qui leur ont frayé le chemin du salut. Les critiques voient, avec une secrète joie, l'anéantissement de presque tout un peuple, qu'ils regardent comme un vil ramas de superstitieux enclins à l'idolâtrie, débauchés, brigands, sanguinaires, imbéciles et impitoyables. On dirait, à entendre ces critiques, qu'ils sont au nombre des vainqueurs de Samarie et de Jérusalem.

Cette révolution nous offre un tableau nouveau, et de nouveaux personnages. Quels étaient

ces peuples et ces rois d'Assyrie, qui vinrent de si loin fondre sur le petit peuple qui avait habité près de la Célésyrie, de Dan jusqu'à Bersabée, dans un terrain d'environ cinquante lieues de long sur quinze de large, et qui espéra dominer sur l'Euphrate, sur la Méditerranée, et sur la mer Rouge?

Salmanazar, roi des Assyriens (chap. XVII, v. 3), marche contre Osée, fils d'Éla, qui régnait sur Israël à Samarie; et Osée fut asservi à Salmanazar, et lui paya tribut.

Qui était ce Téglathphalasar et ce Salmanazar par qui commença l'extinction de la lampe d'Israël? Ces rois régnaient-ils à Ninive ou à Babylone? A qui croire, de Ctésias ou d'Hérodote, d'Eusèbe ou du Syncelle extrait par Photius? Y a-t-il eu chez les Orientaux un Bélus, un Ninus, une Sémiramis, un Ninias, qui sont des noms grecs? Tonaas Concoleros est-il le même que Sardanapale? Et ce Sardanapale était-il un fainéant voluptueux ou un héros philosophe? Chiniladam était-il le même personnage que Nabuchodonosor?

Presque toute l'histoire ancienne trompe notre curiosité: nous éprouvons le sort d'Ixion en cherchant la vérité; nous voulons embrasser la déesse, et nous n'embrassons que des nuages.

Dans cette nuit profonde, que dois-je faire? On m'a chargé de commenter une petite partie de la

Bible, et non pas l'histoire de Ctésias et d'Hérodote. Je m'en tiens à ce que les Hébreux eux-mêmes racontent de leurs disgraces et de leur état déplorable. Un roi d'Orient, qu'ils appellent Salmanazar, vient enlever dix tribus hébraïques sur douze, et les transporte dans diverses provinces de ses vastes états. Y sont-elles encore? en pourrait-on retrouver quelques vestiges? Non, ces tribus sont ou anéanties ou confondues avec les autres Juifs. Il est vraisemblable, et presque démontré, qu'elles n'avaient aucun livre de leur loi lorsqu'elles furent emmenées captives dans des déserts en Médie et en Perse; puisque la tribu de Juda elle-même n'en avait aucun sous le règne du roi Josias, environ soixante et dix ans avant la dispersion des dix tribus; et que, dans cet espace de temps, tout le peuple fut continuellement affligé de guerres intestines et étrangères, qui ne lui permirent guère de lire.

Il peut se trouver encore quelques uns des descendants des dix tribus vers les bords de la mer Caspienne, et même aux Indes, et jusqu'à la Chine; mais les prétendus descendants des Juifs, qu'on dit avoir été retrouvés en très petit nombre dans ces pays si éloignés, n'ont aucune preuve de leur origine: ils ignorent jusqu'à leur ancienne langue; ils n'ont conservé qu'une tradition vague, incertaine, affaiblie par le temps.

Les deux autres tribus de Juda et de Benjamin, qui revinrent à Jérusalem avec quelques lévites après la captivité de Babylone, ne savent pas même aujourd'hui de quelle famille elles peuvent être.

Si donc les Juifs qui avaient habité dans Jérusalem depuis Cyrus jusqu'à Vespasien n'ont pu jamais connaître leurs familles, comment les autres Juifs, dispersés depuis Salmanazar vers la mer Caspienne et en Scythie, auraient-ils pu retrouver leur arbre généalogique? Il y eut des Juifs qui régnaient dans l'Arabie Heureuse sur un petit canton de l'Yémen, du temps de Mahomet dans notre septième siècle, et Mahomet les chassa bientôt: mais c'étaient sans doute des Juifs de Jérusalem, qui s'étaient établis dans ce canton pour le commerce, à la faveur du voisinage. Les dix tribus, anciennement dispersées vers la Mingrélie, la Sogdiane, et la Bactriane, n'avaient pu de si loin venir fonder un petit état en Arabie.

Enfin plus on a cherché les traces des dix tribus, et moins on les a trouvées.

On sait assez que le fameux Juif espagnol Benjamin de Tudèle, qui voyagea en Europe, en Asie, et en Afrique, au commencement de notre douzième siècle, se vanta d'avoir eu des nouvelles de ces dix tribus que l'on cherchait en vain. Il compte environ sept cent quarante mille Juifs vivants de son temps dans les trois parties de notre hémi-

sphère, tant de ses frères dispersés par Salmanazar, que de ses frères dispersés depuis Titus et depuis Adrien. Encore ne dit-il pas si, dans ces sept cent quarante mille sont compris les enfants et les femmes; ce qui ferait, à deux enfants par famille, deux millions neuf cent soixante mille Juifs. Or, comme ils ne vont point à la guerre, et que les deux grands objets de leur vie sont la propagation et l'usure, doublons seulement leur nombre depuis le douzième siècle, et nous aurons aujourd'hui dans notre continent quatre millions neuf cent vingt mille Juifs, tous gagnant leur vie par le commerce; et il faut avouer qu'il y en a d'extrêmement riches depuis Bassora jusque dans Amsterdam et dans Londres.

D'après ce compte très modéré, il se trouverait que le peuple d'Israël serait non seulement plus nombreux que les anciens Parsis ses maîtres, dispersés comme lui depuis Omar, mais plus nombreux qu'il ne le fut lorsqu'il s'enfuit d'Égypte en traversant à pied la mer Rouge.

Mais aussi il faut considérer qu'on accuse le voyageur Benjamin de Tudèle d'avoir beaucoup exagéré, suivant l'usage de sa nation et de presque tous les voyageurs.

La relation du rabbi Benjamin ne fut traduite en notre langue qu'en 1729, à Leyde; mais cette traduction étant fort mauvaise, on en donna une

meilleure en 1734, à Amsterdam. Cette dernière traduction est d'un enfant de onze ans, nommé Baratier, Français d'origine, né dans le margraviat de Brandebourg-Anspach. C'était un prodige de science, et même de raison, tel qu'on n'en avait point vu depuis le prince Pic de La Mirandole. Il savait parfaitement le grec et l'hébreu dès l'âge de neuf ans: et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à son âge il avait déja assez de jugement pour n'être point l'admirateur aveugle de l'auteur qu'il traduisait; il en fit une critique judicieuse: cela est plus beau que de savoir l'hébreu.

Nous avons quatre dissertations de lui, qui feraient honneur à Bochart, ou plutôt qui l'auraient redressé. Son père, ministre du saint Évangile, l'aida un peu dans ses travaux; mais la principale gloire est due à cet enfant.

Peut-être même ce singulier traducteur, et ce plus singulier commentateur, méprise trop l'auteur qu'il traduit; mais enfin il fait voir qu'au moins Benjamin de Tudèle n'a point vu tous les pays que ce Juif prétend avoir parcourus. Benjamin s'en rapporta sans doute dans ses voyages aux discours exagérés, emphatiques et menteurs, que lui tenaient des rabbins asiatiques, empressés à faire valoir leur nation auprès d'un rabbin d'Europe. Il ne dit pas même qu'il ait vu certaines contrées imaginaires, dans lesquelles on disait que

les Juifs de la première dispersion avaient fondé des états considérables.

« La ville de Théma, dit Benjamin, est la capitale des Juifs au nord des plaines de Sennaar; leur pays s'étend à seize journées dans les montagnes du nord : c'est là qu'est le rabbi Hanan, souverain de ce royaume. Ils ont de grandes villes bien fortifiées; et de là ils vont piller jusqu'aux terres des Arabes leurs alliés : ils sont craints de tous leurs voisins. Leur empire est très vaste; ils donnent la dîme de tout ce qu'ils ont aux disciples des sages qui demeurent toujours dans l'école, aux pauvres d'Israël et aux pharisiens, c'est-à-dire à leurs dévots.

« Dans toutes ces villes il y a environ trois cent mille Juifs; leur ville de Tanaï a quinze milles en longueur et autant en largeur. C'est là qu'est le palais du prince Salomon. La ville est très belle, ornée de jardins et de vergers, etc. »

Benjamin ne dit point du tout qu'il ait été dans ce pays de Théma ni dans cette ville de Tanaï : il ne nous apprend pas non plus de quels Juifs il tient cette relation chimérique. Il est sûr qu'on ne peut le croire; mais il est sûr aussi que, s'il est un Juif ridiculement trompé par des Juifs de Bagdad et de Mésopotamie, il n'est point un menteur qui dit avoir vu ce qu'il n'a point vu.

Benjamin, probablement, alla jusqu'à Bagdad

et à Bassora: c'est là qu'il apprit des nouvelles de l'île de Ceylan: et on l'a condamné très mal à propos d'avoir dit que l'île de Ceylan, qui est sous la ligne, est sujette à d'extrêmes chaleurs.

Enfin son livre est plein de vérités et de chimères, de choses très sages et très impertinentes; et en tout, c'est un ouvrage fort utile pour quiconque sait séparer le bon grain de l'ivraie.

Benjamin ne parle point des Parsis, qui sont aussi dispersés que la nation judaïque, et en aussi grand nombre; il n'est occupé que de ses compatriotes.

Le résultat de toutes ces recherches est que les Juifs sont par-tout, et qu'ils n'ont de domination nulle part, ainsi que les Parsis sont répandus dans les Indes, dans la Perse, et dans une partie de la Tartarie.

Si les calculs chimériques du jésuite Pétau, de Wiston, et de tant d'autres, avaient la moindre vraisemblance, la multitude des Juifs et des Parsis couvrirait aujourd'hui toute la terre.

Revenons maintenant à l'état où étaient les deux hordes, les deux factions hébraïques de Samarie et de Jérusalem. Achaz régnait sur les deux tribus de Juda et de Benjamin: cet Achaz à l'âge de dix ans, selon le texte, engendra le roi Ézéchias; c'est de bonne heure. Il fit depuis passer un de ses enfants par le feu, sans que le texte nous apprenne

s'il brûla réellement son fils en l'honneur de la Divinité, ou s'il le fit simplement passer entre deux bûchers, selon l'ancienne coutume qui dura chez tant de nations superstitieuses jusqu'à Savonarole dans notre seizième siècle.

Les *Paralipomènes* (livre II, ch. XXXVIII, v. 6 et 8) disent qu'un certain roitelet d'Israël, nommé Phacée, lui tua un jour cent vingt mille hommes dans un combat, et lui fit deux cent mille prisonniers: c'est beaucoup.

Cet Achaz était alors, lui et son peuple, dans une étrange détresse: non seulement il était vexé par les Samaritains, mais il l'était encore par le roi de Syrie, nommé Rafin, et par les Iduméens. Ce fut dans ces circonstances que le prophète Isaïe vint le consoler, comme il le dit lui-même aux chap. VII et VIII de sa grande prophétie, en ces termes: « Le Seigneur continuant de parler à Achaz lui dit: Demande un signe, soit dans le bas de la terre, soit dans les hauts au-dessus. Et Achaz dit: Je ne demanderai point de signe, je ne tenterai point Adonaï. Eh bien! dit Isaïe, Adonaï te donnera lui-même un signe; une femme concevra *; elle enfantera un fils, et son nom sera

* Le mot hébreu *alma* signifie tantôt fille, tantot femme, quelquefois même prostituée. Ruth étant veuve est appelée *alma*. Dans le Cantique des cantiques et dans Joël, le nom d'*alma* est donné à des concubines.

Emmanuel; et avant qu'il mange de la crème et du miel, et qu'il sache connaître le bien et le mal, ce pays que tu détestes sera délivré de ces deux rois (Rafin et Phacée): et dans ces jours Adonaï sifflera aux mouches qui sont au haut des fleuves d'Égypte et du pays d'Assur; Adonaï rasera avec un rasoir de louage la tête et le poil d'entre les jambes, et toute la barbe du roi d'Assur, et de tous ceux qui sont dans son pays... Et Adonaï me dit: Écris sur un grand rouleau avec un stylet d'homme: Maher-salal-has-bas, *qu'on prenne vite les dépouilles.* » C'est dans ce discours d'Isaïe que des commentateurs, appelés *figuristes*, ont vu clairement la venue de Jésus-Christ, qui pourtant ne s'appela jamais ni Emmanuel, ni Maher-salal-has-bas, « prends vite ces dépouilles. » Poursuivons nos recherches sur la destruction des dix tribus.

Mais Osée ayant voulu se révolter contre lui il fut pris et mis en prison, chargé de chaînes (chap. XVII, v. 4)... Salmanazar dévasta tout le pays; et, étant venu à Samarie il l'assiégea pendant trois ans, et la neuvième année d'Osée, Salmanazar prit Samarie, et transporta tous les Israélites au pays des Assyriens dans Hala, dans Habor, dans les villes des Mèdes, vers le fleuve Gozan...; et cela arriva, parceque les enfants d'Israël avaient péché contre leur Dieu Adonaï.

Nous voyons que de tout temps, quand des peuples barbares et indisciplinés se sont emparés

d'un pays, ils s'y sont établis. Ainsi les Goths, les Lombards, les Francs, les Suèves, se fixèrent dans l'empire romain, les Turcs dans l'Asie mineure, et enfin dans Constantinople; les Tartares quittèrent leur patrie pour dominer dans la Chine. Les grands princes, au contraire, et les républiques qui avaient des capitales considérables, ne se transplantèrent point dans les pays conquis, mais en transportèrent souvent les habitants, et établirent à leur place des colonies.

Cet usage, qui changea en grande partie la face du monde, se conserva jusqu'à Charlemagne; il fit transporter des familles de Saxons jusqu'à Rome. Ces transportations des peuples paraissaient un moyen sûr pour prévenir les révoltes. Il ne faut donc point s'étonner que Salmanazar donna les terres du royaume d'Israël à des cultivateurs babyloniens, et à d'autres de ses sujets.

Or le roi d'Assyrie fit venir (chap. XVII, v. 24) des habitants de Babylone, de Cutha, d'Avah, d'Émath, de Sépharvaïm, et les établit dans les villes de la Samarie, à la place des enfants d'Israël.... Quand ils y furent établis, ils ne craignirent point Adonaï; mais Adonaï leur envoya des lions qui les égorgeaient.

Les critiques demandent pourquoi Dieu n'envoya pas des lions pour dévorer Salmanazar et son armée, au lieu de faire manger par ces animaux les émigrants innocents qui venaient cultiver une

terre ingrate devenue déserte. Si on leur répond que c'était pour les forcer à connaître le culte du Seigneur, ils disent que les lions sont de mauvais missionnaires; que ceux qui avaient été mangés ne pouvaient se convertir; et que le prêtre hébreu qui vint les prêcher de la part du roi de Babylone ne suffisait pas pour enseigner le catéchisme à toute une province. Mais probablement ce prêtre avait des compagnons qui l'aidèrent dans sa mission. Si on veut s'informer chez les commentateurs qui étaient ces peuples de Cutha, d'Avah, d'Émath, plus ils en parlent, moins vous êtes instruit. C'étaient des peuplades syriennes; on n'en sait pas davantage. Nous ne connaissons pas l'origine des Francs qui s'établirent dans la Gaule celtique, ni des pirates qui se transplantèrent en Normandie. Qui me dira de quel buisson sont partis les loups dont mes moutons ont été dévorés?

Cela fut rapporté (chap. XVII, v. 26) au roi des Assyriens, auquel on dit: Les peuples que tu as transportés dans la Samarie, et auxquels tu as commandé de demeurer dans ses villes, ignorent la manière dont le dieu de ce pays-là veut être adoré, et ce dieu leur a détaché des lions; et voilà que ces lions les tuent parcequ'ils ignorent la religion du du dieu pays. Alors le roi des Assyriens donna cet ordre, disant: Qu'on envoie en Samarie l'un des prêtres captifs; qu'il retourne, et qu'il apprenne aux habitants le culte du dieu du pays....

C'est une chose bien digne de remarque, que

cette opinion des Grecs, *A chaque pays son dieu*, fût déja reçue chez les peuples de Babylone, comme cette maxime en Allemagne et en France, *Nulle terre sans seigneur*. Mais comment fesaient ceux qui adoraient le soleil, ou qui du moins révéraient dans le soleil l'image du Dieu de l'univers? Nous dirons que les Persans étaient alors les seuls qui professaient ouvertement cette religion, et qu'ils ne l'avaient point encore portée à Babylone; elle n'y fut introduite que par le conquérant Kir ou Kosrou, que nous nommons Cyrus.

Ainsi un des prêtres captifs de Samarie y étaut revenu leur apprit la manière dont ils devaient adorer Adonaï....

Ainsi chacun de ces peuples se forgea son dieu, et ils mirent leurs dieux dans leurs temples et dans les hauts lieux. Chaque peuplade mit le sien dans les villes où elle habitait.

Les Babyloniens firent leur Sochothbénoth, les Cuthéens leur Nergel, les Émathiens leur Asima, les Hévéens leurs Nébahaz et Tharthac; pour ceux de Sépharvaïm, ils brûlèrent leurs enfants en l'honneur d'Adramélech et d'Anamélech.

On reste stupéfait quand on voit qu'aussitôt que cette nouvelle peuplade fut instruite du culte d'Adonaï, elle adora une foule de dieux asiatiques inconnus, Sochothbénoth, Nergel, Asima, Tharthac, Adramélech, Anamélech, et qu'on brûla des enfants aux autels de ces dieux étrangers. M. Basnage, dans ses *Antiquités judaïques*, nous apprend

que, selon plusieurs savants, ce fut ce prêtre hébreu, envoyé aux nouveaux habitants de Samarie, qui composa le *Pentateuque*. Ils fondent leur sentiment sur ce qu'il est parlé dans le *Pentateuque* de l'origine de Babylone, et de quelques autres villes de la Mésopotamie que Moïse ne pouvait connaître; sur ce que ni les anciens Samaritains ni les nouveaux n'auraient voulu recevoir le *Pentateuque* de la main des Hébreux de la faction de Juda, leurs ennemis mortels; sur ce que le *Pentateuque* samaritain est écrit en hébreu, langue que ce prêtre parlait, n'ayant pu avoir le temps d'apprendre le chaldéen; sur les différences essentielles entre le *Pentateuque* samaritain et le nôtre. Nous ne savons pas qui sont ces savants, M. Basnage ne les nomme pas.

Or tous ces peuples adoraient Adonaï, et ils prirent les derniers venus pour prêtres des hauts lieux...; et comme ils adoraient Adonaï, ils servaient aussi leurs dieux, selon la coutume des nations transplantées en Samarie....

La quatorzième année (chap. XVIII, v. 13) du roi Ézéchias, roi de Juda, Sennachérib, roi des Assyriens, vint attaquer toutes les villes fortifiées de Juda, et les prit.... Alors Ézéchias envoya des messagers au roi des Assyriens, disant: J'ai péché envers toi; retire-toi de moi; je porterai tous les fardeaux que tu m'imposeras. Le roi d'Assyrie lui ordonna donc de payer trois cents talents d'argent et trente talents d'or.... Ézéchias donna tout l'argent qui était dans la maison d'Adonaï et dans les trésors du roi.

Or, les serviteurs du roi Ézéchias (chap. XIX, v. 5) allè-

rent trouver Isaïe le prophète, et Isaïe leur dit: Dites à votre maître, Voici ce que dit Adonaï: Ne crains point les paroles blasphématoires des officiers du roi d'Assyrie; car je vais lui envoyer un certain esprit, un certain souffle, et il apprendra une nouvelle, après laquelle il retournera dans son pays, et je le frapperai dans son pays par le glaive.... Cette même nuit l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et il tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes...; et Sennachérib, roi des Assyriens, s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, et s'en retourna aussitôt.

Hérodote (livre II) parle d'un Sennachérib qui vint porter la guerre sur les frontières de l'Égypte, et qui s'en retourna parcequ'une maladie contagieuse se mit dans son armée; il n'y a rien là que dans l'ordre commun. Que le roitelet de la petite province de Juda s'humilie devant le roi Sennachérib, qu'il lui paie trois cents talents d'argent et trente talents d'or, c'est une somme très forte dans l'état où était alors la Judée; cependant ce n'est point une chose absolument hors de toute vraisemblance. Mais que le prophète Isaïe vienne de la part de Dieu dire à Ézéchias que le roi Sennachérib a blasphémé; qu'un ange vienne du haut du ciel frapper et tuer cent quatre-vingt-cinq mille hommes d'une armée chaldéenne; et que cette exécution, aussi épouvantable que miraculeuse, soit inutile, qu'elle n'empêche point la ruine de Jérusalem; c'est là ce qui semblerait jus-

tifier l'incrédulité des critiques, si quelque chose pouvait les rendre excusables. Ils ne comprennent pas comment le Seigneur, protégeant la tribu de Juda, et tuant cent quatre-vingt-cinq mille de ses ennemis, abandonne sitôt après cette tribu dont la verge devait dominer toujours, laisse détruire son temple, et voie impunément cette tribu et celle de Benjamin, avec tant de lévites, plongées dans les fers. *O altitudo!* humilions-nous sous les décrets impénétrables de la Providence; mais qu'il nous soit permis de ne point admettre les explications ridicules que tant d'auteurs ont données à ces événements inexplicables.

En ce temps-là (chap. xx, v. 1), Ézéchias roi de Juda, fut malade à la mort. Le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint lui dire: Voici ce que dit le Dieu Adonaï: Mets ordre à tes affaires, car tu mourras, et tu ne vivras pas.... Alors Ézéchias tourna sa face contre la muraille, et pria Dieu, disant: Seigneur, souviens-toi, je te prie, comment j'ai marché dans la vérité et dans un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui t'a plu; et il sanglota avec de grands sanglots....

Et Isaïe n'était pas encore à la moitié de l'antichambre, qu'Adonaï revint lui faire un discours, disant: Retourne, et dis à Ézéchias, chef de mon peuple: Voici ce que dit Adonaï, dieu de David ton père: J'ai entendu ta prière; j'ai vu tes larmes; je t'ai guéri, et dans trois jours tu monteras au temple d'Adonaï, et j'ajouterai encore quinze années à tes jours.... Bien plus, je te délivrerai, toi et cette ville, du roi des Assyriens, et je protégerai cette ville à cause de moi et de David mon serviteur.

Les critiques, comme milord Bolingbroke et M. Boulanger, prétendent que le prophète Isaïe joue ici un rôle très triste et très indécent, de venir dire à son prince, dès qu'il est malade: Tu vas mourir. Ézéchias est représenté comme un prince lâche et pusillanime, qui se met à pleurer et à sangloter quand un inconnu a l'indiscrétion de lui dire qu'il est en danger; et à peine cet Isaïe est-il sorti de la chambre du roi, que Dieu lui-même vient dire au prophète: Le roi vivra encore quinze ans. Sous quelle forme était Dieu quand il vint annoncer à Isaïe son changement de volonté dans l'antichambre? Ces incrédules ne se lassent point de censurer toute cette histoire; il faut combattre contre eux depuis le premier verset de la *Bible* jusqu'au dernier.

Alors Isaïe dit: Qu'on m'apporte une marmelade de figues. On lui apporta la marmelade; on la mit sur l'ulcère du roi, et il fut guéri....

Mais Ézéchias ayant dit à Isaïe: Quel signe aurai-je que le Seigneur me guérira, et que j'irai dans trois jours au temple d'Adonaï? Et Isaïe lui dit: Voici le signe du Seigneur, comme quoi le Seigneur fera la chose qu'il t'a dite: Veux-tu que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle retourne en arrière de dix degrés? Ézéchias lui dit: Il est aisé que l'ombre croisse de dix degrés; ce n'est pas ce que je veux qu'on fasse; mais que l'ombre retourne en arrière de dix degrés. Le prophète Isaïe invoqua donc Adonaï, et il fit que l'ombre retourna en arrière de dix degrés, dont elle était déja descendue dans l'horloge d'Achaz....

Une nuée d'autres incrédules fond sur cette marmelade de figues, et sur cette horloge. Tous ces censeurs disent que le mal d'Ézéchias était bien peu de chose, puisqu'on le guérit avec un emplâtre de figues. Ézéchias leur paraît un imbécile de croire qu'il est plus aisé d'avancer l'ombre que de la reculer. Dans l'un et l'autre cas, les lois de la nature sont également violées, et tout l'ordre du ciel également interrompu. La rétrogradation de l'ombre ne leur paraît qu'une copie renforcée du miracle de Josué. La plupart des interprètes croient que le soleil s'arrêta pour Josué, et recula pour Ézéchias. Isaïe même, au chap. XXXII de sa prophétie, dit: Le soleil recula de dix lignes; ce qui probablement signifie dix heures. Mais il est clair qu'Isaïe se trompe; l'ombre est toujours opposée au soleil; si l'astre est à l'orient, l'ombre est à l'occident; pour que l'ombre reculât de dix heures vers le matin, il aurait fallu que le soleil se fût avancé de dix heures vers le soir. De plus, si ces degrés, ces heures signifient le nombre des années qui sont réservées à Ézéchias, pourquoi l'ombre du style ne rétrograde-t-elle que de dix degrés et non pas de quinze? Le plus long jour de l'année en Palestine n'est que de quatorze heures: c'eût été encore un miracle de plus; car il est impossible que le soleil paraisse quinze heures et plus, quand il n'est que quatorze heures sur l'horizon.

Une autre difficulté encore, c'est que non seulement les Juifs ne comptaient point le jour par heures comme nous; mais que de plus ils n'eurent ni cadrans ni horloges. Enfin il y aurait eu un jour entier de perdu dans la nature, et une nuit de trop. Ce sont là des embarras où se jettent des ignorants téméraires qui imaginent des miracles, et qui même les expliquent.

Telles sont les réflexions de plusieurs physiciens. On peut leur dire que le prophète Isaïe n'était pas obligé d'être astronome, et même que dom Calmet, qui a voulu expliquer dans une dissertation cette rétrogradation, a fait beaucoup plus de bévues qu'Isaïe. On est obligé de dire qu'il n'entend rien du tout à la matière, et que, dans tous ses commentaires, il n'a fait souvent que copier des auteurs absurdes qui n'en savaient pas plus que lui.

Manassé, fils d'Ézéchias, avait douze ans (ch. XXI, v. 1) lorsqu'il commença à régner...... Il dressa des autels à Baal.... et à toute l'armée du ciel dans les deux parvis du temple d'Adonaï... Il fit passer son fils par le feu; il prédit l'avenir; il observa les augures; fit des pythons et des aruspices... Il s'endormit enfin avec ses pères, et fut enseveli dans le jardin de sa maison....

Ou Manassé, roitelet de Juda, n'avait jamais entendu parler du miracle du cadran de son père, et des autres miracles d'Isaïe; ou il ne regardait

Adonaï que comme un dieu local, un dieu d'une petite nation, qui fesait quelquefois des prodiges, mais qui était inférieur aux autres dieux; ou Manassé était tout-à-fait fou, car il n'y a qu'un fou qui puisse, après des miracles sans nombre, nier ou mépriser le Dieu qui les a faits. Cette inconcevable incrédulité de Manassé, fils d'Ézéchias, peut faire penser qu'en effet le *Pentateuque*, à peine écrit par ce prêtre hébreu qui vint enseigner les Samaritains, n'était pas encore connu, la religion judaïque n'était pas encore débrouillée, rien n'était constaté, rien n'était fait: autrement il serait impossible d'imaginer comment le culte changea tant de fois depuis la création jusqu'à Esdras.

Josias avait huit ans (chap. XXII, v. 1) lorsqu'il commença à régner, et il regna trente et un ans, et il fit ce qui est agréable au Seigneur....

Or un jour le grand-prêtre Helcias (chap. XXII, v. 8) dit à Saphan, secrétaire: J'ai trouvé le livre de la *Loi* dans le temple du Seigneur *en fesant fondre de l'argent...*

Nouvelle preuve, ou du moins nouvelle vraisemblance très forte, que le prêtre hébreu, venu à Samarie, avait enfin achevé son *Pentateuque*, et que le grand-prêtre juif en avait un exemplaire. Tout ce qui peut nous étonner, c'est que ce prêtre ne le porta pas lui-même au roi, et l'envoya avec très peu d'empressement et de respect par le secrétaire Saphan. S'il avait cru que ce livre fût

écrit par Moïse, il l'aurait porté avec la pompe la plus solennelle; on aurait institué une fête pour éterniser la découverte de la loi de Dieu et de l'histoire des premiers siècles du genre humain; c'eût été une nouvelle occasion de dire, *Que la lumière soit et la lumière fut;* car le peuple hébreu était plongé dans les plus épaisses ténèbres.

Saphan, secrétaire, dit au roi: Le grand-prêtre Helcias m'a donné ce livre; et il le lut devant le roi.

Et le roi Josias déchira ses vêtements....; et il dit au grand-prêtre Helcias, et à Saphan, secrétaire: Allez, consultez Adonaï sur moi et sur le peuple touchant les paroles de ce livre qu'on a trouvé.

Et le roi assembla tous les prêtres (chap. XXIII, v. 8) des villes de Juda, et il souilla tous les hauts lieux...; il souilla aussi la vallée de Topheth, afin que personne ne sacrifiât plus son fils ou sa fille à Moloch.... Il ôta aussi les chevaux que les rois de Juda avaient donnés au soleil à l'entrée du temple.... Il tua tous les prêtres des hauts lieux qui étaient à Béthel...., et brûla sur ces autels des os de morts....; puis il dit à tout le peuple: Célébrez la pâque en l'honneur d'Adonaï votre dieu, selon ce qui est écrit dans ce livre du pacte avec Dieu....

Ce petit article est curieux. D'abord ce Josias souille les hauts lieux: souiller un lieu réputé sacré, c'était le remplir d'immondices, y répandre des excréments et de l'urine. La vallée de Topheth était auprès du petit torrent de Cédron; c'était là que l'on jetait les corps des suppliciés à la voirie, et qu'on sacrifiait ses enfants.

C'est la première fois qu'il est parlé dans l'Écriture de chevaux consacrés au soleil. Cette coutume était visiblement prise du culte des Perses. Presque chaque ligne concourt à prouver que jamais la religion hébraïque n'eut une forme stable qu'après le retour de la captivité; les Juifs empruntèrent tous leurs rites, toutes leurs cérémonies, des Égyptiens, des Syriens, des Chaldéens, des Perses.

Il n'est pas aisé de concevoir comment ce Josias tua tous les prêtres de Béthel; car Béthel, tout voisin qu'il était de Jérusalem, ne lui appartenait pas: c'était à Béthel que s'était établi ce prêtre qui était envoyé aux Samaritains, et qu'on suppose avoir écrit le *Pentateuque*. S'il amena avec lui d'autres missionnaires pour enseigner aux Samaritains la religion israélite, le melch Josias, en les tuant, ne fut donc qu'un assassin, qu'un tyran abominable.

La coutume de brûler des os de morts, et surtout de bêtes mortes, pour souiller des lieux consacrés, était un usage des sorciers: on voit dans la vie du dernier des Zoroastre que ses ennemis cachèrent dans sa chambre un petit sac plein d'os de bêtes, afin de le faire passer pour un magicien. Voyez HYDE.

Si Josias propose de faire la pâque selon le rite indiqué dans ce livre du pacte avec Dieu, dans ce livre unique, trouvé par le grand-prêtre au fond

d'un coffre et donné au roi par le secrétaire Saphan, on n'avait donc point fait la pâque auparavant; et en effet aucun des livres de l'Écriture ne parle d'une célébration de pâque (voyez *Rois*, liv. IV, ch. XXII, v. 3 et 8, et *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXXIV, v. 18) sous aucun roi de Juda ou d'Israël, ni sous aucun des juges: c'est encore une confirmation de cette opinion très répandue et très vraisemblable, que la religion hébraïque n'était point formée; que les livres judaïques n'avaient jamais été rassemblés; et, selon tant de doctes, qu'ils n'avaient point été écrits; que tout s'était fait d'après des traditions vagues et changeantes; et que c'est ainsi que tout s'est fait dans le monde.

Il n'y eut point avant Josias de roi semblable, qui revînt au Seigneur de tout son cœur, de toute son ame, et de toute sa force, et on n'en a point vu non plus après lui....

Cependant l'extrême fureur d'Adonaï ne s'apaisa point, parceque Manassé, père de Josias, l'avait fort irrité. C'est pourquoi Adonaï dit: Je rejeterai Juda de ma face, comme j'ai rejetté Israël; et je rejetterai Jérusalem et la maison que j'ai choisie.

L'auteur du livre des *Rois* nous dit que jamais roi ne fut si pieux, n'aima tant Dieu que Josias; et il ajoute que Dieu, pour récompense, rejette sa maison et Jérusalem, parceque Manassé, père de

Josias, l'avait offensé. C'est sur quoi tous les critiques se récrient. Le prêtre de Juda, disent-ils, qui écrivait ce livre, veut insinuer que tous les rois de la terre n'auraient pu prendre Jérusalem, si le Seigneur ne la leur avait pas livrée; mais pour que le Seigneur leur permette de détruire cette Jérusalem qui devait durer éternellement, il faut qu'il soit en colère contre elle: il ne peut être en colère contre Josias; il l'est donc contre son père. C'est puissamment raisonner: aussi ne répliquons-nous rien à cet argument.

En ce temps-là (chap. XXIII, v. 29) le pharaon Néchao, roi d'Égypte, marcha contre le roi des Assyriens au fleuve de l'Euphrate: et Josias marcha contre lui, et il fut tué dès qu'il parut....

Pharaon Néchao prit Joachaz, le fils de Josias, et l'enchaîna dans la terre d'Émath, afin qu'il ne régnât point à Jérusalem, et il condamna Jérusalem à payer cent talents d'argent et un talent d'or....

Et Pharaon Néchao établit roi à Jérusalem Éliacim, autre fils de Josias, et lui changea son nom en celui de Joachim.

Si Polybe et Xénophon avaient écrit cette histoire, convenons qu'ils l'auraient écrite autrement. Nous saurions ce que c'était que ce grand empire d'Assyrie, qui est l'instant d'après anéanti dans l'empire de Babylone; nous apprendrions pourquoi ce Josias, favori du Seigneur, se déclara contre Néchao, roi d'Égypte. C'était un grand

spectacle que la puissance égyptienne combattant contre l'Asie; c'étaient de grands intérêts, et qui méritaient d'être au moins exposés clairement. Les *Paralipomènes* nous apprennent que le pharaon d'Égypte envoya dire au melch Josias : « Qu'y « a-t-il entre toi et moi, melch de Juda? Je ne « marche point contre toi, c'est contre une autre « maison que Dieu m'a ordonné d'aller au plus « vite; ne t'oppose point à Dieu qui est avec moi, de « peur qu'il ne te tue. » (Liv. II, chap. XXV, v. 21.)

Remarquez, lecteurs attentifs et sages, que toutes les nations adoraient un Dieu suprême, quoiqu'il y eût mille dieux subalternes, mille cultes différents : c'est une vérité dont vous trouverez des traces dans tous les livres grecs et latins, comme dans les livres hébreux, et dans le peu qui nous reste du *Zenda-Vesta* et des *Védams*. Le roi d'Égypte Néchao dit : Dieu est avec moi. Le roi de Ninive en avait dit autant. Le roi de Babylone disait : Dieu est avec moi. Voyez l'*Iliade* d'Homère; chaque héros y a un dieu qui combat pour lui.

En ce temps-là (chap. XXIV, v. 1) Nabuchodonosor, roi de Babylone, marcha contre Juda; et Joachim fut son esclave pendant trois ans, après quoi il se révolta....

Alors le Seigneur envoya des troupes de brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab, d'Ammon, contre Juda, pour l'exterminer selon le verbe que le Seigneur avait fait en-

tendre par ses serviteurs les prophètes...... Et Joachim s'endormit avec ses pères; et son fils Joachim régna à sa place.

Le Juif qui a écrit cette histoire court bien rapidement sur le plus grand et le plus fatal événement de sa patrie; il semble qu'il n'ait voulu faire que des notes pour aider sa mémoire. Cette destruction de Jérusalem, cette captivité de la tribu de Juda, ces rois de Babylone et d'Égypte qui semblent se disputer cette proie, ces brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab, et d'Ammon, qui se réunissent tous contre une misérable horde de Juda sans défense: tout cela n'est ni annoncé ni expliqué; cette histoire est plus sèche et plus confuse que tous les commentaires qu'on en a faits.

La saine critique demandait (humainement parlant) que l'auteur débrouillât d'abord les deux empires de Ninive et de Babylone, qu'il nous instruisît des intérêts que ces deux puissances eurent à démêler avec l'Égypte et avec la Syrie; comment la petite province de Judée, enclavée dans la Syrie, subit le sort des peuples vaincus par le roi de Babylone. L'auteur nous dit bien que Dieu avait prédit tout cela par ses prophètes; mais il fallait écrire un peu plus clairement pour les hommes. Au moins quand Flavius Josèphe raconte l'autre destruction de Jérusalem dont il fut témoin, il développe très bien l'origine et les évé-

nements de cette guerre; mais quand, dans ses *Antiquités judaïques* (livre X, chapitre VII), il parle de Nabuchodonosor qui brûle Jérusalem en passant, il ne nous en dit pas plus que le livre que nous cherchons en vain à commenter. Flavius Josèphe n'avait point d'autres archives que nous. Tous les documents de Babylone périrent avec elle, tous ceux de l'Égypte furent consumés dans l'incendie de ses bibliothèques. Trois peuples malheureux, opprimés et subjugués, ont conservé quelques histoires informes : les Parsis ou Guèbres, les descendants des anciens brachmanes, et les Juifs. Ceux-ci, quoique infiniment moins considérables, nous touchent de plus près, parce-qu'une révolution inouïe a fait naître parmi eux la religion qui a passé en Europe. Nous fesons tous nos efforts pour démêler l'histoire de cette nation dont nous tenons l'origine de notre culte, et nous ne pouvons en venir à bout.

Et Nabuchodonosor vint avec ses gens pour prendre Jérusalem. Joachim, roi de Juda, sortit de la ville, et vint se rendre au roi de Babylone avec sa mère, ses serviteurs, ses princes, ses eunuques, la huitième année de son règne....

Et le roi Nabuchodonosor emporta tous les trésors de Jérusalem, ceux de la maison d'Adonaï, et ceux de la maison du roi : il brisa tous les vases d'or que Salomon avait mis dans le temple selon le verbe d'Adonaï... Il transporta toute la ville de Jérusalem, tous les princes, tous les hommes vigoureux de l'armée, au nombre de dix mille, et tous les

hommes ouvriers, et tous les orfèvres... Il fit transporter à Babylone Joachim, et la mère de Joachim, et ses femmes, et ses eunuques, et les juges de la terre de Juda en captivité, et sept mille hommes robustes de Juda, et tous les ouvriers robustes; ils furent tous captifs à Babylone..

Et il établit roitelet tributaire Mathanias, oncle de Joachim, qu'il appela Sédécias...

La colère d'Adonaï s'alluma plus que jamais contre Jérusalem et Juda : il les rejeta de sa face. Et Sédécias se révolta contre le roi de Babylone...

Donc le roi de Babylone marcha avec toute son armée contre Jérusalem (chap. XXV, v. 1), et il l'entoura tout autour... Et le neuvième jour du mois il y eut grande famine en Jérusalem, et le peuple n'avait point de pain... Tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit par la porte du jardin du roi; et Sédécias s'enfuit par un autre chemin. Et l'armée des Chaldéens poursuivit le roi, et le prit dans la plaine de Jéricho... Ils l'amenèrent devant le roi de Babylone, dans Réblatha; et le roi de Babylone lui prononça son arrêt... On tua ses enfants en sa présence, on lui creva les yeux, on le chargea de chaînes, et on l'emmena à Babylone...

Nabuzardan, général du roi Nabuchodonosor, brûla la maison d'Adonaï et la maison du roi, et toutes les maisons dans Jérusalem... Il transporta captif à Babylone tout le peuple qui était demeuré dans la ville; il laissa seulement les plus pauvres du pays pour labourer les champs et cultiver les vignes.

Nabuzardan emmena aussi Saraïas, le grand-prêtre, et Sophonie, le second prêtre, trois portiers, et un capitaine eunuque, et cinq eunuques de la chambre du roi Sédécias, et Sopher, capitaine qui commandait l'exercice, et soixante chefs qu'on trouva dans la ville... Et Nabuchodonosor, roi de Babylone, les fit tous mourir dans Réblatha.

Nous ne pouvons dire aucune particularité de cette destruction de Jérusalem, puisque les livres juifs ne nous en disent pas davantage: mais il y a une observation aussi importante que hardie, faite par milord Bolingbroke et par M. Fréret: ils prétendent que les prophètes étaient chez la nation juive ce qu'étaient les orateurs dans Athènes; ils remuaient les esprits du peuple. Les orateurs athéniens employaient l'éloquence auprès d'un peuple ingénieux; et les orateurs juifs employaient la superstition et le style des oracles, l'enthousiasme, l'ivresse de l'inspiration, auprès du peuple le plus grossier, le plus enthousiaste, et le plus imbécile qui fût sur la terre. Or, disent ces critiques, s'il arriva quelquefois que les rois de Perse gagnèrent les orateurs grecs, les rois de Babylone avaient gagné de même quelques prophètes juifs.

La tribu de Juda avait ses prophètes qui parlaient contre les tribus d'Israël; et la faction d'Israël avait ses prophètes qui déclamaient contre Juda. Les critiques supposent donc que les nouveaux Samaritains, étant attachés par leur naissance à Nabuchodonosor, suscitèrent Jérémie pour persuader à la tribu de Juda de se soumettre à ce prince. Voici sur quoi est fondée cette opinion. Jérusalem est sur le chemin de Tyr, que le roi de Babylone voulait prendre. Si Jérusalem se défendait, quelque faible qu'elle fût, sa résis-

tance pouvait consumer un temps précieux au vainqueur; il était donc important de persuader au peuple de se rendre à Nabuchodonosor, plutôt que d'attendre les extrémités où il serait réduit par un siège qui ne pouvait jamais finir que par sa ruine entière.

Jérémie prit donc le parti du puissant roi Nabuchodonosor contre le faible et le petit melch de Jérusalem, qui pourtant était son souverain.

Cette idée fait malheureusement du prophète Jérémie un traître; mais ils croient prouver qu'il l'était, puisqu'il voulait toujours que non seulement la petite province de Juda se rendît à Nabuchodonosor, mais encore que tous les peuples voisins allassent au-devant de son joug. En effet, Jérémie se mettait un joug de bœuf (chap. XXVII), ou un bât d'âne sur les épaules, et criait dans Jérusalem : Voici ce que dit le Seigneur roi d'Israël : « C'est moi qui ai fait la terre, et les hommes, et « les bêtes de somme, dans ma force grande et « dans mon bras étendu; et j'ai donné la face de « la terre à celui qui a plu à mes yeux; j'ai donné « la terre à la main de Nabuchodonosor mon ser-« viteur, et je lui ai donné encore toutes les bêtes « des champs; et tous les peuples de la terre le « serviront, lui et son fils, et les fils de ses fils; et « ceux qui ne mettront pas leur cou sous un joug « et sous un bât devant le roi de Babylone, je les

« ferai mourir par le glaive, par la famine, et par « la peste, dit le Seigneur. » (Jérémie, ch. XXVII, v. 5-8.)

Jamais il ne s'est rien dit de plus fort en faveur d'aucun roi juif. Jérémie fait dire à Dieu même que ce Nabuchodonosor, qui fut depuis changé en bœuf, est le serviteur de Dieu, et que Dieu lui donne toute la terre à lui et à sa postérité. Ainsi donc (humainement parlant) Jérémie est un traître et un fou aux yeux de ces critiques : un traître, parcequ'il veut soulever le peuple contre son roi, et le livrer aux ennemis ; un fou, par toutes ses actions et par toutes ses paroles qui n'ont ni liaison, ni suite, ni la moindre apparence de raison. Ils allèguent sur-tout la fameuse lettre de Séméia au pontife Sophonie : « Dieu vous « a établi pour faire fouetter à coups de nerf de « bœuf ce fou de Jérémie qui fait le prophète. » Ce qui les confirme encore dans leur opinion, c'est que les Juifs retirés en Égypte, où Jérémie se retira aussi, le punirent de mort comme un perfide qui avait vendu son maître et sa patrie aux Babyloniens. Mais c'est la seule tradition qui nous apprend que Jérémie fut lapidé par les Juifs dans la ville de Taphni ; les livres juifs ne nous en disent rien. A l'égard de tant de prisonniers de guerre que Nabuchodonosor, serviteur de Dieu, fit mourir impitoyablement, ce sont là des

mœurs bien féroces. Les Juifs avouent qu'ils ne traitèrent jamais autrement les autres petits peuples qu'ils avaient pu subjuguer; ainsi l'histoire ancienne, ou véritable ou fausse, n'est que l'histoire des bêtes sauvages dévorées par d'autres bêtes.

M. Dumarsais, dans son *Analise**, fait une réflexion accablante sur cette première destruction de Jérusalem, et sur les suivantes. Quoi! dit-il, l'Éternel prodigue les miracles, les plaies, et les meurtres, pour tirer les Juifs de cette féconde Égypte où il avait des temples sous le nom d'*Iaho,* le grand Être; sous le nom de *Knef,* l'Être universel; il conduit son peuple dans un pays où ce peuple ne peut lui ériger un temple pendant plus de cinq siècles; et enfin, quand les Juifs ont ce temple, il est détruit! Cela effraie le jugement et l'imagination; on reste confondu quand on a lu cette inconcevable histoire: il faut se consoler en disant qu'apparemment les Juifs n'avaient point péché quand l'Éternel les tira d'Égypte, et qu'ils avaient péché quand l'Éternel perdit son temple et sa ville.

* L'*Analise de la Religion chrétienne*, imprimée souvent sous le nom de Dumarsais, et admise dans la collection de ses œuvres, pourrait bien ne pas être de cet auteur.



TOBIE.

AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR.

« Les Juifs n'ont jamais inséré le livre de *Tobie* dans leur *Canon;* ni Josèphe ni Philon n'en parlent; il est rejeté de notre communion. Les savants le prétendent composé neuf cents ans après la dispersion. Le concile de Trente l'a décidé canonique; nous ne le croyons que curieux; et c'est à ce titre que nous en allons donner une courte analyse. Nous le plaçons immédiatement après les livres des *Rois*, et avant *Esdras*, parcequ'en effet l'aventure des deux Tobies est supposée arrivée avant Esdras, dans les premiers temps de la dispersion des dix tribus captives vers la Médie. Il faut supposer aussi que Salmanazar était alors maître de la Médie; ce qui serait difficile à prouver.

« Le livre de *Tobie* est tout merveilleux. Calmet, dans sa Préface, dit ce grand mot sans y penser : « S'il fallait rejeter « le merveilleux et l'extraordinaire, où serait le livre sacré « qu'on pût conserver? »

TOBIE.

Tobie de la tribu de Nephtali (chap. I, v. I), fut mené captif du temps de Salmanazar, roi des Assyriens... Et il vint à Ragès, ville des Médes, ayant dix talents d'argent des dons dont il avait été honoré par le roi... Et voyant que Gabélus, de sa tribu, était fort pauvre, à Ragès, il lui prêta dix talents d'argent sur son billet... Il arriva qu'un jour (chap. II, v. 10), s'étant lassé à ensevelir des morts, il revint en sa maison, et s'endormit contre une muraille; et pendant qu'il dormait, il tomba de la merde chaude d'un nid d'hirondelles sur ses yeux, et il devint aveugle... Pour ce qui est de sa femme, elle allait tous les jours travailler à faire de la toile, et gagnait sa vie.

Il serait heureux, pour les commentateurs, que Salmanazar eût fait lever de bonnes cartes géographiques de ses états; car on a bien de la peine à débrouiller comment, étant roi de Ninive sur le Tigre, il avait pu passer par-dessus le royaume de Babylone pour aller enchaîner les habitants des bords du Jourdain, et conquérir jusqu'aux voisins de la mer d'Hyrcanie: on ne comprend rien à ces empires d'Assyrie et de Babylone. Mais passons.

Les critiques voudraient que l'auteur, quel qu'il soit, de l'histoire de Tobie, eût dit comment ce pauvre homme avait gagné dix talents d'argent auprès du roi Salmanazar, dont il ne pouvait pas plus approcher qu'un esclave chrétien ne peut

approcher du roi de Maroc. Dix talents d'argent ne laissent pas de faire vingt mille écus au moins, monnaie de France. C'est beaucoup assurément pour le mari d'une blanchisseuse. Il s'en va à Ragès en Médie, à quatre cents lieues de Ninive, pour prêter ses vingt mille écus au Juif Gabélus, qui était fort pauvre, et qui probablement serait hors d'état de les lui rendre: cela est fort beau.

Revenu à Ninive, il s'endort au pied d'un mur. Un homme assez riche pour prêter vingt mille écus dans Ragès, devrait au moins avoir une chambre à coucher dans Ninive.

Les critiques naturalistes disent que la merde d'hirondelle ne peut rendre personne aveugle: qu'on en est quitte pour se laver sur-le-champ; qu'il faudrait dormir les yeux ouverts pour qu'une chiasse d'hirondelle pût blesser la conjonctive ou la cornée, et qu'enfin il aurait fallu consulter quelque bon médecin avant d'écrire tout cela.

Pour ce qui est de Sara, que M. Basnage soutient, dans ses *Antiquités judaïques*, avoir été blanchisseuse et ravaudeuse, nous n'avons rien à en dire. Il n'en est pas de même de Sara fille de Raguel, Juive captive en Ragès.

En ce même jour (Chap. III, v. 7), il arriva que Sara, fille de Raguel, en Ragès, ville des Mèdes, fut très émue d'un reproche que lui fit une servante de la maison... Sara avait déja eu sept maris, et un diable nommé Asmodée

les avait tous tués dès qu'ils étaient entrés en elle. Cette servante lui dit donc : Ne veux-tu pas me tuer aussi comme tu as tué tes sept maris?

Jamais les Juifs, jusqu'alors, n'avaient entendu parler d'aucun diable ni d'aucun démon; ils avaient été imaginés en Perse dans la religion des Zoroastres; de là ils passèrent dans la Chaldée, et s'établirent enfin en Grèce, où Platon donna libéralement à chaque homme son bon et son mauvais démon. Shamadaï, que l'on traduit par *Asmodée*, était un des principaux diables. Dom Calmet dit dans sa dissertation sur Asmodée, « qu'on sait « qu'il y a plusieurs sortes de diables, les uns « princes et maîtres démons, les autres subal- « ternes et assujettis. »

Tout semble servir à prouver que les Hébreux ne furent jamais qu'imitateurs, qu'ils prirent tous leurs rites les uns après les autres chez leurs voisins et chez leurs maîtres, et non seulement leurs rites, mais tous leurs contes.

Les termes dont se sert l'auteur du livre de *Tobie* insinuent qu'Asmodée était amoureux et jaloux de Sara. Cette idée est conforme à l'ancienne doctrine des génies, des sylphes, des anges, des dieux de l'antiquité; tous ont été amoureux de nos filles. Vous voyez dans la *Genèse* les enfants de Dieu, amoureux des filles des hommes, leur faire des géants. La fable a dominé par-tout.

Nous ne répéterons point ce qu'on a dit dans ce commentaire sur les démons incubes et succubes; sur les hommes miraculeux, nés de ces copulations chimériques; sur tous ces diables entrant dans les corps des garçons et des filles en vingt manières différentes; sur les moyens de les faire venir et de les chasser; enfin sur toutes les superstitions dont la fourberie s'est servie dans tous les temps pour tromper l'imbécillité.

Or Tobie dit à Tobie son fils: Je t'avertis (chap. IV, v. 21) que lorsque tu n'étais qu'un petit enfant, je donnai dix talents d'argent à Gabélus sur sa promesse, dans Ragès, ville des Médes; c'est pourquoi va le trouver, retire mon argent, et rends lui son billet...

Tobie fils rencontra (chap. V. v. 5) alors un jeune homme très beau, dont la robe était retroussée à sa ceinture...; et ne sachant pas que c'était un ange de Dieu, il le salua, et lui dit: D'où es-tu, mon bon adolescent (ch. VI, v. 1)...? Et il se mit en chemin avec l'ange Raphael, et il fut suivi du chien de la maison...

C'est la première fois qu'un ange est nommé dans l'Écriture. Tous les commentateurs avouent que les Juifs prirent ces noms chez les Chaldéens: Raphael, médecin de Dieu; Uriel, feu de Dieu; Jesrael, race de Dieu; Michael, semblable à Dieu; Gabriel, homme de Dieu. Les anges persans avaient des noms tout différents. Ma, Kur, Dubadur, Bahman, etc. Les Hébreux, étant esclaves chez les Chaldéens et non chez les Persans, s'ap-

proprièrent donc les anges et les diables des Chaldéens, et se firent une théurgie toute nouvelle à laquelle ils n'avaient point pensé encore. Ainsi l'on voit que tout change chez ce peuple, selon qu'il change de maîtres. Quand ils sont asservis aux Cananéens, ils prennent leurs dieux; quand ils sont esclaves chez les rois qu'on appelle *assyriens*, ils prennent leurs anges.

...Tobie étant donc sorti pour laver ses pieds, un énorme poisson sortit de l'eau pour le dévorer. L'ange lui dit de prendre ce monstre par les ouies... Si tu mets un petit morceau du cœur sur des charbons, la fumée chasse tous les démons, soit d'homme, soit de femme. Le fiel est bon pour oindre les yeux quand il y a des taies.

Les critiques et les plaisants qui se sont égayés sur ce livre, parcequ'ils ne l'ont pas reconnu pour canonique, ont dit que ce serait une chose fort curieuse qu'un poisson capable de dévorer un homme, et qu'on pût cependant prendre par les ouïes, comme on suspend un lapin par les oreilles.

Il y a des poissons dont la laite ou le foie sont fort bons à manger, comme la laite de carpe et le foie de lotte; mais on n'en connaît point encore dont le foie grillé sur des charbons ait la vertu de chasser les diables.

Dès que les hommes furent assez fous pour imaginer des êtres bienfesants et malfesants répandus dans les quatre éléments, on se crut très sage de

chercher les moyens de s'attirer l'amitié des bons génies, et de faire enfuir les mauvais. Tout ce qui était agréable eut son petit dieu, et tout ce qui nuisait eut son diable. Tel est le principe de toute théurgie, de toute magie, de toute sorcellerie. Si on brûlait de doux parfums pour les bons génies, il fallait conséquemment brûler ce qu'on avait de plus puant pour les mauvais démons.

Au reste, si l'ange Raphael conseilla au jeune Tobie de prendre ce poisson par ce qu'on appelle les ouïes, Raphael, fort savant dans la connaissance des substances célestes, l'était peu dans celle des animaux aquatiques. Les ouïes des poissons, très improprement nommées, sont les poumons.

Depuis la décision de Raphael qui déclare que le fiel des poissons de rivière guérit les aveugles, quelques médecins ont tenté d'enlever des taches, des taies sur des yeux, avec du fiel de brochet: mais le plus sûr moyen d'enlever ces petites taches blanches qui se forment rarement sur la conjonctive est d'employer des fomentations douces, et de rejeter toute liqueur âcre et corrosive. D'ailleurs ce qu'on prenait pour des taies extérieures était presque toujours de vraies cataractes, pour lesquelles le fiel de tous les animaux était fort inutile.

... Ils entrèrent ensuite chez Raguel (chap. VII, v. 1), qui les reçut avec joie; et Raguel, en regardant Tobie, dit

à sa femme : Anne, ma femme, que ce jeune homme ressemble à mon cousin !...

Et ayant pris du carton, ils dressèrent le contrat de mariage...

Puis le jeune Tobie tira de son sac le foie du poisson (chap. VIII, v. 2) et le mit sur des charbons ardents...

L'ange Raphael saisit le démon Asmodée, et l'alla enchaîner dans le désert de la Haute-Égypte...

Il est plus aisé de soutenir qu'on peut chasser un diable avec de la fumée, qu'il n'est aisé de rendre la vue à un aveugle en oignant ses yeux avec du fiel, par la raison que nos chirurgiens ont abaissé plus de cataractes avec une aiguille, que nous n'avons vu d'anges faire enfuir de diables en grillant un foie. Il est vrai que nous ne pourrions prouver à un ange que la chose est impossible; car s'il nous répondait qu'il en a fait l'expérience, et qu'il faut l'en croire sur sa parole, qu'aurions-nous à lui répliquer?

L'ange Raphael court après le diable, et va l'enchaîner dans la Haute-Égypte, où il est encore. Paul Lucas l'a vu, l'a manié; on peut se rendre à son témoignage. D'ailleurs il ne faut pas s'étonner si un ange va du mont Taurus au grand Caire en un clin d'œil, et revient de même à Ragès pour reconduire ensuite Tobie fils, avec sa femme et son chien, à Ninive, chez Tobie père.

... S'étant donc levés, ils prièrent Dieu instamment de

leur donner la santé: et Tobie dit: Seigneur, tu fis Adam du limon de la terre, et tu lui donnas Héva pour compagne...

On peut remarquer que, depuis le troisième et le quatrième chapitre de la *Genèse*, où l'on parle d'Ève, son nom ne se retrouve dans aucun endroit de l'ancien *Testament*.

Cette observation en fait naître une autre; c'est qu'aucun des livres juifs ne cite une loi, un passage direct du *Pentateuque*, en rappelant les phrases dont l'auteur du *Pentateuque* s'est servi. Il est à croire que si Moïse avait écrit le *Pentateuque*, ses lois, ses expressions même auraient été dans la bouche de tout le monde; on les aurait citées en toute occasion, chaque Juif aurait su par cœur le livre du divin législateur jusqu'à la moindre syllabe. Ce silence si long et si universel peut servir à favoriser l'opinion de ceux qui prétendent que les livres juifs furent tous écrits vers le temps de la captivité.

... Le jeune Tobie, etant revenu chez son père, prit du fiel de son poisson (chap. XI, v. 13), en frotta les yeux de son père, et au bout d'une demi-heure, une peau albugineuse comme du blanc d'œuf sortit de ses yeux, et aussitôt il recouvra la vue.

La peau albugineuse que ce fiel fait tomber, et un aveugle guéri en une demi-heure, sont des

choses aussi extraordinaires qu'un aveuglement causé par une chiasse d'hirondelle.

Je ne dirai plus qu'un mot sur l'histoire de Tobie, c'est que sa légende rapporte expressément que, quand il mourut de vieillesse, ses enfants l'enterrèrent avec joie. Passe encore si ses héritiers avaient été des collatéraux.

Au reste, plus d'un commentateur, et sur-tout Calmet, prétend que le diable Asmodée est la synagogue, et que Raphael est Jésus-Christ.

JUDITH.

OBSERVATION DU COMMENTATEUR.

« Le livre de *Judith* n'étant pas plus dans le *Canon* juif que celui de *Tobie*, on peut se permettre avec cette Judith un peu de familiarité. Ce n'est pas seulement à cause des contradictions inconciliables dont cette histoire est pleine; car tantôt la scène est sous Nabuchodonosor, tantôt après la captivité: mais c'est parceque Judith est bien moins édifiante que Tobie.

« Un géographe serait bien empêché à placer Béthulie; tantôt on la met à quarante lieues au nord de Jérusalem, tantôt à quelques milles au midi: mais une honnête femme serait encore plus embarrassée à justifier la conduite de la belle Judith. Aller coucher avec un général d'armée pour lui couper la tête, cela n'est pas modeste. Mettre cette tête toute sanglante, de ses mains sanglantes, dans un petit sac, et s'en retourner paisiblement avec sa servante, à travers une armée de cent cinquante mille hommes, sans être arrêtée par personne; cela n'est pas commun.

« Une chose encore plus rare, c'est d'avoir demeuré cent cinq ans après ce bel exploit dans la

maison de feu son mari, comme il est dit au chapitre XVI, v. 28. Si nous supposons qu'elle était âgée de trente ans quand elle fit ce coup vigoureux, elle aurait vécu cent trente-cinq années. Calmet nous tire d'embarras en disant qu'elle en avait soixante-cinq lorsque Holopherne fut épris de son extrême beauté : c'est le bel âge pour tourner et pour couper des têtes. Mais le texte nous replonge dans une autre difficulté : il dit que personne ne troubla Israël tant qu'elle vécut ; et malheureusement ce fut le temps de ses plus grands désastres.

« Quelques partisans de Judith ont soutenu qu'il y avait quelque chose de vrai dans son aventure, puisque les Juifs célébraient tous les ans la fête de cette prodigieuse femme. On leur a répondu que, quand même les Juifs auraient institué douze fêtes par an à l'honneur de sainte Judith, cela ne prouverait rien.

« Les Grecs auraient eu beau célébrer la fête du cheval de Troie, il n'en serait pas moins faux et moins ridicule que Troie eût été prise par ce grand cheval de bois. Presque toutes les fêtes des Grecs et des anciens Romains célébraient des aventures fabuleuses. Castor et Pollux n'étaient point venus du ciel et des enfers pour se mettre à la tête d'une armée romaine ; et cependant on fêtait ce beau miracle. On fêtait la vestale Sylvia, à qui le dieu

Mars fit deux enfants pendant son sommeil, lorsque les Latins ne connaissaient ni le dieu Mars ni les vestales. Chaque fable avait sa fête à Rome comme dans Athènes. Chaque monument était une imposture. Plus ils étaient sacrés, et plus il est sûr qu'ils étaient ridicules.

« Et sans chercher des exemples trop loin, n'avons-nous pas encore, dans l'Église grecque, la fable des Sept Dormants, et dans l'Église romaine la fable des Onze mille Vierges? Y a-t-il rien de plus célèbre dans notre Occident que l'Épiphanie, et ces trois rois, Gaspard, Melchior, et Balthazar, qui viennent à pied des extrémités de l'Orient au village de Bethléem, conduits par une étoile? On en peut dire autant de Judith et d'Holopherne.

« Mais il y a une réponse meilleure à faire: c'est qu'il est faux que jamais les Juifs aient eu la fête de Judith. C'est un faussaire, un moine dominicain nommé Jean Nanni, connu sous le nom d'Annius de Viterbe, qui fit imprimer au seizième siècle de prétendus ouvrages de Philon et de Bérose, dans lesquels cette prétendue fête de Judith est supposée.

« C'est ainsi que se sont établies mille opinions; plus elles étaient ridicules, et plus elles ont eu de vogue. Les Mille et une nuits règnent dans le monde. Nous n'en dirons pas plus sur Judith; et nous en avons trop dit sur Tobie. »

ESDRAS.

On demande si lorsque les Juifs eurent obtenu du conquérant Cosrou, que nous nommons Cyrus, et ensuite de Dara, fils d'Hystaspe, que nous nommons Darius, la permission de rebâtir Jérusalem, Esdras écrivit son livre et le *Pentateuque,* etc., en caractères chaldéens ou hébraïques. Ce ne devrait pas être une question. Il ne faut qu'un coup d'œil pour voir qu'il se servit du caractère chaldéen, qui est encore celui dont tous les Juifs se servent.

Il est d'ailleurs plus que probable que ces deux tribus, de Juda et de Benjamin, captives vers l'Euphrate, occupées aux emplois les plus vils, mêlèrent beaucoup de mots de la langue de leurs maîtres au phénicien corrompu qu'ils parlaient auparavant. C'est ce qui arrive à tous les peuples transplantés.

On fait une autre question plus embarrassante. Esdras a-t-il rétabli de mémoire tous les livres saints jusqu'à son temps? Si nous en croyons toute l'Église grecque, mère, sans contredit, de la latine, Esdras a dicté tous les livres saints, pendant quarante jours et quarante nuits de suite, à cinq scribes qui écrivaient continuellement sous lui;

comme il est dit dans le quatrième livre d'*Esdras*, adopté par l'Église grecque. S'il est vrai qu'Esdras ait en effet parlé pendant quarante fois vingt-quatre heures sans interruption, c'est un grand miracle; Esdras fut certainement inspiré.

Mais s'il fut inspiré en parlant, ses cinq secrétaires ne le furent pas en écrivant. Le premier livre (ch. II, v. 64) dit que la multitude des Juifs, qui revint dans la terre promise, se montait à quarante-deux mille trois cent soixante personnes; et il compte toutes les familles, et le nombre de chaque famille pour plus grande exactitude. Cependant, quand on a additionné le tout, on ne trouve que vingt-neuf mille huit cent dix-huit ames. Il y a loin de ce calcul à celui d'environ trois millions d'Hébreux qui s'enfuirent d'Égypte et qui vécurent de la rosée de manne dans le désert.

Pour comble, le dénombrement de Néhémie (ch. VII, v. 66) est tout aussi erroné; et c'est une chose assez extraordinaire de se tromper ainsi, en comptant si scrupuleusement le nombre de chaque famille. Les scribes qui écrivirent ne furent donc pas si bien inspirés qu'Esdras, qui dicta pendant neuf cent soixante heures sans reprendre haleine.

Les critiques dont nous avons tant parlé élèvent d'autres objections contre les livres d'Esdras. L'édit de Cyrus, qui permet aux Juifs de rebâtir

leur temple, ne leur paraît pas vraisemblable. Un roi de Perse, selon eux, n'a jamais pu dire (ch. 1, v. 2) : « Adonaï le Dieu du ciel m'a donné tous les « royaumes de la terre, et m'a commandé de lui « bâtir une maison dans Jérusalem, qui est en « Judée. » C'est précisément, selon eux, comme si le grand-turc disait : Saint Pierre et saint Paul m'ont commandé de leur bâtir une chapelle dans Athènes qui est en Grèce.

Il n'est pas possible que Cyrus, dont la religion était si différente de celle des Juifs, ait reconnu le Dieu des Juifs pour son Dieu dans le préambule d'un édit. Il n'a pu dire : Ce Dieu m'a ordonné de lui bâtir un temple. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que les Juifs, esclaves chez les Babyloniens, ayant trouvé grace devant le conquérant de Babylone, obtinrent, par des présents faits à propos aux grands de la Perse, une permission conçue en termes convenables.

Les paroles suivantes de l'édit contredisent les premières (ch. 1 ; v. 3) : « Que tout Juif monte à « Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse « la maison d'Adonaï Dieu d'Israël. » Il n'est pas croyable que le nom d'Israël fût connu du conquérant Cyrus.

(*Ib.* v. 4.) « Et que tous les Juifs habitants des « autres lieux assistent ceux qui retourneront à « Jérusalem, en or, en argent, en meubles, en

« bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement « au temple de Dieu, lequel est à Jérusalem. »

On voit clairement par ces paroles que le petit nombre de Juifs qui revint dans la ville, voulut être assisté par ceux qui n'y revinrent point. Ils prétextaient un ordre de Cyrus. Il n'est pas naturel que la chancellerie de Babylone ait ordonné à des Juifs de donner de l'or et de l'argent à d'autres Juifs pour les aider à bâtir.

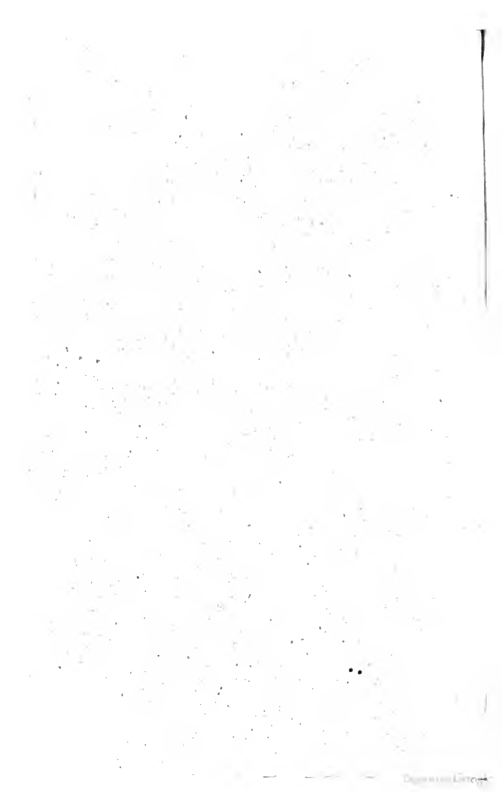
Voici quelque chose de bien plus fort. Le premier livre d'*Esdras* raconte qu'on retrouva dans Ecbatane un mémoire dans lequel étaient écrits ces mots (ch. v, v. 13, et vi, v. 3 et 4) : « La première année du règne du roi Cyrus, le roi Cyrus « a ordonné que la maison de Dieu, qui est à « Jérusalem, fût rebâtie pour y offrir des hosties; « qu'il y eût trois rangs de pierres brutes, et trois « rangs de bois, etc. »

Si les Juifs avaient le diplôme de Cyrus donné à Babylone, pourquoi en chercher un autre dans Ecbatane? Que veut dire la première année du règne du roi Cyrus? Il régna dans Ecbatane avant de prendre Babylone; il ne pouvait rien ordonner concernant les Juifs esclaves à Babylone, lorsqu'il n'était que roi des Mèdes. Il y a là une contradiction palpable.

De plus, un roi, soit babylonien, soit hyrcanien, ne s'embarrasse guère si un temple juif sera

bâti de trois rangs de pierres de taille ou brutes, et s'il y aura par-dessus ces pierres trois rangs de planches. Enfin ce n'est pas là un temple, c'est une très pauvre et très mauvaise grange; et cette mesquinerie grossière ne s'accorde guère avec les cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent que Cyrus, roi de Perse, fit rendre aux Juifs dans le premier chapitre. On voit l'esprit juif dans toutes ces exagérations; son orgueil perce à travers sa misère: et dans cet orgueil, et dans cette misère, les contradictions se glissent en foule.

Esdras fait rendre à ces malheureux cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent par Cyrus; et le moment d'après c'est Artaxerce qui les donne. Or, entre le commencement du règne de Cyrus dans Ecbatane, et celui d'Artaxerce à Babylone, on compte environ six-vingts ans. Supputez, lecteurs, et jugez.



ESTHER.

AVIS DU COMMENTATEUR.

« Ce livre d'*Esther* étant reconnu par les Juifs, nous allons en rassembler les traits les plus curieux; et nous les commenterons le plus succinctement qu'il sera possible. Ce que nous craignons le plus c'est le verbiage. »

(Chap. 1, v. 1.) Dans les jours d'Assuérus, qui régnait de l'Inde à l'Éthiopie sur cent vingt-sept provinces, il s'assit sur son trône. Et Suse était la capitale de son empire. Il fit un grand festin à tous les princes... Le festin dura cent quatre-vingts jours...

On ne sait quel était cet Assuérus. Des doctes assurent que ce nom était le titre que prenaient tous les rois de Perse; ils s'intitulaient *Achawerosh*, qui voulait dire héros, guerrier invincible; et de cet *Achawerosh* les Grecs firent *Assuérus*. Mais cette étymologie ne nous apprend pas qui était ce grand prince.

Les critiques obstinés, tels que les Bolingbroke, les Fréret, les Dumarsais, les Tilladet, les Meslier, les Boulanger, etc., traitent ce début de conte des *Mille et une Nuits*. Un festin de cent quatre-vingts

jours leur paraît bien long. Ils citent la loi d'un peuple fort sobre qui ordonne qu'on ne soit jamais plus de dix heures à table.

.....Sur la fin du repas, le roi invita tout le peuple de Suse pendant sept jours, depuis le plus grand jusqu'au plus petit... Sous des voiles de couleur bleu céleste, des lits d'or et d'argent étaient rangés sur des pavés d'émeraude... Le septième jour le roi, étant plus gai que de coutume à cause du trop de vin qu'il avait bu, commanda aux sept princes eunuques qui le servaient de faire venir la reine Vasthi (toute nue suivant le texte chaldéen), le diadème au front, pour montrer sa beauté à tous ses peuples; car elle était fort belle...

Les voiles de bleu céleste, les lits d'or, et le pavé d'émeraude, leur paraissent dignes du coq d'Aboulcassem. C'est peut-être une allégorie, une figure, un type; nous n'osons en décider.

Si le texte chaldéen porte que le roi voulut que sa femme parût toute nue, son ivresse semble rendre cette extravagance vraisemblable. Le commencement de cette histoire a quelque rapport avec celle de Candaule et de Gygès, racontée par Hérodote.

On peut observer que pendant le festin de cent quatre-vingts jours que le roi donnait aux seigneurs, la reine Vasthi en donnait un aussi long aux dames de Babylone. L'historien Flavius Josèphe (*Antiquités judaïques*, liv. XI, chap. VI) remarque que ce n'était pas la coutume en Perse que

les femmes mangeassent avec les hommes; et que même il ne leur était jamais permis de se laisser voir aux étrangers. Cette remarque sert à détruire la fable incroyable d'Hérodote, que les femmes de Babylone étaient obligées de se prostituer une fois dans leur vie aux étrangers dans le temple de Milita. Ceux qui ont tâché de soutenir l'erreur d'Hérodote doivent se rendre au témoignage de Flavius Josèphe.

..... Le roi, transporté de fureur, consulta sept sages... Mamuchan parla le premier, et dit.

Des doctes ont prétendu que ces sept principaux officiers du roi de Perse représentaient les sept planètes; que c'est de là que les Juifs prirent leurs sept anges qui sont toujours debout devant le Seigneur; et d'autres prouvent que c'est l'origine des sept électeurs.

Roi, s'il te plaît, il faut qu'il sorte un édit de ta face, par lequel la reine Vasthi ne se présentera plus devant toi; que son diadème sera donné à une qui vaudra mieux qu'elle; et qu'on publie dans tout l'empire qu'il faut que les femmes soient obéissantes à leurs maris...

Ceux qui prétendent que les femmes ne furent soumises à leurs maris que depuis cet édit ne connaissent guère le monde. Les femmes étaient gardées depuis très long-temps par des eunuques, et par conséquent étaient plus que soumises. Les

princes de l'Asie n'avaient guère que des concubines. Ils déclaraient princesses celles de leurs esclaves qui prenaient le plus d'ascendant sur eux. Telle a été et telle est encore la coutume des potentats asiatiques. Ils choisissent leurs successeurs avec la même liberté qu'ils en ont choisi les mères.

Le roi envoya l'édit dans toutes les provinces de son empire...

(Chap. II, v. 2.)... Alors les ministres du roi dirent: Qu'on cherche par-tout des filles pucelles et belles; et celle qui plaira le plus aux yeux du roi sera reine au lieu de Vasthi...

Or il y avait dans Suse un Juif nommé Mardochée... oncle d'Esther... et Esther était très belle et très agréable...

Et Esther plut au roi. Ainsi il commanda à un eunuque de l'admettre parmi les filles, et de lui donner son contingent avec sept belles filles de chambre, et de la bien parer elle et ses filles de chambre...

Et Esther ne voulut point dire de quel pays elle était, car Mardochée lui avait défendu de le dire...

Les critiques ont dit que jamais le sultan des Turcs, ni le roi de Maroc, ni le roi de Perse, ni le grand-mogol, ni le roi de la Chine ne reçoit une fille dans son sérail sans qu'on apporte sa généalogie et des certificats de l'endroit où elle a été prise. Il n'y a pas un cheval arabe dans les écuries du grand-seigneur, dont la généalogie ne soit entre les mains du grand écuyer. Comment Assuérus n'aurait-il pas été informé de la patrie, de la

famille, et de la religion d'une fille qu'il déclarait reine? C'est un roman, disent les incrédules; et il faut qu'un roman ait quelque chose de vraisemblable jusque dans les aventures les plus chimériques. On peut supposer, à toute force, qu'Assuérus ait épousé une Juive; mais il doit avoir su qu'elle était Juive.

Cette objection a du poids. Tout ce qu'on peut répliquer, c'est que Dieu disposa du cœur du roi, et qu'il laissa son esprit dans l'ignorance.

..... On préparait les filles destinées au roi pendant un an. Les six premiers mois on les frottait d'huile et de myrrhe, et les six derniers mois de parfums et d'aromates... Et le roi aima Esther par-dessus les autres filles; et il lui mit un diadème sur le front, et il la fit reine à la place de Vasthi...

(Chap. III, v. 1.) Après cela le roi éleva en dignité Aman, fils d'Amadath de la race d'Agag, et mit son trône au-dessus du trône de tous les satrapes; et tous les serviteurs du roi pliaient les genoux devant lui, et l'adoraient (le saluaient en lui baisant la main, ou le saluaient en portant leur main à leur bouche). Le seul Mardochée ne pliait pas les genoux devant lui, et ne portait pas sa main à sa bouche... Aman, ayant appris qu'il était Juif, voulut exterminer toute la nation juive...

C'est une coutume très antique en Asie de se prosterner devant les rois, et même devant leurs principaux officiers. Nous avons traduit dans notre langue cette salutation par le mot *adoration*, qui ne signifie autre chose que baiser sa main.

Mais ce mot *adoration*, étant aussi employé pour marquer le respect dû à la Divinité, a produit une équivoque chez plusieurs nations. Les peuples occidentaux, toujours très mal informés des usages de l'Orient, se sont imaginé qu'on saluait un roi de Perse comme on adore la Divinité. Mardochée, né et nourri dans l'Orient, ne devait pas s'y méprendre; il ne devait pas refuser de faire au satrape Aman une révérence usitée dans le pays. On lui fait dire, dans ce livre, qu'il ne voulait pas rendre au ministre du roi un honneur qui n'était dû qu'à Dieu; ce n'est là que la grossièreté orgueilleuse d'un homme impoli qui se glorifie secrètement d'être oncle d'une reine. Il est vrai qu'il paraît bien improbable qu'on ne sût pas dans le sérail qu'Esther était sa nièce. Mais si on se prête à cette supposition, si Mardochée n'est regardé que comme un pauvre Juif de la lie du peuple, pourquoi ne salue-t-il pas Aman comme tous les autres Juifs le saluent?

Pour cet Aman qui veut faire pendre toute une nation, parcequ'un pauvre de cette nation ne lui a pas fait la révérence, avouons que jamais une folie si ridicule et si horrible ne tomba dans la tête de personne. Les Juifs ont pris cette histoire au pied de la lettre: ils ont institué une fête en l'honneur d'Esther; ils ont pris le conte allégorique d'Esther pour une aventure véritable, parceque la

prétendue élévation d'une Juive sur le trône de Perse était une consolation pour ce peuple presque toujours esclave.

Si Aman était en effet de la race de ce roi Agag que le prophète Samuel avait haché en morceaux de ses propres mains, il pouvait être excusable de détester une nation qui avait traité ainsi l'un de ses aïeux; mais on n'égorge point tout un peuple pour une révérence omise.

.....Et on jeta le sort devant Aman, pour savoir quel mois et quel jour on devait tuer tous les Juifs; et le sort tomba sur le douzième mois, etc...

Les critiques trouvent, avec quelque apparence de raison, Aman bien imbécile de faire afficher et publier dans tout l'empire le mois et le jour où l'on devra tuer tous les Juifs. C'était les avertir trop à l'avance, et leur donner tout le temps de s'enfuir, et même de se venger: c'est une trop grande absurdité. Tout le reste de cette histoire est dans le même goût; il n'y a pas un seul mot de vraisemblable. Où l'écrivain de ce roman a-t-il pris qu'on coupait le cou à toute femme ou concubine du roi, qui entrait chez lui sans être appelée? Cet Aman pendu à la potence dressée pour Mardochée, et tous les épisodes de ce conte du Tonneau, ne sont-ils pas *ægri somnia?* Mais voici le plus rare du texte.

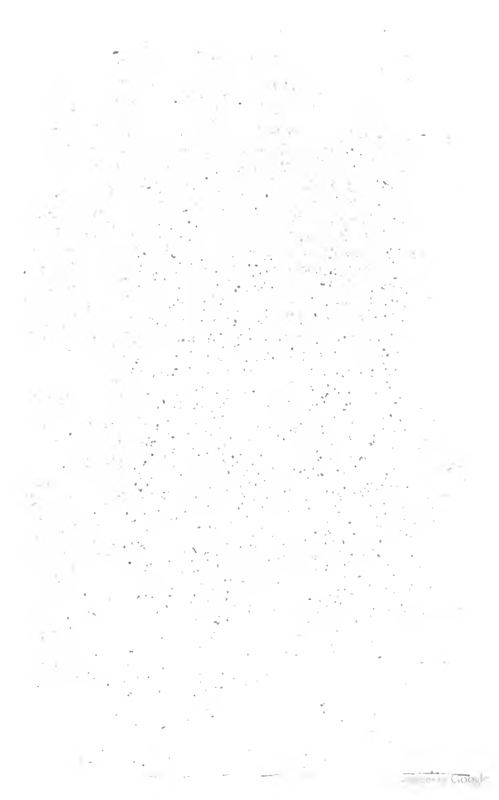
Le roi commanda qu'on allât chez tous les Juifs dans tout l'empire; qu'on leur ordonnât de s'assembler, et de tuer tous leurs ennemis avec leurs femmes et leurs enfants, et de piller leurs dépouilles le treizième jour du mois d'Adar...

(Chap. IX, v. 12.) Et le roi dit à la reine Esther: Vos Juifs ont tué aujourd'hui cinq cents personnes dans ma ville de Suse... Combien voulez-vous qu'ils en tuent encore? Et la reine répondit: S'il plait au roi, il en sera massacré autant demain qu'aujourd'hui; et que les dix enfants d'Aman soient pendus. Et le roi commanda que cela fût fait.

Il faut pardonner aux critiques s'ils ont exprimé toute l'horreur que leur inspirait l'exécrable cruauté de cette douce Esther, et en même temps leur mépris pour un conte si dépourvu de sens commun. Ils ont crié qu'il était honteux de recevoir cette histoire comme vraie et sacrée. Que peut avoir de commun, disent-ils, la barbarie ridicule d'Esther avec la religion chrétienne, avec nos devoirs, avec le pardon des injures, recommandé par Jésus-Christ? N'est-ce pas joindre ensemble le crime et la vertu, la démence et la sagesse, le plat mensonge et l'auguste vérité? Les Juifs admettent la fable d'Esther; sommes-nous Juifs? et parcequ'ils sont amateurs des fables les plus grossières, faut-il que nous les imitions? Parcequ'en tout temps ils furent sanguinaires, faut-il que nous le soyons, nous qui avons voulu

substituer une religion de clémence et de fraternité à leur secte barbare, nous qui au moins nous vantons d'avoir des préceptes de justice, quoique nous ayons eu le malheur d'être si souvent et si horriblement injustes?

Nous n'ignorons pas que la fable d'Esther a un côté séduisant; une captive devenue reine, et sauvant de la mort tous ses concitoyens, est un sujet de roman et de tragédie. Mais qu'il est gâté par les contradictions et les absurdités dont il regorge! qu'il est déshonoré par la barbarie d'Esther, aussi contraire aux mœurs de son sexe qu'à la vraisemblance!



PROPHÈTES.

AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR.

« Ce fut dans les querelles entre les tribus, et pendant la captivité en Babylone, que les voyants, les devins, les prophètes, parurent. Nous avons déja parlé d'Élie, d'Élisée, d'Isaïe, de Jérémie: nous dirons des autres ce qui paraît nécessaire, sans entrer dans le détail de leurs déclamations. Nous ne sommes pas assez habiles pour comprendre leurs discours, pour sentir le mérite de leurs répétitions continuelles, pour distinguer le sens littéral, le sens mystique, le sens analogique, de leurs phrases hébraïques ou chaldéennes, que la traduction rend encore plus obscures. Nous tâcherons au moins d'être courts en parlant de ces livres si longs.

« Les juifs ne lisent point les prophètes dans leurs synagogues, ou du moins les lisent très rarement. Les chrétiens, pour la plupart, ne les connaissent que par quelques citations. Nous choisirons les morceaux les plus curieux et les plus singuliers. Commençons par Daniel, dont les aventures sont du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs. »

DANIEL.

Les critiques osent affirmer que le livre de *Daniel* ne fut composé que du temps d'Antiochus Épiphanes; que toute l'histoire de Daniel n'est qu'un roman, comme ceux de Tobie, de Judith, et d'Esther. Voici leurs raisons, qui ne sont fondées que sur les lumières naturelles, et qui sont détruites par la décision de l'Église, laquelle est au-dessus de toute lumière.

1° (Chap. 1.) Il est dit que Daniel, esclave dès son enfance à Babylone avec Sidrach, Misach et Abdénago, fut fait eunuque avec ses trois compagnons, et élevé parmi les eunuques; ce qui le mettait dans l'impuissance de prophétiser.

On répond qu'il n'est pas dit expressément qu'on châtra Daniel, mais seulement qu'on le mit sous la direction d'Ashphénez, chef des eunuques. Il est très vraisemblable que Daniel subit cette opération, comme tous les autres enfants esclaves réservés pour servir dans la chambre du roi. Mais enfin il pouvait être destiné à d'autres emplois. Les bostangis ne sont point châtrés dans le sérail du Grand-Turc. Un eunuque ne pouvait être prêtre chez les Juifs: mais il n'est dit nulle part qu'il ne pouvait être prophète; au contraire, plus

il était délivré de ce que nous avons de terrestre, plus il était propre au céleste.

2° (Chap. II.) Daniel commence non seulement par expliquer un songe, mais encore par deviner quel songe a fait le roi. Le texte dit que le roi Nabuchodonosor fut épouvanté de son rêve, et qu'aussitôt il l'oublia entièrement. Il assembla tous les mages, et leur dit: Je vous ferai tous pendre, si vous ne m'apprenez ce que j'ai rêvé. Ils lui remontrèrent qu'il leur ordonnait une chose impossible. Aussitôt le grand Nabuchodonosor ordonna qu'on les pendît. Daniel, Sidrach, Misach et Abdénago allaient être pendus aussi en qualité de novices-mages, lorsque Daniel leur sauva la vie en devinant le rêve. Les critiques osent traiter ce récit de puérilité ridicule.

3° (Chap. III.) Ensuite vient l'histoire de la fournaise ardente, dans laquelle Sidrach, Misach, et Abdénago chantèrent. On ne traite pas cette aventure avec plus de ménagement.

4° (Chap. IV.) Ensuite Nabuchodonosor est changé en bœuf, et mange du foin pendant sept ans; après quoi il redevient homme et reprend sa couronne. C'est sur quoi nos critiques s'égaient inconsidérément.

5° (Chap. V.) Ils ne sont pas moins hardis sur Balthazar, prétendu fils de Nabuchodonosor, et sur cette main qui va écrivant trois mots en ca-

ractères inconnus sur la muraille. Ils protestent que Nabuchodonosor n'eut d'autre fils qu'Évilmérodac, et que Balthazar est inconnu chez tous les historiens.

6° L'auteur juif fait succéder à Balthazar Darius le Mède: mais ce Darius le Mède n'a pas plus existé que Balthazar. C'est Cyaxare, oncle de Cyrus, que l'auteur transforme en Darius de Médie.

7° (Chap. VI.) L'auteur raconte que ce Darius, ayant ordonné qu'on ne priât aucun dieu pendant trente jours dans tout son empire, et Daniel ayant prié le Dieu des Juifs, on le fit jeter dans la fosse aux lions. Le roi courut le lendemain à la fosse, et appela Daniel, qui lui répondit. Les lions ne l'avaient pas touché. Le roi fit jeter à sa place ses accusateurs avec leurs femmes et leurs enfants, que les lions dévorèrent.

8° (Chap. VII.) Vient ensuite la vision des quatre bêtes, et Daniel avait eu cette vision du temps du prétendu roi Balthazar. C'est cette vision des quatre bêtes qui paraît interpolée aux yeux des critiques hardis. Ils la soutiennent écrite du temps d'Antiochus Épiphanes. En effet, c'est à cet Antiochus que le prophète s'arrête, parceque l'écrivain, disent-ils, ne pouvait prophétiser que ce qu'il voyait. Ils le comparent à ce Flamand nommé Arnould Wion, qui dédia à Philippe II les pré-

tendues prophéties et les logogriphes de l'Irlandais saint Malachie; logogriphes qu'il disait écrits au douzième siècle, et qui prédisaient les noms de tous les papes jusqu'à la fin du monde. Nous sommes bien loin de penser ainsi de la prophétie de Daniel; mais on nous a fait une loi de rapporter toutes les critiques.

9° Après la vision des quatre bêtes, l'ange Gabriel, que les Juifs ne connurent que pendant leur captivité, vient visiter Daniel, et lui révèle « que le temps de soixante et dix semaines est abrégé sur tout le peuple et sur la ville sainte, afin que la prévarication soit consommée, que le péché reçoive sa fin, que l'iniquité s'efface, que la justice éternelle soit amenée, que la vision et la prophétie soient accomplies, et que le sanctuaire soit oint.

« Sache donc et pense que de l'ordre donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'à l'oint chef du peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les murailles seront bâties dans des temps fâcheux; et après soixante-deux semaines le chef oint sera tué. »

Voilà cette fameuse prophétie que les uns ont appliquée à Judas Machabée, regardé comme un messie, un oint, un libérateur, et qui l'était en effet; les autres, au grand-prêtre Onias; les autres, enfin, à notre Seigneur Jésus-Christ lui-

même; mais qu'aucun interpréte n'a pu faire cadrer avec le temps auquel il en fait l'application. Ce passage, ainsi que tant d'autres, nous laisse dans une obscurité profonde, que les phrases de l'abbé Houteville, secrétaire du cardinal Dubois, n'ont pas éclairée.

10° Après cette prophétie de soixante-deux semaines, plus sept semaines, l'ange Gabriel avertit Daniel qu'il a résisté pendant vingt et un jours à l'ange des Perses; mais que l'ange Michel ou Michael est venu à son secours. Ce passage prouve que les fables grecques de dieux combattant contre des dieux avaient déja pénétré chez le peuple juif.

11° (Chap. XIII.) L'histoire de Suzanne et des deux vieillards débauchés et calomniateurs ne tient point au reste de l'histoire de Daniel: saint Jérôme ne la regarde que comme une fable rabbinique.

12° (Chap. XIV.) L'histoire du dragon qu'on nourrissait dans le temple de Bel a eu autant de contradicteurs que celle de Suzanne; et saint Jérôme n'est guère plus favorable aux unes qu'aux autres. Il avoue que ni Suzanne, ni le dragon, ni la chanson chantée dans la fournaise, ne sont authentiques: il traite sur-tout de fable le potage d'Habacuc, et l'ange qui lui commande de porter son potage de Jérusalem à Babylone, dans la fosse

aux lions, et enfin cet ange qui prend Habacuc par les cheveux, et qui le transporte dans l'air à Babylone avec son potage.

Ce n'est pas que saint Jérôme nie la possibilité de ces aventures, car rien n'est impossible à Dieu : mais il montre qu'elles ne s'accordent pas avec la chronologie. Il admet tout le reste de la prophétie de Daniel. Nous avons connu un homme qui niait la vérité de trois chapitres de Rabelais, mais qui admettait tous les autres.

ÉZÉCHIEL.

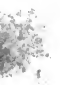
Ézéchiel, captif sur les bords du fleuve Chobar, voit d'abord au milieu d'un feu quatre animaux ayant chacun quatre faces d'homme, quatre ailes, des pieds de veau, et des mains d'homme, de lion, de bœuf, et d'aigle.

Il y avait près d'eux une roue à quatre faces; lorsque les animaux marchaient, les roues marchaient aussi...

Après ce spectacle, dont nous ne donnons qu'une très légère esquisse, le Seigneur présente au prophète un livre, un rouleau de parchemin, et lui dit (chap. III): Mange ce livre; et Ézéchiel le mange; puis le Seigneur lui dit: Va te faire lier dans ta maison; et le prophète va se faire lier.

Puis le Seigneur lui dit (chap. IV): « Prends une brique; dessine dessus la ville de Jérusalem, et autour d'elle une armée qui l'assiège. Prends une poêle de fer, et mets-la contre un mur de fer...; » et le prophète fait tout cela.

Ensuite le Seigneur lui dit: « Couche-toi pendant trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et pendant quarante jours sur le côté droit; mange pendant trois cent quatre-vingt-dix jours ton pain couvert de merde d'homme,



devant tous les Juifs; car c'est ainsi qu'ils mangeront leur pain tout souillé parmi les nations, chez lesquelles je les chasserai. »

Ce sont là les ordres positifs que donne le Seigneur; ce sont là les propres termes dont il se sert. A quoi Ézéchiel répond: Ah! ah! ah! (ou pouah! pouah!) Seigneur, jamais rien d'impur n'est entré dans ma bouche. Le Seigneur lui répond: « Eh bien! je te donne de la ficnte de bœuf au lieu de merde d'homme, et tu la mêleras avec ton pain; je vais briser dans Jérusalem le bâton du pain, et on ne mangera de pain, et on ne boira d'eau, que par mesure. »

Le Seigneur continue, et dit à Ézéchiel (ch. v): « Prends un fer tranchant, et coupe-toi les cheveux et la barbe; brûle le tiers de ces poils au milieu de la ville, selon le nombre des jours du siége. Coupe avec une épée le second tiers autour de la ville, et jette au vent le tiers restant...; car voici ce que dit le Seigneur: Parceque Jérusalem n'a pas marché dans mes préceptes, et n'a pas opéré selon le jugement de ceux qui l'environnent, j'irai à elle, j'exercerai mes jugements aux yeux des nations... Les pères mangeront leurs enfants, et les enfants mangeront leurs pères. Un tiers du peuple mourra de peste et de faim; un tiers tombera sous le glaive dans la ville; un tiers sera dispersé, et je le poursuivrai l'épée nue. »

Il s'est élevé une grande dispute entre les interprètes. Tant de choses extraordinaires, si opposées à nos mœurs et à notre raison, se sont-elles passées en visions ou en réalités? Ézéchiel raconte-t-il cette histoire comme un songe, ou comme une action véritable? Les derniers commentateurs, et sur-tout dom Calmet, ne doutent pas que tout ne se soit réellement passé comme le dit Ézéchiel. Voici comme dom Calmet s'en explique :

« Nous ne voyons aucune nécessité de recourir au miracle. Il n'est nullement impossible qu'un homme demeure enchaîné et couché sur le dos pendant trois cent quatre-vingt-dix jours... Prado témoigne qu'il a vu un fou qui demeura lié et couché sur son côté pendant plus de quinze ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vision, comment les Juifs de la captivité auraient-ils compris ce que leur voulait dire Ézéchiel? Comment ce prophète aurait-il exécuté les ordres de Dieu? il faut donc dire aussi qu'il ne dressa point le plan de Jérusalem, qu'il ne fut lié, qu'il ne mangea son pain qu'en esprit et en idée. »

On doit donc croire qu'effectivement tout se passa comme Ézéchiel le raconte; et cela n'est pas plus surprenant que les aventures réelles d'Élie, d'Élisée, de Samson, de Jephté, de Gédéon, de Josué, de Moïse, de Jacob, d'Abraham, de

Noé, d'Adam et d'Ève. Mes prédécesseurs ont remarqué que dans les livres judaïques rien ne s'est fait de ce qui se fait aujourd'hui.

De tous les passages d'Ézéchiel, celui qui a excité le plus de murmures parmi les critiques, et qui a le plus embarrassé les commentateurs, est l'article d'Oolla et d'Ooliba. Le prophète fait parler ainsi le Seigneur à Oolla: « Je t'ai fait croître comme l'herbe qui est dans les champs; tu es parvenue au temps où les filles aiment les ornements; tes tétons sont enflés; ton poil a poussé; tu étais toute nue et pleine de confusion; j'ai passé auprès de toi; je t'ai vue. Voilà le temps des amants. Je me suis étendu sur toi; j'ai couvert ton ignominie; j'ai juré un pacte avec toi, et tu as été mienne... Je t'ai donné des robes de plusieurs couleurs; je t'ai donné des souliers bleus, une ceinture de coton... Tu as été parée d'or et d'argent, nourrie de bon pain, de miel, et d'huile; et après cela, tu as mis ta confiance en ta beauté; tu as forniqué en ton nom, et tu as exposé ta fornication à tous les passants; tu t'es bâti un mauvais lieu, et tu t'es prostituée dans les rues... On paie les filles de joie, et tu as payé tes amants pour forniquer avec toi... »

Ensuite le Seigneur s'adressa à Ooliba; il dit qu'Ooliba a exposé à nu ses fornications, « et in« sanivit libidine super concubitum eorum quo-

« rum carnes sunt ut carnes asinorum, et sicut « fluxus equorum fluxus eorum. »

Ce n'est point là le récit d'une aventure réelle comme celle du prophète Osée avec la Gomer; ce n'est qu'une pure allégorie exprimée avec une naïveté qu'aujourd'hui nous trouverions trop grossière, et qui peut-être ne l'était point alors.

Les Juifs firent beaucoup de difficultés pour insérer cette prophétie dans leur Canon; et lorsqu'ils l'admirent, ils n'en permirent la lecture qu'à l'âge de trente ans. Une des raisons qui les portèrent à cette sévérité fut qu'Ézéchiel, dans sa prophétie, fait dire au Seigneur: « J'ai donné « à mon peuple des préceptes qui ne sont pas « bons, et je leur ai donné des ordonnances dans « lesquelles ils ne trouveront point la vie. » On eut peur que ce passage ne diminuât le respect des Juifs pour la loi de Moïse.

On peut encore remarquer sur Ézéchiel la prédiction qu'il fait au chapitre XXXIX pour consoler les Juifs captifs. Il fait inviter par le Seigneur même tous les oiseaux et tous les quadrupèdes à venir manger la chair des guerriers qu'il immolera, et à boire le sang des princes.

Et ensuite il dit, aux versets 19 et 20: « Vous mangerez de la chair grasse jusqu'à satiété; vous boirez le sang de la victime que je vous prépare; vous vous rassasierez à ma table de la chair des

chevaux et des cavaliers, et de tous les gens de guerre. J'établirai ma gloire parmi les nations; elles connaîtront ma main puissante; et dans ce jour la maison d'Israël saura que c'est moi qui suis le Seigneur. »

On a cru que la première promesse, de manger la chair des guerriers et de boire le sang des princes, était faite pour les oiseaux; et que la seconde, de manger le cheval et le cavalier, était faite pour les guerriers juifs. Il y avait en effet dans les armées des Perses beaucoup de Scythes qui mangeaient de la chair humaine, et qui s'abreuvaient de sang dans le crâne de leurs ennemis. Le Seigneur pouvait dire aux Juifs qu'ils traiteraient un jour les Scythes comme les Scythes les avaient traités. Le Seigneur pouvait bien leur dire: Vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur; mais il ne pouvait le dire aux quadrupèdes et aux oiseaux, qui n'en ont jamais rien su.

Nous ne prétendons point entrer dans toutes les profondeurs mystérieuses de tous les prophètes, ni examiner les divers sens qu'on a donnés à leurs paroles: nous nous bornons à montrer seulement ce qu'il y a de plus singulier dans leurs aventures, et ce qui est le plus éloigné de nos mœurs.

OSÉE.

Osée est peut-être celui qui doit le plus étonner des lecteurs qui ne connaissent pas les mœurs antiques. Il était né chez les Samaritains, un peu avant la dispersion des dix tribus; par conséquent il était dans le rang des schismatiques, à moins qu'une grace particulière de Dieu ne l'attachât au culte de Jérusalem. Voici le commencement de sa prophétie.

«Le Seigneur dit à Osée: Va, prends une femme de fornication, et fais-toi des enfants de fornication, parceque la terre, en forniquant, forniquera contre le Seigneur. Osée s'en alla, et prit la prostituée Gomer, fille de Debelaïm; il l'engrossa, et elle lui enfanta un fils... Et le Seigneur dit à Osée: Appelle l'enfant Jezrahel, parceque dans peu de temps je visiterai le sang de Jezrahel sur la maison de Jéhu... Et Gomer enfanta encore une fille; et le Seigneur lui dit: Appelle-la *sans pitié*, parcequ'à l'avenir je n'aurai plus de pitié de la maison d'Israël.

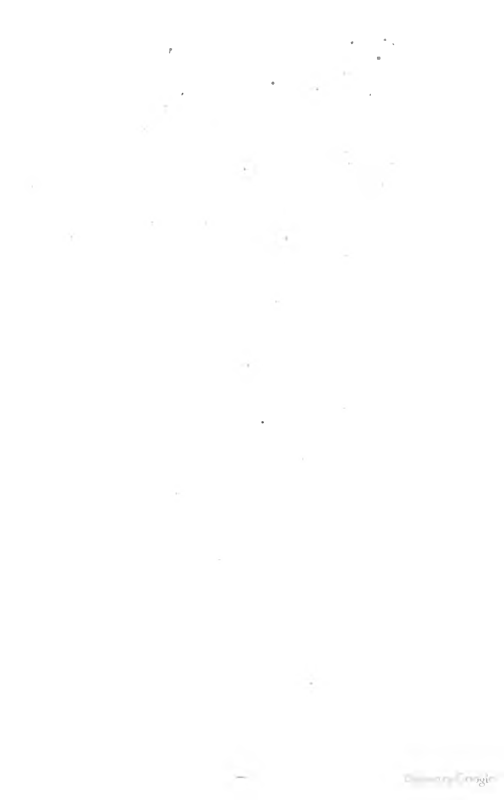
«Gomer enfanta encore un fils; et le Seigneur dit à Osée: Tu l'appelleras *non mon peuple*, parceque les Israélites ne seront plus mon peuple, et que je ne serai plus leur Dieu...

« Après cela le Seigneur dit à Osée : Va, prends une femme qui ait déja un amant et qui soit adultère.... Osée acheta cette femme quinze drachmes d'argent et un boisseau et demi d'orge. Il la creusa, et lui dit : Tu m'attendras long-temps, tu ne forniqueras point avec d'autres ; et moi je t'attendrai, parceque les enfants d'Israël attendront long-temps sans rois, sans princes, sans sacrifices, sans éphod, et sans téraphims. »

Tous ces faits ne se passent point en vision : ce ne sont point de simples allégories, de simples apologues ; ce sont des faits réels. Osée n'a point eu trois enfants de Gomer en vision ou en songe ; mais ces faits, quoique arrivés en effet, n'en sont pas moins des types, des signes, des figures de ce qui arrive au peuple d'Israël. Toute action d'un prophéte est un type. C'est ainsi qu'Isaïe marche entièrement nu dans la ville de Jérusalem. Le Seigneur lui dit, au chapitre XX de sa prophétie : Va, détache ton sac de tes reins, et tes souliers de tes pieds. Isaïe fit ainsi, marchant nu et déchaussé. Et le Seigneur dit : Comme mon serviteur a marché nu et déchaussé, c'est un signe pour l'Égypte et pour l'Éthiopie. Le roi des Assyriens emmènera d'Égypte et d'Éthiopie les jeunes et les vieux, nus et déchaussés, les fesses découvertes, pour l'ignominie de l'Égypte.

On ne peut trop répéter qu'il ne faut pas juger

de ces siècles par notre siècle, des Juifs par les Français et par les Anglais, des mœurs juives par les nôtres, de leur style par notre style.



JONAS.

Si les histoires d'Osée, d'Ézéchiel, de Jérémie, d'Isaïe, d'Élisée, d'Élie, étonnent l'entendement humain, celle de Jonas ne l'accable pas moins. Calmet commence sa Préface sur Jonas par ces mots : L'histoire des douze petits prophètes ne nous fournit rien qui approche tant du merveilleux que la vie de Jonas.

C'était un Galiléen, de la tribu de Zabulon, par conséquent né parmi les hérétiques, et Dieu l'envoie prêcher dans Ninive, à ceux qu'on nomme idolâtres. Il est le seul qui ait eu une telle commission. En quelle langue prêcha-t-il? Il y avait environ quatre cents lieues de sa patrie à Ninive.

Le prophète, au lieu d'obéir, voulut s'enfuir à Tharsis en Cilicie*; mais il s'embarque au petit port de Joppé, encore plus éloigné du lieu de sa mission. Il se jette dans une barque. Une tempête

* Le mot *Tharsis*, employé jusqu'à douze fois dans l'ancien *Testament*, et point dans le nouveau, y signifie toujours *la mer*, et nullement *une ville*, *une contrée*. C'est l'opinion de saint Jérôme, savamment confirmée par une Dissertation de M. Gosselin, pages 126-158 de sa *Géographie des anciens*, tome II. Voltaire a ici et plusieurs fois encore confondu ce mot avec *Tarsus*, *Tarse*, ville de Cilicie, fort connue, patrie de saint Paul, et qui subsiste encore. Elle est mentionnée quatre fois dans les *Actes des Apôtres*, et point dans l'ancien *Testament*.

horrible survient. Cette tempête endort Jonas. Les mariniers le prient d'invoquer son Dieu pour apaiser l'orage. Jonas n'en fait rien. Alors les matelots jettent le sort pour savoir qui on doit précipiter dans la mer, ne doutant pas que ce ne soit un secret infaillible pour apaiser les vents. Le sort tombe sur Jonas; on le jette dans l'eau, et la tempête cesse dans le même instant: ce qui inspire un grand respect aux matelots de Joppé pour le Dieu de Juda, sans qu'ils se convertissent. (Chap. II.) Le Seigneur envoie dans le moment un grand poisson qui avale Jonas, et qui le garde trois jours et trois nuits dans son ventre; Jonas, étant dans les entrailles de cet animal, chante un cantique assez long au Seigneur; et le Seigneur ordonne au poisson de rendre Jonas, et de le rejeter sur le rivage. Le poisson obéit.

Les critiques incrédules prétendent que tout ce récit est une fable prise des fables grecques. Homère, dans son livre XX, parle du monstre marin qui se jeta sur Hercule. Lycophron raconte qu'Hercule resta trois jours et trois nuits dans son ventre; qu'il se nourrit de son foie après l'avoir mis sur le gril; qu'au bout de trois jours il sortit de sa prison en victorieux, et qu'ensuite il passa la mer dans son gobelet pour aller d'Espagne en Mauritanie.

La mission d'Hercule avait été tout autre que celle de Jonas. Le prophète hébreu devait prêcher dans Ninive; et Hercule, bien inférieur à Jonas, devait délivrer Hésione, fille de Priam, exposée à un chien marin. Cette délivrance fut mise au rang des plus beaux travaux de ce héros, lesquels surpassent de beaucoup le nombre de douze qu'on lui attribue.

La fable d'Arion jeté dans la mer par des mariniers, et sauvé des flots par un de ces marsouins appelés par nous *dauphins*, qui le porta sur son dos dans Lesbos sa patrie, paraît moins absurde, parcequ'en effet quelques naturalistes ont prétendu qu'on pouvait apprivoiser les dauphins; mais ils n'ont jamais dit qu'on pût rester trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, et griller son foie pendant ce temps-là.

Comme l'absurde est quelquefois permis dans la poésie burlesque, le célèbre Arioste a imité dans son poëme d'*Orlando furioso* quelque chose de l'aventure d'Hercule; et en dernier lieu un prélat de Rome a enchéri encore sur l'Arioste dans son *Ricciardetto*. Ainsi les fables, déguisées en mille manières, ont fait le tour du monde, comme autrefois les masques couraient dans les rues sous des ajustements différents.

Les orthodoxes nous enseignent que tous les

contes de poissons, soit baleines, soit chiens marins, qui ont avalé des héros, et qui ont été vaincus par eux, depuis Persée jusqu'à Ricciardetto, ont été imités de l'histoire véritable de Jonas.

CONTINUATION

DE

L'HISTOIRE HÉBRAIQUE.

Ici, le troisième commentateur s'est arrêté; et un quatrième a continué l'histoire hébraïque d'une manière différente des trois autres.

LES MACHABÉES.

Il ne faut point mépriser la curiosité que les Juifs nous inspirent. Tout superstitieux, tout inconstants, tout ignorants, tout barbares, et enfin tout malheureux qu'ils ont été et qu'ils sont encore, ils sont pourtant les pères des deux religions qui partagent aujourd'hui le monde, de Rome au Thibet, et du mont Atlas au Gange. Les Juifs sont les pères des chrétiens et des musulmans. L'Évangile, dicté par la vérité, et l'Alcoran, écrit par le mensonge, sont également fondés sur l'histoire juive. C'est une mère infortunée, respectée et opprimée par ses deux filles; par elles détrônée, et cependant sacrée pour elles. Voilà mon excuse de la peine fastidieuse de continuer ces recherches, entreprises par trois hommes plus savants que moi, mais à qui je ne cède point dans l'amour de la vérité.

Les Juifs respirèrent sous Alexandre pendant dix années. Cet Alexandre forme la plus brillante époque de tous les peuples occidentaux. Il est triste que son histoire soit défigurée par des contes fabuleux, comme celle de tous les héros et de toutes les nations antiques. Il est encore plus triste que ces fables soient répétées de nos jours, et

même par des compilateurs estimables. A commencer par l'avénement d'Alexandre au trône de Macédoine, je ne puis lire sans scrupule dans Prideaux (*Histoire des Juifs,* livre VII), que Philippe, père d'Alexandre, fut assassiné par un de ses gardes qui lui avait demandé inutilement justice contre un de ses capitaines, *par lequel il avait été violé*. Quoi donc! un soldat est assez intrépide, assez furieux pour poignarder son roi au milieu de ses courtisans, et il n'a ni assez de force ni assez de courage pour résister à un vieux sodomite! Il se laisse violer comme une jeune fille faible de corps et d'esprit! Mais c'est Diodore de Sicile qui le raconte au bout de trois cents ans. Diodore dit que ce garde était ivre. Mais, ou il consentit dans le vin à cette infamie trop commune chez les Thraces, ou le vin devait exciter sa colère et augmenter ses forces. Ce fut dans l'ivresse qu'Alexandre tua Clitus.

Justin copie Diodore; Plutarque les copie tous deux. Prideaux et Rollin copient de notre temps ces anciens auteurs; et quelque autre compilateur en fera autant, si des scrupules pareils aux miens ne l'arrêtent. Modernes perroquets, qui répétez des paroles anciennes, cessez de nous tromper en tout genre.

Si je voulais connaître Alexandre, je me le représenterais à l'âge de vingt ans, succédant au

généralat de la Grèce qu'avait eu son père, soumettant d'abord tous les peuples, depuis les confins de la Thrace jusqu'au Danube, vainqueur des Thébains, qui s'opposaient à ses droits de général, conduisant trente-cinq mille soldats aguerris contre les troupes innombrables de ces mêmes Perses qui depuis vainquirent si souvent les Romains, enfin allant jusqu'à l'Hydaspe dans l'Inde, parceque c'était là que finissait l'empire de Darius. Je regarderais cette guerre mémorable comme très légitime, puisqu'il était nommé par toute la Grèce, malgré Démosthène, pour venger tous les maux que les rois de Perse avaient faits si long-temps aux Grecs, et qu'il méritait d'eux une reconnaissance éternelle. Je m'étonnerais qu'un jeune héros, dans la rapidité de ses victoires, ait bâti cette multitude de villes, en Égypte, en Syrie, chez les Scythes, et jusque dans les Indes; qu'il ait facilité le commerce de toutes les nations, et changé toutes ses routes en fondant le port d'Alexandrie. J'oserais lui rendre graces au nom du genre humain.

Je douterais de cent particularités qu'on rapporte de sa vie et de sa mort, de ces anecdotes presque toujours fausses, et si souvent absurdes. Je m'en tiendrais à ses grandes actions, connues de toute la terre.

Ainsi les déclamations de quelques poëtes con

tre les conquêtes d'Alexandre ne me paraitraient que des jeux d'esprit. Je respecterais celui qui respecta la mère, la femme, et les filles de Darius ses prisonnières. Je l'admirerais dans la digue qu'il construisit au siége de Tyr, et qui fut imitée deux mille ans après par le cardinal de Richelieu au siége de La Rochelle.

S'il est vrai qu'Alexandre fit crucifier deux mille citoyens de Tyr après la prise de la ville, je frémirais; mais j'excuserais peut-être cette vengeance atroce contre un peuple qui avait assassiné ses ambassadeurs et ses hérauts, et qui avait jeté leurs corps dans la mer. Je me rappellerais que César traita de même six cents des principaux citoyens de Vannes, bien moins coupables; et je plaindrais les nations si souvent en proie à de si horribles calamités.

Mais je ne croirais point que Dieu suscita Alexandre, et lui livra l'opulente ville de Tyr uniquement pour faire plaisir à Jérusalem, avec qui elle n'eut jamais de guerre particulière. Prideaux, et après lui Rollin, ont beau rapporter des passages de Joel et d'Ézéchiel, dans lesquels ils se réjouissent de la première chute de Tyr sous Nabuchodonosor, comme des esclaves fouettés par leurs maîtres insultent à d'autres esclaves fouettés à leur tour; ces passages, si ridiculement appliqués, ne me feraient jamais croire que le Dieu de

l'univers, qui a laissé prendre tant de fois Jérusalem et son temple, n'a fait marcher Alexandre à la conquête de l'Asie que pour consoler quelques Juifs.

Je ne croirais pas davantage à la fable absurde que Flavius Josèphe (Liv. XI, chap. VIII) ose raconter. Selon ce Juif, le pontife juif, nommé Jaddus, ou plutôt Jadduah, avait apparu en songe à Alexandre dix ans auparavant; il l'avait exhorté à la conquête de l'empire persan, et l'avait assuré que le Dieu des Juifs le conduirait lui-même par la main. Quand ce grand-prêtre vint en tremblant, suivi d'une députation juive, adorer Alexandre, c'est-à-dire se prosterner devant lui et demander ses ordres, Alexandre, voyant le mot *Jaho* gravé sur la tiare de ce prêtre, reconnut Jaddus au bout de dix ans, se prosterna lui-même, comme s'il avait su l'hébreu. Et voilà donc comment on écrivait l'histoire!

Les Juifs et les Samaritains demi-Juifs furent sujets d'Alexandre, comme ils l'avaient été de Darius. Ce fut pour eux un temps de repos. Les Hébreux des dix tribus dispersées par Salmanazar et par Asarhaddon, revinrent en foule et s'incorporèrent dans la tribu de Juda. Rien n'est en effet plus vraisemblable. Tel est le dénouement naturel de cette difficulté qu'on fait encore tous les jours: Que sont devenues les dix tribus captives?

Celle de Juda, possédant Jérusalem, s'arrogea toujours la supériorité, quoique cette capitale fût située dans le territoire de Benjamin. C'est pourquoi tous les prophètes juifs ne cessaient de dire que la verge resterait toujours dans Juda, malgré la jalousie des Samaritains établis à Sichem. Mais quelle domination! ils furent toujours assujettis à des étrangers.

Il y eut quelques Juifs dans l'armée d'Alexandre lorsqu'il eut conquis la Perse; du moins si nous en croyons le petit livre de Flavius Josèphe contre Apion. Ces soldats étaient probablement de ceux qui étaient restés vers Babylone après la captivité, et qui avaient mieux aimé gagner leur vie chez leurs vainqueurs, que d'aller relever les ruines du temple de Jérusalem. Alexandre voulut les faire travailler comme les autres à rebâtir un autre temple, celui de Bélus à Babylone. Josèphe assure qu'ils ne voulurent jamais employer leurs mains à un édifice profane, et qu'Alexandre fut obligé de les chasser. Plusieurs Juifs ne furent pourtant pas si difficiles, lorsque trois cents ans après ils travaillèrent sous Hérode à bâtir un temple dans Césarée à un mortel, à l'empereur Auguste leur souverain: tant le gouvernement change quelquefois les mœurs des hommes les plus obstinés!

On n'a point assez remarqué que le temps d'A-

lexandre fit une révolution dans l'esprit humain aussi grande que celle des empires de la terre. Une nouvelle lumière, quoique mêlée d'ombres épaisses, vint éclairer l'Europe, l'Asie, et une partie de l'Afrique septentrionale. Cette lumière venait de la seule Athènes. Elle n'était pas comparable, sans doute, à celle que les Newton et les Locke ont répandue de nos jours sur le genre humain, du fond d'une île autrefois ignorée du reste du monde. Mais Athènes avait commencé à éclairer les esprits en tout genre. Alexandre, élevé par Aristote, fut le digne disciple d'un tel maître. Nul homme n'eut plus d'esprit, plus de graces et de goût, plus d'amour pour les sciences que ce conquérant. Tous ses généraux, qui étaient Grecs, cultivèrent les beaux-arts jusque dans le tumulte de la guerre et dans les horreurs des factions. Ce fut un temps à-peu-près semblable à ce qu'on vit depuis sous César et Auguste, et sous les Médicis. Les hommes s'accoutumèrent, peu à peu, à penser plus raisonnablement, à mettre plus d'ordre et de naturel dans leurs écrits, et à colorer avec des dehors plus décents leurs plaisirs, leurs passions, leurs crimes même. Il y eut moins de prodiges, quoique la superstition fût toujours enracinée dans la populace, qui est née pour elle. Les Juifs eux-mêmes se défirent de ce style ampoulé, incompréhensible, incohérent, qui va par sauts

et par bonds, et qui ressemble aux rêveries de l'ivresse quand il n'est pas l'enthousiasme d'une inspiration divine.

Les sublimes idées de Platon sur l'existence de l'ame, sur sa distinction de la machine animale, sur son immortalité, sur les peines et les récompenses après la mort, pénétrèrent d'abord chez les Juifs hellénistes établis avec de grands priviléges dans Alexandrie, et de là chez les Pharisiens de Jérusalem. Ils n'entendaient auparavant que *la vie* par le mot d'*ame;* ils n'avaient aucune notion de la justice rendue par l'Être suprême aux ames des bons, et aux méchants qui survivaient à leurs corps: tout avait été jusque-là temporel, matériel, et mortel chez ce peuple également grossier et fanatique.

Tout change après la mort d'Alexandre sous les Ptolémées et sous les Séleucides. Les livres des *Machabées* en sont une preuve. Nous n'en connaissons pas les auteurs. Nous nous contentons d'observer qu'en général ils sont écrits d'un style un peu plus humain que toutes les histoires précédentes, et plus approchant quelquefois (si on l'ose dire) de l'éloquence des Grecs et des Romains.

C'est dans le second livre des *Machabées* qu'on voit pour la première fois une notion claire de la vie éternelle et de la résurrection, qui devint

bientôt le dogme des Pharisiens. Un des sept frères Machabées, qui sont supposés martyrisés avec leur mère par le roi de Syrie Antiochus Épiphanes, dit à ce prince (Liv. II, chap. VII, v. 9): « Tu nous arraches la vie présente; méchant « prince; mais le roi du monde nous rendra une « vie éternelle, en nous ressuscitant quand nous « serons morts pour ses lois. »

On remarque encore dans ce second livre la croyance anticipée d'une espèce de purgatoire. Judas Machabée, en fesant enterrer les morts après une bataille, trouve dans leurs vêtements des dépouilles consacrées à des idoles. L'armée ne doute point que cette prévarication ne soit la cause de leur mort. (Liv. II, chap. XII, v. 43.) « Judas fait une quête de douze mille drachmes, « et les envoie à Jérusalem, afin qu'on offre un « sacrifice pour les péchés des morts; tant il avait « de bons et de religieux sentiments touchant la « résurrection. »

Il est évident qu'il n'y avait qu'un Pharisien nouvellement persuadé de la résurrection qui pût s'exprimer ainsi.

Nous ne dissimulerons point les raisons qu'on apporte contre l'authenticité et la véracité des livres des *Machabées*.

I. On nie d'abord le supplice des sept frères Machabées et de leur mère, parcequ'il n'en est

point fait mention dans le premier livre, qui va bien loin par-delà le règne d'Antiochus Épiphanes, ou l'Illustre. Mathathias, père des Machabées, n'avait que cinq fils, qui tous se signalèrent pour la défense de la patrie. L'auteur du second livre, qui raconte le supplice des Machabées, ne dit point en quel lieu Antiochus ordonna cette exécution barbare, et il l'aurait dit si elle avait été vraie. Antiochus semblait incapable d'une action si cruelle, si lâche, et si inutile. C'était un très grand prince, qui avait été élevé à Rome. Il fut digne de son éducation, valeureux et poli, clément dans la victoire, le plus libéral des princes et le plus affable: on ne lui reproche qu'une familiarité outrée qu'il tenait de la plupart des grands de Rome, dont la coutume était de gagner les suffrages du peuple en s'abaissant jusqu'à lui. Le titre d'*Illustre* que l'Asie lui donna, et que la postérité lui conserve, est une assez bonne réponse aux injures, lâche ressource des faibles, que les Juifs ont prodiguées à sa mémoire, et que des compilateurs indiscrets ont répétées de nos jours par un zèle plus emporté que judicieux.

Il était roi de Jérusalem, enclavée dans ses vastes états de Syrie. Les Juifs se révoltèrent contre lui. Ce prince, vainqueur de l'Égypte, revint les punir; et comme la religion était l'éternel prétexte de toutes les séditions et des cruautés de ce

peuple, Antiochus, lassé de sa tolérance qui les enhardissait, ordonna enfin qu'il n'y aurait plus qu'un seul culte dans ses états, celui des dieux de Syrie. Il priva les rebelles de leur religion et de leur argent, deux choses qui leur étaient également chères. Antiochus n'en avait pas usé ainsi en Égypte, conquise par ses armes; au contraire, il avait rendu ce royaume à son roi avec une générosité qui n'avait d'exemple que dans la grandeur d'ame avec laquelle on a dit que Porus fut traité par Alexandre. Si donc il eut plus de sévérité pour les Juifs, c'est qu'ils l'y forcèrent. Les Samaritains lui obéirent; mais Jérusalem le brava, et de là naquit cette guerre sanglante, dans laquelle Judas Machabée et ses quatre frères firent de si belles choses avec de très petites armées. Donc l'histoire du supplice des prétendus sept Machabées et de leur mère n'est qu'un roman.

II. Le romanesque auteur commence (chap. 1) ses mensonges par dire qu'Alexandre partagea ses états à ses amis de son vivant. Cette erreur, qui n'a pas besoin d'être réfutée, fait juger de la science de l'écrivain.

III. Presque toutes les particularités rapportées dans ce premier livre des *Machabées* sont aussi chimériques. Il dit que Judas Machabée, lorsqu'il fesait la guerre de caverne en caverne dans un coin de la Judée, voulut être l'allié des

Romains (chap. VIII), « ayant appris qu'il y avait « bien loin un peuple romain, lequel avait sub- « jugué les Galates; » mais cette nation des Galates n'était pas encore asservie; elle ne le fut que par Cornélius Scipio.

IV. Il continue et dit qu'Antiochus-le-Grand, dont Antiochus Épiphanes était fils, *avait été captif des Romains.* C'est une erreur évidente : il fut vaincu par Lucius Scipio, surnommé *l'Asiatique;* mais il ne fut point prisonnier; il fit la paix, se retira dans ses états de Perse, et paya les frais de la guerre. On voit ici un auteur juif mal instruit de ce qui se passe dans le reste du monde, et qui parle au hasard de ce qu'il ne sait point. Calmet dit, pour rectifier cette erreur : « Ce prince se « soumit au vainqueur ni plus ni moins que s'il « eût été captif. »

V. L'écrivain des *Machabées* ajoute que cet Antiochus-le-Grand « céda aux Romains les Indes, « la Médie, et la Lydie. » Ceci devient trop fort. Une telle impertinence est inconcevable. C'est dommage que l'auteur juif n'y ait pas ajouté la Chine et le Japon.

VI. Ensuite, voulant paraître informé du gouvernement de Rome, il dit qu'*on y élit tous les ans un souverain magistrat, auquel seul on obéit.* L'ignorant ne savait pas même que Rome eût deux consuls.

VII. Judas Machabée et ses frères, si on en croit l'auteur, envoient une ambassade au sénat romain; et les ambassadeurs, pour toute harangue, parlent ainsi: « Judas Machabée, et ses frères, et les Juifs, « nous ont envoyés à vous pour faire avec vous « société et paix. ».

C'est à-peu-près comme si un chef de parti de la république de Saint-Marin envoyait des ambassadeurs au Grand-Turc pour faire société avec lui. La réponse des Romains n'est pas moins extraordinaire. S'il y avait eu en effet une ambassade à Rome d'une république palestine bien reconnue, si Rome avait fait un traité solennel avec Jérusalem, Tite-Live et les autres historiens en auraient parlé. L'orgueil juif a toujours exagéré; mais il n'a jamais été plus ridicule.

VIII. On voit bientôt après une autre fanfaronnade: c'est la prétendue parenté des Juifs et des Lacédémoniens. L'auteur suppose qu'un roi de Lacédémone, nommé Arius, avait écrit au grand-prêtre juif Onias troisième en ces termes (chapitre XII): « Il a été trouvé dans les Écritures, « touchant les Spartiates et les Juifs, qu'ils sont « frères, étant tous de la race d'Abraham; et à « présent que nous le connaissons, vous faites « bien de nous écrire que vous êtes en paix; et « voici ce que nous avons répondu: Nos vaches « et nos moutons et nos champs sont à vous;

« nous avons ordonné qu'on vous apprît cela. »

On ne peut traiter sérieusement des inepties si hors du sens commun. Cela ressemble à Arlequin qui se dit curé de Domfront; et quand le juge lui fait voir qu'il a menti: « Monsieur, dit-il, je croyais « l'être. » Ce n'est pas la peine de montrer qu'il n'y eut jamais de roi de Sparte, nommé Arius; qu'il y eut à la vérité un *Aretes* du temps d'Onias premier, et qu'au temps d'Onias troisième Lacédémone n'avait plus de rois. Ce serait trop perdre son temps de montrer qu'Abraham fut aussi inconnu dans Sparte et dans Athènes que dans Rome.

IX. Nous osons ajouter à ces puérilités si méprisables l'aventure merveilleuse d'Héliodore, racontée dans le second livre au chapitre III. C'est le seul miracle mentionné dans ce livre; mais il n'a pas paru croyable aux critiques. Séleucus Philopator, roi de Syrie, de Perse, de la Phénicie et de la Palestine, est averti par un Juif, intendant du temple, qu'il y a dans cette forteresse un trésor immense. Séleucus, qui avait besoin d'argent pour ses guerres, envoie Héliodore, un de ses officiers, demander cet argent, comme le roi de France François Ier a demandé depuis la grille d'argent de Saint-Martin. Héliodore vient exécuter sa commission, et s'arrange avec le grand-prêtre Onias. Comme ils parlaient ensemble dans le temple, on voit descendre du ciel un grand cheval portant

un cavalier brillant d'or. Le cheval donne d'abord des ruades avec les pieds de devant à Héliodore; et deux anges, qui servaient de palefreniers au cheval, armés chacun d'une poignée de verges, fouettent Héliodore à tour de bras. Onias, le grand-prêtre, eut la charité de prier Dieu pour lui. Les deux anges palefreniers cessèrent de fouetter. Ils dirent à l'officier: Rends grace à Onias; sans ses prières, nous t'aurions fessé jusqu'à la mort. Après quoi ils disparurent.

On ne dit pas si après cette flagellation Onias s'accommoda avec son roi Séleucus, et lui prêta quelques deniers.

Ce miracle a paru d'autant plus impertinent aux critiques, que ni le roi d'Égypte Sésac, ni le roi de l'Asie Nabuchodonosor, ni Antiochus l'Illustre, ni Ptolémée Soter, ni le grand Pompée, ni Crassus, ni la reine Cléopâtre, ni l'empereur Titus, qui tous emportèrent quelque argent du temple juif, ne furent pas cependant fouettés par des anges.

Il est bien vrai qu'un saint moine a vu l'ame de Charles Martel que des diables conduisaient en enfer dans un bateau, et qu'ils fouettaient pour s'être approprié quelque chose du trésor de Saint-Denis. Mais ces cas-là arrivent rarement.

X. Nous passons une multitude d'anachronismes, de méprises, de transpositions, d'igno-

rances, et de fables qui fourmillent dans les livres des *Machabées*, pour venir à la mort d'Antiochus l'Illustre, décrite au chapitre IX du livre second. C'est un entassement de faussetés, d'absurdités et d'injures qui font pitié. Selon l'auteur, Antiochus entre dans Persépolis pour piller la ville et le temple. On sait assez que cette capitale, nommée Persépolis par les Grecs, avait été détruite par Alexandre. Les Juifs, toujours isolés parmi les nations, toujours occupés de leurs seuls intérêts et de leur seul pays, pouvaient bien ignorer les révolutions de la Chine et des Indes: mais pouvaient-ils ne pas savoir que cette ville, appelée Persépolis par les seuls Grecs, n'existait plus? Son nom véritable était Sestekar. Si c'était un Juif de Jérusalem qui eût écrit les *Machabées*, il n'eût pas donné au séjour des rois de Perse un nom si étranger. De là on conclut que ces livres n'ont pu être écrits que par un de ces Juifs hellénistes d'Alexandrie qui commençait à vouloir devenir orateur. Que de raisons en faveur des savants et des premiers pères de l'Église qui proscrivent l'histoire des Machabées!

Mais voici bien d'autres raisons de douter. Le premier livre de cette histoire dit qu'Antiochus mourut l'an 189 * de l'ère des Séleucides, que les

* La date de 189 est une erreur, bien qu'on la voie dans toutes

Juifs suivaient comme sujets des rois de Syrie; et dans le second livre, qui est une lettre prétendue écrite de Jérusalem aux hellénistes d'Alexandrie, l'auteur date de l'an des Séleucides 188. Ainsi il parle de la mort d'Antiochus un an avant qu'elle soit arrivée.

Au premier livre il est dit que ce roi voulut s'emparer des boucliers d'or laissés par Alexandre-le-Grand dans la ville d'Élimaïs sur le chemin d'Ecbatane, qui est la même que Ragès; qu'il mourut de chagrin dans ces quartiers, en apprenant que les Machabées avaient résisté à ses troupes en Judée.

Au second livre il est dit qu'il tomba de son char, qu'il fut tellement froissé de sa chute que son corps fourmilla de vers; qu'alors ce roi de Syrie demanda pardon au Dieu des Juifs. C'est là qu'est ce verset si connu, et dont on a fait tant d'usage: « Le scélérat implorait la miséricorde du « Seigneur, qu'il ne devait pas obtenir. »

L'auteur ajoute qu'Antiochus promit à Dieu de se faire juif. Ce dernier trait suffit: c'est comme si Charles-Quint avait promis de se faire turc.

les éditions de cet ouvrage. Le texte des *Machabées* porte très positivement 149 dans l'hébreu, les *Septante*, et dans la *Vulgate*.

DU TROISIÈME LIVRE DES MACHABÉES.

Nous ne dirons qu'un mot du troisième Livre des *Machabées*, et rien du quatrième, jugés pour apocryphes par toutes les Églises.

Voici une historiette du troisième; la scène est en Égypte. Le roi Ptolémée Philopator est fâché contre les Juifs, qui commerçaient en grand nombre dans ses états; il en ordonne le dénombrement; et selon Philon ils composaient un million de têtes. On les fait assembler dans l'hippodrome d'Alexandrie. Le roi promulgue un édit, par lequel ils seront tous livrés à ses éléphants pour être écrasés sous leurs pieds. L'heure prise pour donner ce spectacle, Dieu, qui veille sur son peuple, endort le roi profondément. Ptolémée, à son réveil, remet la partie au lendemain; mais Dieu lui ôte la mémoire: Ptolémée ne se souvient plus de rien. Enfin le troisième jour, Ptolémée, bien éveillé, fait préparer ses Juifs et ses éléphants. La pièce allait être jouée, lorsque soudain les portes du ciel s'ouvrent: deux anges en descendent; ils dirigent les éléphants contre les soldats qui devaient les conduire; les soldats

sont écrasés, les Juifs sauvés, le roi converti. Voilà cette fois

. . . . dignus vindice nodus.
Hor., de Art. poet.

On écrivait plaisamment l'histoire dans ce pays-là.

SOMMAIRE

DE L'HISTOIRE JUIVE,

DEPUIS LES MACHABÉES JUSQU'AU TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

Il faut remarquer d'abord que ces enfants de Mathathias, nommés Machabées, étaient de la race de Lévi, et sacrificateurs dans un petit village nommé Modin, à quelques milles de Jérusalem, vers la mer Morte. Ils firent une révolution; ils obtinrent bientôt la puissance sacerdotale, et enfin la royale. Nous avons vu combien cet événement confondait toutes ces vaines prophéties que la tribu de Juda avait toujours faites en sa faveur par la bouche de ses prophètes, et cette éternelle durée de la maison de David tant prédite et si fausse. Il n'y avait plus personne de la race du roi David; du moins aucun livre juif ne marque aucun descendant de ce prince depuis la captivité.

Si les enfants du lévite Mathathias, nommés d'abord Machabées et ensuite Asmonéens, eurent l'encensoir et le sceptre, ce fut pour leur malheur. Leurs petits-fils souillèrent de crimes l'autel

et le trône, et n'eurent jamais qu'une politique barbare, qui causa la ruine entière de leur patrie.

S'ils eurent dans le commencement l'autorité pontificale, ils n'en furent pas moins tributaires des rois de Syrie. Antiochus Eupator composa avec eux; mais ils furent toujours regardés comme sujets. Cela se démontre par la déclaration de Démétrius Nicanor, rapportée dans Flavius Josèphe: « Nous ordonnons que les trois villages, Aphe« rima, Lydda et Ramatha, seront ôtés à la Sama« rie et joints à la Judée. »

C'est le langage d'un souverain reconnu. Le dernier des frères Machabées, nommé Simon, se révolta contre le roi Antiochus Soter, et mourut dans cette guerre civile.

Hircan, fils de ce grand-prêtre Simon, fut grand-prêtre et rebelle comme son père. Le roi Antiochus Soter l'assiégea dans Jérusalem. On prétend qu'Hircan apaisa le roi avec de l'argent; mais où le prit-il? C'est une difficulté qui arrête à chaque pas tout lecteur raisonnable. D'où pouvaient venir tous ces prétendus trésors qu'on retrouve sans cesse dans ce temple de Jérusalem pillé tant de fois? L'historien Josèphe a le front de dire qu'Hircan fit ouvrir le tombeau de David, et qu'il y trouva trois mille talents. C'est ainsi qu'on a imaginé des trésors dans les sépulcres de Cyrus, de Rustan, d'Alexandre, de Charlemagne. Quoi

qu'il en soit, le Juif se soumit et obtint sa grace.

Ce fut cet Hircan qui, profitant des troubles de la Syrie, prit enfin Samarie, l'éternelle ennemie de Jérusalem, rebâtie ensuite par Hérode, et appelée Sébaste. Les Samaritains se retirèrent à Sichem, qui est la Naplouse de nos jours. Ils furent encore plus près de Jérusalem; et la haine entre les deux peuples en fut plus implacable. Jérusalem, Sichem, Jéricho, Samarie, qui ont fait tant de bruit parmi nous, et qui en ont fait si peu dans l'Orient, furent toujours de petites villes voisines assez pauvres, dont les habitants allaient chercher fortune au loin, comme les Arméniens, les Parsis, les Banians.

L'historien Josèphe, ivre de l'ivresse de sa patrie, comme le sont tous les citoyens des petites républiques, ne manque pas de dire que cet Hircan Machabée fut un conquérant et un prophète, et que Dieu lui parlait très souvent face à face.

Si l'on en croit Josèphe, une preuve incontestable que cet Hircan était prophète, c'est qu'ayant deux fils qu'il aimait et qui étaient des monstres de perfidie, d'avarice et de cruauté, il leur prédit que s'ils persistaient ils pourraient faire une mauvaise fin. De ces deux scélérats l'un était Aristobule, l'autre Antigone. Les Juifs avaient déja la vanité de prendre des noms grecs. Dieu vint voir

Hircan une nuit, et lui montra le portrait d'un autre de ses enfants, qui d'abord ne s'appelait que Jean, ou Jannée, c'est-à-dire Jeannot, et qui depuis eut la confiance de prendre le nom d'Alexandre. Celui-là, dit Dieu, aura un jour la place du grand *shoen*, de grand-prêtre juif. Hircan, sur la parole de Dieu, fit mourir son fils Jeannot, de peur que cet oracle ne s'accomplît, à ce que dit l'historien. Mais apparemment que Jeannot, ou Jannée, ne mourut pas tout-à-fait, ou que Dieu le ressuscita, car nous le verrons bientôt *shoen*, grand-prêtre et maître de Jérusalem. En attendant il faut voir ce qui arrive aux deux frères bien-aimés Aristobule et Antigone, fils d'Hircan, après la mort d'Hircan leur père.

Le prêtre Aristobule fait assassiner le prêtre Antigone, son frère, dans le temple, et fait étrangler sa propre mère dans un cachot. C'est de ce même Aristobule que le Thucydide juif dit qu'il était un prince très doux. Ce doux prêtre étant mort, son frère Jannée Alexandre ressuscite et lui succède. On l'avait sans doute gardé en prison au lieu de le tuer.

C'est dans ce temps sur-tout que les Ptolémées, rois d'Égypte, et les Séleucides, rois de Syrie, se disputaient la Phénicie, et la Judée, enclavée dans cette province. Cette querelle, tantôt violente, tantôt ménagée, durait depuis la mort du véri-

table Alexandre-le-Grand. Le peuple juif se fortifiait un peu par les désastres de ses maitres. Les prêtres, qui gouvernaient cette petite nation, changeaient de parti chaque année, et se vendaient au plus fort.

Ce Jannée Alexandre commença son sacerdoce par assassiner celui de ses frères qui restait encore, et qui ne ressuscita point comme lui. Josèphe ne nous dit point le nom de ce frère; et peu importe ce nom dans le catalogue de tant de crimes. Jannée se soutint dans son gouvernement à la faveur des troubles de l'Asie. Ce gouvernement était à-la-fois sacerdotal, démocratique, aristocratique, une anarchie complète.

Josèphe rapporte qu'un jour le peuple dans le temple jeta des pommes et des citrons à la tête de son prêtre Jannée, qui s'érigeait en souverain, et que cet Alexandre fit égorger six mille hommes de son peuple. Ce massacre fut suivi de dix ans de massacres. A qui les Juifs payaient-ils tribut dans ce temps-là? Quel souverain comptait cette province dans ses états? Josèphe n'effleure pas seulement cette question; il semble qu'il veuille faire croire que la Judée était une province libre et souveraine. Cependant il est certain, autant qu'une vraisemblance historique peut l'être, que les rois d'Égypte et ceux de Syrie se la disputèrent jusqu'à ce que les Romains vinrent tout engloutir.

Après ce Jannée, si indigne du grand nom d'Alexandre, deux fils de ce prêtre qui avait affecté le titre de roi, prirent aussi ce titre, et déchirèrent, par une guerre civile, ce royaume qui n'avait pas dix lieues d'étendue en tout sens. Ces deux frères étaient l'un Hircan second, et l'autre Aristobule second. Ils se livrèrent bataille vers le bourg de Jéricho, non pas avec des armées de trois, de quatre, de cinq, et de six cent mille hommes; on n'osait plus alors écrire de tels prodiges, et même l'exagérateur Josèphe en aurait eu honte; les armées alors étaient de trois à quatre mille soldats. Hircan fut battu, et Aristobule second resta le maître.

On peut connaître ce que c'était que ce royaume d'Aristobule, par un trait qui échappe à l'historien Josèphe, malgré son zèle à faire valoir son pays. « Dieu, dit-il, envoya un vent si violent, « qu'il ruina tous les fruits de la terre; en sorte « qu'un muid [1] de froment se vendait dans Jeru- « salem onze drachmes. » Notre muid de blé contient douze setiers *. Il se trouverait, par le compte de Josèphe, que le setier, dans les temps des famines si fréquentes de la Judée, n'aurait pas valu

[1] C'est ainsi qu'Arnauld d'Andilly traduit.

* Ce muid était une assez petite mesure du poids d'environ vingt de nos livres, et de laquelle Pline dit, liv. XVIII, *Siligineæ farinæ modius gallicæ, XXII libras panis reddit.* On voit qu'il n'est ici aucunement question d'une mesure équivalant à douze de nos setiers.

dix sous, en évaluant à dix sous la drachme juive. Qu'on juge par-là de ces richesses dont on a voulu nous éblouir [1].

C'est dans ces temps que les Romains, sans trop s'embarrasser de leur prétendue société amicale avec les Machabées, portaient leurs armes victorieuses dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, et jusqu'au mont Caucase. Les Séleucides n'étaient plus. Tigrane, roi d'Arménie, beau-père de Mithridate, avait conquis une partie de leurs états. Le grand Pompée avait vaincu Tigrane; il venait de réduire Mithridate à se donner la mort; il fesait de la Syrie une province romaine. Les livres des Machabées ne parlent ni de ce grand homme, ni de Lucullus, ni de Sylla. On n'en sera pas étonné.

Hircan, chassé par son frère Aristobule, s'était réfugié chez un chef d'Arabes, nommé Aréah ou Arétas. Jérusalem avait toujours été si peu de chose, que ce capitaine de voleurs vint assiéger Aristobule dans cette ville.

Pompée passait alors par la Basse-Syrie. Aristobule obtint la protection de Scaurus, l'un de ses lieutenants. Scaurus ordonne à l'Arabe de lever le

[1] Il est vraisemblable que c'est une erreur de chiffre, et que le texte portait onze cents drachmes. Mais ces onze cents drachmes ne feraient que 550 livres de France; et le prix du setier ne serait que de 45 livres, ce qui ne serait pas exorbitant en temps de famine. Il est des provinces en Allemagne et en France où c'est le prix commun du blé assez ordinairement.

siége, et de ne plus oser commettre d'hostilités sur les terres des Romains; car la Syrie étant incorporée à l'empire, la Palestine l'était aussi. Tel était le pacte de société que la république avait pu faire avec la Judée.

Josèphe écrit qu'Aristobule envoya une vigne d'or à Pompée, du prix de cinq cents talents, c'est-à-dire environ trois millions; et il cite Strabon. Mais Strabon ne dit point que le melch Aristobule fit ce présent à Pompée; il dit que ce fut Alexandre son père. Nous osons croire que Strabon se trompe sur le prix de cette vigne, et que jamais aucun melch de Judée ne fut en état de faire un tel présent, si ce n'est peut-être Hérode, à qui les Romains accordèrent bientôt après une étendue de pays cinq ou six fois plus grande que le territoire d'Aristobule. Les deux frères, Aristobule et Hircan, qui se disputaient la qualité de grand-prêtre, vinrent plaider leur cause devant Pompée pendant sa marche. Il allait prononcer lorsque Aristobule s'enfuit. Pompée, irrité, alla assiéger Jérusalem. Nous avons déja observé que l'assiette en est forte; elle pourrait être une des meilleures places de l'Orient entre les mains d'un ingénieur habile: du moins le temple, qui était la véritable citadelle, pourrait devenir inexpugnable, étant bâti sur la cime d'une montagne escarpée entourée de précipices.

Pompée fut obligé de consumer près de trois mois à préparer et à faire mouvoir ses machines de guerre; mais dès qu'elles purent agir, il entra dans cette forteresse par la brèche. Un fils du dictateur Sylla y monta le premier; et, pour rendre cette journée plus mémorable, ce fut sous le consulat de Cicéron.

Josèphe dit qu'on tua douze mille Juifs dans le temple. Nous le croirions s'il n'avait pas toujours exagéré. Nous ne pouvons le croire quand il dit qu'on y trouva deux mille talents d'argent, et qu'on en tira dix mille de la ville: car enfin ce temple ayant été pris tant de fois si aisément, tant de fois pillé et saccagé, il était impossible qu'on y gardât deux mille talents, qui feraient douze millions; et encore plus extravagant qu'on taxât un si petit pays, si épuisé et si pauvre, à dix mille talents, soixante millions de livres. C'est à quoi ne pensent pas ceux qui lisent sans examen et à l'aventure, ainsi que tant d'auteurs ont écrit. Un homme sensé lève les épaules, quand il sait qu'Alexandre ne put ramasser que trente talents pour aller combattre Darius, et qu'il voit douze mille talents dans les caisses des Juifs, outre trois mille dans le tombeau de David.

Il est certain que Pompée ne prit rien pour lui, et qu'il ne fit payer aux Juifs que les frais de la guerre. Cicéron loue ce désintéressement; mais

Rollin dit que « rien ne réussit depuis à Pompée, « à cause de la curiosité sacrilége qu'il avait eue de « voir le sanctuaire du temple juif. » Rollin ne songe pas que Pompée ne pouvait guère savoir s'il était défendu d'entrer là ; que la défense pouvait être pour les Juifs et non pour Pompée ; que les charpentiers, les menuisiers, les autres ouvriers, y entraient quand il y avait quelques réparations à faire. On pourrait ajouter que c'était autrefois l'arche qui rendait ce lieu sacré, et que cette arche était perdue depuis Nabuchodonosor. César serait entré tout comme Pompée dans cet endroit de trente pieds de long. Si Pompée fut malheureux à la bataille de Pharsale, il se peut que ce fût pour avoir été curieux à Jérusalem ; mais il y en eut aussi d'autres raisons ; et le génie de César y contribua beaucoup. On pourrait encore observer que c'est un plus grand sacrilége d'égorger douze mille hommes dans un temple, que d'entrer dans une sacristie où il n'y avait rien du tout.

Au reste, Pompée ayant pris Aristobule, l'envoya captif à Rome.

Pour ne pas quitter le fil des actions de Pompée en Judée, n'oublions pas de dire que, même après la défaite de Pharsale, il ordonna à un descendant des Scipions, son lieutenant en Syrie, de faire couper le cou au fils d'Aristobule, qui avait pris le nom d'Alexandre et de roi.

Cet événement achève de faire voir quelle était l'alliance de couronne à couronne que les Juifs se vantaient d'avoir avec les Romains, et quel fond on peut faire sur les récits d'un tel peuple.

Pour mettre la dernière main à ce tableau, et pour montrer de quel respect l'empire romain était pénétré pour les Juifs, il suffira de dire que, quelques années après, le triumvir Marc-Antoine condamna dans Antioche un autre roi juif, un autre fils d'Aristobule, nommé Antigone, à mourir du supplice des esclaves; il le fit fouetter et crucifier, comme nous le verrons.

Disons encore que Pompée, avant de quitter la Judée, y établit un gouvernement aristocratique sous l'autorité des Romains. Il fut le premier instituteur de ce sanhédrin que les rabbins font remonter jusqu'à Moïse. Gabinius, l'un des grands hommes que Rome ait produits, fut chargé de tout régler. Ainsi ce Pompée, que Rollin appelle sacrilége, fut proprement le législateur des Juifs.

Ce mot *sanhédrin* est corrompu du mot grec *synedria*, qui signifie assemblée. Les Juifs hellénistes avaient apporté quelques termes grecs à Jérusalem.

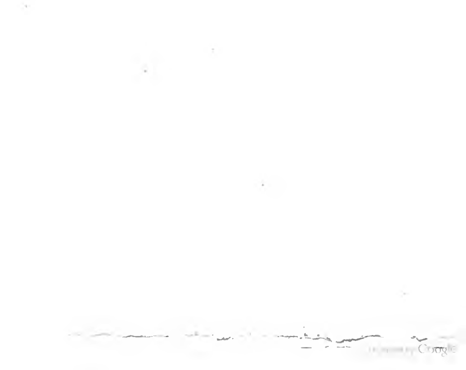
Cependant Crassus succéda à Pompée dans le gouvernement de l'Asie; et il alla faire contre les Parthes cette fameuse guerre qui fut tant blâmée, parcequ'elle fut malheureuse.

Josèphe dit qu'en passant par Jérusalem avec son armée, il pilla encore le temple et la ville; mais il ne dit point de quoi les Juifs étaient accusés, et pourquoi on leur fit payer l'amende. Cette amende était forte. Le temple seul paya huit mille talents, et fournit encore un lingot d'or pesant quinze cents marcs, qu'on avait, dit Josèphe, caché dans une poutre évidée. Il faut avouer que le temple juif était la poule aux œufs d'or; plus on lui en prenait, plus elle pondait.

On nous pardonnera de n'avoir pas eu pour l'hyperbolique romancier Josèphe, et pour les livres apocryphes, le même respect que pour les volumes sacrés. Quand nous avons rapporté sincèrement les objections des critiques sur quelques endroits de la sainte Écriture, nous les avons réfutées par notre soumission à l'Église; mais quand le transfuge juif, le flatteur de Vespasien parle, nous ne lui devons pas le sacrifice de notre raison.

Nous allons maintenant voir qui était cet Hérode, roi de Judée par la grace du peuple romain, très différent en tout du peuple juif.

FIN DE L'ANCIEN TESTAMENT.



NOUVEAU TESTAMENT.



NOUVEAU TESTAMENT.

D'HÉRODE.

Quelques ténèbres que la science des commentateurs ait répandues sur l'origine d'Hérode, il est clair qu'il n'était pas Juif, et cela suffit pour faire voir que les Romains distribuaient des couronnes à leur gré, comme Alexandre avait donné celle de Sidon au jardinier Abdolonyme.

Tous ceux qui s'intéressent aux événements de son régne conviennent que sa famille était iduméenne; elle est très ancienne dans le sens que tous les hommes sont de la race de Noé, et que les Iduméens descendaient d'Ésaü. Hérode recouvra son droit d'aînesse dont Ésaü s'était dépouillé, et traita durement la maison de Jacob; mais dans le sens ordinaire, sa famille était de la lie du genre humain. Son grand-père Antipas fut, selon Eusèbe, un pauvre païen, et sacristain d'un temple d'Ascalon, fait esclave dans sa jeunesse par des voleurs iduméens. Son fils Antipater, esclave comme lui, sut plaire au brigand Arétas, chef des Arabes nabathéens, qui étaient venus pour piller Jérusalem, et que Pompée renvoya dans

leurs déserts. Antipater quitta le service des Arabes pour celui des Romains. Il devint leur munitionnaire, et fit une grande fortune dans les vivres. Voilà l'unique origine de la grandeur de sa maison. Il était riche, et tous les Juifs de Jérusalem étaient pauvres. C'est ainsi que les Tarquins furent souverains dans Rome, et les Médicis à Florence.

L'application infatigable d'Antipater à s'enrichir a fait penser à quelques uns qu'il était Juif; mais on n'a jamais su au juste de quelle religion il fut, lui et Hérode son fils. C'était un des hommes les plus entreprenants et les plus rusés. Il se rendit nécessaire aux Romains dans leur guerre contre Aristobule; il contribua beaucoup à l'accabler, parcequ'il gagnait à sa perte. Il s'intrigua sans cesse avec les commandants romains, les Juifs et les Arabes, les fesant tous servir à ses intérêts, et prêtant de l'argent par avarice à quiconque pouvait l'aider dans ses exactions.

Il épousa une fille riche d'Arabie, nommée Cypros, dont il eut quatre enfants. Hérode n'était que le second; mais ayant toutes les qualités et tous les vices de son père dans un plus haut degré, il devait faire une bien plus grande fortune.

Antipater établit si bien son crédit, que tantôt Pompée, et tantôt César, eurent besoin de lui pour faire subsister leurs troupes. C'était enfin un

de ces hommes qui doivent devenir princes ou être pendus.

César, en passant d'Égypte en Syrie, lui accorda sa protection: il ne haïssait pas de tels caractères. Antipater eut l'audace de lui demander le gouvernement de Jérusalem et de la Galilée, et l'obtint aisément. Il partagea les deux provinces entre deux de ses fils, Phazael et Hérode: quoique Hérode ne fût âgé que de quinze ans, il eut la Galilée, Phazael eut Jérusalem.

Hérode, quelques années après, fut le premier qui éprouva le pouvoir et la mauvaise volonté de ce fameux sanhédrin établi par Pompée. Quelque puissant qu'il fût par lui-même et par son père, on l'accusa devant ce tribunal. Il vint répondre, mais bien accompagné. On lui imputait des malversations et des meurtres. Il soutint qu'il n'avait fait mourir que des brigands. Il fut traité de brigand lui-même, et condamné à la mort. Il se retira avec ses satellites; et dans la suite, lorsqu'il fut roi, il fit mourir tous les conseillers du sanhédrin, excepté un seul nommé Saméas qui l'avait absous. Ce Saméas était le prédécesseur d'Hillel, et de Gamaliel, maître de saint Paul.

Pendant que ces petites convulsions agitaient ce coin de terre, l'Asie et l'Europe étaient en armes. L'assassinat de César dans le Capitole par des hommes chargés de ses bienfais, les horreurs

des proscriptions, la funeste concorde d'Octave et d'Antoine, leur discorde encore plus fatale, la guerre où périrent Brutus et Cassius, tenaient l'Europe en alarmes, et les Parthes, vainqueurs de Crassus, épouvantaient l'Asie.

Un Antigone, un homme de la race des Machabées, un fils de cet Aristobule, grand-prêtre des Juifs, frère de cet Alexandre que Pompée avait condamné à perdre la tête, appelle les Parthes à son secours jusque dans Jérusalem. Il disputait le bonnet de grand-prêtre, et même le vain titre de roi des Juifs, à Hircan son oncle, frère d'Aristobule. C'était le jeune Hérode qui était roi en effet par ses intrigues, par son argent, par le pouvoir qu'il usurpait, par la faveur des Romains. Antigone promet, dit Josèphe, mille talents et cinq cents filles aux Parthes, s'ils veulent venir le seconder, et lui assurer sa place de pontife. Quel prêtre que cet Antigone, et quel successeur de Judas Machabée! Les Parthes viennent chercher l'argent et les filles à Jérusalem. Ils entrent dans cette ville si souvent prise et saccagée. Hérode et son frère Phazael résistent autant qu'ils le peuvent aux Parthes et aux soldats d'Antigone. On combat aux portes du temple, dans les rues, dans les maisons. Les temps de Nabuchodonosor n'étaient pas plus affreux. On parlemente au milieu du carnage. Phazael, frère d'Hérode, se

laisse séduire aux promesses des Parthes; il a l'imprudence de se mettre dans leurs mains; on l'enchaîne, et il se casse la tête contre le mur de sa prison. Hérode fuit de la ville avec ce qui lui restait de soldats, et se réfugie en Arabie.

Ce malheur, qui devait le détruire sans ressource, fut ce qui lui valut le royaume de Judée. Il marche en Égypte, s'embarque au port d'Alexandrie, et va implorer dans Rome la protection d'Antoine et d'Octave, réunis alors pour un peu de temps. Antoine, prêt à partir pour aller faire la guerre aux Parthes, et sentant le besoin qu'on avait d'un tel homme, disposa le sénat en sa faveur. Octave le seconda. Hérode fut déclaré roi de Judée en plein sénat. David et Salomon ne s'étaient pas doutés que, du fond de l'Italie, deux citoyens d'une ville qui n'était pas encore bâtie nommeraient un jour leurs successeurs dans Jérusalem.

Hérode ne fut que roi tributaire, et dépendant des Romains; mais il fut maître absolu chez lui. Antoine envoya d'abord Sosius à son secours avec une armée. Hérode, sous les ordres de Sosius, vint chasser les Parthes, et assiéger Jérusalem, tandis que Ventidius, lieutenant d'Antoine, poursuivait les Parthes dans la Syrie, et qu'Antoine lui-même se préparait à porter la guerre jusque dans le sein de la Perse.

Tout le peuple de Jérusalem avait pris le parti d'Antigone. C'était un devoir religieux de soutenir un Asmonéen, un Machabée, contre un Arabe d'Idumée, fils d'un païen, et qui leur apportait des fers de la part de Rome. Les Juifs des autres villes, et même d'Alexandrie, étaient venus défendre leur ancienne capitale. Sosius et Hérode entrèrent par les brèches au bout de quarante jours. Le temple extérieur fut brûlé; et jamais le carnage ne fut plus grand. Le Machabée Antigone vint se jeter en tremblant aux pieds de Sosius, qui l'appela Antigona par mépris; et ce fut alors qu'Hérode obtint qu'on fît mourir ce pontife du supplice des esclaves.

Cependant Hérode avait épousé la nièce de ce même pontife, la célèbre Mariamne; mais les nœuds de l'alliance le retenaient encore moins qu'ils ne retinrent Pompée et César, Antoine et Octave. L'histoire de la plupart des princes est l'histoire des parents immolés les uns par les autres.

Cette nouvelle prise de Jérusalem, qui ne fut pas à beaucoup près la dernière, arriva trente-trois ans avant notre ère vulgaire.

Souvenons-nous ici de ce vieux Hircan, compétiteur du grand-prêtre Aristobule, par qui commença cette foule de désastres. Il avait été livré aux Parthes par Antigone son neveu, qui se con-

tenta de lui faire couper les oreilles pour le rendre incapable d'exercer jamais le sacerdoce, attendu qu'il était dit dans le *Lévitique* que les prêtres doivent avoir tous leurs membres. Ce vieillard, âgé de quatre-vingts ans, obtint sa liberté des Parthes, et revint auprès d'Hérode, qui avait épousé sa petite-fille Mariamne. Hérode le fit mourir, sous prétexte qu'il avait reçu quatre chevaux du chef des Arabes. La véritable raison était qu'il voulait se sauver des mains de son tyran. Un frère de Mariamne demandait le sacerdoce; Hérode le fit noyer. Il avait créé grand pontife un homme de la lie du peuple, nommé Ananel. Ainsi il fut réellement le chef de l'Église juive, tout étranger qu'il était.

On sait par quelle barbarie ce chef de l'Église fit tuer sa femme Mariamne, et Alexandra, mère de Mariamne; et comment il fit ensuite égorger les deux enfants qu'il avait eus d'elle, de peur qu'ils ne la vengeassent un jour. La cruauté devint en lui une seconde nature, un besoin toujours renaissant, comme les tigres ont besoin de dévorer pour vivre. Hérode, dans sa dernière maladie, et cinq jours avant sa mort, fit encore tuer un de ses enfants nommé Antipater, aussi méchant que lui. Néron fut un homme doux et clément en comparaison d'Hérode. Ce mot célèbre d'Auguste, qu'il valait mieux être son co-

chon que son fils, n'était que trop juste: car le même homme, qui trempait ses mains dans le sang de sa famille et de ses amis, n'aurait pas osé manger une perdrix lardée en présence de ses sujets.

Ce n'est pas la peine de retracer ici ses autres barbaries; il est triste que la nature ait produit de tels hommes. Il fallait que son sang fût d'une âcreté qui le rendait semblable aux bêtes farouches. Cette acrimonie, qui augmente avec l'âge, le réduisit enfin, si l'on en croit Josèphe, à un état qui semblait la punition de ses crimes: les vers rongeaient tout son corps; les insectes sortaient de ses parties viriles. Nous ne connaissons point une telle maladie. On en dit autant de Sylla et de Philippe II; ce sont des bruits populaires. Ces bruits ont fait croire aussi qu'Hérode fesait égorger des enfants pour se baigner dans leur sang, et adoucir, par ce remède, la virulence de ses humeurs. Il est vrai que le charlatanisme de l'ancienne médecine a été assez insensé pour imaginer que le bain dans le sang des enfants pouvait corriger le sang des vieillards. On a cru que Louis XI, attaqué d'une maladie mortelle au Plessis-lez-Tours, fesait saigner des enfants pour lui composer un bain. Cet usage odieux et rare était fondé sur l'ancien axiome, *Les contraires guérissent les contraires;* et cette idée a produit enfin la

tentative de la transfusion, expérience que plusieurs croient trop légèrement abandonnée.

DES MONUMENTS D'HÉRODE,

ET DE SA VIE PRIVÉE.

Ce monstre composé d'artifice et de barbarie, qui joignit toujours la peau du renard à celle du lion, était pourtant voluptueux, et aimait la gloire: il voulait plaire à Auguste son maître, et même aux Juifs qu'il tyrannisait.

Son affectation de flatter Auguste en tout fut constante et extrême. Césarée fut bâtie à l'honneur de cet empereur sur la côte auprès de Joppé, territoire qu'Hérode tenait de la libéralité des Romains. Il y construisit des palais, un port de marbre blanc, un théâtre, un amphithéâtre, et enfin un temple dédié à Auguste, seul dieu d'Hérode. Il lui éleva encore un autre temple auprès des sources du Jourdain. Il rebâtit Samarie, et la nomma Sébaste, qui signifie la même chose qu'Auguste en grec, et c'est une preuve que la langue grecque commençait à prévaloir en Judée sur l'idiome des Juifs, qui n'était qu'un mélange grossier de phénicien, de chaldéen, de syriaque.

19.

C'est ainsi qu'Hérode signala son idolâtrie pour l'empereur, et qu'il fit pour lui ce qu'il aurait fait pour un assassin d'Auguste, si cet assassin fût monté sur le trône de Rome.

Il voulut enfin gagner l'esprit des Juifs : après avoir bâti des temples à l'auteur des proscriptions, il en bâtit un pour le dieu qu'on adorait à Jérusalem. Celui de Zorobabel était petit, bas, mesquin, sans proportions, sans architecture; il ne méritait pas la curiosité de Pompée.

Celui d'Hérode était réellement fort beau; un tyran peut avoir du goût. Ne craignons pas de répéter qu'on se figure d'ordinaire les temples anciens semblables à nos églises, une longue nef, un chœur pour les chanoines, et un autel au bout; le tout avec des cordes pour sonner les cloches. C'étaient de grands emplacements entourés de portiques et de colonnades. On arrivait à ces temples isolés par de longues avenues. Le temple contenait dans ses quatre faces les logements des prêtres. La statue du dieu était élevée au milieu de l'enceinte intérieure. A l'entrée de cette enceinte étaient des fontaines où l'on se lavait; ce qui s'appelait purification. Tel était le temple de Jupiter Ammon, de Memphis, d'Éphèse, de Delphes, d'Olympie. Telles sont encore les anciennes pagodes des Indes. Imaginez la colonnade de Saint-Pierre qui régnerait tout autour de l'édifice, au

lieu qu'elle n'occupe qu'un côté; vous aurez alors l'idée du plus beau monument de la terre.

Un tel dessein ne pouvait s'exécuter sur la montagne alors escarpée du Capitole à Rome, ni sur la montagne Moria dans Jérusalem : mais Hérode corrigea autant qu'il le put l'inégalité du terrain; il aplanit la cime de la montagne, combla un abyme, éleva un temple intérieur, qui, à la vérité, n'avait que cent cinquante pieds de long, mais qui était entouré d'un péristyle formé de quatre rangs de colonnes d'ordre corinthien, de quatre cent vingt-cinq pas géométriques à chaque face. Le grand défaut de ce temple était dans les rues étroites qui l'avoisinaient. C'est le défaut des portails de Saint-Gervais et de Saint-Sulpice à Paris. Point de temple, point de palais bien entendu, sans une belle vue et sans une grande place.

Les gens qui réfléchissent demandent toujours si Hérode possédait les mines, je ne dis pas d'Ophir, mais du Potosi, pour subvenir à tant de dépenses. Il tenait des bienfaits d'Auguste, Gaza, Joppé, et le port de Straton, où il bâtit Césarée, qui pouvait être une ville aussi commerçante que Tyr. Il obtint encore de son bienfaiteur la Trachonite, pays qui s'étendait du mont Hermon jusqu'auprès de Damas, l'Iturie et la Chalcide, entre le Liban et l'Anti-Liban, et sur-tout la ferme

des mines de cuivre de l'île de Chypre, qui valait mieux que ces provinces. Ainsi Hérode put consommer en magnificence ce qu'il acquérait par son habileté, et ce qu'il entassait par les impôts excessifs établis sur tous ses sujets, dont il était autant respecté qu'abhorré.

Ce temps fut, malgré sa tyrannie, le plus brillant de la Judée.

DES SECTES DES JUIFS

VERS LE TEMPS D'HÉRODE.

SADUCÉENS.

Du temps d'Hérode on disputa beaucoup en Judée sur la religion. C'était la passion d'un peuple oisif soumis aux Romains, et qui jouissait de la paix avec presque tout le reste de l'empire depuis la bataille d'Actium. La philosophie de Platon, tirée en partie des anciens livres égyptiens, avait occupé Alexandrie, ville raisonneuse quoique commerçante, et avait percé, comme nous l'avons dit, jusqu'à Jérusalem.

Il paraît qu'il y eut dans tous les temps, chez les nations un peu policées, des hommes qui s'occupèrent à rechercher au moins des vérités, s'ils ne furent pas assez heureux pour en découvrir. Ils formèrent des écoles, des sociétés, qui subsistèrent au milieu du fracas et des horreurs des guerres étrangères et civiles. On en vit à la Chine, dans les Indes, en Perse, en Égypte, chez les Grecs, chez les Romains, et même chez les Juifs. Parmi toutes ces sectes il y en eut de religieuses, et d'autres purement philosophiques. On connait

assez les trois principales de la Judée, les saducéens, les pharisiens, les esséniens. La secte saducéenne était la plus ancienne. Tous les commentateurs, tous les savants conviennent qu'elle n'admit jamais l'immortalité de l'ame, par conséquent ni enfer, ni paradis chez elle, encore moins de résurrection. C'était en ce point la doctrine d'Épicure. Mais en niant une autre vie, ils voulaient une justice rigoureuse dans celle-ci, et ils joignaient la sévérité stoïque aux dogmes épicuriens.

Ceux qui professeraient hautement parmi nous de tels dogmes, approuvés en Grèce et à Rome, seraient persécutés, condamnés par les tribunaux, suppliciés, mis à mort; et il y en a des exemples. Comment donc étaient-ils non seulement tolérés chez le peuple le plus cruellement superstitieux de la terre, mais honorés, dominants, supérieurs aux pharisiens mêmes, admis aux plus grandes dignités, et souvent élevés à celle de grand-prêtre? C'est en vertu de cette superstition même dont le peuple juif était possédé. Ils étaient respectés parcequ'on respectait Moïse. Nous avons vu que le *Pentateuque* ne parle en aucun endroit de récompenses ni de peines après la mort, d'immortalité des ames, de résurrection. Les saducéens s'en tenaient scrupuleusement à la lettre de Moïse.

Il faut être étrangement absurde, ou d'une

mauvaise foi bien intrépide; il faut se jouer indignement de la crédulité humaine, pour s'efforcer de tordre quelques passages du *Pentateuque*, et d'en corrompre le sens au point d'y trouver l'immortalité de l'ame et un enfer qui n'y furent jamais. On a osé entendre, ou faire semblant d'entendre par le mot *Shéol*, qui signifie la fosse, le souterrain, un vaste cachot qui ressemblait au Tartare. On a cité ce passage du *Deutéronome* (chap. XXXII), en le tronquant: « Ils m'ont pro« voqué dans leur vanité; et moi je les provoque« rai dans celui qui n'est pas peuple; je les irriterai « dans la nation insensée; il s'est allumé un feu « dans ma fureur, et il brûlera jusqu'aux fonde« ments de la terre, et il dévorera la terre jusqu'à « son germe, et il brûlera la racine des montagnes; « j'assemblerai sur eux les maux, et je remplirai « mes flèches sur eux, et ils seront consumés par « la faim; les oiseaux les dévoreront par des mor« sures amères; je lâcherai sur eux les dents des « bêtes qui se traînent avec fureur sur la terre, et « des serpents. »

Voilà où l'on a cru trouver l'enfer, le séjour des diables; on a saisi ces seules paroles, *il s'est allumé un grand feu dans sa fureur;* et, les détachant du reste, on a inféré que Moïse pouvait bien avoir par-là sous-entendu le Phlégéton brûlant, et les flammes du Tartare.

Quand on veut se prévaloir de la décision d'un législateur, il faut que cette décision soit précise et claire. Si l'auteur du *Pentateuque* avait voulu annoncer que l'ame est une substance immatérielle unie au corps, laquelle ressusciterait avec ce corps, et serait éternellement punie de ses péchés avec ce corps dans les enfers, il eût fallu le dire en propres mots. Or aucun auteur juif ne l'a dit avant les pharisiens, et encore aucun pharisien ne l'a dit expressément. Donc il était très permis aux saducéens de n'en rien croire.

Ces saducéens avaient sans doute des mœurs irréprochables, puisque nos Évangiles ne rapportent aucune parole de Jésus-Christ contre eux; non plus que contre les esséniens, dont la vertu était encore plus épurée et plus respectable.

ESSÉNIENS.

Les esséniens étaient précisément ce que sont aujourd'hui les dunkars en Pensylvanie, des espèces de religieux, dont quelques uns étaient mariés, volontairement asservis à des règles rigoureuses, vivant tous en commun entre eux, soit dans des villes, soit dans des déserts, partageant leur temps entre la prière et le travail, ayant banni l'esprit de propriété, ne communiquant qu'avec leurs frères, et fuyant le reste des

hommes. C'est d'eux que Pline le naturaliste a dit: *Nation éternelle dans laquelle il ne naît personne.* Il croyait qu'ils ne se mariaient jamais, et en cela seul il se trompait.

Il est beau qu'il se soit formé une société si pure et si sainte dans une nation telle que la juive, presque toujours en guerre avec ses voisins ou avec elle-même, opprimante ou opprimée, toujours ambitieuse et souvent esclave, passant rapidement du culte d'un dieu à un autre, et souillée de tous les crimes dont leur propre histoire fait un aveu si formel.

La religion des esséniens, quoique juive, tenait quelque chose des Perses. Ils révéraient le soleil, soit comme Dieu, soit comme le plus bel ouvrage de Dieu, et ils craignaient de souiller ses rayons en satisfesant aux besoins de la nature.

Leur croyance sur les ames leur était particulière. Les ames, selon eux, étaient des êtres aériens, qu'un attrait invincible attirait dans les corps organisés. Elles allaient, au sortir de leur prison, dans un climat tempéré et agréable au-delà de l'Océan, si elles avaient bien vécu: les ames des méchants allaient dans un pays froid et orageux. On a cru cette société une branche de celle des thérapeutes égyptiens, dont nous parlerons.

PHARISIENS.

Les pharisiens formaient une école plus nombreuse et plus puissante dans l'état. Ils étaient le contraire des esséniens, entrant dans toutes les affaires autant que les esséniens s'en abstenaient. On pourrait en cela seul les comparer aux jésuites, et les esséniens aux chartreux.

Cette secte, très étendue, ne fit pas un corps à part, quoique leur nom signifiât séparés: point de collège, de lien d'assemblée, de dignité attachée à leur ordre, de règle commune, rien en un mot qui désignât une société particulière. Ils avaient un très grand crédit; mais c'était comme en Angleterre, où tantôt les wighs et tantôt les torys dominèrent, sans qu'il y eût un corps de torys ou de wighs.

Ces pharisiens ajoutaient à la loi du *Pentateuque* la tradition orale, et par-là ils acquirent la réputation de savants. C'est sur cette tradition orale qu'ils admettaient la métempsycose, et c'est sur cette doctrine de la métempsycose qu'ils établirent que les esprits malins, les ames des diables, pouvaient entrer dans le corps des hommes. Toutes les maladies inconnues (et quelle maladie au fond ne l'est pas!) leur parurent des possessions de démons. Ils se vantèrent de chasser ces diables

avec des exorcismes et une racine nommée barath. L'un d'eux forgea un livre intitulé: *La Clavicule de Salomon*, qui renfermait ces secrets. On peut juger si leur pouvoir de chasser les diables, pouvoir dont Jésus-Christ lui-même convient dans l'*Évangile* de saint Matthieu, augmenta leur crédit. On les révérait comme les interprètes de la loi: on s'empressait de s'initier à leurs mystères: ils enseignaient la résurrection et le royaume des cieux.

Nos Évangiles nous apprennent avec quelle véhémence Jésus-Christ se déclara contre eux*. Il les appelait *hypocrites, sépulcres blanchis, race de vipères*. Ces paroles ne s'adressaient pas à tous. Tous n'étaient pas sépulcres et vipères. Il n'y a guère eu de société dont tous les membres fussent méchants; mais plusieurs pharisiens l'étaient évidemment, puisqu'ils trompaient le peuple qu'ils voulaient gouverner.

THÉRAPEUTES.

Les thérapeutes étaient une vraie société, semblable à celle des esséniens, établie en Égypte au midi du lac Mœris. On connaît le beau portrait que fait d'eux le Juif Philon leur compatriote. Il n'est pas étonnant qu'après toutes les querelles, souvent sanglantes, que les Juifs, transplantés en

* Saint Matthieu, chap. XXIII.

Égypte, eurent avec les Alexandrins, leurs rivaux dans le commerce, il y en eût plusieurs qui se retirassent loin des troubles du monde, et qui embrassassent une vie solitaire et contemplative. Chacun avait sa cellule et son oratoire. Ils s'assemblaient le jour du sabbat dans un oratoire commun, dans lequel ils célébraient leurs quatre grandes fêtes, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre, séparés par un petit mur. Leur vie était à la vérité inutile au monde; mais si pure, si édifiante, qu'Eusèbe dans son histoire les a pris pour des moines chrétiens, attendu qu'en effet plusieurs moines les imitèrent ensuite en Égypte. Ce qui contribua encore à tromper Eusèbe, c'est que les retraites des thérapeutes s'appelaient monastères. Les équivoques et les ressemblances de nom ont été la source de mille erreurs.

Une méprise encore plus singulière a été de croire les thérapeutes descendants des anciens disciples de Pythagore, parcequ'ils gardaient la même abstinence, le même silence, la même aversion pour les plaisirs.

Enfin on prétendit que Pythagore, ayant voyagé dans la Judée, et s'étant fait essénien, alla fonder les thérapeutes en Égypte. Ce n'est pas tout; étant retourné à Samos, il s'y fit carme; du moins les carmes en ont été long-temps convaincus. Ils ont soutenu, en 1682, des thèses publiques à Béziers,

dans lesquelles ils prouvèrent contre tout argumentant que Pythagore était un moine de leur ordre *.

HÉRODIENS.

Il y eut une secte d'hérodiens. On dispute si elle commença du temps de ce barbare Hérode, surnommé *le Grand*, ou du temps d'Hérode II; mais quelle que soit l'époque de cette institution, elle prouve qu'Hérode avait un parti considérable malgré ses cruautés. Le peuple fut plus frappé de sa magnificence qu'indigné de ses barbaries. Ses grands monuments, et sur-tout le temple, parlaient aux yeux, et fesaient oublier ses fureurs. Ce nom de grand qu'on lui donna, et qui est toujours prodigué d'abord par la populace, atteste assez qu'il subjugua l'esprit du public, en étant abhorré des grands et des sages: c'est ainsi qu'est fait le vulgaire. On avait été en paix sous son régne; il avait bâti un temple plus beau que celui de Salomon; et ce temple, selon les Juifs, devait un jour être celui de l'univers: voilà pourquoi ils l'appelèrent messie. Nous avons vu que c'était un nom qu'ils prodiguaient à quiconque leur avait fait du bien. Ainsi, tandis que la plupart des pharisiens célébraient le jour de sa mort comme un jour de délivrance, les hérodiens fêtaient son avé-

* Voyez Basnage, *Histoire des Juifs*, liv. III, chap. VII.

nement au trône comme l'époque de la félicité publique. Cette secte qui reconnut Hérode pour un bienfaiteur, pour un messie, dura jusqu'à la destruction de Jérusalem, mais en s'affaiblissant de jour en jour. Les Juifs de Rome, pour lesquels il avait obtenu de grands priviléges, avaient une fête en son honneur; Perse en parle dans ses satires: *Herodis venêre dies*. A quoi sert donc la vertu, si l'on voit tant de méchants honorés?

DES AUTRES SECTES,
ET DES SAMARITAINS.

Les caraïtes étaient encore une grande secte des Juifs. Ils se sont perpétués au fond de la Pologne, où ils exercent le métier de courtiers, et croient expliquer l'ancien *Testament*. Les rabanites, leurs adversaires, les combattent par la tradition.

Un Judas éleva une autre secte du temps de Pilate. Ces judaïtes regardaient comme un grand péché d'obéir aux Romains: ils excitèrent une sédition furieuse contre ce Pilate, dans laquelle il y eut beaucoup de sang répandu. Ces fanatiques furent même une des causes de la mort de Jésus-Christ; car Pilate, ne voulant pas exciter parmi eux une sédition nouvelle, aima mieux faire supplicier Jésus que d'irriter des esprits si farouches.

Outre ces sectes principales, il y en avait beaucoup d'obscures, formées par des enthousiastes de la lie du peuple; des gorthéniens, des masbothées, des baptistes, des génistes, des méristes, dont les noms seuls sont à peine connus. C'est ainsi que nous avons eu des gomaristes, des arminiens, des voétiens, des jansénistes, des molinistes, des thomistes, des piétistes, des quiétistes, des moraves, des millénaires, des convulsionnaires, etc., dont les noms se précipiteront dans un éternel oubli.

Il n'en fut pas ainsi des Samaritains, qui formaient une nation très différente de celle de Jérusalem. Nous avons vu que les Israélites qui habitaient la province de Samarie, ayant été enlevés par Salmanazar, son successeur Asarhaddon envoya d'autres colonies à leur place. Ces colonies embrassèrent une partie de la religion juive, et rejetèrent l'autre; ils ne voulurent point sur-tout aller sacrifier ni porter leur argent dans Jérusalem: ainsi les Juifs furent toujours leurs ennemis, et le sont encore; leur division a survécu à leur patrie. La capitale des Samaritains est Sichem, à dix de nos lieues de Jérusalem. Le voisinage fut une raison de plus pour ces deux peuples de se haïr.

Quoique les Samaritains aient eu chez eux des prophètes, ils n'en admettent aucun dans leurs

livres sacrés, et se contentent de leur *Pentateuque*. Ils ont les mêmes quatre grandes fêtes que les autres Juifs, la même circoncision; d'ailleurs très pauvres et très misérables, et réduits à un petit nombre sous le gouvernement turc, qui n'est pas encourageant.

Toutes ces sectes furent contenues par l'autorité d'Hérode, et tout se taisait dans l'empire romain devant la puissance suprême d'Auguste.

Hérode avait déclaré, par son testament, Archélaüs, l'un de ses fils, son successeur, sous le bon plaisir de l'empereur. Il fallut qu'Archélaüs allât à Rome faire confirmer le testament de son père. Mais avant qu'il fît ce voyage, les Juifs, qui ne l'aimaient pas, chassèrent ses officiers de leur temple à coups de pierres pendant leur fête de pâque. Les officiers et les soldats s'armèrent; environ trois mille séditieux furent tués aux portes du temple. Archélaüs partit, s'embarqua au port de Césarée bâti par son père, et alla se jeter aux genoux d'Auguste. Antipas, son frère, fit le même voyage de son côté pour lui disputer la couronne; c'était pendant l'enfance de Jésus-Christ. Varus était depuis long-temps gouverneur de Syrie; il avait envoyé Sabinus à Jérusalem avec une légion; cette légion fut attaquée par les séditieux aux portes du temple. Les Romains renversèrent et brûlèrent les portiques magnifiques de cet édifice

destiné à être toujours la proie des flammes. Tout le pays fut en armes, et rempli de brigands. Varus fut obligé d'accourir lui-même avec des forces supérieures, et de punir les rebelles.

Pendant que Varus pacifiait la Judée, Hérode Archélaüs et son frère Hérode Antipas, plaidaient leur cause aux pieds d'Auguste. Ils la perdirent tous deux; aucun ne fut roi. L'empereur donna Jérusalem et Samarie à Archélaüs; il ne lui accorda que le titre d'ethnarque, et lui promit de le faire roi s'il s'en rendait digne. Hérode Antipas obtint la Galilée et quelques terres au-delà du Jourdain. Un troisième Hérode leur frère, surnommé *Philippe,* eut les montagnes de la Trachonite, et le pays stérile de Bathanée.

Josèphe, qui ne perd pas une occasion de vanter son pays, dit que le revenu d'Archélaüs fut de quatre cents talents; celui d'Hérode Antipas, de deux cents; et le troisième, de cent. Ainsi tout le royaume aurait valu sept cents talents, quatre millions cent mille livres de net, après avoir payé le tribut à l'empereur. Toute la Judée ne vaut pas cinq cent mille livres aux Turcs; il y a loin de là aux vingt-cinq milliards de David et de Salomon.

Auguste, neuf ans après, exila l'ethnarque Archélaüs à Vienne dans les Gaules, et réduisit son état en province romaine sous le gouvernement de la Syrie.

Après la mort d'Auguste, il parut sous l'empire de Tibère un petit-fils d'Hérode-le-Grand, qui avait pris le nom d'Agrippa. Il cherchait quelque fortune à Rome; il n'y trouva d'abord que la prison dans laquelle Tibère le fit enfermer. Caligula lui donna la petite tétrarchie d'Hérode Philippe son oncle, et enfin lui accorda le titre de roi. C'est lui qui fit mettre aux fers saint Pierre, et qui condamna saint Jacques-le-Majeur à la mort.

Nous voici donc parvenus au temps de Jésus-Christ, et de l'établissement du christianisme. Dans notre profonde vénération pour ces objets, contents d'adorer Jésus, et fuyant toute dispute, nous nous bornerons aux faits indisputables, divinement consignés dans le nouveau *Testament*. Nous traiterons après en particulier des Évangiles nommés apocryphes, dont plusieurs ont passé chez les savants pour être plus anciens que les quatre reconnus par l'Église. Nous ne voulons rien mêler d'étranger à ces quatre qui sont sacrés.

Dans ces quatre nous ne choisissons que l'historique, et nous n'en prenons que les passages les plus importants, pour tâcher d'être courts sur un sujet inépuisable.

SOMMAIRE HISTORIQUE

DES QUATRE ÉVANGILES.

I. Βίϐλος γενέσεος Ἰησοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Δαϐὶδ, υἱοῦ Ἀϐραάμ.

« Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham, etc. » (*Matth.*, chap. 1.)

Cette génération de Jésus, fils de David, a fait naître d'interminables disputes entre les doctes. Je ne parle pas des incrédules, à qui ces mots, *fils de David*, ont paru une affectation, et qui ont dit que si Jésus avait été réellement le fils de Dieu même, il n'était pas nécessaire de le faire sortir de David; et qu'un roi et un berger sont égaux devant la Divinité: je parle de ceux qui ne veulent avoir que des idées nettes des faits, et c'est ce que nous allons exposer.

II. Πᾶσαι οὖν αἱ γενεαὶ ἀπὸ Ἀϐραὰμ ἕως Δαϐὶδ γενεαὶ δεκατέσσαρες.

« Toutes les générations d'Abraham à David sont quatorze, etc. » (*Matth.*, chap. 1, v. 17.)

L'auteur en compte encore quatorze de David à la transportation en Babylonie; et quatorze encore de la transportation à Jésus: ainsi il suppose quarante-deux générations d'Abraham à David en

deux mille ans; mais en comptant après lui exactement, on n'en trouve que quarante et une.

La controverse la plus forte est ici entre saint Matthieu et saint Luc. Le premier fait naître Jésus-Christ par Joseph fils de Jacob, fils de Mathan, fils d'Éléazar, fils d'Éliud, etc... Le second lui donne pour père Joseph fils d'Éli, fils de Mathat, fils de Lévi, fils de Melchi, fils de Janna, etc... De sorte qu'un homme peu au fait serait tenté de croire que ce n'est pas le même Joseph dont il est question.

Il y a une difficulté non moins embarrassante: Luc compte treize générations de plus que Matthieu de Joseph à Abraham; et ces générations sont encore différentes.

Ce n'est pas tout. Quand ils s'accordent tous deux, c'est alors que l'embarras devient plus grand. Il se trouve qu'ils n'ont point fait la généalogie de Jésus, mais celle de Joseph qui n'est point son père.

Pour concilier ces contradictions apparentes, voyez Abbadie, Calmet, Houteville, Thoinart.

III. *Μνηστευθείσης γὰρ τῆς μητρὸς αὐτοῦ Μαρίας τῷ Ἰωσὴφ, πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτοὺς, εὑρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα ἐκ πνεύματος ἁγίου.*

« Marie, la mère de Jésus, étant fiancée, avant de se conjoindre avec Joseph, fut trouvée portant dans son ventre par le saint souffle (le Saint-Esprit.) » *Matth.*, ch. 1, v. 18.)

Or l'auteur sacré n'ayant point encore parlé

du Saint-Esprit, on a prétendu qu'il y avait là quelque chose d'oublié.

L'auteur du commentaire imparfait de saint Matthieu dit que Joseph ayant fait de violents reproches à sa femme, elle lui répondit : En vérité, je ne sais qui m'a fait cet enfant.

On voit dans l'*Évangile de saint Jacques*, que sur la plainte de Joseph contre sa femme, le grand-prêtre fit boire à tous deux des eaux de jalousie ; et que leur ventre n'ayant point crevé, Joseph reprit son épouse.

Nous n'entrons point ici dans le mystère de l'incarnation de Dieu : nous révérons trop les mystères pour en parler.

IV. Καὶ οὐκ ἐγίνωσκεν αὐτὴν, ἕως οὗ ἔτεκε τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον.

« Et il n'approcha pas d'elle jusqu'à ce qu'elle enfanta son premier-né. » (*Matth.*, chap. I, v. 25.)

C'est ce qui a fait croire à plusieurs chrétiens déclarés hérétiques que Marie eut ensuite d'autres enfants qui sont même nommés dans l'Évangile *frères* de Jésus-Christ.

V. Ἰδοὺ μάγοι ἀπὸ ἀνατολῶν παρεγένοντο.

« Voilà que des mages arrivèrent d'Orient, etc. » (*Matth.*, chap. II, v. 1.)

Anatole signifiait l'orient. Voilà pourquoi les Grecs nommèrent l'Asie *Anatolie*. Nous devons remarquer à cette occasion, que la plupart des

auteurs et des imprimeurs ont grand tort d'imprimer presque toujours *la Natolie*, au lieu d'*Anatolie*.

Ce qu'il faut remarquer davantage, c'est l'arrivée de ces trois mages qu'on a transformés en trois rois. L'auteur dit que l'enfant étant né du temps du roi Hérode, les mages arrivèrent un mois après, et demandèrent: Où est le nouveau-né, roi des Juifs? car nous avons vu son étoile dans l'Anatolie, etc.

Toute cette aventure des trois mages, ou des trois rois, a beaucoup occupé les critiques. On a recherché quelle étoit cette étoile; pourquoi il n'y eut que ces trois mages qui la virent; pourquoi ils prirent un enfant né dans l'étable d'une taverne pour le roi des Juifs; comment Hérode, âgé de soixante et dix ans, et qui avait autant d'expérience que de bon sens, put croire une si étrange nouvelle. On a fait sur tout cela beaucoup d'hypothèses. Des commentateurs ont dit que la chose avait été prédite par Zoroastre. On trouve dans Origène que l'étoile s'arrêta sur la tête de l'enfant Jésus. La commune opinion fut que l'étoile se jeta dans un puits; on prétend que ce puits est encore montré aux pèlerins qui ne sont pas astronomes. Ils devraient descendre dans ce puits, car la vérité y est.

Ces discussions occupent les savants. Il n'y a

point de dispute sur la morale; elle est à la portée des esprits les plus simples.

Il est étrange que la commémoration des trois rois ou des trois mages soit parmi les catholiques un objet de culte et de dérision tout ensemble, et qu'on ne connaisse guère ce miracle que par le gâteau de la fève, et par les chansons comiques qu'on fait tous les ans sur la mère et l'enfant, sur Joseph, sur le bœuf et l'âne, et sur les trois rois.

VI. Ἰδοὺ, ἄγγελος Κυρίου φαίνεται κατ' ὄναρ τῷ Ἰωσὴφ, λέγων· Ἐγερθεὶς παράλαβε τὸ παιδίον καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ, καὶ φεῦγε εἰς Αἴγυπτον.

« Voilà que l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, disant : Éveille-toi, prends l'enfant et sa mère; et fuis en Égypte. » (*Matth.*, chap. II, v. 13.)

Ce qui a le plus embarrassé les commentateurs, c'est que ni saint Jean, ni Marc, ni Luc qui a écrit si tard, et qui dit avoir tout écrit diligemment et par ordre, non seulement ne parle point de cette fuite en Égypte, mais que Luc dit expressément le contraire. Car après avoir montré la multitude d'anges qui apparut aux bergers dans Bethléem, et dont saint Matthieu ne dit rien, et après avoir négligé le voyage et les présents des trois rois dont saint Matthieu parle, il dit positivement que Marie alla se purifier au temple, et qu'elle s'en retourna en Galilée à Nazareth avec son mari et son fils.

Ainsi Luc paraît contraire à Matthieu dans les circonstances qui accompagnent la naissance de Jésus, dans sa généalogie, dans la visite des mages, dans la fuite en Égypte.

Les interprètes concilient aisément ces prétendues contradictions, en remarquant que les différents rapports ne sont pas toujours coutraires; qu'un historien peut raconter un fait, et un second historien un autre fait, sans que ces faits se détruisent.

VII. Καὶ ἀποστείλας ἀνεῖλε πάντας τοὺς παῖδας τοὺς ἐν Βηθλεέμ.

« Et ayant dépêché des apôtres (des envoyés), il fit tuer tous les enfants de Bethléem, etc. » (*Matth.*, chap. II, v. 16.)

Les critiques ne cessent de s'étonner que les autres évangélistes se taisent sur un fait si extraordinaire, sur une cruauté si inouïe, dont il n'est aucun exemple chez aucun peuple. Ils disent que plus ce massacre est affreux, plus les évangélistes en devraient parler. Ils ne conçoivent pas comment un prince honoré du nom de grand, un roi favori d'Auguste, a* été assez imbécile pour croire, à soixante et dix ans, qu'il était né dans une étable un enfant de la populace, lequel était roi des Juifs, et qui allait alors le détrôner. Il ne paraît pas moins incroyable aux critiques

* On lit dans l'édition de Kehl et dans toutes les éditions antérieures, *ait été*, locution qu'il est impossible de justifier.

que cet Hérode ait été en même temps assez follement barbare pour faire tuer tous les enfants du pays.

Cependant l'ancienne liturgie grecque compte quatorze mille enfants d'égorgés. c'est beaucoup. Les critiques ajoutent que Flavius Josèphe, historien qui entre dans tous les détails de la vie d'Hérode, Flavius Josèphe, parent de Mariamne, aurait parlé de cette aventure horrible si elle avait été vraie, ou seulement vraisemblable.

On répond que le témoignage de saint Matthieu suffit : il affirme, et les autres ne nient pas, ils omettent. Personne n'a contredit le rapport de saint Matthieu. On allègue même le témoignage de Macrobe, qui vécut à la vérité plus de quatre cents ans après, mais qui dit qu'Hérode fit tuer plusieurs enfants avec son propre fils. Macrobe confond les temps ; Hérode fit mourir son fils Antipater avant le temps où l'on place le massacre des innocents. Mais enfin il parle d'enfants tués : on peut dire qu'il entend les enfants massacrés sous Hérode dans la sédition excitée par un maître d'école, sédition rapportée dans Josèphe. Quoi qu'il en soit, le témoignage de Macrobe n'est pas comparable à celui de saint Matthieu.

VIII. Καὶ ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς πόλιν λεγομένην Ναζαρέτ· ὅπως πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τῶν προφητῶν, ὅτι Ναζωραῖος κληθήσεται.

« Et quand il fut venu, il habita dans une ville qui s'ap-

pelle Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été prédit par les prophètes, on l'appellera Nazaréen.» (*Matth.*, ch. II, v. 23.)

Les critiques se récrient sur ce verset. Ils attestent tous les prophètes juifs, dont aucun n'a dit que le messie serait appelé Nazaréen. Ils prennent occasion de cette fausseté prétendue, pour insinuer que l'auteur de l'Évangile selon saint Matthieu a été un chrétien du commencement de notre second siècle, qui a voulu trouver toutes les actions de Jésus prédites dans l'ancien *Testament*. Ils croient en voir la preuve dans le soin même que prend l'évangéliste de dire que le massacre des enfants est prédit dans Jérémie par ces paroles: « Une voix, une grande plainte, un grand « hurlement s'est entendu dans Rama; Rachel « pleurant ses fils n'a pas voulu être consolée « parcequ'ils ne sont plus. » (Matth. II, v. 18.)

Ces paroles de Jérémie regardent visiblement les tribus de Juda et de Benjamin, menées captives à Babylone. Rachel n'a rien de commun avec Hérode, Rama rien de commun avec Bethléem. Ce n'est, disent-ils, qu'une comparaison que fait l'auteur entre d'anciennes cruautés exercées par les Babyloniens, et les barbaries qu'on suppose à Hérode. Ils osent prétendre qu'il en est de même quand l'auteur, au premier chapitre, fait parler aussi l'ange à Joseph pendant son sommeil. Tout

cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur a dit par le prophète, disant: « Voilà qu'une fille ou « femme sera grosse, elle enfantera un fils dont « le nom sera Emmanuel, ainsi interprété, Avec « nous le Seigneur. »

Ils soutiennent que cette aventure d'Isaïe, qui fit un enfant à sa femme, ne peut avoir le moindre rapport avec la naissance de Jésus; que ni le fils d'Isaïe, ni le fils de Marie, n'eurent nom Emmanuel; que le fils du prophète s'appela MAHER-SALAL-HAS-BAS, *partagez vite les dépouilles;* que le butin et les dépouilles ne peuvent être comparés par les allusions même les plus fortes, à Jésus-Christ qui a prêché dans Kapernaüm; qu'enfin cette application continuelle à détourner le sens des anciens livres juifs est un artifice grossier. C'est ainsi que s'expliquent une foule d'auteurs nouveaux, qui tous ont marché sur les traces du fameux rabbin Maimonides, et sur-tout du rabbin Isaac, lequel écrivit son *Rempart de la foi* au commencement du seizième siècle dans la Mauritanie, imprimé depuis dans le recueil de Wagenseil.

S'il ne s'agissait ici que des disputes entre des scoliastes sur quelque auteur profane, comme Cicéron ou Virgile, il serait permis de prendre le parti qui paraîtrait le plus vraisemblable à la faible raison humaine; mais c'est un livre sacré,

c'est le fondement de notre religion; notre seul parti est d'adorer et de nous taire.

IX. Καὶ βαπτισθεὶς ὁ Ἰησοῦς, ἀνέβη εὐθὺς ἀπὸ τοῦ ὕδατος· καὶ ἰδοὺ, ἀνεῴχθησαν αὐτῷ οἱ οὐρανοὶ, καὶ εἶδε τὸ πνεῦμα τοῦ Θεοῦ καταβαῖνον ὡσεὶ περιστερὰν, καὶ ἐρχόμενον ἐπ' αὐτόν.

« Et Jésus baptisé sortit aussitôt de l'eau; et voilà que les cieux furent ouverts, et qu'il vit le souffle de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui. » (*Matth.*, chap. III, v. 16.)

C'est lorsque Jésus fut baptisé par Jean dans le Jourdain selon les anciennes coutumes judaïques, qui avaient établi le baptême de justice et celui des prosélytes. Cette coutume était prise des Indiens; les Égyptiens l'avaient adoptée.

Non seulement le ciel s'ouvrit pour Jésus; non seulement le souffle de Dieu descendit en colombe; mais on entendit une voix du ciel, disant: « Celui-ci est mon fils chéri, en qui je me « repose. »

Les incrédules objectent que si en effet les cieux s'étaient ouverts, si un pigeon était descendu du ciel sur la tête de Jésus, si une voix céleste avait crié: *Celui-ci est mon fils chéri*, un tel prodige aurait ému toute la Judée; la nation aurait été saisie d'étonnement, de respect, et de crainte: on eût regardé Jésus comme un Dieu.

On répond à cette objection, que les cœurs des Juifs étaient endurcis, et qu'un miracle encore

plus grand fut que le Seigneur les aveugla au point qu'ils ne virent pas les prodiges qu'il opérait continuellement à leurs yeux.

X. Πάλιν παραλαμβάνει αὐτὸν ὁ διάβολος εἰς ὄρος ὑψηλὸν λίαν.

« Derechef le diable emporte Jésus sur une montagne fort haute, etc... » (*Matth.*, chap. IV, v. I.)

Jésus-Christ, ayant été baptisé, est d'abord emporté par le Knat-bull dans un désert. Il y reste quarante jours et quarante nuits sans manger; et le diable lui propose de changer les pierres en pain. Ensuite il le transporte sur les pinacles, les acrotères du temple; et il l'invite à se jeter en bas. Puis il le porte au sommet d'une montagne, d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre; je te les donnerai tous, dit-il, si tu te prosternes devant moi, et si tu m'adores.

Jamais les incrédules n'ont laissé plus éclater leur mécontentement que sur ces trois entreprises du diable, qui s'empare de Dieu même, et qui veut se faire adorer par lui. Nous ne répéterons point les innombrables écrits dans lesquels ils frémissent de surprise et d'indignation. Le comte de Boulainvilliers et le lord Bolingbroke ont dit « qu'il « n'y a point de pays en Europe où la justice ne « condamnât un homme qui viendrait nous débi- « ter pour la première fois de pareilles histoires « de Dieu et du diable; et que par une démence « inconcevable nous condamnons cruellement

« ceux qui, pénétrés pour Dieu de respect et d'a-
« mour, ne peuvent croire que le diable l'ait em-
« porté. »

Ils supposent encore que cette histoire est aussi absurde que blasphématoire, et qu'il est trop ridicule d'imaginer une montagne d'où l'on puisse voir tous les royaumes de la terre.

Nous répondons que ce n'est pas à nous de juger de ce que Dieu peut permettre au diable, qui est son ennemi et le nôtre. « Qui n'est effrayé au « seul récit de ce transport? » dit le R. P. Calmet; « et à quoi les plus justes ne seraient-ils pas ex-« posés de la part de cet ennemi du genre humain, « si Dieu ne mettait des bornes à sa puissance et à « son envie de nous nuire! »

XI. Πᾶς ἄνθρωπος πρῶτον τὸν καλὸν οἶνον τίθησι, καὶ ὅταν μεθυσθῶσι, τότε τὸν ἐλάσσω.

« Tout homme donne d'abord le bon vin dans un repas; et ensuite quand les convives sont échauffés, il sert le plus mauvais. » (*Jean*, chap. II, v. 10.)

Nous entremêlons ici saint Jean avec saint Matthieu, afin de ranger de suite les principaux miracles. C'est ici le miracle de l'eau changée en vin, dont saint Jean seul parle, et que les autres évangélistes omettent. Les critiques se sont trop égayés sur ce miracle. Ils trouvent mauvais que Jésus rebute d'abord sa mère lorsqu'elle lui demande du vin pour les gens de la noce; qu'il lui dise:

« Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? » et que le moment d'après il fasse le prodige demandé. Ils lui reprochent de changer l'eau en vin pour des gens déja ivres (ὅταν μεθυσθῶσι). Ils disent que tout cela est incompatible avec l'essence suprême et universelle, avec le Dieu éternel et invisible, créateur de tous les êtres.

Mais ils ne songent pas que ce Dieu s'est fait homme et a daigné converser avec les hommes. Ils ne songent pas que les dieux mêmes de la fable, s'il est permis de les citer, en firent autant chez Philémon et Baucis long-temps auparavant: ils remplirent de vin la cruche de ces bonnes gens. On ne conçoit pas après cela comment Mahomet, qui reconnaît Jésus pour un prophéte, a pu défendre le vin.

XII. Οἱ δὲ δαίμονες παρεκάλουν αὐτὸν, λέγοντες· Εἰ ἐκβάλλεις ἡμᾶς, ἐπίτρεψον ἡμῖν ἀπελθεῖν εἰς τὴν ἀγέλην τῶν χοίρων. Καὶ εἶπεν αὐτοῖς. Ὑπάγετε.

« Et les diables le prièrent, disant: Si tu nous chasses, laisse-nous aller dans le corps de ces cochons. Et il leur dit: Allez, etc. » (*Matth.*, chap. VIII, v. 31 et 32.)

Il s'agit de l'aventure de ces deux diables, dont Jésus-Christ daigna délivrer deux possédés au bord du lac de Tibériade, que les Juifs appelaient la mer. Ces mélancoliques, agités de convulsions, passaient alors chez tous les peuples pour être persécutés par des génies malfesants. On les ex-

cluait de toute société, comme des enragés, et cela même redoublait leur maladie.

Saint Marc et saint Luc ne spécifient ici qu'un seul possédé, et saint Matthieu en pose deux.

La grande question a été de savoir comment il se trouvait un grand troupeau de cochons dans un pays qui les avait en horreur, dont il était abominable de manger, et dont l'aspect même était une souillure. Saint Marc dit qu'ils étaient au nombre de deux mille. Si ce troupeau allait à Tyr pour la salaison des viandes sur les vaisseaux, la perte était immense pour les marchands qui les fesaient conduire. Il ne paraît pas aux critiques qu'il fût juste de ruiner ainsi ces marchands; mais ce n'est pas à l'homme à juger les jugements de Dieu.

Ils font encore des difficultés sur la contradiction entre saint Matthieu et le texte de Marc et de Luc, et sur-tout sur la prétendue impossibilité qu'un ou deux diables entrent dans le corps de deux mille cochons à-la-fois.

Saint Marc prévient cette objection; car, selon lui, Jésus demande au diable comment il se nomme; et le diable lui répond : Je m'appelle Légion.

D'ailleurs il ne faut pas chercher à comprendre comment un miracle a pu s'opérer. Si on le comprenait, il ne serait plus miracle.

XIII. Καὶ ἐλθὼν ἐπ' αὐτὴν, οὐδὲν εὗρεν εἰ μὴ φύλλα· οὐ γὰρ ἦν καιρὸς σύκων.

« Et quand il vint au figuier, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas le temps des figues. » (*Marc*, ch. XI, v. 13.)

Les critiques s'élèvent avec violence contre le miracle que fait Jésus en séchant le figuier qui ne portait pas des figues avant la saison. Dispensons-nous de rapporter les railleries de Woolston et du curé Meslier; et contentons-nous de dire avec les sages commentateurs que, sans doute, Jésus désignait par là ceux qui ne devaient jamais porter des fruits de pénitence.

XIV. Καὶ ἔσται σημεῖα ἐν ἡλίῳ, — καὶ τότε ὄψονται τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ἐρχόμενον ἐν νεφέλῃ μετὰ δυνάμεως καὶ δόξης πολλῆς.

« Il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les astres. Et ils verront alors le fils de l'Homme venant dans une nuée avec grande majesté et gloire. Quand vous verrez ces choses, connaissez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité: cette génération ne passera pas que tout cela ne s'accomplisse. » (*Luc*, ch. XXI, v. 25-27.)

Cette prédiction, qui ne s'est pas accomplie encore, a été un grand scandale aux critiques. Ils ont crié que c'était prédire la fin du monde, le jugement dernier, et Jésus venant dans les nuées prononcer ses arrêts sur le genre humain, qui devait périr avec le globe entier sous le règne de Tibère. Les apôtres ont été si persuadés de cette prédiction, que saint Paul dit expressément, dans

son Épître aux Thessaloniciens: « Nous qui vi-
« vons et qui vous parlons, nous serons emportés
« dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur
« au milieu de l'air. »

Saint Pierre, dans sa première Épître, dit en propres mots: « L'Évangile a été prêché aux morts: « la fin du monde approche. »

Saint Jude dit: « Voilà le Seigneur avec des « milliers de saints pour juger les hommes. »

Cette idée de la fin du monde, d'une nouvelle terre, et de nouveaux cieux, fut tellement enracinée dans la tête des premiers chrétiens, qu'ils assuraient que la nouvelle Jérusalem était déja descendue du ciel pendant quarante nuits, et qu'enfin Tertullien la vit lui-même. On fit des vers grecs acrostiches imputés à une sibylle, dans lesquels la Jérusalem nouvelle était prédite.

C'est là ce qui a tant enhardi les critiques et les incrédules: ils n'ont jamais voulu comprendre le véritable sens caché de Jésus-Christ et des apôtres, et ils ont pris à la lettre ce qui n'est qu'une figure. Il est vrai qu'il y eut dans ces premiers siècles de notre Église une infinité de fraudes pieuses; mais elles n'ont fait aucun tort aux vérités pieuses qui nous ont été annoncées.

XV. Ἀμὴν, ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ἐὰν μὴ ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσὼν εἰς τὴν γῆν ἀποθάνῃ, αὐτὸς μόνος μένει, ἐὰν δὲ ἀποθάνῃ, πολὺν καρπὸν φέρει.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment jeté dans la terre ne meurt, il reste inutile ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » (*Jean*, ch. XII, v. 24.)

Les critiques prétendent que Jésus et tous ses disciples ont toujours ignoré la manière dont toutes les semences germent dans la terre. Ils ne peuvent souffrir que celui qui est venu enseigner les autres ne sache pas ce que les enfants savent aujourd'hui. Ils méprisent sa doctrine, parcequ'il se conformait à l'erreur alors universelle, que les graines doivent pourrir en terre pour lever, et ils soutiennent que Dieu ne peut pas être venu parmi nous pour débiter des absurdités reconnues. Mais on a déja remarqué que Jésus n'a pas prétendu nous enseigner la physique. Tout l'ancien *Testament* se conforme à l'ignorance et à la grossièrcté du peuple pour lequel il fut fait. Les serpents y sont les plus subtils des animaux ; on les enchante par la musique ; on explique les songes ; on chasse les diables avec de la fumée ; les ombres apparaissent ; l'atmosphère a des cataractes, etc..... L'auteur sacré suit en tout les préjugés vulgaires ; il ne prétend point enseigner la philosophie. Il en est de même de Jésus.

Mais, disent les critiques, si Jésus ne voulait pas apprendre aux hommes les vérités physiques, il ne devait pas au moins confirmer les hommes dans leurs erreurs ; il n'avait qu'à n'en point par-

ler : un homme divin ne doit tromper personne, même dans les choses les plus inutiles. La question alors se réduit à savoir ce que Jésus devait dire et taire. Ce n'est pas certainement à nous d'en décider ; et nous taire est notre devoir.

XVI. Αὕτη δέ ἐστιν ἡ αἰώνιος ζωὴ, ἵνα γινώσκωσί σε τὸν μόνον ἀληθινὸν Θεὸν, καὶ ὃν ὑπέστειλας, Ἰησοῦν Χριστόν.

« La vie éternelle est de connaître le seul vrai Dieu et son apôtre Jésus-Christ. » (*Jean*, ch. XVII, v. 3.)

Selon la loi que nous nous sommes faite de ne parler que de l'historique, nous dirons que c'est là un des principaux passages qui produisirent les fameuses disputes entre les Arius, les Eusèbe, et les Athanase; disputes qui divisent encore sourdement la savante Angleterre et plusieurs autres pays. On prétendit que ce passage annonce manifestement l'unité de Dieu, et qu'il dit clairement que Jésus est un simple homme envoyé de Dieu. On fortifia encore ce verset par celui de saint Jean, ch. XX, v. 17 : « Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu. » — Et encore plus par celui-ci : *Pater autem major me est;* mon père est plus grand que moi (*saint Jean*, ch. XIV, v. 28). Et cet autre encore : « Nul ne le « sait que le père... » Enfin on éluda les autres passages qui présentaient un sens différent.

Les eusébiens ou ariens écrivirent beaucoup pour persuader, au bout de trois cents ans, qu'il

n'était pas possible de croire Jésus consubstantiel à Dieu, après ces aveux formels de Jésus lui-même; et l'on sait quelles guerres furent allumées par ces querelles.

Il parut que d'abord les chrétiens ne reconnurent pas Jésus pour Dieu dans le premier siècle de l'Église, et que le voile qui couvrait sa divinité ne fut levé que par degrés aux faibles yeux des hommes, qui auraient pu être éblouis d'un subit éclat de lumière.

Les adorateurs de Jésus, qui niaient sa divinité, s'appuyèrent sur les *Épîtres* de saint Paul. Ils avaient toujours à la bouche et dans leurs écrits ces épîtres aux Juifs romains dans lesquelles il les exhorte à être bons Juifs, et leur dit expressément: Le don de Dieu s'est répandu sur nous par la grace donnée à un seul homme, qui est Jésus; la mort a régné par le péché d'un seul homme; les justes régneront dans leur vie par un seul homme.

Ils citaient continuellement tous ces témoignages de saint Paul: A Dieu, qui est le seul sage, honneur et gloire par Jésus. — Vous êtes à Jésus; et Jésus est à Dieu (*Corinthiens;* I, chap. III). — Tout est assujetti à Jésus, en exceptant sans doute Dieu qui a assujetti toutes choses (chap. XV).

C'est ainsi que les chrétiens combattirent par des paroles, avant de combattre avec le fer et la

flamme. Leurs successeurs les ont trop souvent imités. Puisse enfin une religion de douceur être mieux connue et mieux pratiquée!

XVII. Καὶ τὰ μνημεῖα ἀνεῴχθησαν· καὶ πολλὰ σώματα τῶν κεκοιμημένων ἁγίων ἠγέρθη.

« Et les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui dormaient ressuscitèrent. » (*Matth.*, chap. XXVII, v. 52.)

Le texte ajoute à ce prodige, qu'ils se promenèrent dans la ville sainte. Une foule d'incrédules a prétendu que, si tant de morts étaient ressuscités et s'étaient promenés dans Jérusalem lorsque Jésus expirait, un si terrible miracle, opéré à la vue de toute une ville, aurait fait un effet encore plus sensible et plus grand que la mort de Jésus même. Ils osent affirmer qu'il eût été impossible de résister à un tel prodige; que Pilate l'eût écrit à Rome; que Josèphe l'historien n'eût pas manqué d'en faire mention dans son histoire très détaillée, toute remplie de prodiges bien moins considérables et moins intéressants; que Philon, contemporain de Jésus, en aurait sûrement parlé; que leur silence est une preuve de la fausseté.

La réponse est toujours que Dieu endurcissait le cœur des Juifs, comme il avait endurci le cœur de Pharaon, et comme il endurcit tous les impies, qu'aucun miracle ne peut convaincre, et qu'aucune représentation ne peut toucher.

XVIII. Καὶ σκότος ἐγένετο ἐφ' ὅλην τὴν γῆν, ἕως ὥρας ἐννάτης· καὶ ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος.

« Et les ténèbres se répandirent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure; et le soleil s'obscurcit. » (*Luc*, ch. XXIII, v. 44 et 45.)

Les critiques disent encore qu'une éclipse centrale du soleil ne pouvait arriver durant la pleine lune, qui était le temps de la Pâque juive. Ils ont élevé de longues disputes, et fait de grandes recherches sur la nature de ces ténèbres. On a cité les livres apocryphes de saint Denis l'Aréopagite, et un passage des livres de Phlégon rapporté par Eusèbe. Voici ce texte de Phlégon:

« Il y eut, la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, la plus grande éclipse qui fut jamais: il fut nuit à la sixième heure; on voyait les étoiles. »

Les savants remarquèrent que le supplice de Jésus n'arriva point cette année; et que l'éclipse de Phlégon, qui n'était point centrale, arriva au mois de novembre; ce qui ne peut en aucune manière s'accorder avec le supplice de Jésus, qui est de la pleine lune de mars.

Ils remarquèrent aussi que, selon saint Jean, Jésus fut condamné à la sixième heure, et que selon saint Marc, il fut mis en croix à la troisième: ce qui redoublerait encore la difficulté.

Ne nous enfonçons point dans cet abîme plus

ténébreux que l'éclipse de Phlégon. Contentons-nous d'être soumis de cœur et d'esprit. Soyons persuadés qu'une bonne œuvre vaut mieux que toute cette science.

XIX. Καὶ τοῦτο εἰπὼν, ἐνεφύσησε, καὶ λέγει αὐτοῖς. Λάβετε πνεῦμα ἅγιον.

« Comme il eut dit cela, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. » (*Jean*, ch. xx, v. 22.)

Ces mots, *il souffla sur eux*, ont donné lieu à bien des recherches. On prétendait dans les anciennes théurgies que le souffle était nécessaire pour opérer, et qu'il pouvait communiquer des affections de l'ame. Cette idée même était si commune, que l'auteur sacré de la *Genèse* se sert de ces expressions : « Dieu lui souffla un souffle de « vie dans les narines » (selon l'hébreu). Isaïe dit : Le souffle du Seigneur a soufflé sur lui. Ézéchiel dit : Je soufflerai dans ma fureur. L'auteur de *La sagesse :* Celui qui lui a soufflé l'esprit.

Avant le temps de Constantin on eut la coutume de souffler sur le visage et sur les oreilles des catéchumènes qu'on allait baptiser ; et par ce souffle on fesait passer dans eux l'esprit de la grace.

Comme il n'est rien de si innocent et de si saint dont la folie des hommes n'abuse, il arriva que ceux d'entre les mauvais chrétiens qui s'adonnaient à la prétendue théurgie, se firent souffler aussi dans la bouche et dans les oreilles par les

maitres de l'art, et crurent recevoir ainsi l'esprit et la puissance des démons, ou plutôt ils rappelèrent les antiques cérémonies de la théurgie chaldéenne et syriaque. Ces cérémonies de nos prétendus magiciens se perpétuèrent de siècle en siècle. De misérables insensés s'imaginèrent que d'autres fous leur avaient soufflé le diable dans la bouche. Il se trouva par-tout, jusqu'au dernier siècle, des juges assez imbéciles et assez barbares pour condamner au feu ces infortunés. On sait l'histoire du curé Gaufridi, qui crut avoir forcé Madelène La Palud à l'aimer en soufflant sur elle. On sait la fatale et méprisable aventure des religieuses de Loudun, ensorcelées par le souffle du curé Urbain Grandier. Et enfin, à la honte éternelle de la nation, le jésuite Girard a été condamné, de nos jours, au feu par la moitié de ses juges, pour avoir soufflé sur La Cadière; et on a trouvé des avocats assez imbéciles pour soutenir gravement que rien n'est plus avéré que la force du souffle d'un sorcier.

Cette opinion de la puissance du souffle venait originairement de l'idée répandue dans toute la terre, que l'ame était un petit fantôme aérien. De là on parvint aisément jusqu'à croire qu'on pouvait verser un peu de son ame dans l'ame d'autrui. Ainsi ce qui fut chez les vrais chrétiens un mystère sacré, était ailleurs une source d'erreurs.

XX. *Λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· Ἐὰν αὐτὸν θέλω μένειν ἕως ἔρχωμαι, τί πρὸς σέ;*

« Jésus dit : Si je veux que celui-ci reste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (*Jean*, ch. XXI, v. 22.)

C'est ce que dit Jésus à saint Pierre après sa résurrection, quand Pierre lui demanda ce que deviendra Jean. On crut que ces mots, *jusqu'à ce que je vienne*, signifiaient le second avènement de Jésus, quand il viendrait dans les nues. Mais ce second avènement étant différé, on crut que saint Jean vivrait jusqu'à la fin du monde, et qu'il paraîtrait avec Énoch et Élie pour servir d'assesseurs au jugement dernier, et pour condamner l'*antechrist* juridiquement.

Le profond Calmet a trouvé la raison de cette immortalité de saint Jean, et de son assistance au procès qu'on fera à l'*antechrist* quand le monde finira. Voici ses propres mots dans sa *Dissertation* sur cet *Évangile* :

« Il semble qu'il manquerait quelque chose dans la guerre que le Seigneur doit faire à l'ennemi de son fils, s'il ne lui opposait qu'Énoch et Élie. Il ne suffit pas qu'il y ait un prophète d'avant la loi, et un prophète qui ait vécu sous la loi ; il en faut un troisième qui ait été sous l'Évangile. »

Ainsi, selon ce commentateur, le monde sera jugé par cinq juges, Dieu le père, Dieu le fils, Énoch, Élie, et Jean.

De là il conclut que Jean n'est point mort; et voici les preuves qu'il en rapporte.

« Si Jean était mort, on nous dirait le temps, le genre, les circonstances de sa mort. On montrerait ses reliques; on saurait le lieu de son tombeau. Or, tout cela est inconnu. Il faut donc qu'il soit encore en vie. En effet, on assure que se voyant fort avancé en âge, il se fit ouvrir un tombeau où il entra tout vivant; et ayant congédié tous ses disciples, il disparut, et entra dans un lieu inconnu aux hommes. »

Cependant Calmet est du sentiment de ceux qui pensent que saint Jean mourut et fut enterré à Éphèse. Mais il y a encore des difficultés sur cette dernière opinion; car bien qu'il fût enterré, il ne passa point cependant pour mort. On le voyait remuer deux fois par jour dans sa fosse; et il s'élevait sur son sépulcre une espèce de farine. Saint Éphrem, saint Jean Damascène, saint Grégoire de Tours, saint Thomas l'assuraient.

Heureusement, comme nous l'avons dit, ces disputes entre les savants, et même entre les saints, ne touchent point à la morale, qui doit être uniforme d'un bout de la terre à l'autre.

On sait quelles interminables disputes se sont élevées entre les interprètes sur presque tous les passages des *Évangiles*, des *Actes des apôtres*, et des *Épîtres*. On a tant creusé cet abîme que les terres

remuées sont retombées sur les travailleurs, et en ont écrasé un grand nombre.

A commencer par ce verset qui regarde la destinée de saint Jean, on a soutenu que ce passage même démontrait que ce saint Jean n'avait écrit ni pu écrire son *Évangile*. Car dans ce passage il est dit sur la fin : « C'est ce même disciple Jean qui atteste ces choses ; et nous savons que son témoignage est vrai (ch. XXI, v. 24). »

Il est évident que Jean n'a pu parler ainsi de lui-même dans son propre ouvrage.

Les contradictions qu'on a cru trouver dans les autres évangélistes, ont sur-tout déterminé les critiques téméraires à rejeter absolument tous ces écrits qu'ils attribuent à des auteurs pseudonimes, moitié juifs, moitié chrétiens ; comme Abdias, Marcel, Hégésippe et d'autres, qui vivaient sur la fin du premier siècle de l'Église chrétienne.

Nos indomptables critiques, dont nous avons tant parlé, disent qu'ils ne peuvent admettre les *Actes des apôtres*, puisqu'ils sont contraires aux *Évangiles* ; et ils disent qu'ils rejettent les *Évangiles*, puisqu'ils sont contraires à la conduite de Jésus rapportée par eux. Voici comme ils soutiennent leur fatale opinion.

« Jésus, par le récit des *Évangiles* mêmes, ne baptisa jamais personne ; et cependant ces *Évangiles* annoncent qu'il faut administrer le baptême

juif, *au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit*. Et après que ces *Évangiles* ont ordonné ce baptême au nom de ces trois personnes, viennent les *Actes* qui font baptiser au nom de Jésus seul en plusieurs passages.

« A qui croire? A rien, continuent ces examinateurs intraitables. Nous ne savons ni quels furent les auteurs de ces livres, ni en quels temps ils furent écrits; nous savons seulement qu'ils se contredisent tous les uns les autres, et que tous ensemble contredisent la faible raison humaine, seule lumière que Dieu nous donne pour juger.

« Il nous paraît seulement vraisemblable que Jésus s'étant fait des adhérents, ayant toujours insulté les Pharisiens et les prêtres, et ayant succombé sous ses ennemis, qui le firent livrer au dernier supplice, ses adhérents s'en vengèrent en criant par-tout que Dieu l'avait ressuscité. Bientôt après ils se séparèrent entièrement de la secte juive. Ce ne fut plus un schisme, ce fut une secte nouvelle qui combattait toutes les autres. Ils avaient toute l'obstination des Juifs et tout l'enthousiasme des novateurs. Ils se répandirent dans l'empire romain, où toute religion était bien reçue de cent peuples différents. Le christianisme s'établit d'abord parmi les pauvres. C'était une association fondée sur l'égalité primitive entre les hommes, et sur la désappropriation des esséniens et des

thérapeutes, qui étaient imités par les premiers partisans de Jésus.

Mais plus cette société s'étendit, plus elle dégénéra. La nature reprit ses droits. Les chrétiens ne pouvant parvenir aux dignités de l'empire, s'adonnèrent au commerce, comme font aujourd'hui tous les dissidents de l'Europe. Ils acquirent des trésors, ils en prêtèrent au père de Constantin. On sait le reste. Leurs querelles funestes pour des chimères métaphysiques troublèrent long-temps tout l'empire romain. Enfin cette religion, chassée de l'Orient où elle était née, se réfugia dans l'Occident qu'elle inonda de son sang et de celui des peuples. Il est resté à ses principaux pontifes la rosée du ciel et la graisse de la terre. Puissent-ils toujours en jouir en paix! qu'ils aient pitié des malheureux; que jamais ils n'en fassent; et que le fondateur de cette société particulière, devenue une religion dominante, ce fondateur juif, né pauvre et mort pauvre, ne puisse pas toujours lui dire: « Ma fille, que tu ressembles mal à ton père! »

FIN DU NOUVEAU TESTAMENT.

HISTOIRE

DE

L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

1777

HISTOIRE

DE

L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE I.

Que les Juifs et leurs livres furent très long-temps ignorés des autres peuples.

D'épaisses ténèbres envelopperont toujours le berceau du christianisme. On en peut juger par les huit opinions principales qui partagèrent les savants sur l'époque de la naissance de Jésu ou Josuah ou Jeschu, fils de Maria ou Mirja, reconnu pour le fondateur ou la cause occasionelle de cette religion, quoiqu'il n'ait jamais pensé à faire une religion nouvelle. Les chrétiens passèrent environ six cent cinquante années avant d'imaginer de dater les événements de la naissance de Jésu. Ce fut un moine scythe, nommé Dionysios (Denis le petit), transplanté à Rome, qui proposa cette ère, sous le règne de l'empereur Justinien; mais elle ne fut adoptée que cent ans après lui. Son système sur la date de la naissance de Jésu

était encore plus erroné que les huit opinions des autres chrétiens. Mais enfin ce système, tout faux qu'il est, prévalut. Une erreur est le fondement de tous nos almanachs.

L'embryon de la religion chrétienne, formé chez les Juifs sous l'empire de Tibère, fut ignoré des Romains pendant plus de deux siècles. Ils surent confusément qu'il y avait une secte juive appelée galiléenne, ou pauvre, ou chrétienne; mais c'est tout ce qu'ils en savaient: et on voit que Tacite et Suétone n'en étaient pas véritablement instruits. Tacite parle des Juifs au hasard; et Suétone se contente de dire que l'empereur Claude réprima les Juifs, qui excitaient des troubles à Rome, à l'instigation d'un nommé Christ ou Chrest. *Judeos, impulsore Chresto, assiduè tumultuantes repressit**. Cela n'est pas étonnant. Il y avait huit mille Juifs à Rome qui avaient droit de synagogue, et qui recevaient des empereurs les libéralités congiaires de blé, sans que personne daignât s'informer des dogmes de ce peuple. Les noms de Jacob, d'Abraham, de Noé, d'Adam et d'Eve, étaient aussi inconnus du sénat que le nom de Manco-Capac l'était de Charles-Quint avant la conquête du Pérou.

Aucun nom de ceux qu'on appelle patriarches n'était jamais parvenu à aucun auteur grec. Cet

* *Româ expulit. Suet., in Claud.*, xxv.

Adam, qui est aujourd'hui regardé en Europe comme le père du genre humain par les chrétiens et par les musulmans, fut toujours ignoré du genre humain jusqu'au temps de Dioclétien et de Constantin.

C'est douze cent dix ans avant notre ère vulgaire qu'on place la ruine de Troie, en suivant la chronologie des fameux marbres de Paros. Nous plaçons d'ordinaire l'aventure du Juif Jephté en ce temps-là même. Le petit peuple hébreu ne possédait pas encore la ville capitale. Il n'eut la ville de Shéba que quarante ans après, et c'est cette Shéba, voisine du grand désert de l'Arabie Pétrée qu'on nomma Hershalaïm, et ensuite Jérusalem, pour adoucir la dureté de la prononciation.

Avant que les Juifs eussent cette forteresse, il y avait déja une multitude de siècles que les grands empires d'Égypte, de Syrie, de Chaldée, de Perse, de Scythie, des Indes, de la Chine, du Japon, étaient établis. Le peuple judaïque ne les connaissait pas, n'avait que des notions très imparfaites de l'Égypte et de la Chaldée. Séparé de l'Égypte, de la Chaldée et de la Syrie par un désert inhabitable, sans aucun commerce réglé avec Tyr; isolé dans le petit pays de la Palestine, large de quinze lieues, et long de quarante-cinq, comme l'affirme saint Hiéronyme ou Jérôme, il ne s'adonnait à aucune science, il ne cultivait presque aucun art.

Il fut plus de six cents ans sans aucun commerce avec les autres peuples, et même avec ses voisins d'Égypte et de Phénicie. Cela est si vrai que Flavius Josèphe, leur historien, en convient formellement dans sa réponse à Apion d'Alexandrie; réponse faite sous Titus à cet Apion, qui était mort du temps de Néron.

Voici les paroles de Flavius Josèphe au chap. IV: « Le pays que nous habitons étant éloigné de la « mer, nous ne nous appliquons point au com- « merce, et n'avons point de communication avec « les autres peuples: nous nous contentons de « fertiliser nos terres, et de donner une bonne « éducation à nos enfants. Ces raisons, ajoutées à « ce que j'ai déja dit, font voir que nous n'avons « point eu de communication avec les Grecs, « comme les Égyptiens et les Phéniciens, etc. »

Nous n'examinerons point ici dans quel temps les Juifs commencèrent à exercer le commerce, le courtage, et l'usure, et quelle restriction il faut mettre aux paroles de Flavius Josèphe. Bornons-nous à faire voir que les Juifs, tout plongés qu'ils étaient dans une superstition atroce, ignorèrent toujours le dogme de l'immortalité de l'ame, em brassé depuis si long-temps par toutes les nations dont ils étaient environnés. Nous ne cherchons point à faire leur histoire: il n'est question que de montrer ici leur ignorance.

CHAPITRE II.

Que les Juifs ignorèrent long-temps le dogme de l'immortalité de l'ame.

C'est beaucoup que les hommes aient pu imaginer par le seul secours du raisonnement qu'ils avaient une ame; car les enfants n'y pensent jamais d'eux-mêmes; ils ne sont jamais occupés que de leurs sens; et les hommes ont dû être enfants pendant bien des siècles. Aucune nation sauvage ne connut l'existence de l'ame. Le premier pas dans la philosophie des peuples un peu policés fut de reconnaître un je ne sais quoi qui dirigeait les hommes, les animaux, les végétaux, et qui présidait à leur vie: ce je ne sais quoi ils l'appelèrent d'un nom vague et indéterminé qui répond à notre mot d'*ame*. Ce mot ne donna chez aucun peuple une idée distincte. Ce fut, et c'est encore, et ce sera toujours une faculté, une puissance secréte, un ressort, un germe inconnu par lequel nous vivons, nous pensons, nous sentons; par lequel les animaux se conduisent, et qui fait croître les fleurs et les fruits. De là les ames végétatives, sensitives, intellectuelles, dont on nous a tant étourdis. Le dernier pas fut de conclure que notre

ame subsistait après notre mort, et qu'elle recevait dans une autre vie la récompense de ses bonnes actions, ou le châtiment de ses crimes. Ce sentiment était établi dans l'Inde avec la métempsycose, il y a plus de cinq mille années. L'immortalité de cette faculté qu'on appelle *ame* était reçue chez les anciens Perses, chez les anciens Chaldéens; c'était le fondement de la religion égyptienne; et les Grecs adoptèrent bientôt cette théologie. Ces ames étaient supposées être de petites figures légères et aériennes, ressemblantes parfaitement à nos corps. On les appelait dans toutes les langues connues de noms qui signifiaient ombres, mânes, génies, démons, spectres, lares, larves, farfadets, esprits, etc.

Les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent un monde, une planète, où Dieu emprisonna les anges rebelles, avant la formation de l'homme. C'est de toutes les théologies la plus ancienne.

Les Perses avaient un enfer: on le voit par cette fable si connue qui est rapportée dans le livre de la religion des anciens Perses de notre savant Hyde. Dieu apparaît à un des premiers rois de Perse, il le mène en enfer; il lui fait voir les corps de tous les princes qui ont mal gouverné: il s'en trouve un auquel il manquait un pied. Qu'avez-vous fait de son pied? dit le Persan à Dieu. Ce

coquin-là, répond Dieu, n'a fait qu'une action honnête en sa vie: il rencontra un âne lié à une auge, mais si éloignée de lui, qu'il ne pouvait manger. Le roi eut pitié de l'âne, il donna un coup de pied à l'auge, l'approcha, et l'âne mangea. J'ai mis ce pied dans le ciel, et le reste de son corps en enfer.

On connaît le tartare des Égyptiens, imité par les Grecs, et adopté par les Romains. Qui ne sait combien de dieux et de fils de dieux ces Grecs et ces Romains forgèrent depuis Bacchus, Persée et Hercule, et comme ils remplirent l'enfer d'Ixions et de Tantales?

Les Juifs ne surent jamais rien de cette théologie. Ils eurent la leur, qui se borna à promettre du blé, du vin et de l'huile à ceux qui obéiront au Seigneur en égorgeant tous les ennemis d'Israël; et à menacer de la rogne et d'ulcères dans le gras des jambes, et dans le fondement, tous ceux qui désobéiront[1]: mais d'ames, de punitions dans les enfers, de récompenses dans le ciel, d'immortalité, de résurrection, il n'en est dit un seul mot ni dans leurs lois, ni chez leurs prophètes.

Quelques écrivains, plus zélés qu'instruits, ont prétendu que, si le *Lévitique* et le *Deutéronome* ne parlent jamais en effet de l'immortalité de l'ame, et de récompenses ou de châtiments après la mort,

[1] Voyez le *Deutéronome*.

il y a pourtant des passages dans d'autres livres du canon juif qui pourraient faire soupçonner que quelques Juifs connaissaient l'immortalité de l'ame. Ils allèguent, et ils corrompent ce verset de Job. « Je crois que mon protecteur vit, et que « dans quelques jours je me relèverai de terre: « ma peau tombée en lambeaux se consolidera. « Tremblez alors, craignez la vengeance de mon « épée. »

Ils se sont imaginé que ces mots, « Je me relè- « verai, » signifiaient « je ressusciterai après ma « mort. » Mais alors comment ceux auxquels Job répond auraient-ils à craindre son épée? Quel rapport entre la gale de Job et l'immortalité de l'ame?

Une des plus lourdes bévues des commentateurs est de n'avoir pas songé que ce Job n'était point Juif, qu'il était Arabe; et qu'il n'y a pas un mot dans ce drame antique de Job qui ait la moindre connexité avec les lois de la nation judaïque.

D'autres, abusant des fautes innombrables de la traduction latine appelée *Vulgate*, trouvent l'immortalité de l'ame et l'enfer des Grecs dans ces paroles que Jacob prononce [1], en déplorant la perte de son fils Joseph, que les patriarches ses frères avaient vendu comme esclave à des mar-

[1] Voyez la *Genèse*.

chands arabes, et qu'ils fesaient passer pour mort. *Je mourrai de douleur, je descendrai avec mon fils dans la fosse.* La *Vulgate* a traduit *sheol,* la fosse, par le mot enfer, parceque la fosse signifie souterrain. Mais quelle sottise de supposer que Jacob ait dit : « Je descendrai en enfer, je serai damné, « parceque mes enfants m'ont dit que mon fils « Joseph a été mangé par des bêtes sauvages ! » C'est ainsi qu'on a corrompu presque tous les anciens livres par des équivoques absurdes. C'est ainsi qu'on s'est servi de ces équivoques pour tromper les hommes.

Certainement le crime des enfants de Jacob et la douleur du père n'ont rien de commun avec l'immortalité de l'ame. Tous les théologiens sensés, tous les bons critiques en conviennent ; tous avouent que l'autre vie et l'enfer furent inconnus aux Juifs jusqu'au temps d'Hérode. Le docteur Arnauld, fameux théologien de Paris, dit en propres mots, dans son *Apologie de Port-Royal :* « C'est « le comble de l'ignorance de mettre en doute « cette vérité qui est des plus communes, et qui « est attestée par tous les pères, que les promesses « de l'ancien Testament n'étaient que temporelles « et terrestres, et que les Juifs n'adoraient Dieu « que pour des biens charnels. » Notre sage Middleton a rendu cette vérité sensible.

Notre évêque Warburton, déja connu par son

Commentaire sur Shakespeare, a démontré en dernier lieu que la loi mosaïque ne dit pas un seul mot de l'immortalité de l'ame, dogme enseigné par tous les législateurs précédents. Il est vrai qu'il en tire une conclusion qui l'a fait siffler dans nos trois royaumes. La loi mosaïque, dit-il, ne connaît point l'autre vie; donc cette loi est divine. Il a même soutenu cette assertion avec l'insolence la plus grossière. On sent bien qu'il a voulu prévenir le reproche d'incrédulité, et qu'il s'est réduit lui-même á soutenir la vérité par une sottise; mais enfin cette sottise ne détruit pas cette vérité si claire et si démontrée.

L'on peut encore ajouter que la religion des Juifs ne fut fixe et constante qu'après Esdras. Ils n'avaient adoré que des dieux étrangers et des étoiles, lorsqu'ils erraient dans les déserts, si l'on en croit Ézéchiel, Amos, et saint Étienne [1]. La tribu de Dan adora long-temps les idoles de Michas [2]; et un petit-fils de Moïse, nommé Éléazar, était le prêtre de ces idoles, gagé par toute la tribu.

Salomon fut publiquement idolâtre. Les melchim ou rois d'Israël adorèrent presque tous le dieu syriaque Baal. Les nouveaux Samaritains, du temps du roi de Babylone, prirent pour leurs

[1] Ézéchiel, ch. xx; *Amos*, ch. v; *Actes*, ch. vii.

[2] Voyez l'*Histoire de Michas*, dans les *Juges*, ch. xvii et suiv.

dieux Sochothbénoth, Nergel, Adramélech, etc.

Sous les malheureux régules de la tribu de Juda, Ézéchias, Manassé, Josias, il est dit que les Juifs adoraient Baal et Moloch ; qu'ils sacrifiaient leurs enfants dans la vallée de Topheth. On trouva enfin le *Pentateuque* du temps du melch ou roitelet Josias; mais bientôt après, Jérusalem fut détruite, et les tribus de Juda et de Benjamin furent menées en esclavage dans les provinces babyloniennes.

Ce fut là, très vraisemblablement, que plusieurs Juifs se firent courtiers et fripiers : la nécessité fit leur industrie. Quelques uns acquirent assez de richesses pour acheter du roi que nous nommons Cyrus la permission de rebâtir à Jérusalem un petit temple de bois sur des assises de pierres brutes, et de relever quelques pans de murailles. Il est dit dans le livre d'*Esdras* qu'il revint dans Jérusalem quarante-deux mille trois cent soixante personnes, toutes fort pauvres. Il les compte famille par famille, et il se trompe dans son calcul, au point qu'en additionnant le tout, on ne trouve que vingt-neuf mille neuf cent dix-huit personnes. Une autre erreur de calcul subsiste dans le dénombrement de Néhémie; et une bévue encore plus grande est dans l'édit de Cyrus, qu'Esdras rapporte. Il fait parler ainsi le conquérant Cyrus: « Adonaï le Dieu du ciel m'a donné tous les

« royaumes de la terre, et m'a commandé de lui « bâtir un temple dans Jérusalem qui est en Ju- « dée. » On a très bien remarqué que c'est précisément comme si un prêtre grec fesait dire au grand Turc : Saint Pierre et saint Paul m'ont donné tous les royaumes du monde, et m'ont commandé de leur bâtir une maison dans Athènes qui est en Gréce.

Si l'on en croit Esdras, Cyrus, par le même édit, ordonna que les pauvres qui étaient venus à Jérusalem fussent secourus par les riches qui n'avaient pas voulu quitter la Chaldée, où ils se trouvaient très bien, pour un territoire de cailloux où l'on manquait de tout, et où même on n'avait pas d'eau à boire pendant six mois de l'année. Mais, soit riches, soit pauvres, il est constant qu'aucun Juif de ces temps-là ne nous a laissé la plus légère notion de l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE III.

Comment le platonisme pénétra chez les Juifs.

Cependant Socrate et Platon enseignèrent dans Athènes ce dogme qu'ils tenaient de la philosophie égyptienne et de celle de Pythagore. Socrate, martyr de la divinité et de la raison, fut condamné à

mort, environ trois cents ans avant notre ère, par le peuple léger, inconstant, impétueux, d'Athènes, qui se repentit bientôt de ce crime. Platon était jeune encore. Ce fut lui qui, le premier chez les Grecs, essaya de prouver, par des raisonnements métaphysiques, l'existence de l'ame et sa spiritualité, c'est-à-dire sa nature légère et aérienne, exempte de tout mélange de matière grossière; sa permanence, après la mort du corps; ses récompenses et ses châtiments après cette mort; et même sa résurrection avec un corps tombé en pourriture. Il réduisit cette philosophie en système dans son *Phædon,* dans son *Timée,* et dans sa *République* imaginaire: il orna ses arguments d'une éloquence harmonieuse et d'images séduisantes.

Il est vrai que ses arguments ne sont pas la chose du monde la plus claire et la plus convaincante. Il prouve d'une étrange manière, dans son *Phædon,* l'immortalité de l'ame dont il suppose l'existence, sans avoir jamais examiné si ce que nous nommons ame est une faculté donnée de Dieu à l'espèce animale, ou si c'est un être distinct de l'animal même. Voici ses paroles: « Ne dites-« vous pas que la mort est le contraire de la vie? « — Oui. — Et qu'elles naissent l'une de l'autre? « — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît du vivant? « — Le mort. — Et qu'est-ce qui naît du mort? —

« Il faut avouer que c'est le vivant. — C'est donc des « morts que naissent toutes les choses vivantes? « — Il me le semble. — Et, par conséquent, les « ames vont dans les enfers après notre mort? — « La conséquence est sûre. »

C'est cet absurde galimatias de Platon (car il faut appeler les choses par leur nom) qui séduisit la Grèce. Il est vrai que ces ridicules raisonnements, qui n'ont pas même le frêle avantage d'être des sophismes, sont quelquefois embellis par de magnifiques images toutes poétiques; mais l'imagination n'est pas la raison. Ce n'est pas assez de représenter Dieu arrangeant la matière éternelle par son *logos*, par son *verbe;* ce n'est pas assez de faire sortir de ses mains des demi-dieux composés d'une matière très déliée, et de leur donner le pouvoir de former des hommes d'une matière plus épaisse; ce n'est pas assez d'admettre dans le grand Dieu une espèce de trinité composée de Dieu, de son verbe, et du monde; il poussa son roman jusqu'à dire qu'autrefois les ames humaines avaient des ailes, que les corps des hommes avaient été doubles. Enfin, dans les dernières pages de sa *République*, il fit ressusciter Hérès pour conter des nouvelles de l'autre monde: mais il fallait donner quelques preuves de tout cela; et c'est ce qu'il ne fit pas.

Aristote fut incomparablement plus sage; il

douta de ce qui n'était pas prouvé. S'il donna des règles du raisonnement, qu'on trouve aujourd'hui trop scolastiques, c'est qu'il n'avait pas pour auditeurs et pour lecteurs un Montaigne, un Charron, un Bacon, un Hobbes, un Locke, un Shaftesbury, un Bolingbroke, et les bons philosophes de nos jours. Il fallait démontrer, par une méthode sûre, le faux des sophismes de Platon, qui supposaient toujours ce qui est en question. Il était nécessaire d'enseigner à confondre des gens qui vous disaient froidement: « Le vivant vient du « mort, donc les ames sont dans les enfers. » Cependant le style de Platon prévalut, quoique ce style de prose poétique ne convienne point du tout à la philosophie. En vain Démocrite et ensuite Épicure combattirent les systèmes de Platon; ce qu'il y avait de plus sublime dans son roman de l'ame, fut applaudi presque généralement; et lorsqu'Alexandrie fut bâtie, les Grecs qui vinrent l'habiter furent tous platoniciens.

Les Juifs, sujets d'Alexandre, comme ils l'avaient été des rois de Perse, obtinrent de ce conquérant la permission de s'établir dans la ville nouvelle dont il jeta les fondements, et d'y exercer leur métier de courtiers, auquel ils s'étaient accoutumés depuis leur esclavage dans le royaume de Babylone. Il y eut une transmigration de Juifs en Égypte, sous la dynastie des Ptolémées, aussi

nombreuse que celle qui s'était faite vers Babylone. Ils bâtirent quelques temples dans le Delta, un entre autres nommé l'Onion, dans la ville d'Héliopolis, malgré la superstition de leurs pères, qui s'étaient persuadés que le Dieu des Juifs ne pouvait être adoré que dans Jérusalem.

Alors le système de Platon, que les Alexandrins adoptèrent, fut reçu avidement de plusieurs Juifs égyptiens qui le communiquèrent aux Juifs de la Palestine.

CHAPITRE IV.

Sectes des Juifs.

Dans la longue paix dont les Juifs jouirent sous l'Arabe iduméen Hérode, créé roi par Antoine, et ensuite par Auguste, quelques Juifs de Jérusalem commencèrent à raisonner à leur manière, à disputer, à se partager en sectes. Le fameux rabbin Hillel, précurseur de Gamaliel, de qui saint Paul fut quelque temps le domestique, fut l'auteur de la secte des pharisiens, c'est-à-dire des *distingués*. Cette secte embrassait tous les dogmes de Platon; ame, figure légère enfermée dans un corps; ame immortelle, ayant son bon et son mauvais démon; ame punie dans un enfer, ou

récompensée dans une espèce d'élysée; ame transmigrante, ame ressuscitante.

Les saducéens ne croyaient rien de tout cela; ils s'en tenaient à la loi mosaïque qui n'en parla jamais. Ce qui peut paraître très singulier aux chrétiens intolérants de nos jours, s'il en est encore, c'est qu'on ne voit pas que les pharisiens et les saducéens, en différant si essentiellement, aient eu entre eux la moindre querelle. Ces deux sectes rivales vivaient en paix, et avaient également part aux honneurs de la synagogue.

Les esséniens étaient des religieux dont la plupart ne se mariaient point, et qui vivaient en commun; ils ne sacrifiaient jamais de victimes sanglantes; ils fuyaient non seulement tous les honneurs de la république, mais le commerce dangereux des autres hommes. Ce sont eux que Pline l'ancien appelle une nation éternelle dans laquelle il ne naît personne.

Les thérapeutes juifs, retirés en Égypte auprès du lac Mœris, étaient semblables aux thérapeutes des gentils; et ces thérapeutes étaient une branche des anciens pythagoriciens. Thérapeute signifie serviteur et médecin. Ils prenaient ce nom de médecin, parcequ'ils croyaient purger l'ame. On nommait en Égypte les bibliothèques la médecine de l'ame, quoique la plupart des livres ne fussent qu'un poison assoupissant. Remarquons, en pas-

23.

sant, que chez les papistes les révérends pères carmes ont gravement et fortement soutenu que les thérapeutes étaient carmes: pourquoi non? Élie, qui a fondé les carmes, ne pouvait-il pas aussi aisément fonder les thérapeutes?

Les judaïtes avaient plus d'enthousiasme que toutes ces autres sectes. L'historien Josèphe nous apprend que ces judaïtes étaient les plus déterminés républicains qui fussent sur la terre. C'était à leurs yeux un crime horrible de donner à un homme le titre de mon maître, de milord. Pompée et Sosius qui avaient pris Jérusalem l'un après l'autre, Antoine, Octave, Tibère, étaient regardés par eux comme des brigands dont il fallait purger la terre. Ils combattaient contre la tyrannie avec autant de courage qu'ils en parlaient. Les plus horribles supplices ne pouvaient leur arracher un mot de déférence pour les Romains leurs vainqueurs et leurs maîtres; leur religion était d'être libres.

Il y avait déja quelques hérodiens, gens entièrement opposés aux judaïtes. Ceux-là regardaient le roi Hérode, tout soumis qu'il était à Rome, comme un envoyé d'Adonaï, comme un libérateur, comme un messie; mais ce fut après sa mort que la secte hérodienne devint nombreuse. Presque tous les Juifs qui trafiquaient dans Rome, sous Néron, célébraient la fête d'Hérode leur

messie. Perse parle ainsi de cette fête dans sa cinquième satire, où il se moque des superstitieux. (V. 180.)

« Herodis venére dies; unctâque fenestrâ
« Dispositæ pinguem nebulam vomuére lucernæ,
« Portantes violas, rubrumque amplexa catinum
« Cauda natat thynni, tumet alba fidelia vino.
« Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles;
« Tunc nigri lemures, ovoque pericula rupto.
« Hinc grandes galli, et cum sistro lusca sacerdos,
« Incussére deos inflantes corpora, si non
« Prædictum ter manè caput gustaveris alli. »

« Voici les jours de la fête d'Hérode. De sales « lampions sont disposés sur des fenêtres noircies « d'huile; il en sort une fumée puante; ces fenêtres « sont ornées de violettes. On apporte des plats « de terre peints en rouge, chargés d'une queue « de thon qui nage dans la sauce. On remplit de « vin des cruches blanchies. Alors, superstitieux « que tu es, tu remues les lèvres tout bas; tu « trembles au sabbat des déprépucés; tu crains les « lutins noirs et les farfadets; tu frémis si on casse « un œuf. Là sont des galles, ces fanatiques prê- « tres de Cybèle, ici est une prêtresse d'Isis qui « louche en jouant du sistre. Avalez vite trois « gousses d'ail consacrées, si vous ne voulez pas « qu'on vous envoie des dieux qui vous feront en- « fler tout le corps. »

Ce passage est très curieux et très important

pour ceux qui veulent connaître quelque chose de l'antiquité. Il prouve que du temps de Néron, les Juifs étaient autorisés à célébrer dans Rome la fète solennelle de leur messie Hérode, et que les gens de bon sens les regardaient en pitié, et se moquaient d'eux comme aujourd'hui. Il prouve que les prêtres de Cybèle et ceux d'Isis, quoique chassés sous Tibère avec la moitié des Juifs, pouvaient jouer leurs facéties en toute liberté.

« Dignus Romà locus, quò deus omnis eat. »
Ovid., Fast., IV, v. 270.

Tout dieu doit aller à Rome, disait un jour une statue qu'on y transportait.

Si les Romains, malgré leur loi des Douze Tables, souffraient toutes les sectes dans la capitale du monde, il est clair, à plus forte raison, qu'ils permettaient aux Juifs et aux autres peuples d'exercer chacun chez soi les rites et les superstitions de son pays. Ces vainqueurs législateurs ne permettaient pas que les barbares soumis immolassent leurs enfants comme autrefois: mais qu'un Juif ne voulût pas manger d'un plat d'un Cappadocien, qu'il eût en horreur la chair de porc, qu'il priât Moloch ou Adonaï, qu'il eût dans son temple des bœufs de bronze, qu'il se fit couper un petit bout de l'instrument de la génération, qu'il fût baptisé par Hillel ou par Jean, que son ame fût

mortelle ou immortelle, qu'il ressuscitât ou non, et qu'ils répondissent bien ou mal à la question que leur fit Cléopâtre, s'ils ressusciteraient tout vêtus ou tout nus; rien n'était plus indifférent aux empereurs de la terre.

CHAPITRE V.

Superstitions juives.

Les hommes instruits savent assez que le petit peuple juif avait pris peu à peu ses rites, ses lois, ses usages, ses superstitions, des nations puissantes dont il était entouré: car il est dans la nature humaine que le chétif et le faible tâche de se conformer au puissant et au fort. C'est ainsi que les Juifs prirent des prêtres égyptiens la circoncision, la distinction des viandes, les purifications d'eau, appelées depuis baptême, le jeûne avant les grandes fêtes qui étaient les jours de grands repas, la cérémonie du bouc Hazazel, chargé des péchés du peuple, les divinations, les prophéties, la magie, le secret de chasser les mauvais démons avec des herbes et des paroles.

Tout peuple, en imitant les autres, a aussi ses propres usages et ses erreurs particulières. Par exemple, les Juifs avaient imité les Égyptiens et

les Arabes dans leur horreur pour le cochon; mais il n'appartenait qu'à eux de dire dans leur *Lévitique*, qu'il est défendu de manger du lièvre, et « qu'il est impur, parcequ'il rumine et qu'il n'a « pas le pied fendu. » Il est visible que l'auteur du *Lévitique*, quel qu'il soit, était un prêtre ignorant les choses les plus communes, puisqu'il est constant que le pied du lièvre est fendu, et que cet animal ne rumine pas.

La défense de manger des oiseaux qui ont quatre pattes montre encore l'extrême ignorance du législateur qui avait entendu parler de ces animaux chimériques.

C'est ainsi que les Juifs admirent la lèpre des murailles, ne sachant pas seulement ce que c'est que la moisissure. C'est cette même ignorance qui ordonnait, dans le *Lévitique*, qu'on lapidât le mari et la femme qui auraient vaqué à l'œuvre de la génération pendant le temps des règles. Les Juifs s'étaient imaginé qu'on ne pouvait faire que des enfants malsains et lépreux dans ces circonstances. Plusieurs de leurs lois tenaient de cette grossièreté barbare.

Ils étaient extrêmement adonnés à la magie, parceque ce n'est point un art, et que c'est le comble de l'extravagance humaine. Cette prétendue science était en vogue chez eux depuis leur captivité dans Babylone. Ce fut là qu'ils connurent

les noms des bons et des mauvais anges, et qu'ils crurent avoir le secret de les évoquer et de les chasser.

L'histoire des roitelets juifs, qui probablement fut composée après la transmigration de Babylone, nous conte que le roitelet Saül, long-temps auparavant, avait été possédé du diable, et que David l'avait guéri quelquefois en jouant de la harpe. La pythonisse d'Endor avait évoqué l'ombre de Samuel. Un prodigieux nombre de Juifs se mêlait de prédire l'avenir. Presque toutes les maladies étaient réputées des obsessions de diables; et du temps d'Auguste et de Tibère, les Juifs, ayant peu de médecins, exorcisaient les malades, au lieu de les purger et de les saigner. Ils ne connaissaient point Hippocrate; mais ils avaient un livre intitulé *la Clavicule de Salomon*, qui contenait tous les secrets de chasser les diables par des paroles, en mettant sous le nez des possédés une petite racine nommée barath; et cette façon de guérir était tellement indubitable, que Jésus convient de l'efficacité de ce spécifique. Il avoue lui-même, dans *l'Évangile de Matthieu*[1], que les enfants même chassaient communément les diables.

On pourrait faire un très gros volume de toutes les superstitions des Juifs; et Fleuri, écrivain plus catholique que papiste, aurait bien dû en parler

[1] Matthieu, ch. XII.

dans son livre intitulé *les Mœurs des Israélites*, « où « l'on voit, dit-il, le modèle d'une politique simple « et sincère pour le gouvernement des états, et la « réformation des mœurs. »

On serait curieux de voir par quelle politique *simple et sincère* les Juifs, si long-temps vagabonds, surprirent la ville de Jéricho, avec laquelle ils n'avaient rien à démêler; la brûlèrent d'un bout à l'autre; égorgèrent les femmes, les enfants, les animaux; pendirent trente et un rois dans une étendue de cinq ou six milles; et vécurent, de leur aveu, pendant plus de cinq cents ans dans le plus honteux esclavage ou dans le brigandage le plus horrible. Mais comme notre dessein est de nous faire un tableau véritable de l'établissement du christianisme, et non pas des abominations de la nation juive, nous allons examiner ce qu'était Jésu, au nom duquel on a formé long-temps après lui une religion nouvelle.

CHAPITRE VI.

De la personne de Jésu.

Quiconque cherche la vérité sincèrement aura bien de la peine à découvrir le temps de la naissance de Jésu, et l'histoire véritable de sa vie. Il

paraît certain qu'il naquit en Judée dans un temps où toutes les sectes dont nous avons parlé disputaient sur l'ame, sur sa mortalité, sur la résurrection, sur l'enfer. On l'appela Jésu, ou Josuah, ou Jeschu, ou Jeschut, fils de Miriah, ou de Maria, fils de Joseph, fils de Panther. Le petit livre juif du *Toldos Jeschut*, écrit probablement au second siècle de notre ère, lorsque le recueil du *Talmud* était commencé, ne lui donne jamais que ce nom de Jeschut. Il le fait naître sous le roitelet juif Alexandre Jannée, du temps que Sylla était dictateur à Rome, et que Cicéron, Caton et César, étaient jeunes encore. Ce libelle fort mal fait, et plein de fables rabbiniques, déclare Jésu bâtard de Maria et d'un soldat nommé Joseph Panther. Il nous donne Judas, non pas pour un disciple de Jésu qui vendit son maître, mais pour son adversaire déclaré. Cette seule anecdote semble avoir quelque ombre de vraisemblance, en ce qu'elle est conforme à l'*Évangile de saint Jacques*, le premier des Évangiles, dans lequel Judas est compté parmi les accusateurs qui firent condamner Jésu au dernier supplice.

Les quatre *Évangiles* canoniques font mourir Jésu à trente ans et quelques mois, ou à trente-trois ans au plus, en se contredisant comme ils font toujours. Saint Irénée, qui se dit mieux instruit, affirme qu'il avait entre cinquante et

soixante années, et qu'il le tient de ses premiers disciples.

Toutes ces contradictions sont bien augmentées par les incompatibilités qu'on rencontre presque à chaque page dans son histoire rédigée par les quatre évangélistes reconnus. Il est nécessaire d'exposer succinctement une partie des principaux doutes que ces Évangiles ont fait naître.

PREMIER DOUTE.

Le livre qu'on nous donne sous le nom de Matthieu, commence par faire la généalogie de Jésu; et cette généalogie est celle du charpentier Joseph, qu'il avoue n'être point le père du nouveau-né. Matthieu, ou celui qui a écrit sous ce nom, prétend que le charpentier Joseph descend du roi David et d'Abraham, par trois fois quatorze générations, qui font quarante-deux, et on n'en trouve que quarante et une. Encore dans son compte y a-t-il une méprise plus grande. Il dit que Josias engendra Jéchonias; et le fait est que Jéchonias était fils de Jéojakim. Cela seul a fait croire à Toland que l'auteur était un ignorant ou un faussaire maladroit.

L'*Évangile de Luc* fait aussi descendre Jésu de David et d'Abraham par Joseph qui n'est pas son père. Mais il compte de Joseph à Abraham cinquante-six têtes, au lieu que Matthieu n'en compte

que quarante et une. Pour surcroît de contradiction, ces générations ne sont pas les mêmes; et pour comble de contradiction, Luc donne au père putatif de Jésu un autre père que celui qui se trouve chez Matthieu. Il faut avouer qu'on ne serait pas admis parmi nous dans l'ordre de la jarretière sur un tel arbre généalogique, et qu'on n'entrerait pas dans un chapitre d'Allemagne.

Ce qui étonne encore davantage Toland, c'est que des chrétiens qui prêchaient l'humilité aient voulu faire descendre d'un roi leur messie. S'il avait été envoyé de Dieu, ce titre était bien plus beau que celui de descendant d'une race royale. D'ailleurs un roi et un charpentier sont égaux devant l'Être suprême.

SECOND DOUTE.

Suivant le même Matthieu, que nous suivrons toujours, « Maria étant grosse par l'opération du « Saint-Esprit... Et son mari Joseph, homme « juste, ne voulant pas la couvrir d'infamie, vou- « lut la renvoyer secrètement (ch. 1[er], v. 29)... « Un ange du Seigneur lui apparut en songe et « lui dit: Joseph fils de David, ne craignez point « de revoir votre femme Maria, car ce qui est en « elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Or tout cela se « fit pour remplir ce que le Seigneur a dit par son « prophète: Une vierge en aura dans le ventre, et

« elle fera un enfant, et on appellera son nom « Emmanuel. »

On a remarqué sur ce passage que c'est le premier de tous dans lequel il est parlé du Saint-Esprit. Un enfant fait par cet esprit est une chose fort extraordinaire; un ange venant annoncer ce prodige à Joseph dans un songe n'est pas une preuve bien péremptoire de la copulation de Maria avec ce Saint-Esprit. L'artifice de dire que « cela se fit pour remplir une prophétie, » paraît à plusieurs trop grossier: Jésu ne s'est jamais nommé Emmanuel. L'aventure du prophète Isaïe, qui fit un enfant à la prophétesse sa femme, n'a rien de commun avec le fils de Maria. Il est faux et impossible que le prophète Isaïe ait dit (voyez ch. VII, v. 14): « Voici qu'une vierge en aura dans « le ventre, » puisqu'il parle de sa propre femme (voyez ch. VIII, v. 3), à qui il en mit dans le ventre. Le mot *alma* qui signifie jeune fille, signifie aussi femme. Il y en a cent exemples dans les livres des Juifs; et la vieille Ruth, qui vint coucher avec le vieux Booz, est appelée *alma*. C'est une fraude honteuse de tordre et de falsifier ainsi le sens des mots, pour tromper les hommes; et cette fraude a été mise en usage trop souvent et trop évidemment. Voilà ce que disent les savants; ils frémissent quand ils voient les suites qu'ont eues ces paroles, « ce qu'elle a dans le ventre est l'œuvre

« du Saint-Esprit; » ils voient avec horreur plus d'un théologien, et sur-tout Sanchez, examiner scrupuleusement si le Saint-Esprit, en couchant avec Marie, répandit de sa semence, et si Marie répandit la sienne avant ou après le Saint-Esprit, ou en même temps. Suarez, Peromato, Silvestre, Tabiena et enfin le grand Sanchez, décident que « la bienheureuse Vierge ne pouvait devenir mère « de Dieu, si le Saint-Esprit et elle n'avaient ré-« pandu leur liqueur ensemble*.

TROISIÈME DOUTE.

L'aventure des trois mages qui arrivent d'Orient conduits par une étoile, qui viennent saluer Jésu dans une étable, et lui donner de l'or, de l'encens et de la myrrhe, a été un grand sujet de scandale. Ce jour n'est célébré chez les chrétiens, et sur-tout chez les papistes, que par des repas de débauche et par des chansons. Plusieurs ont dit que si l'*Évangile de Matthieu* était à refaire, on n'y mettrait pas un tel conte plus digne de Rabelais et de Sterne que d'un ouvrage sérieux.

QUATRIÈME DOUTE.

L'histoire des enfants de Bethléem égorgés plusieurs milles à la ronde, par l'ordre d'Hérode qui

* Voyez *De sancto matrimonii sacramento*, tome I, page 141.

croit égorger le messie dans la foule, a quelque chose de plus ridicule encore au jugement des critiques; mais ce ridicule est horrible. Comment, disent ces critiques, a-t-on pu imputer une action si extravagante et si abominable à un roi de soixante et dix ans, réputé sage, et qui était alors mourant[1]. Trois mages d'Orient ont-ils pu faire accroire qu'ils avaient vu l'étoile d'un petit enfant roi des Juifs, qui venait de naître dans une écurie de village? A quel imbécile aura-t-on pu persuader

[1] Quelques esprits faibles, ou faux, ou ignorants, ou fourbes, ont prétendu trouver dans l'antiquité des témoignages du massacre des enfants qu'on suppose égorgés par l'ordre d'Hérode, de peur qu'un de ces enfants né à Bethléem n'enlevât le royaume à cet Hérode, âgé de soixante et dix ans, et attaqué d'une maladie mortelle. Ces défenseurs d'une si étrange cause ont trouvé un passage de Macrobe, dans lequel il est dit : « Lorsqu'Auguste apprit qu'Hé« rode, roi des Juifs en Syrie, avait compris son propre fils parmi « les enfants au-dessous de deux ans qu'il avait fait tuer, il vaut « mieux, dit-il, être le cochon d'Hérode que son fils. »

Ceux qui abusent ainsi de ce passage ne font pas attention que Macrobe est un auteur du cinquième siècle, et par conséquent qu'il ne pouvait être regardé par les chrétiens de ce temps-là comme un ancien.

Ils ne songent pas que l'empire romain était alors chrétien, et que l'erreur publique avait pu aisément tromper Macrobe, qui ne s'amuse qu'à raconter de vieilles historiettes. Ils auraient dû remarquer qu'Hérode n'avait point alors d'enfant de deux ans.

Ils pouvaient encore observer qu'Auguste ne put dire qu'il valait mieux être le cochon d'Hérode que son fils, puisque Hérode n'avait point de cochon.

Enfin on pouvait aisément soupçonner qu'il y a une falsification dans le texte de Macrobe, puisque ces mots, *pueros quos infra bi-*

une telle absurdité? et quel imbécile peut la lire sans en être indigné? Pourquoi ni Marc, ni Luc, ni Jean, ni aucun autre auteur ne rapporte-t-il cette fable? BOLINGBROKE.

CINQUIÈME DOUTE.

On « vit alors rempli ce qui fut dit par le pro-« phète Jérémie, disant: Une voix s'est entendue « dans Rama, des lamentations et des hurlements, « Rachel pleurant ses enfants, car ils n'étaient « plus. » Quel rapport entre un discours de Jérémie sur des esclaves juifs tués de son temps à Rama, et la prétendue boucherie d'Hérode! Quelle fureur de prédire ce qui n'a pu arriver! On se moquerait bien d'un auteur qui trouverait dans une prophétie de Merlin l'histoire de l'homme qui a prétendu se mettre de nos jours dans une bouteille de deux pintes.

matum Herodes jussit interfici (les enfants au-dessous de deux ans qu'Hérode fit tuer), ne sont pas dans les anciens manuscrits.

On sait assez combien les chrétiens se sont permis d'être faussaires pour la bonne cause. Ils ont falsifié, et très maladroitement, le texte de Flavius Josèphe; ils ont fait parler ce pharisien déterminé, comme s'il eût reconnu Jésu pour Messie. Ils ont forgé des Lettres de Pilate, des Lettres de Paul à Sénèque, et de Sénèque à Paul, des Écrits des apôtres, des Vers des Sibylles. Ils ont supposé plus de deux cents volumes. Il y a eu de siècle en siècle une suite de faussaires. Tous les hommes instruits le savent et le disent; et cependant l'imposture avérée prédomine. Ce sont des voleurs pris en flagrant délit, à qui on laisse ce qu'ils ont volé.

SIXIÈME DOUTE.

Matthieu dit (ch. II, v. 14) que Joseph et sa femme s'enfuirent et menèrent le dieu Jésu, fils de Marie, en Égypte; et c'est là que le petit Jésu désenchante un homme que les magiciens avaient changé en mulet, si on croit l'*Évangile de l'enfance*. Matthieu (ch. II, v. 23) ajoute qu'après la mort d'Hérode, Joseph et Marie ramenèrent le petit dieu à Nazareth « afin que la prédiction des « prophètes fût remplie: il sera appelé Nazaréen. »

On voit par-tout ce même soin, ce même grossier artifice de vouloir que les choses les plus indifférentes de la vie de Jésu soient prédites plusieurs siècles auparavant; mais l'ignorance et la témérité de l'auteur se manifestent trop ici. Ces mots, *il sera appelé Nazaréen*, ne sont dans aucun prophète.

Enfin, pour comble, Luc dit précisément le contraire de Matthieu. Il fait aller Joseph, Marie, et le petit dieu juif droit à Nazareth, sans passer par l'Égypte. Certainement l'un ou l'autre évangéliste a menti. *Cela ne s'est pas fait de concert*, dit un énergumène. Non, mon ami, deux faux témoins qui se contredisent ne se sont pas entendus ensemble; mais ils n'en sont pas moins faux témoins. Ce sont là les objections des incrédules.

SEPTIÈME DOUTE.

Jean le baptiseur, qui gagnait sa vie à verser un peu d'huile sur la tête des Juifs qui venaient se baigner dans le Jourdain par dévotion, instituait alors une petite secte qui subsiste encore vers Mozul, et qu'on appelle les oints, les huilés, les chrétiens de Jean. Matthieu dit que Jésu vint se baigner dans le Jourdain comme les autres. Alors le ciel s'entr'ouvrit; le Saint-Esprit (dont on a fait depuis une troisième personne de Dieu) descendit du ciel en colombe, sur la tête de Jésu, et cria à haute voix devant tout le monde: « Celui-ci est « mon fils bien-aimé en qui je me suis complu. »

Le texte ne dit pas expressément que ce fut la colombe qui parla, et qui prononça: « Celui-ci est « mon fils bien-aimé. » C'est donc Dieu le père qui vint aussi lui-même, avec le Saint-Esprit et la colombe. C'était un beau spectacle; et on ne sait pas comment les Juifs osèrent faire pendre un homme que Dieu avait déclaré son fils si solennellement devant eux, et devant la garnison romaine qui remplissait Jérusalem. COLLINS, p. 153.

HUITIÈME DOUTE.

Alors « Jésu fut emporté par l'esprit dans le dé-« sert pour être tenté par le diable; et ayant été « quarante jours et quarante nuits sans manger, il

« eut faim; et le diable lui dit: Si tu es fils de Dieu,
« dis que ces pierres deviennent des pains... Le
« diable aussitôt l'emporta sur le pinacle du tem-
« ple, et lui dit: Si tu es fils de Dieu, jette-toi en
« bas... Le diable l'emporta ensuite sur une mon-
« tagne du haut de laquelle il lui fit voir tous les
« royaumes de la terre, et lui dit: Je te donnerai
« tout cela, si tu veux m'adorer. »

Il ne faut pas discuter un tel passage: c'est le parfait modèle de l'histoire. C'est Xénophon, Polybe, Tite-Live, Tacite, tout pur, ou plutôt c'est la raison même écrite de la main de Dieu ou du diable; car ils y jouent l'un et l'autre un grand rôle. TINDAL.

NEUVIÈME DOUTE.

Selon Matthieu, deux possédés sortent des tombeaux, où ils se retiraient, et courent à Jésu. Selon Marc et Luc il n'y a qu'un possédé. Quoi qu'il en soit, Jésu envoie le diable ou les diables qui tourmentaient ce possédé ou ces possédés dans les corps de deux mille cochons qui vont vite se noyer dans le lac de Tibériade. On a demandé souvent comment il y avait tant de cochons dans un pays où l'on n'en mangea jamais, et de quel droit Jésu et le diable les avaient noyés, et ruiné le marchand auquel ils appartenaient; mais nous ne fesons point de telles questions. GORDON.

DIXIÈME DOUTE.

Matthieu, dans son chapitre II, dit que Jésu nourrit cinq mille hommes, sans compter les femmes et leurs enfants, avec cinq pains et deux poissons, dont il resta deux pleines corbeilles.

Et au chapitre XV il dit qu'ils étaient quatre mille hommes, et que Jésu les rassasia avec sept pains et quelques petits poissons. Cela semble se contredire; mais cela s'explique. TRENCHARD.

ONZIÈME DOUTE.

Ensuite Matthieu raconte que Jésu mena Pierre, Jacques et Jean à l'écart sur une haute montagne qu'on ne nomme pas; et que là il se transfigura pendant la nuit. Cette transfiguration consista en ce que sa robe devint blanche et son visage brillant. Moïse et Élie vinrent s'entretenir avec lui; après quoi il chassa le diable du corps d'un enfant lunatique, qui tombait tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau. Notre Woolston demande quel était le plus lunatique, ou celui qui se transfigurait en habit blanc pour converser avec Élie et Moïse, ou le petit garçon qui tombait dans le feu et dans l'eau. Mais nous traitons la chose plus sérieusement. COLLINS.

DOUZIÈME DOUTE.

Jésu, après avoir parcouru la province pendant

quelques mois, à l'âge d'environ trente ans, vient enfin à Jérusalem avec ses compagnons, que depuis on nomma apôtres, ce qui signifie *envoyés*. Il leur dit en chemin « que ceux qui ne les écou-« teront pas doivent être déférés à l'Église, et doi-« vent être regardés comme des païens ou comme « des commis de la douane. »

Ces mots font connaître évidemment que le livre attribué à Matthieu ne fut composé que très long-temps après, lorsque les chrétiens furent assez nombreux pour former une Église.

Ce passage montre encore que le livre a été fait par un de ces hommes de la populace qui pense qu'il n'y a rien de si abominable qu'un receveur des deniers publics; et il n'est pas possible que Matthieu, qui avait été de la profession, parlât de son métier avec une telle horreur.

Dès que Jésu marchant à pied fut à Bethphagé, il dit à un de ses compagnons: « Allez prendre une « ânesse qui est attachée avec son ânon, amenez-« la-moi; et si quelqu'un le trouve mauvais, dites-« lui: Le maître en a besoin. »

Or tout ceci fut fait, dit l'Évangile attribué à Matthieu (chap. XXI, v. 5), pour remplir la prophétie: « Filles de Sion, voici votre doux roi qui « vient assis sur une ânesse et sur un ânon. »

Je ne dirai pas ici que parmi nous le vol d'une ânesse a été long-temps un cas pendable, quand

même Merlin aurait prédit ce vol. LORD HERBERT.

TREIZIÈME DOUTE.

Jésu étant arrivé sur son ânesse, ou sur son ânon, ou sur tous les deux à-la-fois, entre dans le parvis du temple tenant un grand fouet, et chasse tous les marchands légalement établis en cet endroit pour vendre les animaux qu'on venait sacrifier dans le temple. C'était assurément troubler l'ordre public, et faire une aussi grande injustice que si quelque fanatique allait dans Pater-Noster-Row, et dans les petites rues auprès de notre église de Saint-Paul, chasser à coups de fouet tous les libraires qui vendent des livres de prières.

Il est dit aussi que Jésu jeta par terre tout l'argent des marchands. Il n'est guère croyable que tant de gens se soient laissé battre et chasser ainsi par un seul homme. Si une chose si incroyable est vraie, il n'est pas étonnant qu'après de tels excès Jésu fût repris de justice; mais cet emportement fanatique ne méritait pas le supplice qu'on lui fit souffrir.

QUATORZIÈME DOUTE.

S'il est vrai qu'il ait toujours appelé les prêtres de son temps et les pharisiens, *sépulcres blanchis*, *race de vipères*, et qu'il ait prêché publiquement contre eux la populace, il put très légitimement

être regardé comme un perturbateur du repos public, et comme tel être livré à Pilate alors président de Judée. Il a été un temps où nous aurions fait pendre ceux qui prêchaient dans les rues contre nos évêques, quoiqu'il ait été aussi un temps où nous avons pendu plusieurs de nos évêques mêmes.

Matthieu dit que Jésu fit la pâque juive avec ses compagnons la veille de son supplice. Nous ne discuterons point ici l'authenticité de la chanson que Jésu chanta à ce dernier souper, selon Matthieu. Elle fut long-temps en vogue chez quelques sectes des premiers chrétiens, et saint Augustin nous en a conservé quelques couplets dans sa lettre à Cérétius. En voici un :

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux sauver, et je veux être sauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter, dansez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites pas ce que je fais.
J'ai joué tout cela, et je n'ai point du tout été joué.

QUINZIÈME DOUTE.

On demande enfin s'il est possible qu'un Dieu ait tenu les discours impertinents et barbares qu'on lui attribue; qu'il ait dit : Quand vous don-

nerez à dîner ou à souper, n'y invitez ni vos amis ni vos parents riches[1];

Qu'il ait dit: Va-t'en inviter les borgnes et les boiteux au festin[2], et contrains-les d'entrer;

Qu'il ait dit: Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive[3];

Qu'il ait dit: Je suis venu mettre le feu sur la terre[4];

Qu'il ait dit: En vérité, si le grain qu'on a jeté en terre ne meurt, il reste seul; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits[5].

Ce dernier trait n'est-il pas de l'ignorance la plus grossière, et les autres sont-ils bien sages et bien humains?

SEIZIÈME DOUTE.

Nous n'examinons point si Jésu fut mis en croix à la troisième heure du jour, selon Jean, ou à la sixième, selon Marc. Matthieu dit que les ténèbres couvrirent toute la terre[6] depuis la troisième heure jusqu'à la sixième, c'est-à-dire en cette saison de l'équinoxe, selon notre manière de compter, depuis

[1] Luc, ch. XIV. — [2] Id., ch. XIV. — [3] Matthieu, ch. X. — [4] Id., ch. XII. — [5] Jean, ch. XII.

[6] Les défenseurs de ces effroyables absurdités, payés pour les défendre, et comblés d'honneurs et de biens pour tromper les hommes, ont osé avancer qu'un Grec, nommé Phlégon, avait parlé de ces ténèbres qui couvrirent toute la terre pendant le supplice de Jésu. Il est vrai qu'Eusèbe, évêque arien, qui a débité tant de men-

neuf heures jusqu'à midi; le voile du temple se déchira en deux, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, les morts en sortirent, et vinrent se promener dans Jérusalem.

songes, cite aussi ce Phlégon dont nous n'avons pas l'ouvrage. Et voici les paroles qu'il rapporte de ce Phlégon :

« La quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, il y « eut la plus grande éclipse de soleil; il fesait nuit vers midi; on « voyait les étoiles; un grand tremblement de terre renversa la ville « de Nicée en Bithynie. »

1° Lecteurs sages et attentifs, remarquez qu'un autre auteur qu'Eusèbe *, rapportant le même passage, dit, la seconde année de la deux cent deuxième olympiade, et non pas la quatrième année.

2° Remarquez qu'on n'a jamais pu conjecturer, ni dans quelle année Jésu fut condamné au supplice, ni dans quelle année il naquit, tant sa vie et sa mort furent obscures!

3° Remarquez que l'historien qui a pris le nom de Matthieu place la mort de Jésu au temps de la pleine lune, que tous les chrétiens s'en tiennent à cette époque, et que cependant il est impossible qu'il arrive vers la pleine lune une éclipse de soleil.

4° Remarquez que si ce prodige était arrivé, un tel miracle aurait surpris tout l'univers, et que tous les historiens en auraient parlé depuis la Chine jusqu'à la Grèce, et jusqu'à Rome.

5° Enfin c'est de ma patrie, c'est de Londres qu'est parti le trait de lumière qui a dissipé les ténèbres ridicules de Matthieu. C'est notre célèbre Halley qui a démontré qu'il n'y avait eu d'éclipse de soleil ni dans la seconde ni dans la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, mais qu'il y en avait eu une de quelques doigts dans la première année. Kepler avait déja reconnu cette vérité, et Halley l'a pleinement démontrée. C'est ainsi que la vérité mathématique détruit l'imposture théologique.

Et cependant un évêque papiste très fameux, Bossuet, précepteur du fils de notre ennemi Louis XIV, n'a pas rougi, dans son *Histoire universelle*, ou plutôt dans sa *Déclamation non universelle*,

* Philipponus.

Si ces énormes prodiges s'étaient opérés, quelque auteur romain en aurait parlé. L'historien Josèphe n'aurait pu les passer sous silence. Philon, contemporain de Jésu, en aurait fait mention. Il est assez visible que tous ces *Évangiles*, farcis de miracles absurdes, furent composés secrètement, long-temps après, par des chrétiens répandus dans des villes grecques. Chaque petit troupeau de chrétiens eut son évangile, qu'on ne montrait pas même aux catéchumènes; et ces livres, entièrement ignorés des Gentils pendant trois cents années, ne pouvaient être réfutés par des historiens romains qui ne les connaissaient pas. Aucun auteur parmi les Gentils n'a jamais cité un seul mot de l'*Évangile*.

Ne nous appesantissons pas sur les contradictions qui fourmillent entre Matthieu, Marc, Luc, Jean, et cinquante autres évangélistes. Voyons ce qui se passa après la mort de Jésu.

d'apporter en preuve ces ténèbres de Matthieu. Ce rhéteur de chaire rapporte aussi en preuve les *Semaines de Daniel*, les *Prophéties de Jacob*, les *Psaumes* attribués à David, qui n'ont pas plus de rapport à Jésu qu'à Jean Hus et à Jérôme de Prague.

CHAPITRE VII.

Des disciples de Jésu.

Un homme sensé ne peut voir dans ce Juif qu'un paysan un peu plus éclairé que les autres, quoiqu'il soit incertain s'il savait lire et écrire. Il est visible que son seul but était de faire une petite secte dans la populace des campagnes, à-peu-près comme l'ignorant et le fanatique Fox en établit une parmi nous, laquelle a eu depuis des hommes très estimables.

Tous deux prêchèrent quelquefois une bonne morale. La plus vile canaille jetterait des pierres en tout pays à quiconque en prêcherait une mauvaise. Tous deux déclamèrent violemment contre les prêtres de leurs temps. Fox fut pilorié, et Jésu fut pendu, ce qui prouve que nous valons mieux que les Juifs.

Jamais ni Jésu ni Fox ne voulurent établir une religion nouvelle. Ceux qui ont écrit contre Jésu ne l'en ont point accusé. Il est visible qu'il fut soumis à la loi mosaïque depuis sa circoncision jusqu'à sa mort.

Ses disciples, ulcérés du supplice de leur maître, ne purent s'en venger; ils se contentèrent de

crier contre l'injustice de ses assassins, et ils ne trouvèrent d'autre manière d'en faire rougir les pharisiens et les scribes, que de dire que Dieu l'avait ressuscité. Il est vrai que cette imposture était bien grossière; mais ils la débitaient à des hommes grossiers, accoutumés à croire tout ce qu'on inventa jamais de plus absurde, comme les enfants croient toutes les histoires de revenants et de sorciers qu'on leur raconte.

Matthieu a beau contredire les autres évangélistes, en disant que Jésu n'apparut que deux fois à ses disciples après sa résurrection; Marc a beau contredire Matthieu, en disant qu'il apparut trois fois; Jean a beau contredire Matthieu et Marc en parlant de quatre apparitions; en vain Luc dit que Jésu, dans sa dernière apparition, mena ses disciples jusqu'en Béthanie, et la monta au ciel en leur présence, tandis que Jean dit que ce fut dans Jérusalem; en vain l'auteur des *Actes des apôtres* assure-t-il que ce fut sur la montagne des Oliviers, et que Jésu étant monté au ciel, deux hommes vêtus de blanc en descendirent pour leur certifier qu'il reviendrait : toutes ces contradictions, qui frappent aujourd'hui des yeux attentifs, ne pouvaient être connues des premiers chrétiens. Nous avons déjà remarqué que chaque petit troupeau avait son évangile à part : on ne pouvait comparer; et quand même on l'aurait

pu, pense-t-on que des esprits prévenus et opiniâtres auraient examiné? Cela n'est pas dans la nature humaine. Tout homme de parti voit dans un livre ce qu'il y veut voir.

Ce qui est certain, c'est qu'aucun des compagnons de Jésu ne songeait alors à faire une religion nouvelle. Tous circoncis et non baptisés, à peine le Saint-Esprit était-il descendu sur eux en langues de feu dans un greuier, comme il a coutume de descendre, et comme il est rapporté dans le livre des *actions des apôtres;* à peine eurent-ils converti en un moment dans Jérusalem trois mille voyageurs qui les entendaient parler toutes leurs langues étrangères, lorsque ces apôtres leur parlaient dans leur patois hébreu; à peine enfin étaient-ils chrétiens, qu'aussitôt ces compagnons de Jésu vont prier dans le temple juif, où Jésu allait lui-même. Ils passaient les jours dans le temple, *perdurantes in templo*[1]. Pierre et Jean montaient au temple pour être à la prière de la neuvième heure. *Petrus*[2] *et Johannes ascendebant in templum ad horam orationis nonam.*

Il est dit dans cette histoire étonnante des *actions des apôtres*, qu'ils convertirent et qu'ils baptisèrent trois mille hommes en un jour, et cinq mille en un autre. Où les menèrent-ils baptiser? dans quel lac les plongèrent-ils trois fois selon le rit

[1] *Actes des apôtres*, ch. II. — [2] Ch. III.

juif? La rivière du Jourdain, dans laquelle seule on baptisait, est à huit lieues de Jérusalem. C'était là une belle occasion d'établir une nouvelle religion à la tête de huit mille enthousiastes : cependant ils n'y songèrent pas. L'auteur avoue que les apôtres ne pensaient qu'à amasser de l'argent. « Ceux qui possédaient des terres et des maisons « les vendaient, et en apportaient le prix aux pieds « des apôtres. »

Si l'aventure de Saphira et d'Ananias était vraie, il fallait, ou que tout le monde frappé de terreur embrassât sur-le-champ le christianisme en frémissant, ou que le sanhédrin fît pendre les douze apôtres comme des voleurs et des assassins publics.

On ne peut s'empêcher de plaindre cet Ananias et cette Saphira, tous deux exterminés l'un après l'autre, et mourant subitement d'une mort violente (quelle qu'elle pût être), pour avoir gardé quelques écus qui pouvaient subvenir à leurs besoins, en donnant tout leur bien aux apôtres. Milord Bolingbroke a bien raison de dire que « la « première profession de foi qu'on attribue à cette « secte appelée depuis l'ongnent[1], ou christia- « nisme, est : Donne-moi tout ton bien ou je vais « te donner la mort. C'est donc là ce qui a enri- « chi tant de moines aux dépens des peuples; c'est

[1] Christ signifie *oint*; christianisme, *onguent*

« donc là ce qui a élevé tant de tyrannies sangui-
« naires! »

Remarquons toujours qu'il n'était pas encore question d'établir une religion différente de la loi mosaïque; que Jésu, né juif, était mort juif; que tous les apôtres étaient juifs, et qu'il ne s'agissait que de savoir si Jésu avait été prophète ou non.

Une aussi étonnante révolution que celle de la secte chrétienne dans le monde ne pouvait s'opérer que par degrés; et pour passer de la populace juive sur le trône des Césars il fallut plus de trois cent trente années.

CHAPITRE VIII.

De Saul, dont le nom fut changé en Paul.

Le premier qui sembla profiter de la tolérance extrême des Romains envers toutes les religions, pour commencer à donner quelque forme à la nouvelle secte des galiléens, est ce Saul-Paul, qui se dit une fois citoyen romain, et qui, selon Hiéronyme ou Jérôme, était natif du village de Giscala en Galilée. On ne sait pourquoi il changea son nom de Saul en Paul. Saint Jérôme, dans son commentaire de l'Épître de Paul à Philémon, dit que ce mot de Paul signifie l'embouchure de la

flûte; mais il paraît qu'il battait le tambour contre Jésu et sa troupe. Saul était alors petit valet du docteur Gamaliel, successeur d'Hillel, et l'un des chefs du sanhédrin. Paul apprit sous son maître un peu de fatras rabbinique. Son caractère était ardent, hautain, fanatique, et cruel. Il commença par lapider le nazaréen Étienne, partisan de Jésu le crucifié; et il est marqué dans les *actions des apôtres* qu'il gardait les manteaux des Juifs qui, comme lui, assommaient Étienne à coups de pierres.

Abdias, l'un des premiers disciples de Jésu, et prétendu évêque de Babylone (comme s'il y avait eu alors des évêques), assure dans son Histoire apostolique que saint Paul ne s'en tint pas à l'assassinat de saint Étienne, et qu'il assassina encore saint Jacques-le-Mineur, Oblia ou le Juste, propre frère de Jésu, que l'ignorance fait premier évêque de Jérusalem. Rien n'est plus vraisemblable que ce meurtre nouveau fut commis par Saul, puisque le livre des *actions des apôtres* dit expressément que *Saul respirait le sang et le carnage.* (Chap. IX, v. 1.)

Il n'y a qu'un fanatique insensé ou qu'un fripon très maladroit qui puisse dire que Saul-Paul tomba de cheval pour avoir vu de la lumière en plein midi; que Jésu-Christ lui cria du milieu d'une nue, Saul, Saul, pourquoi me persécutes-

tu? et que Saul changea vite son nom en Paul, et, de Juif persécuteur et battant qu'il était, eut la joie de devenir chrétien persécuté et battu. Il n'y a qu'un imbécile qui puisse croire ce *Conte du tonneau;* mais qu'il ait eu l'insolence de demander la fille de Gamaliel en mariage, et qu'on lui ait refusé cette pucelle, ou qu'il ne l'ait pas trouvée pucelle, et que, de dépit, ce turbulent personnage se soit jeté dans le parti des nazaréens, comme les Juifs et les ébionites l'ont écrit [1], cela est plus naturel, et plus dans l'ordre commun.

Il porta la violence de son caractère dans la nouvelle faction où il entra. On le voit courir comme un forcené de ville en ville; il se brouille avec presque tous les apôtres; il se fait moquer de lui dans l'aréopage d'Athènes. S'étant accoutumé à être renégat, il va faire une espèce de neuvaine avec des étrangers dans le temple de Jérusalem, pour montrer qu'il n'est pas du parti de Jésu. Il judaïse après s'être fait chrétien et apôtre; et ayant été reconnu, il aurait été lapidé à son tour comme Étienne, dont il fut l'assassin, si le gouverneur Festus ne l'avait sauvé en lui disant qu'il était un fou [2].

Sa figure était singulière. Les *Actes de sainte Thècle* le peignent gros, court, la tête chauve, le

[1] Voyez *Grabe Spicilegium patrum*, page 48.

[2] Voyez les *Actes des apôtres*, ch. XXVI.

nez gros et long, les sourcils épais et joints, les jambes torses. C'est le même portrait qu'en fait Lucien dans son *Philopatris;* et cependant sainte Thécle le suivait par-tout déguisée en homme. Telle est la faiblesse de bien des femmes, qu'elles courent après un mauvais prédicateur accrédité, quelque laid qu'il soit, plutôt qu'après un jeune homme aimable. Enfin ce fut ce Paul qui attira le plus de prosélytes à la secte nouvelle.

Il n'y eut de son temps ni rite établi ni dogme reconnu. La religion chrétienne était commencée, et non formée; ce n'était encore qu'une secte de Juifs révoltés contre les anciens Juifs.

Il paraît que Paul acquit une grande autorité sur la populace, à Thessalonique, à Philippes, à Corinthe, par sa véhémence, par son esprit impérieux, et sur-tout par l'obscurité de ses discours emphatiques, qui subjuguent le vulgaire d'autant plus qu'il n'y comprend rien.

Il annonce la fin du monde au petit troupeau des Thessaloniciens[1]. Il leur dit qu'ils iront avec lui les premiers dans l'air au-devant de Jésu, qui viendra dans les nuées pour juger le monde: il dit qu'il le tient de la bouche de Jésu même, lui qui n'avait jamais vu Jésu, et qui n'avait connu ses disciples que pour les lapider. Il se vante d'avoir été déja ravi au troisième ciel; mais il n'ose

[1] Ch. IV.

jamais dire que Jésu soit Dieu, encore moins qu'il y ait une trinité en Dieu. Ces dogmes, dans les commencements, eussent paru blasphématoires, et auraient effarouché tous les esprits. Il écrit aux Éphésiens: « Que le Dieu de notre Seigneur Jésu-« Christ vous donne l'esprit de sagesse. » Il écrit aux Hébreux: « Dieu a opéré sa puissance sur « Jésu en le ressuscitant. » Il écrit aux Juifs de Rome: « Si, par le délit d'un seul homme, plu-« sieurs sont morts, la grace et le don de Dieu ont « plus abondé par un seul homme, qui est Jésu-« Christ... A Dieu, seul sage, honneur et gloire « par Jésu-Christ. » Enfin il est avéré, par tous les monuments de l'antiquité, que Jésu ne se dit jamais Dieu, et que les platoniciens d'Alexandrie furent ceux qui enhardirent enfin les chrétiens à franchir cet espace infini, et qui apprirent aux hommes à se familiariser avec des idées dont le commun des esprits devait être révolté.

CHAPITRE IX.

Des Juifs d'Alexandrie, et du Verbe.

Je ne sais rien qui puisse nous fournir une image plus fidèle d'Alexandrie que notre ville de Londres. Un grand port maritime, un commerce

immense, de puissants seigneurs, et un nombre prodigieux d'artisans, un foule de gens riches, et de gens qui travaillent pour l'être; d'un coté la Bourse et l'allée du Change; de l'autre la Société royale et le Muséum; des écrivains de toute espèce, des géomètres, des sophistes, des métaphysiciens, et d'autres feseurs de romans; une douzaine de sectes différentes, dont les unes passent, et les autres restent, mais dans toutes les sectes et dans toutes les conditions, un amour désordonné de l'argent: telle est la capitale de nos trois royaumes; et l'empereur Adrien nous apprend par sa lettre au consul Servianus que telle était Alexandrie. Voici cette lettre fameuse, que Vopiscus nous a conservée:

« J'ai vu cette Égypte que vous me vantiez « tant, mon cher Servianus; je la sais tout entière « par cœur. Cette nation est inconstante, incer- « taine; elle vole au changement. Les adorateurs « de Sérapis se font chrétiens; ceux qui sont à la « tête de la religion du Christ se font dévots à Sé- « rapis. Il n'y a point d'archi-rabbin juif, point « de samaritain, point de prêtre chrétien, qui ne « soit astrologue, ou devin, ou maquereau*. « Quand le patriarche grec vient en Égypte, les « uns s'empressent auprès de lui pour lui faire

* Voyez la même lettre, au mot ALEXANDRIE, *Dictionnaire philosophique*, tome I.

« adorer Sérapis; les autres, le Christ. Ils sont « tous très séditieux, très vains, très querelleurs. « La ville est commerçante, opulente, peuplée; « personne n'y est oisif.... L'argent est un dieu « que les chrétiens, les Juifs, et tous les hommes, « servent également. »

Quand un disciple de Jésu, nommé Marc, soit l'évangéliste, soit un autre, vint tâcher d'établir sa secte naissante parmi les Juifs d'Alexandrie, ennemis de ceux de Jérusalem, les philosophes ne parlaient que du logos, du verbe de Platon. Dieu avait formé le monde par son verbe; ce verbe fesait tout. Le Juif Philon, né du vivant de Jésu, était un grand platonicien; il dit dans ses opuscules que Dieu se maria au verbe, et que le monde naquit de ce mariage. C'est un peu s'éloigner de Platon que de donner pour femme à Dieu un être que ce philosophe lui donnait pour fils.

D'un autre côté, on avait souvent, chez les Grecs et chez les nations orientales, donné le nom de fils des dieux aux hommes justes; et même Jésu s'était dit fils de Dieu pour exprimer qu'il était innocent, par opposition au mot *fils de Bélial,* qui signifiait un coupable: d'un autre côté encore, ses disciples assuraient qu'il était envoyé de Dieu. Il devint bientôt fils, de simple envoyé qu'il était: or le fils de Dieu était son verbe chez les platoniciens; ainsi donc Jésu devint verbe.

Tous les pères de l'Église chrétienne ont cru en effet lire un platonicien en lisant le premier chapitre de l'*Évangile* attribué à Jean : « Au commen-« cement était le verbe, et le verbe était avec Dieu, « et le verbe était Dieu. » On trouva du sublime dans ce chapitre. Le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste; mais si ce premier chapitre est écrit dans l'école de Platon, le second, il faut l'avouer, semble fait sous la treille d'Épicure. Les auteurs de cet ouvrage passent tout d'un coup du sein de la gloire de Dieu, du centre de sa lumière, et des profondeurs de sa sagesse, à une noce de village. Jésu de Nazareth est de la noce avec sa mère. Les convives sont déjà plus qu'échauffés par le vin, *inebriati;* le vin manque, Marie en avertit Jésu, qui lui dit très durement : Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? Après avoir ainsi maltraité sa mère, il fait ce qu'elle lui demande. Il changea seize cent vingt pintes d'eau, qui étaient là à point nommé dans de grandes cruches, en seize cent vingt pintes de vin.

On peut observer que ces cruches, à ce que dit le texte, étaient là « pour les purifications des « Juifs, selon leur usage. » Ces mots ne marquent-ils pas évidemment que ce ne peut être Jean, né Juif, qui ait écrit cet évangile? Si, moi qui suis né à Londres, je parlais d'une messe célébrée à Rome, je pourrais dire : Il y avait une burette de vin con-

tenant environ demi-setier ou chopine, selon l'usage des Italiens; mais certainement un Italien ne s'exprimerait pas ainsi. Un homme qui parle de son pays en parle-t-il comme un étranger?

Quels que soient les auteurs de tous les *Évangiles* ignorés du monde entier pendant plus de deux siècles, on voit que la philosophie de Platon fit le christianisme. Jésu devint peu à peu un Dieu engendré par un autre Dieu avant les siècles, et incarné dans les temps prescrits.

CHAPITRE X.

Du dogme de la fin du monde, joint au platonisme.

La méthode des allégories s'étant jointe à cette philosophie platonicienne, la religion des chrétiens, qui n'était auparavant que la juive, en fut totalement différente par l'esprit, quoiqu'elle en conservât les livres, les prières, le baptême, et même assez long-temps la circoncision. Je dis la circoncision, car dès que les chrétiens eurent une espèce d'hiérarchie, les quinze premiers prêtres, ou surveillants, ou évêques de Jérusalem, furent tous circoncis[1].

Auparavant les Juifs chassaient les prétendus

[1] Voyez *Grabe*, *Bingham*, *Fabricius*.

diables, et exorcisaient les prétendus possédés au nom de Salomon; les chrétiens firent les mêmes cérémonies au nom de Jésu-Christ. Les filles malades des pâles couleurs ou du mal hystérique se croyaient possédées, se fesaient exorciser, et pensaient être guéries. On les inscrivait de bonne foi dans la liste des miracles.

Ce qui contribua le plus à l'accroissement de la religion nouvelle, ce fut l'idée qui se répandait alors que le temps de la fin du monde approchait. La plupart des philosophes, et encore plus le peuple de presque tous les pays, crurent que notre globe périrait un jour *par le sec*, qui l'emporterait sur *l'humide*. Ce n'était pas l'opinion des platoniciens; Philon même a fait un traité exprès pour prouver que l'univers est incréé et impérissable: et il n'a guère mieux prouvé l'éternité du monde que ses adversaires n'en ont prouvé l'embrasement futur. Les Juifs, qui ne savaient pas mieux l'avenir que le passé, disaient, et Flavius Josèphe le raconte, que leur Adam avait prédit deux destructions de notre terre, l'une par l'eau, l'autre par le feu: ils ajoutaient que les enfants de Seth érigèrent une grande colonne de brique pour résister au feu, quand le monde serait brûlé, et une de pierre pour résister à l'eau, quand il serait noyé; précaution assez inutile, quand il n'y aurait plus personne pour voir les deux colonnes.

On sait quels malheurs fondirent sur la Judée du temps de Néron et de Vespasien, et ensuite sous Adrien. Les Juifs furent en droit d'imaginer que la fin de toutes choses arriverait, du moins pour eux. Ce fut vers ce temps que chaque troupeau de demi-Juifs, de demi-chrétiens, eut son petit *Évangile* secret. Celui qui est attribué à Luc parle nettement de la fin du monde qui arrive, et du jugement dernier, que Jésu va prononcer dans les nuées; il fait parler ainsi Jésu:

« Il y aura des signes dans la lune et dans les « étoiles, des bruits de la mer et des flots; les « hommes, séchant de crainte, attendront ce qui « doit arriver à l'univers entier. Les vertus des « cieux seront ébranlées. Et alors ils verront le « fils de l'homme venant dans une nuée avec « grande puissance et grande majesté. En vérité, « je vous dis que la génération présente ne pas« sera point que tout cela ne s'accomplisse. »

Nous avons déja vu au chapitre VIII que Paul écrivait aux Thessaloniciens qu'ils iraient avec lui dans les nuées au-devant de Jésu.

Pierre dit dans une épître qu'on lui attribue: « L'Évangile a été prêché aux morts[1]; la fin du « monde approche... Nous attendons de nou« veaux cieux et une nouvelle terre. » C'était apparemment pour vivre sous ces nouveaux cieux

[1] Ch. IV.

et dans cette nouvelle terre que les apôtres fesaient apporter à leurs pieds tout l'argent de leurs prosélytes, et qu'ils fesaient mourir Ananias et Saphira pour n'avoir pas tout donné.

Le monde allant être détruit; le royaume des cieux étant ouvert; Simon Barjone en ayant les clefs, ainsi qu'il est d'usage d'avoir les clefs d'un royaume; la terre étant prête à se renouveler, la Jérusalem céleste commençant à être bâtie, comme de fait elle fut bâtie dans l'*Apocalypse*, et parut dans l'air pendant quarante nuits de suite; toutes ces grandes choses augmentèrent le nombre des croyants. Ceux qui avaient quelque argent le donnèrent à la communauté, et on se servit de cet argent pour attirer des gueux au parti, la canaille étant d'une nécessité absolue pour établir toute nouvelle secte. Car les pères de famille qui ont pignon sur rue sont tièdes; et les hommes puissants qui se moquent long-temps d'une superstition naissante ne l'embrassent que quand ils peuvent s'en servir pour leurs intérêts, et mener le peuple avec le licou qu'il s'est fait lui-même.

Les religions dominantes, la grecque, la romaine, l'égyptiaque, la syriaque, avaient leurs mystères. La secte christiaque voulut avoir les siens aussi. Chaque société christiaque eut donc ses mystères, qui n'étaient pas même communi-

qués aux catéchumènes, et que les baptisés juraient sous les plus horribles serments de ne jamais révéler. Le baptême des morts était un de ces mystères; et cette singulière superstition dura si long-temps, que Jean Chrysostome ou *bouche d'or,* qui mourut au cinquième siècle, dit à propos de ce baptême des morts qu'on reprochait aux chrétiens: « Je voudrais m'expliquer plus « clairement, mais je ne le puis qu'à des initiés. « On nous met dans un triste défilé; il faut ou « être inintelligible, ou trahir des mystères que « nous devons cacher. »

Les chrétiens, en minant sourdement la religion dominante, opposaient donc mystères à mystères, initiation à initiation, oracles à oracles, miracles à miracles.

CHAPITRE XI.

De l'abus étonnant des mystères chrétiens.

Les sociétés chrétiennes étant partagées dans les premiers siècles en plusieurs Églises, différentes de pays, de mœurs, de rites, de langages, d'étranges infamies se glissèrent dans plusieurs de ces Églises. On ne les croirait pas si elles n'étaient attestées par un saint au-dessus de tout

soupçon, saint Épiphane, père de l'Église du quatrième siècle, celui-là même qui s'éleva avec tant de force contre l'idolâtrie des images, déjà introduite dans l'Église. Il fait éclater son indignation contre plusieurs sociétés chrétiennes qui mêlaient, dit-il, à leurs cérémonies religieuses les plus abominables impudicités. Nous rapportons ses propres paroles.

« Pendant leur synaxe (c'est-à-dire pendant la « messe de ce temps-là), les femmes chatouillent « les hommes de la main, et leur font répandre le « sperme qu'elles reçoivent. Les hommes en font « autant aux jeunes gens; tous élèvent leurs mains « remplies de ce... sperme, et disent à Dieu le « père : Nous t'offrons ce présent qui est le corps « du Christ; c'est là le corps du Christ; ensuite ils « l'avalent, et répètent : C'est le corps du Christ, « c'est la pâque; c'est pourquoi nos corps souf« frent tout cela pour manifester les souffrances « du Christ.

« Quand une femme de l'Église a ses ordinaires, « ils prennent de son sang et le mangent, et ils « disent : C'est le sang du Christ; car ils ont lu « dans l'*Apocalypse* ces paroles : J'ai vu un arbre « qui porte du fruit douze mois de l'année, et qui « est l'arbre de vie : ils en ont conclu que cet arbre « n'est autre chose que les menstrues des femmes. « Ils ont en horreur la génération; c'est pourquoi

« ils ne se servent que de leurs mains pour se « donner du plaisir, et ils avalent leur propre « sperme. S'il en tombe quelques gouttes dans la « vulve d'une femme, ils la font avorter; ils pilent « le fœtus dans un mortier, et le mêlent avec de la « farine, du miel, et du poivre, et prient Dieu en « le mangeant[1]. »

L'évêque Épiphane, continuant ses accusations contre d'autres chrétiens, dit qu'ils assistent tout nus à la synaxe (à la messe), qu'ils y commettent l'acte de sodomie sur les garçons et sur les filles, qu'ils mettent la partie virile tantôt dans le derrière et tantôt dans la bouche, qu'ils consomment ce sacrifice, tantôt dans l'un, et tantôt dans l'autre, etc., etc., etc.[2].

Il est vrai que ceux à qui l'évêque reproche ces épouvantables infamies sont appelés par lui hérétiques; mais enfin ils étaient chrétiens. Et le sénat romain, ni les proconsuls des provinces, ne pouvaient savoir ce que c'est qu'une hérésie et une erreur dans la foi. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient quelquefois défendu ces assemblées secrètes, accusées par des évêques même de crimes si énormes.

A Dieu ne plaise qu'on reproche à toutes les

[1] *Saint Épiphane*, pages 38 et suivantes, éditions de Paris, chez Petit, à l'enseigne de Saint-Jacques.

[2] Pages 41, 46, 47.

sociétés chrétiennes des premiers siècles ces infamies, qui n'étaient le partage que de quelques énergumènes. Comme on allégorisait tout, on leur avait dit que Jésu était le second Adam. Cet Adam fut le premier homme selon le peuple juif. Il marchait tout nu aussi bien que sa femme. De là ils conclurent qu'on devait prier Dieu tout nu. Cette nudité donna lieu à toutes les impuretés auxquelles la nature s'abandonne, quand, loin d'être retenue, elle s'autorise de la superstition.

Si de pieux chrétiens ont fait ces reproches à d'autres chrétiens qui se croyaient pieux aussi au milieu de leurs ordures, ne soyons donc pas étonnés que les Romains et les Grecs aient imputé aux chrétiens des repas de Thyeste, des noces d'OEdipe, et des amours de Giton.

N'accusons pas non plus les Romains d'avoir voulu calomnier les chrétiens en leur reprochant d'avoir adoré une tête d'âne. Ils confondaient ces chrétiens demi-Juifs avec les vrais Juifs, qui exerçaient le courtage et l'usure dans tout l'empire. Quand Pompée, Crassus, Sosius, Titus, entrèrent dans le temple de Jérusalem avec leurs officiers, ils y virent des chérubins, animaux à deux têtes, l'une de veau et l'autre de garçon. Les Juifs devaient être de très mauvais sculpteurs, puisque la loi, à laquelle ils avaient faiblement dérogé, leur défendait la sculpture. Les têtes de veau res-

semblèrent à des têtes d'âne, et les Romains furent très excusables de croire que les Juifs, et par conséquent les chrétiens confondus avec les Juifs, révéraient un âne, ainsi que les Égyptiens avaient consacré un bœuf et un chat.

Sortons maintenant du temple de Jérusalem, où deux veaux ailés furent pris pour des ânons; sortons de la synaxe de quelques chrétiens, où l'on se livrait à tant d'impuretés, et entrons un moment dans la bibliothèque des pères.

CHAPITRE XII.

Que les quatre Évangiles furent connus les derniers. Livres, miracles, martyrs supposés.

C'est une chose très remarquable, et aujourd'hui reconnue pour incontestable, malgré toutes les faussetés alléguées par Abbadie, qu'aucun des premiers docteurs chrétiens nommés pères de l'Église n'a cité le plus petit passage de nos quatre *Évangiles* canoniques; et qu'au contraire ils ont cité les autres *Évangiles* appelés *apocryphes*, et que nous réprouvons. Cela seul démontre que ces *Évangiles apocryphes* furent non seulement écrits les premiers, mais furent quelque temps les seuls canoniques; et que ceux attribués à Matthieu, à

Marc, à Luc, à Jean, furent écrits les derniers.

Vous ne retrouvez chez les pères de l'Église du premier et du second siècle, ni la belle parabole des filles sages, qui mettaient de l'huile dans leurs lampes, et des folles qui n'en mettaient pas; ni celle des usuriers qui font valoir leur argent à cinq cents pour cent; ni le fameux *contrains-les d'entrer*.

Au contraire, vous voyez dès le premier siècle Clément le Romain qui cite l'*Évangile* des *Égyptiens*, dans lequel on trouve ces paroles: « On demanda à Jésu quand viendrait son royaume, il « répondit: Quand deux feront un, quand le de« hors sera semblable au dedans, quand il n'y « aura ni mâle ni femelle. » Cassien rapporte le même passage, et dit que ce fut Salomé qui fit cette question. Mais la réponse de Jésu est bien étonnante. Elle veut dire précisément: Mon royaume ne viendra jamais, et je me suis moqué de vous. Quand on songe que c'est un Dieu qu'on a fait parler ainsi; quand on examine avec attention et sincérité tout ce que nous avons rapporté, que doit penser un lecteur raisonnable? Continuons.

Justin, dans son dialogue avec Tryphon, rapporte un trait tiré de l'*Évangile des douze apôtres*; c'est que quand Jésu fut baptisé dans le Jourdain les eaux se mirent à bouillir.

A l'égard de Luc, qu'on regarde comme le dernier en date des quatre *Évangiles* reçus, il suffira de se souvenir qu'il fait ordonner par Auguste un dénombrement de l'univers entier au temps des couches de Marie, et qu'il fait rédiger une partie de ce dénombrement en Judée par le gouverneur Cirénius, qui ne fut gouverneur que dix ans après.

Une si énorme bévue aurait ouvert les yeux des chrétiens même, si l'ignorance ne les avait pas couverts d'écailles. Mais quel chrétien pouvait savoir alors que ce n'était pas Cirénius, mais Varus, qui gouvernait la Judée? Aujourd'hui même y a-t-il beaucoup de lecteurs qui en soient informés? Où sont les savants qui se donnent la peine d'examiner la chronologie, les anciens monuments, les médailles? cinq ou six, tout au plus, qui sont obligés de se taire devant cent mille prêtres payés pour tromper, et dont la plupart sont trompés eux-mêmes.

Avouons-le hardiment, nous qui ne sommes point prêtres, et qui ne les craignons pas, le berceau de l'Église naissante n'est entouré que d'impostures. C'est une succession non interrompue de livres absurdes sous des noms supposés, depuis la lettre d'un petit toparque d'Édesse à Jésu-Christ, et depuis la lettre de la sainte Vierge à saint Ignace d'Antioche, jusqu'à la donation de Constantin au

pape Silvestre. C'est un tissu de miracles extravagants depuis saint Jean, qui se remuait toujours dans sa fosse, jusqu'aux miracles opérés par notre roi Jacques lorsque nous l'eûmes chassé. C'est une foule de martyrs qui ne tiendraient pas dans le *Pandemonium* de Milton, quand ils ne seraient pas plus gros que des mouches. Je ne prétends pas essuyer et donner le mortel ennui d'étaler le vaste tableau de toutes ces turpitudes. Je renvoie à notre Middleton, qui a prouvé, quoique avec trop de retenue, la fausseté des miracles; je renvoie à notre Dodwell, qui a démontré la paucité des martyrs.

On demande comment la religion chrétienne a pu s'établir par ces mêmes fraudes absurdes qui devaient la perdre. Je réponds que cette absurdité était très propre à subjuguer le peuple. On n'allait pas discuter dans un comité nommé par le sénat romain, si un ange était venu avertir une pauvre Juive de village que le Saint-Esprit viendrait lui faire un enfant; si Énoch, septième homme après Adam, a écrit ou non que les anges avaient couché avec les filles des hommes; et si saint Jude Thaddée a rapporté ce fait dans sa lettre. Il n'y avait point d'académie chargée d'examiner si Polycarpe ayant été condamné à être brûlé dans Smyrne, une voix lui cria du haut d'une nuée: *Macte animo, Polycarpe;* si les flammes, au lieu

de le toucher, formèrent un arc de triomphe autour de sa personne; si son corps avait l'odeur d'un bon pain cuit; si, ne pouvant être brûlé, il fut livré aux lions, lesquels se trouvent toujours à point nommé quand on a besoin d'eux; si les lions lui léchèrent les pieds au lieu de le manger; et si enfin le bourreau lui coupa la tête. Car il est à remarquer que les martyrs, qui résistent toujours aux lions, au feu, et à l'eau, ne résistent jamais au tranchant du sabre, qui a une vertu toute particulière.

Les centumvirs ne firent jamais d'enquête juridique pour constater si les sept vierges d'Ancyre, dont la plus jeune avait soixante et dix ans, furent condamnées à être déflorées par tous les jeunes gens de la ville; et si le saint cabaretier Théodote obtint de la sainte Vierge qu'on les noyât dans un lac pour sauver leur virginité.

On ne nous a point conservé l'original de la lettre que saint Grégoire Thaumaturge écrivit au diable, et de la réponse qu'il en reçut.

Tous ces contes furent écrits dans des galetas, et entièrement ignorés de l'empire romain. Lorsque ensuite les moines furent établis, ils augmentèrent prodigieusement le nombre de ces rêveries; et il n'était plus temps de les réfuter et de les confondre.

Telle est même la misérable condition des hom-

mes, que l'erreur, mise une fois en crédit, et bien fondée sur l'argent qui en revient, subsiste toujours avec empire, lors même qu'elle est reconnue par tous les gens sensés, et par les ministres même de l'erreur. L'usage alors et l'habitude l'emportent sur la vérité. Nous en avons par-tout des exemples. Il n'y a guère aujourd'hui d'étudiant en théologie, de prêtre de paroisse, de balayeur d'église, qui ne se moque des oracles des sibylles, forgés par les premiers chrétiens en faveur de Jésu, et des vers acrostiches attribués à ces sibylles. Cependant les papistes chantent encore dans leurs églises des hymnes fondées sur ces mensonges ridicules. Je les ai entendus, dans mes voyages, chanter à plein gosier:

« Solvet sæclum in favillâ,
« Teste David cum sibyllâ. »

C'est ainsi que j'ai vu le peuple même à Lorète rire de la fable de cette maison que le détestable pape Boniface VIII dit avoir été transportée sous son pontificat de Jérusalem à la marche d'Ancône par les airs. Et cependant il n'y a point de vieille femme qui, dès qu'elle est enrhumée, ne prie Notre-Dame de Lorète, et ne mette quelques oboles dans son tronc pour augmenter le trésor de cette madone, qui est certainement plus riche qu'aucun roi de la terre, et qui est aussi plus

avare, car il ne sort jamais un schelling de son échiquier.

Il en est de même du sang de san Gennaro qui se liquéfie tous les ans à jour nommé dans Naples. Il en est de même de la sainte ampoule en France. Il faut de nouvelles révolutions dans les esprits, il faut un nouvel enthousiasme pour détruire l'enthousiasme ancien, sans quoi l'erreur subsiste, reconnue et triomphante.

CHAPITRE XIII.

Des progrès de l'association chrétienne. Raisons de ces progrès.

Il faut savoir maintenant par quel enthousiasme, par quel artifice, par quelle persévérance, les chrétiens parvinrent à se faire, pendant trois cents ans, un si prodigieux parti dans l'empire romain, que Constantin fut enfin obligé, pour régner, de se mettre à la tête de cette religion, dont il n'était pourtant pas, n'ayant été baptisé qu'à l'heure de la mort, heure où l'esprit n'est jamais libre. Il y a plusieurs causes évidentes de ce succès de la religion nouvelle.

Premièrement, les conducteurs du troupeau naissant le flattaient par l'idée de cette liberté na-

turelle que tout le monde chérit, et dont les plus vils des hommes sont idolâtres. Vous êtes les élus de Dieu, disaient-ils, vous ne servirez que Dieu, vous ne vous avilirez pas jusqu'à plaider devant les tribunaux romains; nous qui sommes vos frères, nous jugerons tous vos différents. Cela est si vrai, qu'il y a une lettre de saint Paul à ses demi-Juifs de Corinthe [1], dans laquelle il leur dit: « Quand quelqu'un d'entre vous est en différent « avec un autre, comment ose-t-il se faire juger « (par des Romains) par des méchants et non par « des saints? Ne savez-vous pas que nous serons les « juges des anges mêmes? A combien plus forte « raison devons-nous juger les affaires du siècle!... « Quoi! un frère plaide contre son frère devant « des infidèles! »

Cela seul formait insensiblement un peuple de rebelles, un état dans l'état, qui devait un jour être écrasé, ou écraser l'empire romain.

Secondement, les chrétiens, formés originairement chez les Juifs, exerçaient comme eux le commerce, le courtage, et l'usure. Car ne pouvant entrer dans les emplois qui exigeaient qu'on sacrifiât aux dieux de Rome, ils s'adonnaient nécessairement au négoce, ils étaient forcés de s'enrichir. Nous avons cent preuves de cette vérité dans l'histoire ecclésiastique; mais il faut être

[1] Première aux Corinthiens, ch. VI.

court. Contentons-nous de rapporter les paroles de Cyprien, évêque secret de Carthage, ce grand ennemi de l'évêque secret de Rome saint Étienne. Voici ce qu'il dit dans son traité des tombés: « Chacun s'est efforcé d'augmenter son bien avec « une avidité insatiable; les évêques n'ont point « été occupés de la religion; les femmes se sont « fardées; les hommes se sont teint la barbe, les « cheveux, et les sourcils; on jure, on se parjure; « plusieurs évêques, négligeant les affaires de « Dieu, se sont chargés d'affaires temporelles; ils « ont couru de province en province, de foire en « foire, pour s'enrichir par le métier de mar- « chands. Ils ont accumulé de l'argent par les « plus bas artifices; ils ont usurpé des terres, et « exercé les plus grandes usures. »

Qu'aurait donc dit saint Cyprien, s'il avait vu des évêques oublier l'humble simplicité de leur état jusqu'à se faire princes souverains?

C'était bien pis à Rome; les évêques secrets de cette capitale de l'empire s'étaient tellement enrichis, que le consul Caius Prétextatus, au milieu du troisième siècle, disait: Donnez-moi la place d'évêque de Rome, et je me fais chrétien. Enfin les chrétiens furent assez riches pour prêter de l'argent au césar Constance-le-Pâle, père de Constantin, qu'ils mirent bientôt sur le trône.

Troisièmement, les chrétiens eurent presque

toujours une entière liberté de s'assembler et de disputer. Il est vrai que lorsqu'ils furent accusés de sédition et d'autres crimes, on les réprima; et c'est ce qu'ils ont appelé des persécutions.

Il n'était guère possible que quand un saint Théodore s'avisa de brûler, par dévotion, le temple de Cybèle dans Amasée, avec tous ceux qui demeuraient dans ce temple, on ne fît pas justice de cet incendiaire. On devait sans doute punir l'énergumène Polyeucte, qui alla casser toutes les statues du temple de Mélitène, lorsqu'on y remerciait le ciel pour la victoire de l'empereur Décius. On eut raison de châtier ceux qui tenaient des conventicules secrets dans les cimetières, malgré les lois de l'empire et les défenses expresses du sénat. Mais enfin ces punitions furent très rares. Origène lui-même l'avoue, on ne peut trop le répéter. « Il y a eu, dit-il, peu de persécutions, et un « très petit nombre de martyrs, et encore de loin « en loin [1]. »

Notre Dodwell a fait main basse sur tous ces faux martyrologes inventés par des moines, pour excuser, s'il se pouvait, les fureurs infames de toute la famille de Constantin. Élie Dupin, l'un des moins déraisonnables écrivains de la communion papiste, déclare positivement que les martyres de saint Césaire, de saint Nérée, de saint

[1] *Réponse à Celse*, liv. III.

Achille, de sainte Domitille, de saint Hyacinthe, de saint Zénon, de saint Macaire, de saint Eudoxe, etc., sont aussi faux et aussi indignement supposés que ceux des onze mille soldats chrétiens et des onze mille vierges chrétiennes [1].

L'aventure de la légion fulminante et celle de la légion thébaine sont aujourd'hui sifflées de tout le monde. Une grande preuve de la fausseté de toutes ces horribles persécutions, c'est que les chrétiens se vantent d'avoir tenu cinquante-huit conciles dans leurs trois premières centuries : conciles reçus ou non reçus à Rome, il n'importe. Comment auraient-ils tenu tous ces conciles, s'ils avaient été toujours persécutés?

Il est certain que les Romains ne persécutèrent jamais personne, ni pour sa religion, ni pour son irréligion. Si quelques chrétiens furent suppliciés de temps à autre, ce ne put être que pour des violations manifestes des lois, pour des séditions; car on ne persécutait point les Juifs pour leur religion. Ils avaient leurs synagogues dans Rome, même pendant le siége de Jérusalem par Titus, et lorsque Adrien la détruisit après la révolte et les cruautés horribles du messie Barcochébas. Si donc on laissa ce peuple en paix à Rome, c'est qu'il n'insultait point aux lois de l'empire; et si on punit quelques chrétiens, c'est qu'ils voulaient

[1] *Bibliothèque ecclésiastique*, siècle III.

détruire la religion de l'état et qu'ils brûlaient les temples quand ils le pouvaient.

Une des sources de toutes ces fables de tant de chrétiens tourmentés par des bourreaux, pour le divertissement des empereurs romains, a été une équivoque. Le mot martyre signifiait témoignage, et on appela également témoins, martyrs, ceux qui prêchèrent la secte nouvelle, et ceux de cette secte qui furent repris de justice.

Quatrièmement, une des plus fortes raisons du progrès du christianisme, c'est qu'il avait des dogmes et un système suivi, quoique absurde, et les autres cultes n'en avaient point. La métaphysique platonicienne, jointe aux mystères chrétiens, formait un corps de doctrine incompréhensible; et par cela même il séduisait, et il effrayait les esprits faibles. C'était une chaîne qui s'étendait depuis la création jusqu'à la fin du monde. C'était un Adam de qui jamais l'empire romain n'avait entendu parler. Cet Adam avait mangé du fruit de la science, quoiqu'il n'en fût pas plus savant: il avait fait par-là une offense infinie à Dieu, parceque Dieu est infini; il fallait une satisfaction infinie. Le verbe de Dieu, qui est infini comme son père, avait fait cette satisfaction, en naissant d'une Juive et d'un autre Dieu appelé le Saint-Esprit: ces trois dieux n'en fesaient qu'un, parceque le nombre trois est parfait. Dieu expia au bout de

quatre mille ans le péché du premier homme, qui était devenu celui de tous ses descendants; sa satisfaction infinie fut complète quand il fut attaché à la potence, et qu'il y mourut. Mais comme il était Dieu, il fallait bien qu'il ressuscitât après avoir détruit le péché qui était la véritable mort des hommes. Si le genre humain fut depuis lui encore plus criminel qu'auparavant, il se réservait un petit nombre d'élus, qu'il devait placer avec lui dans le ciel, sans que personne pût savoir en quel endroit du ciel. C'était pour compléter ce petit nombre d'élus, que *Jésus* verbe, seconde personne de Dieu, avait envoyé douze Juifs dans plusieurs pays. Tout cela était prédit, disait-on, dans d'anciens manuscrits juifs qu'on ne montrait à personne. Ces prédictions étaient prouvées par des miracles, et ces miracles étaient prouvés par ces prédictions. Enfin, si on en doutait, on était infailliblement damné en corps et en ame; et au jugement dernier on était damné une seconde fois plus solennellement que la première. C'est là ce que les chrétiens prêchaient; et depuis ils ajoutèrent de siècle en siècle de nouveaux mystères à cette théologie.

Cinquièmement, la nouvelle religion dut avoir un avantage prodigieux sur l'ancienne et sur la juive, en abolissant les sacrifices. Toutes les nations offraient à leurs dieux de la viande. Les tem-

ples les plus beaux n'étaient que des boucheries. Les rites des Gentils et des Juifs étaient des fraises de veau, des épaules de mouton, et des rosbifs, dont les prêtres prenaient la meilleure part. Les parvis des temples étaient continuellement infectés de graisse, de sang, de fiente, et d'entrailles dégoûtantes. Les Juifs eux-mêmes avaient senti quelquefois le ridicule et l'horreur de cette manière d'adorer Dieu. Fabricius nous a conservé l'ancien conte d'un Juif qui se mêla d'être plaisant, et qui fit sentir combien les prêtres juifs, ainsi que les autres, aimaient à faire bonne chère aux dépens des pauvres gens. Le grand-prêtre Aaron va chez une bonne femme qui venait de tondre la seule brebis qu'elle avait: Il est écrit, dit-il, que les prémices appartiennent à Dieu; et il emporte la laine. Cette brebis fait un agneau: Le premier-né est consacré; il emporte l'agneau, et en dîne. La femme tue sa brebis; il vient en prendre la moitié, selon l'ordre de Dieu. La femme, au désespoir, maudit sa brebis: Tout anathème est à Dieu, dit Aaron; et il mange la brebis tout entière. C'était là à-peu-près la théologie de toutes les nations.

Les chrétiens, dans leur premier institut, fesaient ensemble un bon souper à portes fermées. Ensuite ils changèrent ce souper en un déjeuner, où il n'y avait que du pain et du vin. Ils chantaient à table les louanges de leur Christ; prêchait qui

voulait. Ils lisaient quelques passages de leurs livres, et mettaient de l'argent dans la bourse commune. Tout cela était plus propre que les boucheries des autres peuples; et la fraternité, établie si long-temps entre les chrétiens, était encore un nouvel attrait qui leur attirait des novices.

L'ancienne religion de l'empire ne connaissait, au contraire, que des fêtes, des usages, et les préceptes de la morale commune à tous les hommes. Elle n'avait point de théologie liée, suivie. Toutes ces mythologies fabuleuses se contredisaient; et les généalogies de leurs dieux étaient encore plus ridicules aux yeux des philosophes que celle de *Jésu* ne pouvait l'être.

CHAPITRE XIV.

Affermissement de l'association chrétienne sous plusieurs empereurs, et sur-tout sous Dioclétien.

Le temps de triomphe arriva bientôt, et certainement ce ne fut point par des persécutions; ce fut par l'extrême condescendance, et par la protection même des empereurs. Il est constant, et tous les auteurs l'avouent, que Dioclétien favorisa les chrétiens ouvertement pendant près de vingt années. Il leur ouvrit son palais; ses principaux

officiers, Gorgonius, Dorothéos, Migdon, Mardon, Pétra, étaient chrétiens. Enfin il épousa une chrétienne nommée Prisca. Il ne lui manquait plus que d'être chrétien lui-même. Mais on prétend que Constance-le-Pâle, nommé par lui césar, était de cette religion. Les chrétiens, sous ce règne, bâtirent plusieurs églises magnifiques, et sur-tout une à Nicomédie, qui était plus élevée que le palais même du prince. C'est sur quoi on ne peut trop s'indigner contre ceux qui ont falsifié l'histoire et insulté à la vérité, au point de faire une ère des martyrs commençant à l'avénement de Dioclétien à l'empire.

Avant l'époque où les chrétiens élevèrent ces belles et riches églises, ils disaient qu'ils ne voulaient jamais avoir de temples. C'est un plaisir de voir quel mépris les Justin, les Tertullien, les Minucius Félix, affectaient de montrer pour les temples; avec quelle horreur ils regardaient les cierges, l'encens, l'eau lustrale ou bénite, les ornements, les images, véritables œuvres du démon. C'était le renard qui trouvait les raisins trop verts; mais dès qu'ils purent en manger, ils s'en gorgèrent.

On ne sait pas précisément quel fut l'objet de la querelle en 302, entre les domestiques de césar Galérius, gendre de Dioclétien, et les chrétiens qui demeuraient dans l'enceinte du temple de

Nicomédie; mais Galérius se sentit si vivement outragé, que l'an 303 de notre ère, il demanda à Dioclétien la démolition de cette église. Il fallait que l'injure fût bien atroce, puisque l'impératrice Prisca, qui était chrétienne, poussa son indignation jusqu'à renoncer entièrement à cette secte. Cependant Dioclétien ne se détermina point encore; et, après avoir assemblé plusieurs conseils, il ne céda qu'aux instances réitérées de Galérius.

L'empereur passait pour un homme très sage; on admirait sa clémence autant que sa valeur. Les lois qui nous restent de lui dans le code sont des témoignages éternels de sa sagesse et de son humanité. C'est lui qui prononça la cassation des contrats dans lesquels une partie est lésée d'outre moitié; c'est lui qui ordonna que les biens des mineurs portassent un intérêt légal; c'est lui qui établit des peines contre les usuriers et contre les délateurs. Enfin on l'appelait *le père du siècle d'or* [1]: mais dès qu'un prince devient l'ennemi d'une secte, il est un monstre chez cette secte. Dioclétien et le césar Galérius, son gendre, ainsi que l'autre césar Maximien-Hercule, son ami, ordonnèrent la démolition de l'église de Nicomédie. L'édit en fut affi ché. Un chrétien eut la témérité de déchirer l'édit, et de le fouler aux pieds. Il y a bien plus: le feu

[1] Voyez les *Césars de Julien*, grande édition avec médailles, page 113.

prit au palais de Galérius quelques jours après. On crut les chrétiens coupables de cet incendie. Alors l'exercice public de leur religion leur fut défendu. Aussitôt le feu prit au palais de Dioclétien. On redoubla alors la sévérité. Il leur fut ordonné d'apporter aux juges tous leurs livres. Plusieurs réfractaires furent punis, et même du dernier supplice. C'est cette fameuse persécution qu'on a exagérée de siècle en siècle jusqu'aux excès les plus incroyables, et jusqu'au plus grand ridicule. C'est à ce temps qu'on rapporte l'histoire d'un histrion nommé Génestus, qui jouait dans une farce devant Dioclétien. Il fesait le rôle d'un malade. Je suis enflé, s'écriait-il. Veux-tu que je te rabote? lui disait un acteur. — Non, je veux qu'on me baptise. — Et pourquoi, mon ami? — C'est que le baptême guérit de tout. On le baptise incontinent sur le théâtre. La grace du sacrement opère. Il devient chrétien en un clin d'œil, et le déclare à l'empereur, qui de sa loge le fait pendre sans différer.

On trouve dans ce même martyrologe l'histoire des sept belles pucelles de soixante-dix à quatre-vingts ans, et du saint cabaretier dont nous avons déja parlé. On y trouve cent autres contes de la même force, et la plupart écrits plus de cinq cents ans après le règne de Dioclétien. Qui croirait qu'on a mis dans ce catalogue le martyre d'une

fille de joie nommée sainte Afre, qui exerçait son métier dans Augsbourg?

On doit rougir de parler encore du miracle et du martyre d'une légion thébaine ou thébéenne, composée de six mille sept cents soldats tous chrétiens, exécutés à mort dans une gorge de montagnes qui ne peut pas contenir trois cents hommes, et cela dans l'année 287, temps où il n'y avait point de persécution, et où Dioclétien favorisait ouvertement le christianisme. C'est Grégoire de Tours qui raconte cette belle histoire; il la tient d'un Euchérius, mort en 454; et il y fait mention d'un roi de Bourgogne mort en 523.

Tous ces contes furent rédigés et augmentés par un moine du douzième siècle; et il y paraît bien par l'uniformité constante du style. Quand l'imprimerie fut enfin connue en Europe, les moines d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne, et les nôtres, firent à l'envi imprimer toutes ces absurdités qui déshonorent la nature humaine. Cet excès révolta la moitié de l'Europe; mais l'autre moitié resta toujours asservie. Elle l'est au point que dans la France, notre voisine, où la saine critique s'est établie, Fleuri, qui d'ailleurs a soutenu les libertés de son Église gallicane, a trahi le sens commun jusqu'à tenir registre de toutes ces sottises dans son *Histoire ecclésiastique*. Il n'a pas honte de rapporter l'interrogatoire de

saint Taraque par le gouverneur Maxime, dans la ville de Mopsueste. Maxime fait mettre du vinaigre, du sel et de la moutarde dans le nez de saint Taraque, pour le contraindre à dire la vérité. Taraque lui déclare que son vinaigre est de l'huile, et que sa moutarde est du miel. Le même Fleuri copie les légendaires qui imputent aux magistrats romains d'avoir condamné au b.... les vierges chrétiennes, tandis que ces magistrats punissaient si sévèrement les vestales impudiques. En voilà trop sur ces inepties honteuses. Voyons maintenant comment, après la persécution de Dioclétien, Constantin fit asseoir la secte chrétienne sur les degrés de son trône.

CHAPITRE XV.

De Constance Chlore, ou le Pâle, et de l'abdication de Dioclétien.

Constance-le-Pâle avait été déclaré césar par Dioclétien. C'était un soldat de fortune, comme Galérius, Maximien-Hercule, et Dioclétien lui-même; mais il était allié par sa mère à la famille de l'empereur Claude. L'empereur Dioclétien lui donna une partie de l'Italie, l'Espagne, et principalement les Gaules à gouverner. Il fut regardé

comme un très bon prince. Les chrétiens ne furent presque point molestés dans son département. Il est dit qu'ils lui prêtèrent des sommes immenses; et cette politique fut le fondement de leur grandeur.

Dioclétien, qui créait tant de césars, était comme le dieu de Platon, qui commande à d'autres dieux. Il conserva sur eux un empire absolu jusqu'au moment à jamais fameux de son abdication, dont le motif fut très équivoque.

Il avait fait Maximien-Hercule son collègue à l'empire, dès l'année de notre ère 281. Ce Maximien adopta Constance-le-Pâle l'an 293. Mais tous ces princes obéissaient à Dioclétien comme à un père qu'ils aimaient et qu'ils craignaient. Enfin, en 306, se sentant malade, lassé du tumulte des affaires, et détrompé de la vanité des grandeurs, il abdiqua solennellement l'empire, comme fit depuis Charles-Quint; mais il ne s'en repentit pas, puisque son collègue Maximien-Hercule, qui abdiqua comme lui, ayant voulu depuis remonter sur le trône du monde connu, et ayant vivement sollicité Dioclétien d'y remonter avec lui, cet empereur, devenu philosophe, lui répondit qu'il préférait ses jardins de Salone à l'empire romain.

Qu'on nous permette ici une petite digression qui ne sera pas étrangère à notre sujet. D'où vient

que dans les plates histoires de l'empire romain, qu'on fait et qu'on refait de nos jours, tous les auteurs disent que Dioclétien fut forcé par son gendre Galérius de renoncer au trône? c'est que Lactance l'a dit. Et qui était ce Lactance? c'était un avocat véhément, prodigue de paroles, et avare de bon sens : voyons ce que plaide cet avocat.

Il commence par assurer que Dioclétien, contre lequel il plaide, devint fou, mais qu'il avait quelques bons moments. Il rapporte mot pour mot l'entretien que son gendre Galérius eut avec lui, tête à tête, dans le dessein de le faire enfermer.

« L'empereur Nerva [1] (lui dit Galérius) abdiqua « l'empire. Si vous ne voulez pas en faire autant, « je prendrai mon parti.

DIOCLÉTIEN.

« Eh bien! qu'il soit donc fait comme il vous « plaît. Mais il faut que les autres césars en soient « d'avis.

GALÉRIUS.

« Qu'est-il besoin de leurs avis? Il faut bien « qu'ils approuvent ce que nous aurons fait.

DIOCLÉTIEN.

« Que ferons-nous donc?

GALÉRIUS.

« Choisissons Sévère pour césar.

[1] *Lactantius, de mortibus persecutorum*, page 207, édition de Debure, in-4°.

DIOCLÉTIEN.

« Qui! ce danseur, cet ivrogne, qui fait du jour « la nuit, et de la nuit le jour!

GALÉRIUS.

« Il est digne d'être césar, car il a donné de « l'argent aux troupes, et j'ai déja envoyé à Maxi- « mien, pour qu'il le revêtisse de la pourpre.

DIOCLÉTIEN.

« Soit. Et qui nous donnerez-vous pour l'autre « césar?

GALÉRIUS.

« Le jeune Daïa, mon neveu, qui n'a presque « point de barbe.

DIOCLÉTIEN, en soupirant.

« Vous ne me donnez pas là des gens à qui l'on « puisse confier les affaires de la république.

GALÉRIUS.

« Je les ai mis à l'épreuve, cela suffit.

DIOCLÉTIEN.

« Prenez-y garde; c'est vous de qui tout cela « dépend; s'il arrive malheur, ce n'est pas ma « faute. »

Voilà une étrange conversation entre les deux maîtres du monde. L'avocat Lactance était-il en tiers? Comment les auteurs osent-ils, dans leur cabinet, faire parler ainsi les empereurs et les rois? Comment ce pauvre Lactance est-il assez ignorant pour faire dire à Galérius que Nerva

abdiqua l'empire, tandis qu'il n'y a point d'écolier qui ne sache que c'est une fausseté ridicule? On a regardé ce Lactance comme un père de l'Église; il fait voir qu'un père de l'Église peut se tromper.

C'est lui qui cite un oracle d'Apollon pour faire connaître la nature de Dieu. « Il est par lui-même; « personne ne l'a enseigné; il n'a point de mère; « il est inébranlable; il n'a point de nom; il habite « dans le feu: c'est là Dieu, et nous sommes une « petite portion d'ange. »

« Dieu, dit-il dans un autre endroit, a-t-il be-« soin du sexe féminin? Il est tout puissant, et « peut faire des enfants sans femme, puisqu'il a « donné ce privilège à de petits animaux. »

Il cite des vers grecs de la sibylle Érythrée, pour prouver que l'astrologie et la magie sont des inventions du diable; et d'autres vers grecs de la même sibylle, pour faire voir que Dieu a eu un fils.

Il trouve dans une autre sibylle le règne de mille ans, pendant lequel le diable sera enchaîné. On voit par-là qu'il savait l'avenir tout comme il savait le passé.

Tel est le témoin des conversations secrètes entre deux empereurs romains. Mais que Dioclétien ait abdiqué par grandeur d'ame ou par faiblesse, cela ne change rien aux événements dont nous allons parler.

Nous observerons seulement ici que jamais l'histoire ne fut plus mal écrite que dans les temps qui suivirent la mort de Dioclétien, et qu'on appelle du bas empire. Ce fut à qui serait le plus extravagant et le plus menteur des partisans de l'ancienne religion et de la nouvelle. On ne perdait point de temps à discuter les prodiges et les oracles de ses adversaires; chacun s'en tenait aux siens: les prêtres des deux partis ressemblaient à ces deux plaideurs, dont l'un produisait une fausse obligation, et l'autre une fausse quittance.

CHAPITRE XVI.

De Constantin.

Voici ce qu'on peut recueillir des panégyriques et des satires de Constantin, et de toutes les contradictions dont l'esprit de parti a enveloppé l'époque dans laquelle le christianisme fut solennellement établi.

On ne sait point où Constantin naquit. Tous les auteurs s'accordent à lui donner le césar Constance Chlore ou le Pâle pour père. Tous conviennent qu'on a fait une sainte d'Hélène sa mère. Mais on dispute encore sur cette sainte. Fut-elle épouse de Constance Chlore? fut-elle sa concu-

bine? Si Constantin fut bâtard, nous pouvons dire qu'il n'est pas le seul homme de cette espèce qui ait fait du mal au monde; témoin le bâtard Guillaume dans notre île, Clovis dans les Gaules, et un autre bâtard qu'il est inutile de nommer.

Quoi qu'il en soit, il était fort triste d'être le beau-père, ou le beau-frère, ou le neveu, l'allié, ou le frère, ou le fils, ou la femme, ou le domestique, ou même, si l'on veut encore, le cheval de Constantin.

A commencer par ses chevaux, lorsqu'il partit de Nicomédie pour aller trouver son père, qu'on disait malade, ou chez les Gaulois, ou chez nous, il fit tuer tous les chevaux qu'il avait montés sur la route, dans la crainte d'être poursuivi sur les mêmes chevaux par l'empereur Galérius, qui ne songeait point du tout à le poursuivre, puisqu'il ne fit courir personne après lui.

Pour ses domestiques, il fallait qu'ils lui baisassent les pieds tous les jours, dès qu'il fut empereur. Cela n'était que gênant; mais il fit périr Sopater et les principaux officiers de sa maison; cela est plus dur. A l'égard de son fils Crispus, on sait assez qu'il lui fit couper la tête sans autre forme de procès. Sa femme Fausta, il la fit étouffer dans un bain. Ses trois frères, il les tint longtemps en exil à Toulouse: il ne les tua pas; mais son fils, l'empereur Constantin II, en tua deux.

Pour son neveu Lucinien, il ne le manqua pas ; il le fit assassiner à l'âge de douze ans. Son beau-frère Licinius, il le fit étrangler après avoir dîné avec lui dans Nicomédie, et lui avoir fait le serment de le traiter en frère. Son autre beau-frère Bassien, il était déja expédié avant Licinius. Son beau-père, Maximien-Hercule, ce fut le premier dont il se défit à Marseille, sous le prétexte spécieux que ce beau-père, accablé de vieillesse, venait l'assassiner dans son lit. Mais il faut bien pardonner cette multitude de fratricides et de parricides à un homme qui tint le concile de Nicée, et qui d'ailleurs passait ses jours dans la mollesse la plus voluptueuse. Comment ne pas le révérer, après que Jésu-Christ lui-même lui envoya un étendard dans les nuées ; après que l'Église l'a mis au rang des saints, et qu'on célèbre encore sa fête le 21 mai chez les pauvres Grecs de Constantinople et dans les églises russes?

Avant d'examiner son concile de Nicée, il faut dire un mot de son fameux *labarum*, qui lui apparut dans le ciel. C'est une aventure très curieuse.

CHAPITRE XVII.

Du labarum.

Ce n'est pas ici le lieu de faire une histoire suivie et détaillée de Constantin, quoique les déclamations puériles d'Eusèbe, la partialité de Zonare et de Zosime, leur inexactitude, leurs contrariétés, et la foule de leurs insipides copistes, semblent exiger que la raison écrive enfin cette histoire si long-temps défigurée par la démence et le pédantisme.

Nous n'avons ici d'autre objet que le *labarum*. C'était un signe militaire qui servait de ralliement, tandis que les aigles romaines étaient la principale enseigne de l'armée. Constantin, s'étant fait proclamer césar chez nous par quelques cohortes, sortit vite de notre île pour aller disputer le trône à Maxence, fils de l'empereur Maximien-Hercule encore vivant. Maxence avait été élu par le sénat romain, par les gardes prétoriennes, et par le peuple. Constantin leva une armée dans les Gaules. Il y avait dans cette armée un très grand nombre de chrétiens attachés à son père. Jésu-Christ, soit par reconnaissance, soit par politique, lui apparut, et lui montra en plein midi un nou-

veau *labarum*, placé dans l'air immédiatement au-dessus du soleil. Ce *labarum* était orné de son chiffre; car on sait que Jésu-Christ avait un chiffre. Cet étendard fut vu d'une grande partie des soldats gaulois, et ils en lurent distinctement l'inscription, qui était en grec. Nous ne devons pas douter qu'il n'y eût aussi plusieurs de nos compatriotes dans cette armée, qui lurent cette légende: *Vaincs en ceci;* car nous nous piquons d'entendre le grec beaucoup mieux que nos voisins.

On ne nous a pas appris positivement en quel lieu et en quelle année ce merveilleux étendard parut au-dessus du soleil. Les uns disent que c'était à Besançon, les autres vers Trèves, d'autres près de Cologne; d'autres dans ces trois villes à-la-fois en l'honneur de la sainte Trinité.

Eusèbe l'arien, dans son *Histoire de l'Église* *, dit qu'il tenait le conte du *labarum* de la bouche même de Constantin, et que ce véridique empereur l'avait assuré que jamais les soldats qui portaient cette enseigne n'étaient blessés. Nous croyons aisément que Constantin se fit un plaisir de tromper un prêtre; ce n'était qu'un rendu. Scipion l'Africain persuada bien à son armée qu'il avait un commerce intime avec les dieux, et il ne fut ni le premier ni le dernier qui abusa de la crédulité du

* Eusèbe rapporte bien ce fait, mais c'est dans la *Vie de Constantin*, liv. I, ch. XXVIII.

vulgaire. Constantin était vainqueur, il lui était permis de tout dire. Si Maxence avait vaincu, Maxence aurait reçu sans doute un étendard de la main de Jupiter.

CHAPITRE XVIII.

Du concile de Nicée.

Constantin, vainqueur et assassin de tous côtés, protégeait hautement les chrétiens, qui l'avaient très bien servi. Cette faveur était juste s'il était reconnaisant, et prudente s'il était politique. Dès que les chrétiens furent les maîtres, ils oublièrent le précepte de Jésu et de tant de philosophes, de pardonner à leurs ennemis. Ils poursuivirent tous les restes de la maison de Dioclétien et de ses domestiques. Tous ceux qu'ils rencontrèrent furent massacrés. Le corps sanglant de Valérie, fille de Dioclétien, et celui de sa mère, furent traînes dans les rues de Thessalonique, et jetés dans la mer. Constantin triomphait, et fesait triompher la religion chrétienne sans la professer. Il prenait toujours le titre de grand pontife des Romains, et gouvernait réellement l'Église. Ce mélange est singulier, mais il est évidemment d'un homme qui voulait être le maître par-tout.

Cette Église, à peine établie, était déchirée par les disputes de ses prêtres, devenus presque tous sophistes, depuis que le platonisme avait renforcé le christianisme, et que Platon était devenu le premier père de l'Église. La principale querelle était entre le prêtre Arious, prêtre des chrétiens d'Alexandrie (car chaque église n'avait qu'un prêtre), et Alexander, évêque de la même ville. Le sujet était digne des argumentants. Il s'agissait de savoir bien clairement si Jésu, devenu verbe, était de la même substance que Dieu le père, ou d'une substance toute semblable. Cette question ressemblait assez à cette autre de l'école: *Utrùm chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*. L'empereur sentit parfaitement tout le ridicule de la dispute qui divisait les chrétiens d'Alexandrie et de toutes les autres villes. Il écrivit aux disputeurs : « Vous êtes peu sages de « vous quereller pour des choses incompréhen- « sibles. Il est indigne de la gravité de vos minis- « tères de vous quereller pour un sujet si mince. »

Il paraît par cette expression, *sujet si mince*, que l'assassin de toute sa famille, uniquement occupé de son pouvoir, s'embarrassait très peu dans le fond si le verbe était consubstantiel ou non, et qu'il fesait peu de cas des prêtres et des évêques, qui mettaient tout en feu pour une syllabe à laquelle il était impossible d'attacher une idée intel-

ligible. Mais sa vanité, qui égala toujours sa cruauté et sa mollesse, fut flattée de présider au grand concile de Nicée. Il se déclara tantôt pour Athanase, successeur d'Alexander dans l'église d'Alexandrie, tantôt pour Arious; il les exila l'un après l'autre; il envenima lui-même la querelle qu'il voulait apaiser, et qui n'est pas encore terminée parmi nous, du moins dans le clergé anglican; car pour nos deux chambres du parlement, et nos campagnards qui chassent au renard, ils ne s'inquiètent guère de la consubstantialité du verbe.

Il y a deux miracles très remarquables, opérés au concile de Nicée par les pères orthodoxes, car les pères hérétiques ne font jamais de miracles. Le premier, rapporté dans l'appendix du concile, est la manière dont on s'y prit pour distinguer les *Évangiles* et les autres livres recevables des *Évangiles* et des autres livres apocryphes. On les mit tous, comme on sait, pêle-mêle sur un autel; on invoqua le Saint-Esprit: les apocryphes tombèrent par terre, et les véritables demeurèrent en place. Ce service que rendit le Saint-Esprit méritait bien que le concile eût fait de lui une mention plus honorable. Mais cette assemblée irréfragable, après avoir déclaré sèchement que le fils était consubstantiel au père, se contenta de dire encore plus sèchement, *nous croyons aussi au Saint-Esprit*,

sans examiner s'il était consubstantiel ou non.

L'autre miracle, accrédité de siècle en siècle par les auteurs les plus approuvés jusqu'à Baronius, est bien plus merveilleux et plus terrible. Deux pères de l'Église, l'un nommé Chrysante, et l'autre Musonius, étaient morts avant la dernière séance où tous les évêques signèrent. Le concile se mit en prière; Chrysante et Musonius ressuscitèrent; ils revinrent tous deux signer la condamnation d'Arious; après quoi ils n'eurent rien de plus pressé que de mourir, n'étant plus nécessaires au monde.

Pendant que le christianisme s'affermissait ainsi dans la Bithynie par des miracles aussi évidents que ceux qui le firent naître, sainte Hélène, mère de saint Constantin, en fesait de son côté qui n'étaient pas à mépriser. Elle alla à Jérusalem, où elle trouva d'abord le tombeau du Christ, qui s'était conservé pendant trois cents ans, quoiqu'il ne fût pas trop ordinaire d'ériger des mausolées à ceux qu'on avait crucifiés. Elle retrouva sa croix, et les deux autres où l'on avait pendu le bon et le mauvais larron. Il était difficile de reconnaitre laquelle des trois croix avait appartenu à Jésu. Que fit sainte Héléne? elle fit porter les trois croix chez une vieille femme du voisinage, malade à la mort. On la coucha d'abord sur la croix du mauvais larron, son mal augmenta. On essaya la croix du bon larron, elle se trouva un peu soulagée. Enfin on

l'étendit sur la croix de Jésu-Christ, et elle fut parfaitement guérie en un clin d'œil. Cette histoire se trouve dans saint Cyrille, évêque de Jérusalem, et dans Théodoret; par conséquent on ne peut en douter, puisqu'on garde dans les trésors des églises assez de morceaux de cette vraie croix pour construire deux ou trois vaisseaux de cent pièces de canon.

Si vous voulez avoir un beau recueil des miracles opérés en ce siècle, n'oubliez pas d'y ajouter celui de saint Alexander, évêque d'Alexandrie, et de saint Macaire son prêtre; ce miracle n'est pas fait par la charité, mais il l'est par la foi. Constantin avait ordonné qu'Arious serait reçu à la communion dans l'église de Constantinople, quoiqu'il tînt ferme à soutenir que Jésu-Christ est Omoiousios; saint Alexander, saint Macaire, sachant qu'Arious était déja dans la rue, prièrent Jésu avec tant de ferveur et de larmes de le faire mourir, de peur qu'il n'entrât dans l'église, que Jésu qui est Omousios, et non pas Omoiousios, envoya sur-le-champ au prêtre Arious une envie démesurée d'aller à la selle. Toutes ses entrailles lui sortirent par le derrière, et il ne communia pas. Cette émigration des entrailles est physiquement impossible; et c'est ce qui rend le miracle plus beau et plus avéré.

CHAPITRE XIX.

De la donation de Constantin, et du pape de Rome Silvestre. Court examen si Pierre a été pape à Rome.

On a cru pendant douze cents ans que Constantin avait fait présent de l'empire d'Occident à l'évêque de Rome Silvestre. Ce n'était pas absolument un article de foi, mais il en approchait tant, qu'on fesait brûler quelquefois les gens qui en doutaient. Cette donation n'était en effet qu'une restitution de la moitié de ce qu'on devait à Silvestre; car il représentait Simon Barjone, surnommé Pierre, qui avait tenu vingt-cinq ans le pontificat romain sous Néron, qui n'en régna que treize; et Simon Barjone avait représenté Jésu à qui tous les royaumes appartiennent.

Il faut d'abord prouver en peu de mots que Simon Barjone tint le siége à Rome.

En premier lieu, le livre des *Actions des apôtres* ne dit en aucun endroit que ce Barjone Pierre ait été à Rome; et Paul, dans ses lettres, insinue le contraire. Donc il y voyagea, et il y régna vingt-cinq ans sous Néron; et si Néron ne régna que treize ans, on n'a qu'à en ajouter douze, cela fera vingt-cinq.

En second lieu, il y a une lettre attribuée à Pierre, dans laquelle il dit expressément qu'il était à Babylone; donc il est clair qu'il était à Rome, comme l'ont démontré plusieurs papistes.

En troisième lieu, des faussaires reconnus, nommés Abdias et Marcel, ont attesté que Simon le magicien ressuscita à moitié un parent de Néron, et que Simon Barjone Pierre le ressuscita tout-à-fait; que Simon le magicien vola dans les airs devant toute la cour, et que Simon Pierre, plus grand magicien, le fit tomber et lui cassa les deux jambes; que les Romains firent un dieu de Simon l'estropié; que Simon Pierre rencontra Jésu à une porte de Rome; que Jésu lui prédit sa glorieuse mort, qu'il fut crucifié la tête en bas, et solennellement enterré au Vatican.

Enfin le fauteuil de bois dans lequel il prêcha est encore dans la cathédrale; donc Pierre a gouverné dans Rome toute l'Église, qui n'existait pas, ce qui était à démontrer. Tel est le fondement de la restitution faite au pape de la moitié du monde chrétien.

Cette pièce curieuse est si peu connue dans notre île, qu'il est bon d'en donner ici un petit extrait. C'est Constantin qui parle.

« Nous, avec nos satrapes, et tout le sénat et le
« peuple soumis au glorieux empire, nous avons
« jugé utile de donner au successeur du prince

« des apôtres une plus grande puissance que celle
« que notre sérénité et notre mansuétude ont sur
« la terre. Nous avons résolu de faire honorer la
« sacro-sainte Église romaine plus que notre puis-
« sance impériale, qui n'est que terrestre; et nous
« attribuons au sacré siége du bienheureux Pierre
« toute la dignité, toute la gloire, et toute la puis-
« sance impériale.... Nous possédons les corps glo-
« rieux de saint Pierre et de saint Paul, et nous les
« avons honorablement mis dans des caisses
« d'ambre que la force des quatre éléments ne peut
« casser. Nous avons donné plusieurs grandes pos-
« sessions en Judée, en Grèce, dans l'Asie, dans
« l'Afrique et dans l'Italie, pour fournir aux frais
« de leurs luminaires. Nous donnons en outre à
« Silvestre, et à ses successeurs, notre palais de La-
« tran, qui est plus beau que tous les autres palais
« du monde.

« Nous lui donnons notre diadème, notre cou-
« ronne, notre mitre, tous les habits impériaux
« que nous portons, et nous lui remettons la di-
« gnité impériale et le commandement de la cava-
« lerie.... Nous voulons que les révérendissimes
« clercs de la sacro-sainte romaine Église jouissent
« de tous les droits du sénat: nous les créons tous
« patrices et consuls. Nous voulons que leurs che-
« vaux soient toujours ornés de caparaçons blancs,
« et que nos principaux officiers tiennent ces che-

« vaux par la bride, comme nous avons conduit « nous-même par la bride le cheval du sacré pon- « tife.

« Nous donnons en pur don au bienheureux « pontife la ville de Rome, et toutes les villes occi- « dentales de l'Italie, comme aussi les autres villes « occidentales des autres pays. Nous cédons la place « au saint père; nous nous démettons de la domi- « nation sur toutes ces provinces; nous nous reti- « rons de Rome et transportons le siége de notre « empire en la province de Bysance, n'étant pas « juste qu'un empereur terrestre ait le moindre « pouvoir dans les lieux où Dieu a établi le chef de « la religion chrétienne.

« Nous ordonnons que cette notre donation de- « meure ferme jusqu'à la fin du monde; et si quel- « qu'un désobéit à notre décret, nous voulons « qu'il soit damné éternellement, que les apôtres « Pierre et Paul lui soient contraires en cette vie « et en l'autre, et qu'il soit plongé au plus profond « de l'enfer avec le diable. Donné sous le consulat « de Constantin et de Gallicanus. »

Ces lettres-patentes étaient la juste récompense du service éternel que le pape Silvestre avait rendu à l'empereur. Il est dit, dans la préface de cette belle pièce, que Constantin étant mangé de lèpre s'était baigné en vain dans le sang d'une multitude d'enfants, par l'ordonnance de ses médecins. Ce

remède n'ayant pas réussi, il envoya chercher le pape Silvestre qui le guérit en un moment, en lui donnant le baptême.

On sait qu'après la décadence de l'empire romain, le Goth qui dressa ces lettres-patentes n'avait pas besoin de supposer la signature de Constantin et du consul Gallicanus, qui ne fut jamais consul avec Constantin. C'était Jésu-Christ lui-même qui les devait signer, puisqu'il avait donné à Barjone Pierre les clefs du royaume du ciel, et que la terre y était visiblement comprise. On a prétendu que Jésu ne savait pas écrire; mais ce n'est là qu'une mauvaise difficulté.

Nous n'avons jamais démêlé si c'est sur la donation de Constantin, ou sur celle de Jésu, que se fonda le pape Innocent III lorsqu'il se déclara roi d'Angleterre en 1213, et qu'il nous envoya son légat Pandolfe, auquel notre Jean-sans-Terre remit son royaume dont il ne fut plus que le fermier, et dont il lui paya la première année d'avance. Il réitéra ce bail en 1214, et paya encore vingt-cinq mille livres pesant d'argent pour pot-de-vin du marché. Son fils Henri III commença son règne par confirmer cette donation à genoux. Nous étions alors dans un terrible abrutissement. Un grave auteur a dit que nous étions des bœufs qui labourions pour le pape, et que depuis nous avons été changés en hommes; mais que nous

avons gardé nos cornes avec lesquelles nous avons chassé les loups ecclésiastiques qui nous dévoraient.

Au reste, on peut s'enquérir à Naples si la donation de Constantin a servi de modèle à la vassalité où les rois de Naples veulent bien être encore de la cour de Rome.

CHAPITRE XX.

De la famille de Constantin, et de l'empereur Julien le philosophe.

Après Constantin, qui fut baptisé à l'article de la mort par l'arien Eusèbe évêque de Nicomédie, et non par César-Auguste Silvestre, évêque de Rome, ses enfants, chrétiens comme lui, souillèrent comme lui sa famille de sang et de carnage. Constantin II, Constant, et Constantius, commencèrent par faire massacrer sept neveux de leur père et deux de leurs oncles; après quoi l'empereur Constant, bon catholique, fit égorger l'empereur Constantin II, bon catholique aussi. Il ne resta bientôt que l'empereur Constantius l'arien. On croit lire l'histoire des sultans turcs, quand on lit celle du grand Constantin et de ses fils. Il est très vrai que les crimes qui rendirent cette

cour si affreuse, et les turpitudes de la mollesse qui la fit si méprisable, ne cessèrent que quand Julien vint à l'empire.

Julien était le petit-fils d'un frère de Constance Chlore ou le Pâle, et par conséquent petit-neveu du premier Constantin. Il avait deux frères; l'aîné fut tué avec son père dans le massacre de la famille : restaient Gallus et Julien. Gallus, l'aîné, était âgé de vingt-huit ans quand il causa quelque ombrage à l'empereur Constantius. Ce digne fils du grand Constantin fit saisir ses deux cousins, Gallus et Julien. Le premier fut assassiné par son ordre en Dalmatie, à quelques lieues de l'endroit où l'on a élevé depuis le prodige de la ville de Venise. Julien, traîné pendant sept mois de prison en prison, fut réservé à la même mort; il n'avait pas alors vingt-trois ans accomplis. On allait le faire périr dans Milan, lorsqu'Eusébie, femme de l'empereur, touchée des graces et de l'esprit supérieur de ce prince infortuné, lui sauva la vie par ses prières et par ses larmes.

Constantius n'avait point d'enfants, et était même, dit-on, incapable d'en avoir, soit vice de la nature, soit suite de ses débauches. Il fut forcé, comme les Ottomans l'ont été depuis, de ne pas répandre tout le sang de la famille impériale, et de déclarer enfin césar ce même Julien qu'il avait voulu joindre aux princes massacrés.

On sait assez combien la présence d'un successeur est odieuse, et à quel point la puissance suprême est jalouse. Constantius exila honorablement Julien dans les Gaules, après lui avoir donné sa sœur Hélène en mariage. Telle était la cour de Constantinople; telles on en a vu d'autres. On assassine ses parents; on ne sait si on égorgera celui qui reste, ou si on le mariera. Quand on l'a marié, on l'exile; on voudrait s'en défaire; on l'opprime; on finit par être détrôné ou tué par celui qu'on a persécuté, ou bien on le tue; et on est tué par un autre. Dans ce chaos d'horreurs, de faiblesses, d'inconstances, de trahisons, de meurtres, on crie toujours: Dieu! Dieu! On est béni par une faction de prêtres, et maudit par une autre. On est dévot; il y a toujours presque autant de miracles que de scélératesses et de lâchetés. La Constantinople chrétienne n'a pas eu d'autres mœurs jusqu'au temps où elle est devenue la Constantinople turque: alors elle a été aussi atroce, mais moins méprisable, jusqu'à cette année 1776 où nous écrivons; et il est probable qu'elle sera un jour conquise pour faire place à une troisième non moins méchante, qui succombera à son tour.

Le césar Julien envoyé dans les Gaules, mais sans pouvoir, sans argent, et presque sans troupes, entouré de ministres qui avaient le secret de

la cour, et d'espions qui le trahissaient, déploya alors toute la force de son génie long-temps retenu. Les hordes des Allemands et des Francs ravageaient la Gaule; elles avaient détruit les villes bâties par les Romains le long du Rhin. Julien se forma une armée malgré ses surveillants, la nourrit sans fouler les peuples, la disciplina, et s'en fit aimer : enfin il vainquit avec peu de troupes des armées innombrables, à l'exemple des plus grands capitaines; mais il était bien au-dessus d'eux par la philosophie et par les vertus. C'était César pour la conduite d'une campagne; c'était Alexandre un jour de bataille; c'était Marc-Aurèle et Épictète pour les mœurs. Sobre, tempérant, chaste, ne connaissant de plaisirs que ses devoirs, ennemi de toute délicatesse, jusqu'à coucher toujours à terre sur une simple peau, et à se nourrir comme un simple soldat; sa vertu allait au-delà des forces de la nature humaine.

Le peu de temps qu'il résida dans Paris, notre rivale, rendit les Parisiens plus heureux qu'ils ne l'ont été sous leur bon roi Henri IV, qu'ils regrettent tous les jours. Julien osa chasser les agents de l'empereur, officiers du fisc, maltôtiers, qui tiraient toute la substance des Gaules. Qui croirait qu'il diminua les impôts dans la proportion de vingt-cinq à sept; et que par cette réduction même, soutenue d'une sage économie,

il enrichit à-la-fois la Gaule et le fisc impérial? Julien voyait tout par ses yeux, et jugeait les procès de sa bouche, comme il combattait de ses mains. L'Europe se souviendra toujours avec admiration et avec tendresse de ce grand mot qu'il répondit à un avocat, au sujet d'un homme auquel on imputait un crime. Qui sera coupable, disait cet avocat, s'il suffit de nier? Eh! qui sera innocent, repartit Julien, s'il suffit d'accuser? Plût à Dieu qu'il fût venu à Londres comme à Paris! mais du moins il nous envoya des secours contre les Pictes, et nous lui avons obligation aussi bien que nos voisins. Quelle fut la récompense de tant de vertus et de tant de services? Celle qu'on devait attendre de Constantius et des eunuques qui régnaient sous son nom. On lui retira les troupes qu'il avait formées, et avec lesquelles il avait étendu les limites de l'empire. Constantius eut à se repentir de son injustice imprudente. Ces troupes ne voulurent point partir, et déclarèrent Julien empereur en 360; Constantius mourut l'année suivante. Telle était la probité reconnue de Julien, que les plus insignes calomniateurs de ce grand homme ne l'accusèrent pas d'avoir eu la moindre part à la mort toute naturelle du bourreau de son père et de ses frères. Il n'y eut que le déclamateur infame saint Grégoire de Nazianze qui osa laisser échapper quelques soupçons de

poison, soupçons qui furent étouffés par le cri universel de la vérité.

Julien gouverna l'empire comme il avait gouverné la Gaule. Il commença par faire punir les délateurs et les financiers oppresseurs. Au faste asiatique de la cour des Constantin succéda la simplicité des Marc-Aurèle. S'il força les tribunaux à être justes, et s'il rendit la cour plus vertueuse, ce ne fut que par son exemple. S'il donna la préférence à la religion de ses ancêtres, à cette religion des Scipion, des Caton, et des Antonin, sur une secte nouvelle échappée d'un village juif, il ne contraignit jamais aucun chrétien d'abjurer. Au contraire, ses exemples de clémence sont sans nombre, quoi qu'en ait dit la rage de quelques chrétiens persécuteurs, qui auraient bien voulu que Julien eût été persécuteur comme eux. Ils n'ont pu s'inscrire en faux contre le pardon qu'il accorda dans Antioche à un nommé Thalassius, qui avait été son ennemi déclaré du temps de l'empereur Constantius. Les citoyens se plaignirent que ce Thalassius les avait opprimés. Il m'a opprimé aussi, leur dit Julien, et je l'oublie. Un autre, nommé Théodote, vint se jeter à ses pieds, et lui avoua qu'il l'avait calomnié sous le précédent règne. Je le savais, répondit l'empereur; vous ne me calomnierez plus.

Enfin dix soldats chrétiens ayant conspiré con-

tre sa vie, il se contenta de leur dire : *Apprenez que ma vie est nécessaire pour que je marche à votre tête contre les Perses.*

Nous ne nous abaisserons pas jusqu'à réfuter les absurdités vomies contre sa mémoire, comme la femme qu'il immola à la lune pour revenir vainqueur des Perses, et son sang qu'il jeta contre le ciel en s'écriant : *Tu as vaincu, Galiléen*. On ne peut comparer l'horreur et le ridicule des calomnies dont il fut chargé par des écrivains nommés pères de l'Église, qu'aux impostures vomies par nos moines contre Mahomet II, après la prise de Constantinople. Ces reproches des prêtres, renouvelés d'âge en âge à Julien, de n'avoir pas été de la religion de l'assassin Constantius, sont d'autant plus mal placés, que Constantius était hérétique ; et que, selon ces prêtres, un hérétique est pire qu'un païen.

CHAPITRE XXI.

Questions sur l'empereur Julien.

On a demandé si Julien aimait la religion de l'empire d'aussi bonne foi qu'il détestait la secte chrétienne. On a demandé encore s'il pouvait raisonnablement espérer de détruire cette secte.

Quant à la première question, si un philosophe stoïcien tel que Julien adorait en effet Vénus, Mercure, Priape, Proserpine, et des dieux pénates, nous avons peine à le croire. Ce qui est vraisemblable, c'est que les peuples étant partagés entre deux factions irréconciliables, il fallait que Julien parût être de l'une pour abattre l'autre; sans quoi toutes deux se seraient soulevées contre lui. Nous savons bien qu'il est dans l'Europe un très grand prince, célèbre par ses victoires, par ses lois, et par ses livres, qui, dans ses états de cinq cents lieues en longueur, a pour sujets des papistes, des luthériens, des calvinistes, des moraves, des sociniens, des juifs; qui ne prend parti pour aucune de ces sectes, et qui n'a pas plus de chapelle que de conseil et de maîtresse: mais il est venu dans un temps où la démence des disputes de religion est entièrement amortie dans son pays. Il a affaire à des Allemands, et Julien avait affaire à des Grecs, capables de nier jusqu'à la mort que deux et deux font quatre.

Il se peut que Julien, né sensible et enthousiaste, abhorrant la famille de Constantin, qui n'était qu'une famille d'assassins, abhorrant le christianisme dont elle avait été le soutien, se soit fait illusion jusqu'au point de former un système, qui semblait réconcilier un peu avec la raison le ridicule de ce qu'on appelle mal à propos le pa-

ganisme. C'était un avocat qui pouvait s'enivrer de sa cause; mais en voulant détruire la religion de Jésu, ou plutôt la religion de lambeaux mal cousus au nom de Jésu, aurait-il pu parvenir à ce grand ouvrage? nous répondons hardiment, Oui, s'il avait vécu quarante ans de plus, et s'il avait été toujours bien secondé.

Il eût été d'abord nécessaire de faire ce que nous fîmes quand nous détruisîmes le papisme. Nous étalâmes devant l'hôtel-de-ville, aux yeux et à l'esprit du public, les fausses légendes, les fausses prophéties, et les faux miracles des moines. L'empereur Julien, au contraire, subjugué par les idées erronées de son siècle, accorde, dans son discours conservé par Cyrille, que Jésu a fait quelques prodiges; mais que tous les théurgistes en font bien davantage. C'est précisément imiter Jésu, qui, dans le livre de Matthieu, avoue que tous les Juifs ont le secret de chasser les diables.

Julien aurait dû faire voir que ces possessions du diable sont une charlatanerie punissable, et c'est de quoi sont très persuadés les magistrats de nos jours, bien qu'ils aient quelquefois la lâcheté de conniver à ces infamies. Ayant ainsi levé un pan de la robe de l'erreur, on l'aurait enfin montrée nue dans toute sa turpitude. On aurait pu abolir sagement et peu à peu les sacrifices de veaux et de moutons, qui changeaient les temples

en cuisines, et instituer à leur place des hymnes et des discours de simple morale. On aurait pu inculquer dans les esprits l'adoration d'un Être suprême dont l'existence était déja reconnue; on aurait pu écarter tous les dogmes qui ne sont nés que de l'imagination des hommes; et on aurait prêché la simple vertu qui est née de Dieu même.

Enfin les empereurs romains auraient pu imiter les empereurs de la Chine, qui avaient établi une religion pure depuis si long-temps; et cette religion, qui eût été celle de tous les magistrats, l'aurait emporté, comme à la Chine, sur toutes les superstitions auxquelles on abandonne la populace.

Cette grande révolution était praticable dans un temps où la principale secte du christianisme n'était pas fondée, comme elle l'est aujourd'hui, sur des chaires de quatre mille guinées de rente, de quatre cent mille écus d'Allemagne, ou de piastres d'Espagne, et sur-tout sur le trône de Rome. La plus grande difficulté eût été dans l'esprit inquiet, turbulent, contentieux, de la plupart des peuples de l'Europe, et dans les mœurs de tous ces peuples, opposées les unes aux autres; mais aussi il y avait un fort contrepoids, c'était celui des langues grecque et romaine que tout l'empire parlait, et des lois impériales, auxquelles toutes les provinces étaient également

asservies: enfin le temps pouvait établir le régne de la raison; et c'est le temps qui la plongea dans les fers.

Combien de fanatiques ont répété que Jésu punit Julien, et le tua par les mains des Perses, pour n'avoir pas été de sa religion! Cependant il régna près de trois ans; et Jovien, son successeur chrétien, ne vécut que six mois après son élection.

Les chrétiens, qui n'avaient cessé de se déchirer sous Constantin et sous ses enfants, ne purent être humanisés par Julien. Ils se plaignaient, dit ce grand homme dans ses Lettres, de n'avoir plus la liberté de s'égorger mutuellement: ils la reprirent bientôt cette liberté affreuse; et ils l'ont poussée sans relâche à des excès incroyables, depuis les querelles de la consubstantialité jusqu'à celles de la transsubstantiation; fatale preuve, dit le respectable milord Bolingbroke, mon bienfaiteur, que l'arbre de la croix n'a pu porter que des fruits de mort.

CHAPITRE XXII.

En quoi le christianisme pouvait être utile.

Nulle secte, nulle école, ne peut être utile que par ses dogmes purement philosophiques; car les

hommes en seront-ils meilleurs quand Dieu aura un verbe, ou quand il en aura deux, ou quand il n'en aura point? Qu'importe au bonheur de la société que Dieu se soit incarné quinze fois vers le Gange, ou cent cinquante fois à Siam, ou une fois dans Jérusalem?

Les hommes ne pouvaient rien faire de mieux que d'admettre une religion qui ressemblât au meilleur gouvernement politique. Or ce meilleur gouvernement humain consiste dans la juste distribution des récompenses et des peines; telle devait donc être la religion la plus raisonnable.

Soyez juste, vous serez favori de Dieu; soyez injuste, vous serez puni. C'est la grande loi dans toutes les sociétés qui ne sont pas absolument sauvages.

L'existence des ames, et ensuite leur immortalité, ayant été une fois admises chez les hommes, rien ne leur paraissait donc plus convenable que de dire: Dieu peut nous récompenser ou nous punir après notre mort selon nos œuvres. Socrate et Platon, qui les premiers développèrent cette idée, rendirent donc un grand service au genre humain, en mettant un frein aux crimes que les lois ne peuvent punir.

La loi juive attribuée à Moïse, ne promettant pour récompense que du vin et de l'huile, et ne menaçant que de la rogne et d'ulcères dans les

genoux, était donc une loi de barbares ignorants et grossiers.

Les premiers disciples de Jean le baptiseur et de Jésu, s'étant joints aux platoniciens d'Alexandrie, pouvaient donc former une société vertueuse et utile, à-peu-près semblable aux thérapeutes d'Égypte.

Il était très indifférent en soi que cette société pratiquât la vertu au nom d'un Juif nommé Jésu ou Jean, avec qui les premiers chrétiens, soit d'Alexandrie, soit de Grèce, n'avaient jamais conversé, ou au nom d'un autre homme, quel qu'il pût être. De quoi s'agissait-il? d'être honnêtes gens, et de mériter d'être heureux après la mort.

On pouvait donc établir une société vertueuse dans quelque canton de la terre, comme Lycurgue avait établi une petite société guerrière dans un coin de la Grèce.

Si cette société, sous le nom de chrétiens, ou de socratiens, ou de thérapeutes, eût été véritablement sage, il est à croire qu'elle eût subsisté sans contradiction; car, supposé qu'elle eût été telle qu'on a peint les thérapeutes et les esséniens, quel empereur romain, quel tyran aurait jamais voulu les exterminer? Je suppose qu'une légion romaine passe par les retraites de ces bonnes gens, et que le tribun militaire leur dise: Nous venons loger chez vous à discrétion. — Très volontiers, répon-

dent-ils; tout ce qui est à nous est à vous; bénissons Dieu, et soupons ensemble. — Payez le tribut à César. — Un tribut? nous ne savons ce que c'est, mais prenez tout. Puisse notre substance engraisser César! — Venez avec vos pioches et vos pelles nous aider à creuser des fossés et à élever des chaussées. — Allons, l'homme est né pour le travail puisqu'il a deux mains. Nous vous aiderons tant que nous aurons de la force. Je demande s'il eût été possible qu'une légion romaine eût été tentée de faire une Saint-Barthélemi d'une colonie si douce et si serviable; l'aurait-on exterminée pour n'avoir pas connu Jupiter et Mercure? Il faut avouer avec sincérité et avec admiration, les Philadelphiens que nous nommons quakers, trembleurs, ont été jusqu'à présent ce peuple de thérapeutes, de socratiens, de chrétiens dont nous parlons: on dit qu'il ne leur a manqué que de parler de la bouche, et de gesticuler sans contorsions, pour être les plus estimables des hommes. Ils sont jusqu'à présent sans temples, sans autels, comme furent les premiers chrétiens pendant cent cinquante ans; ils travaillent comme eux; ils se secourent mutuellement comme eux; ils ont comme eux la guerre en horreur. Si de telles mœurs ne se corrompent pas, ils seront dignes de commander à la terre; car du sein de leurs illusions ils enseigneront la vertu qu'ils pratiquent. Il paraît certain

que les chrétiens du premier siècle commencèrent à-peu-près comme nos Philadelphiens d'aujourd'hui; mais la fureur de l'enthousiasme, la rage du dogme, la haine contre toutes les autres religions, gâtèrent bientôt tout ce que les premiers chrétiens, imitateurs, en quelque sorte, des esséniens, pouvaient avoir de bon et d'utile : ils détestaient d'abord les temples, l'encens, les cierges, l'eau lustrale, les prêtres; et bientôt ils eurent des prêtres, de l'eau lustrale, de l'encens, et des temples. Ils vécurent cent ans d'aumônes, et leurs successeurs vécurent de rapines; enfin quand ils furent les maîtres, ils se déchirèrent pour des arguments; ils devinrent calomniateurs, parjures, assassins, tyrans, et bourreaux.

Il n'y a pas cent ans que le démon de la religion fesait encore couler le sang dans notre Irlande et dans notre Écosse. On commettait cent mille meurtres, soit sur des échafauds, soit derrière des buissons; et les querelles théologiques troublaient toute l'Europe.

J'ai vu encore en Écosse des restes de l'ancien fanatisme, qui avait changé si long-temps les hommes en bêtes carnassières.

Un des principaux citoyens d'Inverness, presbytérien rigide, dans le goût de ceux que Butler nous a si bien peints, ayant envoyé son fils unique faire ses études à Oxford, affligé de le voir à son

retour dans les principes de l'Église anglicane, et sachant qu'il avait signé les trente-neuf articles, s'emporta contre lui avec tant de violence, qu'à la fin de la querelle il lui donna un coup de couteau, dont l'enfant mourut en peu de minutes entre les bras de sa mère. Elle expira de douleur au bout de quelques jours; et le père se tua dans un accès de désespoir et de rage.

Voilà de quoi j'ai été témoin. Je puis assurer que, si le fanatisme n'a pas été porté par-tout à cet excès d'horreur, il n'y a guère de familles qui n'aient éprouvé de tristes effets de cette sombre et turbulente passion. Notre peuple a été long-temps réellement attaqué de la rage. Cette maladie, quoi qu'on en dise, peut renaître encore. On ne peut la prévenir qu'en adorant Dieu sans superstition, et en tolérant son prochain.

C'est une chose bien déplorable et bien avilissante pour la nature humaine qu'une science digne de *Punch*[1] ait été plus destructive que les inondations des Huns, des Goths et des Vandales, et que dans toute notre Europe il y ait eu un corps d'énergumènes destiné à séduire, à piller et à faire égorger le reste des hommes. Cet enfer sur la terre a duré quinze siècles entiers. Il n'y a eu enfin d'autre remède que le mépris et l'indifférence des honnêtes gens détrompés.

[1] Punch est le polichinelle de Londres.

C'est ce mépris des honnêtes gens, c'est cette voix de la raison entendue d'un bout de l'Europe à l'autre, qui triomphe aujourd'hui du fanatisme sans autre effort que la force de la vérité. Les sages éclairés ont persuadé les ignorants qui n'étaient pas sages. Peu à peu les nations ont été étonnées d'avoir cru si long-temps des absurdités horribles qui devaient épouvanter le bon sens et la nature.

Le colosse élevé sur nos têtes pendant tant de siècles subsiste encore; et comme il fut forgé avec l'or des peuples, il n'est pas possible que la raison seule le détruise : mais ce n'est plus qu'un fantôme semblable à celui des augures chez les Romains. Un de ces augures, dit Cicéron, ne pouvait aborder un de ses confrères sans rire; et parmi nous un abbé de moines, riche de cent mille écus de rente, ne peut dîner avec un de ses confrères sans rire des idiots qui se sont dépouillés du nécessaire pour enrichir la fainéantise. On ne croit plus en eux, mais ils jouissent. Le temps viendra où ils ne jouiront plus. Il se trouvera des occasions favorables, on en profitera. Bénissons Dieu, nous autres qui depuis deux cent cinquante ans avons brisé un joug aussi pesant qu'infame, et qui avons restitué à la nation et au roi les richesses envahies par des imposteurs qui étaient la honte et le fardeau de la terre.

Il y a eu de grands hommes, et sur-tout des

hommes charitables dans toutes les communions; mais ils auraient été bien plus véritablement grands et bons si la peste de l'esprit de parti n'avait pas corrompu leur vertu.

Je conjure tout prêtre qui aura lu attentivement toutes les vérités évidentes qui sont dans ce petit ouvrage de se dire à lui-même : Je ne suis riche que par les fondations de mes compatriotes, qui eurent autrefois la faiblesse de dépouiller leurs familles pour enrichir l'Église; serai-je assez lâche pour tromper leurs descendants, ou assez barbare pour les persécuter; je suis homme avant d'être ecclésiastique; examinons devant Dieu ce que la raison et l'humanité m'ordonnent. Si je soutenais des dogmes qui outragent la raison, ce serait dans moi une démence affreuse; si, pour faire triompher ces dogmes absurdes, que je ne puis croire, j'employais la voie de l'autorité, je serais un détestable tyran. Jouissons donc des richesses qui ne nous ont rien coûté; ne trompons et ne molestons personne. Maintenant je suppose que des laïques et des ecclésiastiques bien instruits des erreurs énormes sur lesquelles nos dogmes ont été fondés, et de cette foule de crimes abominables qui en ont été la suite, veuillent s'unir ensemble, s'adresser à Dieu, et vivre saintement; comment devraient-ils s'y prendre?

CHAPITRE XXIII.

Que la tolérance est le principal remède contre le fanatisme.

A quoi servirait ce que nous venons d'écrire, si on n'en retirait que la connaissance stérile des faits, si on ne guérissait pas au moins quelques lecteurs de la gangrène du fanatisme? Que nous reviendrait-il d'avoir fouillé dans les anciens cloaques d'un petit peuple qui infectait autrefois un coin de la Syrie, et d'en avoir exposé les ordures au grand jour?

Que résultera-t-il de la naissance et du progrès d'une superstition si obscure et si fatale, dont nous avons fait une histoire fidèle? Voici évidemment le fruit qu'on peut recueillir de cette étude.

C'est qu'après tant de querelles sanglantes pour des dogmes inintelligibles on quitte tous ces dogmes fantastiques et affreux pour la morale universelle, qui seule est la vraie religion et la vraie philosophie. Si les hommes s'étaient battus pendant des siècles pour la quadrature du cercle et pour le mouvement perpétuel, il est certain qu'il faudrait renoncer à ces recherches absurdes, et s'en tenir aux véritables mécaniques, dont l'avantage se fait

sentir aux plus ignorants comme aux plus savants.

Quiconque voudra rentrer dans lui-même, et écouter la raison qui parle à tous les hommes, comprendra bien aisément que nous ne sommes point nés pour examiner si Dieu créa autrefois des *debta*, des génies, il y a quelques millions d'années, comme le disent les brachmanes; si ces *debta* se révoltèrent, s'ils furent damnés, si Dieu leur pardonna, s'il les changea en hommes et en vaches. Nous pouvons en conscience ignorer la théologie de l'Inde, de Siam, de la Tartarie, et du Japon, comme les peuples de ces pays-là ignorent la nôtre. Nous ne sommes pas plus faits pour étudier les opinions qui se répandirent vers la Syrie il n'y a pas trois mille ans, ou plutôt des paroles vides de sens qui passaient pour des opinions. Que nous importe des ébionites, des nazaréens, des manichéens, des ariens, des nestoriens, des eutychiens, et cent autres sectes ridicules?

Que nous reviendrait-il de passer notre vie à nous tourmenter au sujet d'Osiris? d'étudier des cinq années entières pour savoir les noms de ceux qui ont dit qu'une voix céleste annonça la naissance d'Osiris à une sainte femme nommée Pamyle, et que cette sainte femme l'alla proclamer par tout l'univers? Nous consumerons-nous pour expliquer comment Osiris et Isis avaient été amoureux l'un

de l'autre dans le ventre de leur mère [1], et y engendrèrent le dieu Horus? C'est un grand mystère; mais vingt générations d'hommes s'égorgeront-elles pour trouver le vrai sens de ce mystère, et l'entendront-elles mieux après s'être égorgées?

Nulle vérité utile n'est née sans doute des querelles sanglantes qui ont désolé l'Europe et l'Asie, pour savoir si l'Être nécessaire, éternel et universel, a eu un fils plutôt qu'une fille; si ce fils fut engendré avant ou après les siècles, s'il est la même chose que son père, et différent en nature; si, étant engendré dans le ciel, il est encore né sur la terre; s'il y est mort d'un supplice odieux; s'il est ressuscité; s'il est allé aux enfers; s'il a depuis été mangé tous les jours, et si on a bu son sang après avoir mangé son corps dans lequel était ce sang; si ce fils avait deux natures; si ces deux natures composaient deux personnes; si un saint souffle a été produit par la spiration du père ou par celle du père et du fils, et si ce souffle n'a fait qu'un seul être avec le père et le fils.

Nous ne sommes pas faits, ce me semble, pour une telle métaphysique, mais pour adorer Dieu, pour cultiver la terre qu'il nous a donnée, pour nous aider mutuellement dans cette courte vie. Tout le monde le sent, tout le monde le dit, soit à haute voix, soit en secret. La sagesse et la justice

[1] Voyez *Plutarque*, chapitre *d'Isis et d'Osiris*.

prennent enfin la place du fanatisme et de la persécution dans la moitié de l'Europe.

Si le système humain, et peut-être divin, de la tolérance avait pu dominer chez nos pères, comme il commence à régner chez quelques uns de leurs enfants, nous n'aurions pas la douleur de dire en passant devant White-Hall : C'est ici qu'on trancha la tête de notre roi Charles pour une liturgie; son fils n'eût pas été obligé, pour éviter la même mort, de devenir le postillon de mademoiselle Lane, et de se cacher deux nuits dans le creux d'un chêne*. Montrose, le plus grand homme de l'Écosse ma chère patrie, n'aurait pas été coupé en quartiers par le bourreau; ses membres sanglants n'auraient pas été cloués aux portes de quatre de nos villes. Quarante bons serviteurs du roi, parmi lesquels était un de mes ancêtres, n'auraient pas péri par le même supplice, et servi au même spectacle.

Je ne veux pas rappeler ici toutes les inconcevables horreurs que les querelles du christianisme ont amoncelées sur la tête de nos pères. Hélas! les mêmes scènes de carnage ont ensanglanté cette Europe, où le christianisme n'était point né. C'est par-tout la même tragédie sous mille noms différents. Le polythéisme des Grecs et des Romains a-t-il jamais rien produit de semblable? Y eut-il seulement une légère querelle pour les hymnes à

* Charles II.

Apollon, pour l'ode des jeux séculaires d'Horace, pour le *Pervigilium Veneris?* Le culte des dieux n'inspirait point la haine et la discorde. On voyageait en paix d'un bout de la terre à l'autre. Les Pythagore, les Apollonius de Tyane, étaient bien reçus chez tous les peuples de l'univers. Malheureux que nous sommes! nous avons cru servir Dieu, et nous avons servi les furies. Il y avait, au rapport d'Arrien, une loi admirable chez les brachmanes: il ne leur était pas permis de dîner avant d'avoir fait du bien. La loi contraire a été long-temps établie parmi nous.

Ouvrez vos yeux et vos cœurs, magistrats, hommes d'état, princes, monarques; considérez qu'il n'existe aucun royaume en Europe où les rois n'aient pas été persécutés par des prêtres. On vous dit que ces temps sont passés et qu'ils ne reviendront plus. Hélas! ils reviendront demain si vous bannissez la tolérance aujourd'hui, et vous en serez les victimes comme tant de vos ancêtres l'ont été.

CHAPITRE XXIV.

Excès du fanatisme.

Après ce tableau si vrai des superstitions humaines et des malheurs épouvantables qu'elles

ont causés, il ne nous reste qu'à faire voir comment ceux qui sont à la tête du christianisme lui ont toujours insulté, combien ils ont été semblables à ces charlatans qui montrent des ours et des singes à la populace, et qui assomment de coups ces animaux qui les font vivre.

Je commencerai par la belle et respectable Hypatie, dont l'évêque Synésius fut le disciple au cinquième siècle. On sait que saint Cyrille fit assassiner cette héroïne de la philosophie, parcequ'elle était de la secte platonicienne, et non pas de la secte athanasienne. Les fidèles traînèrent son corps nu et sanglant dans l'église et dans les places publiques d'Alexandrie. Mais que firent les évêques contemporains de ce Synésius le platonicien? Il était très riche et très puissant; on voulut le gagner au parti chrétien, et on lui proposa de se laisser faire évêque. Sa religion était celle des philosophes; il répondit qu'il n'en changerait pas, et qu'il n'enseignerait jamais la doctrine nouvelle, qu'on pouvait le faire évêque à ce prix. Cette déclaration ne rebuta point ces prêtres, qui avaient besoin de s'appuyer d'un homme si considérable: ils l'oignirent, et ce fut un des plus sages évêques dont l'Église chrétienne pût se vanter. Il n'y a point de fait plus connu dans l'histoire ecclésiastique.

Plût à Dieu que les évêques de Rome eussent

imité Synésius, au lieu d'exiger de nous deux schellings par chaque maison; au lieu de nous envoyer des légats qui venaient mettre à contribution nos provinces de la part de Dieu; au lieu de s'emparer du royaume d'Angleterre en vertu de l'ancienne maxime que les biens de la terre n'appartiennent qu'aux fidèles; au lieu de faire enfin le roi Jean-sans-Terre fermier du pape!

Je ne parle pas de six cents années de guerres civiles entre la couronne impériale et la mitre de Saint-Jean de Latran, et de tous les crimes qui signalèrent ces guerres affreuses; je m'en tiens aux abominations qui ont désolé ma patrie, et je dis dans l'amertume de mon cœur: Est-ce donc pour cela qu'on a fait naître Dieu d'une Juive? Est-ce en vain que l'esprit de raison et de tolérance, dont j'ai parlé, commence à s'introduire enfin depuis l'Église grecque de Pétersbourg jusqu'à l'Église papiste de Madrid?

CHAPITRE XXV.

Contradictions funestes.

Il me semble que nous avons tous un penchant naturel à l'association, à l'esprit de parti. Nous cherchons en cela un appui à notre faiblesse.

Cette inclination se remarque dans notre île malgré le grand nombre de caractères particuliers dont elle abonde. De là viennent nos *clubs* et jusqu'à nos francs-maçons. L'Église romaine est une grande preuve de cette vérité. On voit en Italie beaucoup plus de différents ordres de moines que de régiments. C'est cet esprit d'association qui partagea l'antiquité en tant de sectes, c'est ce qui produisit cette multitude d'initiations englouties enfin dans celle du christianisme. Il a fait naître de nos jours les moraves, les méthodistes, les piétistes, comme on avait eu auparavant des Syriens, des Égyptiens, des Juifs.

La religion est, après les jours de marchés, ce qui unit davantage les hommes; le mot seul de religion l'indique; c'est ce qui lie, *quod religat*.

Il est arrivé en fait de religion la même chose que dans notre franc-maçonnerie: les cérémonies les plus extravagantes en ont par-tout fait la base. Joignez à la bizarrerie de toutes ces institutions l'esprit de partialité, de haine, de vengeance; ajoutez-y l'avarice insatiable, le fanatisme qui éteint la raison, la cruauté qui détruit toute pitié, vous n'aurez encore qu'une faible image des maux que les associations religieuses ont apportés sur la terre.

Je n'ai jusqu'à présent connu de société vraiment pacifique que celle de la Caroline et de la

Pensylvanie [1]. Les deux législateurs de ces pays ont eu soin d'y établir la tolérance comme la principale loi fondamentale. Notre grand Locke a ordonné que dans la Caroline sept pères de famille suffiraient pour former une religion légale. Guillaume Penn étendit la tolérance encore plus loin : il permit à chaque homme d'avoir sa religion particulière, sans en rendre compte à personne. Ce sont ces lois humaines qui ont fait régner la concorde dans deux provinces du Nouveau-Monde, lorsque la confusion bouleversait encore le monde ancien.

Voilà des lois bien directement contraires à celles de Mosé, dont nous avons si long-temps adopté l'esprit barbare. Locke et Penn regardent Dieu comme le père commun de tous les hommes ; et Mosé ou Moïse (si on en croit les livres qui courent sous son nom) veut que le maître de l'univers ne soit que le Dieu du petit peuple juif, qu'il ne protège que cette poignée de scélérats obscurs, qu'il ait en horreur le reste du monde. Il appelle ce Dieu « un Dieu jaloux qui se venge jusqu'à la « troisième et la quatrième génération. »

Il ose faire parler Dieu ; et comment le fait-il parler?

Quand vous aurez passé le Jourdain, égorgez,

[1] Cela fut écrit avant la guerre de la métropole contre les colonies.

exterminez tout ce que vous rencontrerez. Si vous ne tuez pas tout, je vous tuerai moi-même[1].

L'auteur du *Deutéronome* va plus loin: « *S'il* « *s'élève*, dit-il, *parmi vous* un prophète; s'il vous « prédit des prodiges, et que ces prodiges arrivent, « et qu'il vous dise (en vertu de ces prodiges): Sui- « vons un culte étranger, etc.; qu'il soit massacré « incontinent. Et si votre frère, né de votre mère, « si votre fils ou votre fille, ou votre tendre et « chère femme, ou votre intime ami vous dit: « Allons, servons des dieux étrangers qui sont « servis par toutes les autres nations; tuez cette « personne si chère aussitôt; donnez le premier « coup, et que tout le monde vous suive[2]. »

Après avoir lu une telle horreur, pourra-t-on la croire? et si le diable existait, pourrait-il s'exprimer avec plus de démence et de rage? Qui que tu sois, insensé scélérat, qui écrivis ces lignes, ne voyais-tu pas que s'il est possible qu'un prophète prédise des prodiges, et que ces prodiges confirment ses paroles, c'est visiblement le maître de la nature qui l'inspire, qui parle par lui, qui agit par lui? Et dans cette supposition, tu veux qu'on l'égorge! tu veux que ce prophète soit assassiné par son père, par son frère, par son fils, par son ami! Que lui ferais-tu donc s'il était un faux prophète? La superstition change tellement les

[1] *Nombres*, ch. XXXIV. — [2] *Deutéronome*, ch. XIII.

hommes en bêtes, que les docteurs chrétiens ne se sont pas aperçus que ce passage est la condamnation formelle de leur Jésus-Christ. Il a, selon eux, prophétisé des prodiges qui sont arrivés: la religion introduite par ses adhérents a détruit la religion juive; donc, selon le texte attribué à Moïse, il était évidemment coupable; donc, en vertu de ce texte, il fallait que son père et sa mère l'égorgeassent. Quel étrange et horrible chaos de sottises et d'abominations!

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les chrétiens eux-mêmes se sont servis de ce passage juif, et de tous les passages qui les condamnent, pour justifier tous leurs crimes sanguinaires. C'est en citant le *Deutéronome* que nos papistes d'Irlande massacrèrent un nombre prodigieux de nos protestants[1]. C'est en criant: Le père doit tuer son fils, le fils doit tuer son père; Mosé le Juif l'a dit, Dieu l'a dit.

Comment faire quand on est descendu dans cet abîme, et qu'on a vu cette longue chaîne de crimes fanatiques dont les chrétiens se sont souillés? Où recourir? où fuir? Il vaudrait mieux être athée et vivre avec des athées. Mais les athées sont dangereux. Si le christianisme a des principes exécrables, l'athéisme n'a aucun principe. Des athées peuvent

[1] L'auteur parle des massacres d'Irlande du temps de Charles I[er] et de Cromwell.

être des brigands sans lois, comme les chrétiens et les mahométans ont été des brigands avec des lois. Voyons s'il n'est pas plus raisonnable et plus consolant de vivre avec des théistes.

CHAPITRE XXVI.

Du théisme.

Le théisme est embrassé par la fleur du genre humain, je veux dire par les honnêtes gens depuis Pékin jusqu'à Londres, et depuis Londres jusqu'à Philadelphie. L'athéisme parfait, quoi qu'on en dise, est rare. Je m'en suis aperçu dans ma patrie et dans tous mes voyages, que je n'entrepris que pour m'instruire, jusqu'à ce qu'enfin je me fixai auprès du lord Bolingbroke, le théiste le plus déclaré.

C'est, sans contredit, la source pure de mille superstitions impures. Il est naturel de reconnaître un Dieu dès qu'on ouvre les yeux; l'ouvrage annonce l'ouvrier.

Confucius et tous les lettrés de la Chine s'en tiennent à cette notion, et ne font pas un pas au-delà. Ils abandonnent le peuple aux bonzes et à leur dieu Fo. Le peuple est superstitieux et sot à la Chine comme ailleurs; mais les lettrés y sont

moins remplis de préjugés qu'ailleurs. La grande raison, à mon avis, c'est qu'il n'y a rien à gagner dans ce vaste et ancien royaume à vouloir tromper les hommes, et à se tromper soi-même. Il n'y a point, comme dans une partie de l'Europe, des places honorables et lucratives affectées à la religion: les tribunaux gouvernent toute la nation, et des prêtres ne peuvent rien disputer aux colao que nous nommons mandarins. Il n'y a ni évêchés, ni cures, ni doyennés pour les bonzes; ces imposteurs ne vivent que des aumônes qu'ils extorquent de la populace; le gouvernement les a toujours tenus dans la sujétion la plus étroite. Ils peuvent vendre leur orviétan à la canaille; mais ils n'entrent jamais dans l'antichambre d'un mandarin ou d'un officier de l'empire.

La morale et la police étant les seules sciences que les Chinois aient cultivées, ils y ont réussi plus que toutes les nations ensemble; et c'est ce qui a fait que leurs vainqueurs tartares ont adopté toutes leurs lois. L'empereur chinois, sous qui arriva la révolution dernière, était théiste. L'empereur Kien-Long aujourd'hui régnant, est théiste. Gengis-kan et toute sa race furent théistes.

J'ose affirmer que toute la cour de l'empire russe, plus grand que la Chine, est théiste, malgré toutes les superstitions de l'Église grecque qui subsistent encore.

Pour peu qu'on connaisse les autres cours du Nord, on avouera que le théisme y domine ouvertement, quoiqu'on y ait conservé de vieux usages qui sont sans conséquence.

Dans tous les autres états que j'ai parcourus, j'ai toujours vu dix théistes contre un athée parmi les gens qui pensent, et je n'ai vu aucun homme au-dessus du commun qui ne méprisât les superstitions du peuple.

D'où vient ce consentement tacite de tous les honnêtes gens de la terre? c'est qu'ils ont le même fonds de raison. Il a bien fallu que cette raison se communiquât et se perfectionnât à la fin de proche en proche, comme les arts mécaniques et libéraux ont fait enfin le tour du monde.

Les apparitions d'un Dieu aux hommes, les révélations d'un Dieu, les aventures d'un Dieu sur la terre, tout cela a passé de mode avec les loups-garoux, les sorciers, et les possédés. S'il y a encore des charlatans qui disent la bonne aventure dans nos foires pour un schelling, aucun de ces malheureux n'est écouté chez ceux qui ont reçu une éducation tolérable. Nous avons dit que les théistes ont puisé dans une source pure dont tous les ruisseaux ont été impurs. Expliquons cette grande verité: quelle est cette source pure? C'est la raison, comme nous l'avons dit, laquelle tôt ou tard parle à tous les hommes. Elle nous a fait voir

que le monde n'a pu s'arranger de lui-même, et que les sociétés ne peuvent subsister sans vertu. De cela seul on a conclu qu'il y a un Dieu, et que la vertu est nécessaire. De ces deux principes résulte le bonheur général, autant que le comporte la faiblesse de la nature humaine. Voilà la source pure. Quels sont les ruisseaux impurs? Ce sont les fables inventées par les charlatans, qui ont dit que Dieu s'était incarné cinq cents fois dans un pays de l'Inde, ou une seule fois dans une petite contrée de la Syrie; qui ont fait paraître Dieu, tantôt en éléphant blanc, tantôt en pigeon, tantôt en vieillard avec une grande barbe, tantôt en jeune homme avec des ailes au dos, ou sous vingt autres figures différentes.

Je ne mets point parmi les énormes sottises qu'on a osé débiter par-tout sur la nature divine, les fables allégoriques inventées par les Grecs. Quand ils peignirent Saturne dévorant ses enfants et des pierres, qui put ne pas reconnaître le temps qui consume tout ce qu'il a fait naître, et qui détruit ce qu'il y a de plus durable? Est-il quelqu'un qui ait pu se méprendre à la sagesse née de la tête du souverain Dieu, sous le nom de Minerve; à la déesse de la beauté qui ne doit jamais paraître sans les Graces, et qui est la mère de l'Amour; à cet Amour qui porte un bandeau et de petites flèches; enfin à cent autres imaginations ingé-

nieuses, qui étaient une peinture vivante de la nature entière? Ces fables allégoriques sont si belles, qu'elles triomphent encore tous les jours des inventions atroces de la mythologie chrétienne; on les voit sculptées dans nos jardins, et peintes dans nos appartements; tandis qu'il n'y a pas chez nous un homme de qualité qui ait un crucifix dans sa maison. Les papistes eux-mêmes ne célèbrent tous les ans la naissance de leur Dieu entre un bœuf et un âne, qu'en s'en moquant par des chansons ridicules. Ce sont là les ruisseaux impurs dont j'ai voulu parler; ce sont des outrages infames à la Divinité, au lieu que les emblèmes sublimes des Grecs rendent la Divinité respectable; et quand je parle de leurs emblèmes sublimes, je n'entends pas Jupiter changé en taureau, en cygne, en aigle, pour ravir des filles et des garçons. Les Grecs ont eu plusieurs fables aussi absurdes et aussi révoltantes que les nôtres; ils ont bu comme nous dans une multitude prodigieuse de ruisseaux impurs.

Le théisme ressemble à ce vieillard fabuleux, nommé Pélias, que ses filles égorgèrent en voulant le rajeunir.

Il est clair que toute religion qui propose quelque dogme à croire au-delà de l'existence d'un Dieu, anéantit en effet l'idée d'un Dieu. Car dès qu'un prêtre de Syrie me dit que ce Dieu s'appelle

Dagon, qu'il a une queue de poisson, qu'il est le protecteur d'un petit pays, et l'ennemi d'un autre pays; c'est véritablement ôter à Dieu son existence; c'est le tuer comme Pélias en voulant lui donner une vie nouvelle.

Des fanatiques nous disent: Dieu vint en tel temps dans une petite bourgade; Dieu prêcha, et il endurcit le cœur de ses auditeurs, afin qu'ils ne crussent point en lui; il leur parla, et il boucha leurs oreilles; il choisit seulement douze idiots pour l'écouter, et il n'ouvrit l'esprit à ces douze idiots que quand il fut mort. La terre entière doit rire de ces fanatiques absurdes, comme dit milord Shaftesbury; on ne doit pas leur faire l'honneur de raisonner; il faut les saigner et les purger comme gens qui ont la fièvre chaude. J'en dirai autant de tous les dieux qu'on a inventés; je ne ferai pas plus de grace aux monstres de l'Inde qu'aux monstres de l'Égypte; je plaindrai toutes les nations qui ont abandonné le Dieu universel pour tant de fantômes de dieux particuliers.

Je me donnerai bien de garde de m'élever avec colère contre les malheureux qui ont perverti ainsi leur raison; je me bornerai à les plaindre, en cas que leur folie n'aille pas jusqu'à la persécution et au meurtre; car alors ils ne seraient que des voleurs de grand chemin. Quiconque n'est coupable que de se tromper, mérite compassion;

quiconque persécute, mérite d'être traité comme une bête féroce.

Pardonnons aux hommes, et qu'on nous pardonne. Je finis par ce souhait unique que Dieu veuille exaucer!

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME
DE LA PHILOSOPHIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANCIEN TESTAMENT.

PROPHÈTES.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE HÉBRAIQUE.

NOUVEAU TESTAMENT.

HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

FIN DE LA TABLE.

